REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1917

LES PREMIÈRES ANNÉES

DE

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Deux enfans se promenaient à travers Sienne, un soir de l'année 1352, une petite fille de six ans et un jeune garçon qui pouvait avoir deux années de plus ; Catherine Benincasa et son frère Stefano regagnaient leur demeure de la via dei Tintori, en rentrant d'une visite à leur sœur mariée, Bonaventura, qui demeurait à l'autre bout de la ville, là-haut, près de la tour San Ansano...

Et un soir de l'année 1912, moi, étranger, je cheminais dans Sienne, recherchant autant que possible les traces de ces deux enfans, bien que cinq siècles se soient écoulés depuis lors, car cette promenade à partir de la vieille tour où l'apôtre de Sienne, le martyr saint Ansano, fut, dit-on, emprisonné, jusqu'à Fontebranda, devint pour la petite Catherine Benincasa un événement qui décida de sa vie tout entière, depuis son enfance jusqu'au jour où, âgée de trente-trois ans, elle succomba sous le fardeau du vaisseau de l'Église pesant sur ses épaules.

Ainsi je pense au frère et à la sœur qui, la main dans la main, errent par les rues obscures. Peut-être ne se disent-ils rien l'un à l'autre, car le plus souvent les enfans se promènent ensemble sans prononcer une seule parole ; mais ils pensent, et j'essaie de suivre leur pensée...

A peine savent-ils quelque chose de Duccio, le grand peintre, dont ils atteignent la maison, — la maison où, pendant trois ans, il a travaillé au tableau qui orne le maître-autel de la cathédrale et qui, une fois terminé, fut porté en triomphe à travers la ville, tandis que toutes les cloches sonnaient *a gloria*, et tout le jour, dit la vieille chronique, on pria beaucoup dans les églises et on distribua nombre d'aumônes aux pauvres, « afin que Dieu et sa sainte Mère nous défendissent de tout mal et préservassent Sienne de tous traîtres et de tous ennemis (1). »

Néanmoins, Catherine et Stefano n'avaient guère entendu parler de ce grand jour passé depuis quatre-vingts ans. A leur foyer, dans la teinturerie de Fontebranda, il était peu question de l'art et des artistes. En revanche, la prison de San Ansano doit leur avoir produit une grande impression ; haute, sombre, lugubre, elle se dresse encore là-haut, dans Castel-Vecchio, le plus vieux quartier de Sienne; c'est là que se trouvait autrefois le Prætorium romain, c'est là que saint Ansano confessa la vérité devant le gouverneur et fut torturé jusqu'à la mort.

Tous les enfans de Sienne connaissent son histoire. Saint Ansano vivait mille ans auparavant ; en ce temps-là, l'Empereur était païen et le Pape ne résidait pas au Latran, mais dans les Catacombes. Son père était idolâtre; mais, sa mère étant chrétienne, il fut baptisé à l'âge de douze ans et aussitôt après commença à prêcher la foi, d'abord à Rome, puis à Acquapendente et enfin à Sienne... Nul n'était chrétien à cette époque, tout le peuple était païen. A l'endroit où s'élève actuellement la cathédrale se trouvait un temple dédié à Minerve. Au pied de la montagne sur laquelle on a bâti depuis l'hôpital de la Scala, dans la direction de Vallepiatta, s'étendaient les cavernes et les grottes dans lesquelles les teinturiers et les tanneurs avaient établi leurs ateliers. C'est dans l'une de ces grottes que saint Ansano rassemblait les premiers chrétiens, célébrait la sainte messe et prêchait...

Plus bas encore, au-dessous de l'hôpital, il y a quelques souterrains où les « Frères de Notre-Dame » tenaient leurs assemblées : ce fut la première église de Sienne.

Dès que Lysias, le gouverneur, entendit parler de saint

(1) La *Madonna* de Duccio se trouve actuellement dans l'*Opera del Duomo* à Sienne; la maison de ce grand peintre s'élève dans la Via Stalloraggi.

Ansano, il le fit saisir et mettre en prison, car l'Empereur avait ordonné d'exterminer tous les chrétiens. Saint Ansano fut donc condamné à être précipité dans une chaudière de poix bouillante, et les soldats exécutèrent cet ordre ; mais il ressortit sain et sauf de ce bain brûlant. Le gouverneur se mit alors en fureur et commanda de le décapiter assez loin de la ville, au bord du fleuve Arbia. Or, il n'avait que vingt ans! Mais les chrétiens vinrent secrètement pendant la nuit chercher son corps, qu'ils cachèrent soigneusement, et, plus tard, quand tout le peuple se fut converti, ces saintes reliques furent portées en grande cérémonie jusqu'à Sienne; la porte par laquelle passa le cortège s'appelle encore de nos jours *Porta San viene* (le Saint vient). Et saint Ansano fut proclamé patron de Sienne et protecteur de la cité (1).

Quand, de nos jours, on se rend de la vieille Tour à la « Via dei Tintori, » ou, comme elle s'appelle maintenant en l'honneur de Catherine, « Via Benincasa, » il faut prendre un chemin que l'on nomme « Fossa di San Ansano. » En dépit de ce nom, il n'a rien de sombre ni de funèbre; c'est, au contraire, l'une des plus jolies voies de Sienne. En passant au-dessous du grand hôpital de la Scala, on longe les murs élevés de ce gigantesque bâtiment, escarpé comme un rocher, et l'on aperçoit, là-haut, des Sœurs de Saint-Vincent, dans leur livrée bleue, avec de grandes cornettes blanches, s'arrêter un instant sur les balcons, dans l'ouverture des fenêtres et des portes irrégulièrement percées, avant de rentrer de nouveau dans les salles de malades. Il est vrai que la vue est digne d'être admirée.

Derrière un bas parapet de maçonnerie, la Vallepiatta se creuse ainsi qu'une grande coupe verte, remplie jusqu'au bord de vignes et d'oliviers, de figuiers aux grandes feuilles et de noyers aux ramures dorées, de maïs verts, luisant dans la terre rouge entre les troncs rugueux des oliviers. Au fond de la vallée, quelques maisons décolorées ; au-dessus d'elles, de luxurians coteaux, dorés de blés mûrs, verts de jeunes maïs et parsemés d'oliviers argentés; plus haut encore, de graves cyprès entourant un monastère se dessinent sur le fond gris des

(1) Les reliques de saint Ansano furent transférées dans la cité, le 6 février 1107 (G. Olmi, *I Senesi d'una volta*, Sienne, 1883, pp. 333-341), Porta Sanviene, aujourd'hui Porta Pispini.

hauteurs lointaines de Chianti! C'est ici, vis-à-vis de cette perspective, que saint Ansano fut plongé dans l'horrible bain de poix bouillante. Une plaque de marbre, scellée dans le mur, en fait foi. Le marbre et l'inscription latine n'étaient point là, le soir où Catherine et Stefano y passèrent, mais le souvenir y était bien : la tradition, la pensée qu'en ce lieu un homme s'était laissé précipiter dans une chaudière brûlante plutôt que de renier Jésus. Combien ce Jésus doit-il être aimable, pour que l'on supporte, pour l'amour de Lui, un aussi effroyable supplice!

Le chemin continue vers la paisible via di Vallepiatta, en côtoyant les murs rouges du vieux couvent des Jésuites, Saint-Sébastien. Ce monastère, assez ancien, est néanmoins postérieur à Catherine; il fut construit pour la première fois en 1363 ou 1364, sur l'emplacement de l'une des portes de la ville, Porta San Ansano (1). Un patronage catholique s'y réunit actuellement. Par une porte entr'ouverte, on aperçoit un jardin avec des rangées de citronniers dans de grands pots de terre cuite rouge, et une profusion de lauriers aux corolles de pourpre, semblables à mille sanglantes blessures...

Ici le chemin aboutit à *il costone*, un large escalier, assez raide, aux marches de briques; et, à l'endroit précis où l'on tourne une seconde fois pour atteindre Fontebranda, on découvre une vieille fresque encadrée dans la pierre et sous la fresque cette inscription : « Tandis que sainte Catherine Benincasa, âgée de six ans seulement, rentrait chez elle avec son frère, le Christ lui apparut au-dessus de l'église des Dominicains, de l'autre côté de la vallée, sous l'apparence de son représentant terrestre, entouré des saints apôtres Pierre, Paul et Jean, et Il lui donna sa bénédiction. » En regardant avec beaucoup d'attention, on peut encore distinguer deux figures sur la fresque : l'une agenouillée, les mains étendues dans l'attitude de la prière : c'est Catherine; l'autre, un jeune garçon debout : c'est son frère Stefano (2)...

Ici s'arrêta Catherine ce soir-là, ici je m'arrête également

(1) G. Pardi, *Della vita e degli scritti di Giov. Colombini*, Sienne, 1895, p. 28.

(2) La fresque murale de Saint-Sébastien fut peinte par Nasini en l'an 1700, restaurée en 1850 par Maffei. Une autre tradition locale situe cette vision au Ponte di Diacceto, d'où l'on a également vue sur San Domenico.

Le chemin descend plus loin vers la droite le long d'un mur de jardin sur lequel débordent des feuilles de vignes et de figuiers, et où de l'herbe et des fleurs jaunes croissent entre les pierres. Là-bas, au loin, dans la même direction, on entrevoit le quartier de Sienne qui s'appelle le « Pays de l'Oie » (*Contrada dell' Oca*), avec ses vieux toits décolorés, ses volets verts dans des façades rose pâle, avec les greniers ouverts des teinturiers et des tanneurs où de grandes peaux jaunes et brunes sont suspendues pour sécher. Au fond de la vallée se trouvent le puits de Fontebranda et le lavoir public d'où résonnent des cris, des rires et des coups de battoir; le linge est étendu dans l'herbe pour sécher. En face, s'élève la verdoyante colline de Camporeggi, sur laquelle est campée l'église San Domenico, grande et nue avec ses fenêtres ogivales percées dans le mur plat du chœur et sa vertigineuse tour d'où surgissait au XIVe siècle une flèche élancée.

Catherine s'arrêta ici comme je m'y arrête aujourd'hui et ce qu'elle vit alors, l'inscription et la fresque en témoignent. La vieille légende raconte : « Ayant levé les yeux, elle aperçut de l'autre côté de la vallée, au-dessus du chevet de l'église des Frères Prêcheurs, un trône magnifique disposé avec une pompe royale; et sur ce trône, Jésus-Christ le Rédempteur du monde, couronné de la tiare et revêtu des ornemens pontificaux. Auprès de lui se trouvaient les princes des apôtres Pierre et Paul, et saint Jean l'Évangéliste. » A cette vue Catherine s'arrêta, frappée d'étonnement, et contempla son Sauveur, qui se manifestait si miraculeusement à elle pour lui prouver son amour. Alors il abaissa son regard sur elle, lui sourit amoureusement, étendit sa main droite et traça le signe de la croix comme fait l'évêque quand il donne sa bénédiction. Et si puissante fut cette bénédiction de l'Éternel que, ravie hors d'elle-même, l'enfant qui par nature était timide resta là sur la voie publique, les yeux levés vers le ciel, au milieu du va-et-vient des hommes et des animaux. Cependant son frère continuait sa route, convaincu qu'elle le suivait, lorsque tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus à ses côtés et, se retournant, il vit sa sœur très loin en arrière, immobile, regardant le ciel.

Il l'appela tout d'abord, mais comme elle semblait n'y prêter aucune attention, il revint sur ses pas, appelant toujours, puis, voyant que cela ne servait à rien (or qui a entendu les

enfans italiens crier de toute la force de leurs poumons, comprendra en vérité que l'esprit de Catherine était ailleurs!) il la saisit par le bras et lui demanda : « Que fais-tu ici, pourquoi ne viens-tu pas? »

Alors Catherine sembla s'éveiller d'un profond sommeil, elle baissa les yeux un instant et répondit : « Ah, si tu voyais ce que je vois, tu ne me troublerais pas ainsi. » Puis de nouveau elle regarda en l'air, mais la vision avait disparu, et la petite fille se mit à pleurer amèrement et à se reprocher de s'être laissé distraire.

Les deux enfans reprirent ensemble le chemin du retour, plus silencieux encore qu'auparavant, avons-nous le droit de supposer.

Par la via Fontebranda un char venait lentement vers eux, attelé de quatre grands bœufs blancs qui barraient presque la rue de leurs cornes menaçantes... Près de la fontaine où l'eau bouillonne constamment dans la profonde vasque, des femmes allaient et venaient sous la voûte sombre des arbres et remplissaient leurs cruches de cuivre. Un parfum de genièvre et de pommes de pin brûlées émanait des cuisines où les chaudrons étaient suspendus sur le feu pour le repas du soir. Des enfans jouaient avec de petits chats sur le seuil des portes; tout était comme à l'ordinaire, comme c'est encore le soir en été dans ces rues, mais pour Catherine tout avait changé d'aspect, — le Très-Haut l'avait couverte de son ombre, l'Éternel avait parlé à son cœur d'enfant; elle avait vu le ciel ouvert et le Fils de l'Homme assis sur le trône de sa gloire, et il avait étendu la main et l'avait bénie solennellement de trois grands signes de croix comme l'évêque dans la cathédrale...

*
* *

Catherine Benincasa naquit le 25 mars 1347, près de Fontebranda, dans la maison du teinturier Giacomo Benincasa et de sa femme Lapa di Puccio dei Pagienti. Le 25 mars, on célèbre l'Annonciation de la Sainte Vierge et de plus la fête des Rameaux tombait cette année-là le même jour.

Dans la cathédrale de Sienne, l'évêque bénissait les branches d'olivier que le prêtre portait ensuite, de l'autel, aux paroissiens; et le peuple, debout, gardait à la main les rameaux gris

d'argent, tandis que les voix claires des enfans de chœur entonnaient le joyeux Hosannah : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » C'était le salut de l'église à la plus illustre fille de Sienne, à l'épouse la plus aimante du Christ...

Catherine était la vingt-troisième enfant de ses parens. Elle vint au monde en même temps qu'une petite sœur jumelle, Giovanna, qui d'ailleurs mourut peu après. Monna Lapa nourrit elle-même Catherine, ce qu'elle n'avait jamais eu le temps de faire pour les autres en raison de ses fréquentes conceptions : « Catherine apporta ainsi une fin prochaine aux enfantemens de sa mère, » dit la légende.

Quelques-uns seulement de ses nombreux enfans vécurent. Les plus connus sont : Benincasa, l'aîné, — Bartolommeo, marié à Lisa, la cousine germaine de Giovanni Colombini, — Niccola, mariée à Palmieri di Nesse della Fonte, frère du dominicain Tommaso della Fonte, qui par la suite eut une si grande influence sur Catherine, — Maddalena, mariée à Bartolo di Vannino, — Bonaventura, mariée à Niccolo di Giovanni Tegliacci, — Lisa, morte non mariée durant la peste de 1374, — enfin Stefano.

Par le mariage de Bartolommeo, les Benincasa s'étaient alliés à l'une des familles les plus pieuses de Sienne, celle de Giovanni Colombini, mort en 1367, et dont la nièce Catarina vécut jusqu'en 1388.

Agnès, sœur de Giacomo, qui avait épousé Chele di Duccio, entra dans le Tiers Ordre dominicain (les « Mantellate ») après la mort de son mari et mourut en odeur de sainteté. Le père de Lapa, Nuccio di Pagiente, était matelassier et faisait des vers à ses momens de loisir; c'était un homme pieux, désireux de se procurer par ses aumônes une part des mérites, des prières et des bonnes œuvres de tout l'Ordre dominicain.

Plusieurs influences religieuses se faisaient ainsi sentir de divers côtés, et c'était généralement, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, à celle des Frères Prêcheurs que l'on se ralliait. Il ne semble pas que les Frères gris des deux grands ordres mendians que le XIIIe siècle avait légués au XIVe, aient joué un rôle important à Sienne. Leur église était située en dehors de la ville et ce ne fut qu'au XVe siècle que saint Bernardin, l'éloquent prédicateur de missions, réussit à y attirer les foules. L'église San Domenico, au contraire, dominait Fontebranda,

et il était facile aux Benincasa de s'y rendre le matin pour entendre l'une des messes des nombreux prêtres de cet Ordre.

Dans la teinturerie de Fontebranda, c'était Giacomo qui avait le plus de dévotion. « Lapa, son épouse, dit Raymond de Capoue, était une femme entendue dans les affaires du ménage, » qui ne possédait rien de la malice des hommes de notre temps et, même si elle l'eût voulu, incapable de dire un mensonge Plus d'une fois dans la *Légende* on l'appelle « la très naïve Lapa, » *simplicissima Lapa;* mais « elle ne désirait pas ardemment les biens éternels. » Étant tombée gravement malade, elle ressentit une telle angoisse de la mort que Catherine, déjà grande alors, eut beaucoup de peine à rassurer sa mère. Lapa se rétablit et vécut très vieille (elle dépassa quatre-vingts ans). Elle vit ses enfans et petits-enfans mourir autour d'elle et en vint à se lamenter de ce que son âme était si bien chevillée dans son corps qu'elle n'en pouvait plus sortir.

Catherine tenait son énergie de Lapa, mais sa piété et sa douceur inlassable lui venaient de son père.

Raymond recueillit de la bouche même de Lapa de nombreux traits concernant la merveilleuse patience de son défunt mari qui fut peut-être plus estimé après sa mort qu'apprécié pendant sa vie; il est rare en effet qu'une femme d'énergie admire un homme pacifique, et si Lapa avait la parole aussi vive que le geste, sans doute le teinturier était-il fréquemment exposé à s'entendre dire qu'il n'était qu'un niais et se retirait-il parmi ses ballots d'étoffe, le cœur percé par les paroles acérées de Monna Lapa. Mais après sa mort, devant l'évidente admiration du dominicain qui appartenait à la noble famille delle Vigne (un delle Vigne avait été chancelier de Frédéric II). Lapa se complaisait maintenant à l'entretenir de la patience sans exemple de feu son mari. Celui-ci n'avait jamais permis à aucun des siens d'employer des termes violens ou de porter de sévères jugemens sur autrui. Et lorsqu'un homme auquel il avait depuis longtemps payé son dû le poursuivit et le fit condamner injustement, le doux teinturier ne témoigna contre lui d'aucun ressentiment, et comme Lapa se mettait en fureur ainsi qu'une Italienne seule en est capable (on raconte que plus d'une fois à cette occasion elle ameuta le quartier par ses clameurs), Giacomo Benincasa intervenant alors lui dit doucement:

« Tu verras, mère, Dieu amènera cet homme à de meilleures pensées et il reconnaîtra son injustice envers nous. » « Ce qui se vérifia par la suite, » ajoutait Lapa en guise de conclusion.

Le teinturier ne tolérait dans sa maison ni discours impies, ni conversations grossières; l'atmosphère devait y être pure. Et quand Bonaventura, la sœur préférée de Catherine, fut mariée, c'est avec un étonnement mêlé d'horreur qu'elle entendit les propos que tenaient son mari et ses jeunes amis; elle y était si peu habituée qu'elle en tomba malade : « Dans la maison de mon père, je n'ai point été accoutumée à ce langage, » répondit-elle aux questions anxieuses de son mari, « et si tu ne veux pas bientôt me voir mourir, je te prie de renoncer à ces immondes conversations. »

La famille qui s'appelait Benincasa jouissait en effet d'une excellente situation. Les fils aînés aidaient Giacomo dans ses affaires, qui prospéraient à souhait; deux ans avant la naissance de Catherine, en octobre 1346, ils avaient pu louer la vaste demeure de Giovanni di Ghezzo, le représentant *dell' Arte della Lana*, située près de Fontebranda et qu'ils habitaient maintenant. Ils possédaient en outre à cinq quarts de mille au Sud de Sienne une ferme, *la Canonica*, qui échut plus tard à Lisa, la veuve de Bartolommeo.

Catherine grandit par conséquent dans la maison de la via dei Tintori. Comme beaucoup d'autres à Sienne, cette maison est bâtie à flanc de coteau, et la teinturerie installée à l'étage inférieur sur la façade de la via dei Tintori se trouvait donc en sous-sol du côté de la via del Tiratoio. Un escalier conduisait au premier (qui devient le rez-de-chaussée, si l'on entre par derrière) où se trouvaient les chambres à coucher; au-dessus, il y avait une terrasse disposée en jardin et une grande cuisine qui servait en même temps de salle. Là, on prenait les repas; là, filaient, cousaient et reprisaient les femmes; tous s'y réunissaient chaque soir devant le feu pour faire la *Veglia*, comme on dit encore dans la campagne italienne; on se chauffait avant de se coucher, on bavardait, on contait des anecdotes.

Et là, dans la maison de Giacomo Benincasa, au milieu du cercle de famille rassemblé autour du feu de genièvre pétillant, se trouvait un jeune garçon qui devait exercer une influence décisive sur la vie de Catherine : c'était le fils adoptif, Tommaso

della Fonte. Niccoluccia Benincasa avait épousé Palmiero della Fonte, et lorsque la peste de 1345 (la peste de Boccace) eut fait orphelin le petit Tommaso qui avait alors dix ans, Giacomo le recueillit à son foyer. C'était maintenant un jeune homme qui aspirait au cloître : il voulait se faire moine chez les dominicains de Camporeggi. En attendant, il passait les longues soirées d'hiver chez les Benincasa, racontant tout ce qu'il avait lu dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, sur les apôtres et les martyrs, sur sainte Marie-Madeleine et saint Lazare qui s'enfuirent devant les juifs jusqu'à Marseille en Provence, sur sainte Agnès, sainte Agathe et sainte Lucie dont les cruels Romains crevèrent les yeux et arrachèrent la poitrine virginale avec de brûlantes tenailles; sur les saints ermites dans les déserts et les cavernes; sur saint Antoine auquel l'église voisine est dédiée. Mais il parlait surtout de saint Dominique, du pieux et savant Thomas d'Aquin et de saint Pierre martyr qui, au moment de mourir, ne pouvant plus confesser sa foi par la parole, s'inclina pour écrire encore avec son sang dans le sable : *Credo*.

Tommaso racontait, et Catherine écoutait. Elle connaissait bien les dominicains de Camporeggi; souvent ils passaient par les rues dans leurs robes blanches et leurs capes noires. Blanc et noir, les couleurs de Sienne, les couleurs de *la balzana* (1), les couleurs du Campanile. Le blanc signifie la pureté, le noir signifie l'humilité. Catherine se dissimulait derrière la fenêtre pour les voir passer, beaux comme des anges de Dieu, avec leurs profils pâles et purs, les yeux toujours fixés au ciel, ne détournant jamais de côté et d'autre leur regard vers les femmes qui, sur le seuil des maisons, soupiraient : *Com' è bello! troppo bello per essere frate! che peccato!...* Non précisément, ils n'étaient pas trop beaux pour Dieu! Pourquoi le Seigneur n'aurait-il jamais à son service que des bossus et des boiteux? De son abri, Catherine remarquait la place où les moines posaient leurs pieds et dès qu'ils s'étaient éloignés et que les visages rouges des femmes aux cheveux noirs avaient disparu de l'encadrement des portes, elle s'élançait au dehors pour baiser les pierres sur lesquelles les pieux frères avaient marché.

D'ailleurs, Catherine était vive et gaie et si alerte qu'on la

(1) Ancien nom de l'étendard de Sienne.

voyait souvent voltiger du haut en bas des escaliers. Tous les voisins l'aimaient; elle était si gracieuse et se prêtait si volontiers au désir des amis qui souhaitaient sa présence pour une journée qu'on l'appelait à cause de son charme Euphrosyne qui est le surnom de la Charité. Raymond de Capoue, qui ne suppose pas une telle culture classique chez les habitans de Fontebranda, dit à ce sujet : « Je suis tenté de croire que c'est un surnom qu'elle s'est donné elle-même, comme le font souvent les petits enfans. » Il y a du reste une sainte Euphrosyne, et plus tard Catherine considéra comme un présage d'avoir porté ce nom. En effet, on raconte que sainte Euphrosyne voulant entrer dans un couvent de moines, au lieu de se faire religieuse, se coupa les cheveux et revêtit des habits d'homme; il est probable que Catherine l'eût bien volontiers imitée en ceci...

Mais pour entrer en religion, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes, il faut être d'une grande piété... Dès lors, on trouvait souvent Catherine priant dans des coins isolés de la maison, ou bien on l'entendait monter l'escalier en récitant à chaque marche, de sa petite voix, un « Je vous salue Marie. » Je me la représente ainsi bien facilement, car j'ai eu moi-même une petite fille de six ans qui faisait oraison à sa manière dans un escalier où était suspendu un grand tableau de la Madone. Puis vint le jour où la vision lui apparut au-dessus du toit de l'église San Domenico, « et, à dater de cette heure, Catherine ne fut plus une enfant (1). »

* * *

Dès son origine, le christianisme a été une religion pleine de révélations et de visions. La littérature chrétienne la plus antique, les écrits des apôtres et les évangiles ne permettent aucun doute à ce sujet. « Celui qui garde mes commandemens et les observe, celui-là m'aime et je l'aimerai... et je me *manifesterai à lui.* » Cette parole de Jésus est la clé de la psychologie des saints et par conséquent de celle de Catherine.

Elle avait « vu le Seigneur, » et la voix qui jadis retentit au bord du lac de Génésareth retentissait maintenant dans son âme, douce et pénétrante comme une très lointaine sonnerie de

(1) Catherine inscrit en tête de son livre le *Dialogue*, cette parole, qui est le point de départ de toute sa mystique.

cloches qui ne laisse aucun repos jusqu'à ce qu'on se soit mis en route et qu'on ait découvert d'où vient le son. « Viens, suis-moi, suis-moi loin de ton père et de ta mère, de tes sœurs et de tes frères, de ta maison, de ton foyer, de ta ville et de ta patrie! Suis-moi dans le désert jusqu'aux quarante jours de jeûne et jusqu'à la tentation du démon, suis-moi quand je monte à Jérusalem, suis-moi jusqu'à la colonne du supplice, jusqu'à la flagellation, jusqu'à la couronne d'épines, jusqu'à la croix! Suis-moi, non pas comme Pierre m'a suivi, mais comme Jean; tiens-toi comme Marie au pied de la croix et vois mon sang ruisseler sur toi en gouttes brûlantes!... Suis-moi comme les saints martyrs m'ont suivi; suis-moi comme saint Ansano jusqu'à la chaudière de poix bouillante, comme saint Pierre martyr jusqu'au témoignage du sang! Suis-moi comme Magdeleine dans sa caverne de roches et comme saint Antoine dans le désert! »

« Cette vision et cette bénédiction furent si puissantes, affirme Caffarini, qu'elle ne pouvait plus penser qu'aux saints ermites et à suivre leur exemple. »

Il y avait dans la maison de Fontebranda plusieurs sombres cachettes que Catherine put transformer en ermitages; elle s'y réfugiait et jouait de son mieux à l'ermite, priant et jeûnant quand les autres prenaient leur collation, et se flagellant avec un fouet qu'elle avait elle-même fabriqué. Peu à peu, il parut à d'autres petites filles que c'était un jeu des plus divertissans; alors, Catherine le leur expliqua et leur prescrivit des prières, montrant déjà par là sa nature dominatrice. Cependant, elle finit par se lasser de ce simulacre : son esprit s'orientait vers une réalité et non vers une vaine illusion; aussi, un jour, quitta-t-elle la maison, bien résolue à s'en aller par le vaste monde pour devenir une véritable ermite, et se dirigeant du côté de la porte San Ansano, elle s'enfuit.

C'était la première fois que Catherine se trouvait hors des murs de Sienne. Le chemin descendait vers Vallepiatta; la ville disparut bientôt derrière elle, et l'enfant se trouva seule au milieu des arbres... La vallée s'ouvre entre des rochers de tuf dans lesquels se forment des anfractuosités qui, aux yeux de Catherine, pouvaient passer pour les cavernes du désert, et elle pénétra dans l'une de ces grottes. Elle s'était munie d'un pain et, ainsi pourvue, entreprit de vivre en solitaire. S'agenouillant,

elle se mit à prier et se trouva de nouveau en cet étrange état qui lui donnait le sentiment de planer dans un monde d'éclatante lumière. *Elle s'élevait* peu à peu au-dessus de terre, plus haut, toujours plus haut; finalement, sa tête heurta la voûte, ce qui la réveilla... Elle s'aperçut alors qu'elle avait dû rester longtemps dans la grotte ; le soleil était bas, les cigales chantaient dans les figuiers et là-haut, à San Domenico, on carillonnait les vêpres. Tous ses plans de vie érémitique s'évanouirent soudain et Catherine songea seulement qu'elle était bien loin de la maison et qu'avant peu la porte de la ville serait fermée. De plus, ses jambes étaient si particulièrement frêles que jamais elle ne pourrait parcourir le long chemin qui monte la colline... Le vertige la saisit, un nuage passa devant ses yeux, une fois encore elle éprouva la sensation de planer, et, sans savoir comment, se retrouva tout à coup au dedans de la porte San Ansano. Le cœur battant, elle se hâta de rentrer; personne n'avait soupçonné sa fuite, on pensait qu'elle était allée chez sa sœur comme elle le faisait souvent.

Catherine ne renouvela jamais cette tentative, mais elle avait compris, là-bas dans la grotte, que sa vie devait être consacrée au Seigneur, et l'enseignement de l'Écriture lui devint intelligible : « Une femme non mariée, une vierge, pense aux choses qui regardent le Seigneur pour être sainte de corps et d'esprit, mais celle qui est mariée pense aux choses du monde et aux moyens de plaire à son mari. » D'une part, le Seigneur, de l'autre le monde ; la jeune âme de Catherine n'hésita pas dans son choix... A l'âge de sept ans, elle se promit à Jésus devant l'image de la Madone, ainsi qu'elle nous le dit elle-même : « Bienheureuse Vierge Marie, m'écriai-je, ne considère pas ma faiblesse et accorde-moi la grâce d'avoir pour époux Celui que j'aime de toute mon âme, ton Fils très saint, Notre-Seigneur Jésus-Christ... Je lui promets ainsi qu'à toi de n'en accepter jamais d'autre. » C'est ainsi que se fit le pas décisif : Catherine devint la petite fiancée du Christ à l'exemple de son homonyme sainte Catherine d'Alexandrie, que l'on voit sur un tableau étendant sa main dans laquelle la Vierge Marie place celle de l'Enfant Jésus qui lui passe au doigt un anneau. Désormais, en épouse soumise, Catherine s'efforcera uniquement de faire la volonté de son époux. Or, la volonté de Jésus est qu'avant tout on se châtie soi-même et que l'on dompte sa nature, ce que la

petite Catherine Benincasa avait déjà commencé de faire par ses pénitences enfantines et ses oraisons privées dans la cave et dans les greniers.

Depuis lors, elle se condamna à ne manger que du pain et des légumes. Quant à la viande, elle la posait dans l'assiette de son frère Stefano ou bien la jetait sous la table aux chats inséparables des cuisines italiennes.

C'est vers cette époque qu'un tout petit incident démontra à Monna Lapa à quel point Catherine tenait de son père. Un matin, elle l'envoya à l'église paroissiale Saint-Antoine pour offrir un cierge et prier le curé de dire la messe à une intention particulière.

Catherine s'acquitta de sa mission, mais au lieu de revenir aussitôt, elle resta à entendre la messe qu'elle avait demandée ; lorsqu'elle rentra enfin, Lapa était fort impatientée par son retard. Catherine écouta tout d'abord paisiblement ces violens reproches, puis elle dit : « *Monna Madre*, punissez-moi lorsque je ne vous obéis pas ainsi que je le devrais, mais je vous en prie, n'employez pas de telles paroles, et surtout ne souhaitez de mal à personne, car cela ne convient pas à votre dignité de mère et m'afflige le cœur. » A ce moment, Catherine n'avait pas encore dix ans.

Quand, le soir venu, Giacomo remonta de la teinturerie, sa femme s'écria : « Écoute donc ce que ta fille m'a dit aujourd'hui. »

Plus tard, la fille du teinturier de Fontebranda devait dire la vérité aux puissans de ce monde avec la même fermeté et la même douceur.

***

Catherine avait maintenant douze ans. Il ne lui était plus permis de s'aventurer seule dans les rues, et sa famille songeait à lui trouver un époux. Deux de ses sœurs étaient déjà mariées, car, en somme, les femmes sont destinées au mariage.

Monna Lapa se mit donc à parer sa fille et lui ordonna de se laver un peu plus souvent, de coiffer joliment ses cheveux, et de chercher à plaire aux hommes. Mais Catherine ne voulait pas entendre parler d'eux ; jamais elle ne se mettait à la fenêtre ou sur le seuil de la porte ainsi que les autres

jeunes filles, et ne chantait pas comme elles, en travaillant, des chansons d'amour; elle prenait même la fuite lorsqu'un des ouvriers de son père pénétrait dans la pièce où elle se trouvait. « Seigneur Dieu! ils ne sont pourtant pas venimeux, » grondait Lapa; mais sa fille les fuyait justement comme des serpens.

Toutefois, grâce à Bonaventura, la sœur favorite de Catherine, on réussit à l'ébranler un peu; il vint un jour où Catherine consentit à se rendre au bal comme les autres jeunes filles, avec une belle toilette, les joues fardées, et les cheveux teints en blond, ainsi que l'exigeait la mode.

« A cette époque, Sienne était si riche de biens terrestres qu'il y avait fête presque chaque jour en l'honneur des nouvelles mariées, raconte un contemporain de Catherine, le moine Filippo Agazzari, dans ses *Histoires morales*.

Si l'on en croit ce sévère prédicateur, les jeunes Siennoises n'étaient pas moins frivoles au XIVe siècle qu'au XXe. Il cite le cas d'une jeune fille qui tomba morte pendant un banquet pour s'être trop serrée, ainsi que celui d'une autre dont le visage fut rongé par le fard qu'elle employait; il parle encore d'une troisième qui fut aidée à sa toilette par le Malin lui-même, déguisé sous les traits d'une camériste et à laquelle il advint pis encore...

D'autres auteurs assurent que les dames passaient des journées entières sur leur terrasse, les cheveux exposés au soleil afin qu'ils devinssent blonds.

Cette période mondaine de la vie de Catherine semble avoir été brève; quoi qu'il en soit, elle prit fin à la mort soudaine de Bonaventura, en août 1363. Près du cadavre de sa sœur chérie, Catherine pleura amèrement, ce qu'elle considéra par la suite comme une horrible ingratitude vis-à-vis du Seigneur. Ne lui avait-il pas fait don de l'apparence extérieure qu'il lui voulait? Et elle avait cherché à l'améliorer ainsi qu'on gâche une œuvre de maître! Dieu l'avait créée à son image, et elle avait osé la repeindre et la transformer à l'image du diable! Plusieurs années après, elle s'accusait encore dans ses confessions de ce temps d'infidélité, et quand Raymond s'efforçait de la consoler, elle s'écriait: « Est-ce donc à mon confesseur d'excuser mes péchés? » Elle était elle-même convaincue que l'enfer eût été son partage, si elle fût morte dans cet état de frivolité.

Animée d'une ardeur nouvelle, la jeune fille reprit sa vie de pénitence et de prière, recherchant la solitude, mangeant fort peu et dormant le moins possible. Ceci ne convenait guère à ses parens, qui, depuis la mort de Bonaventura, étaient plus désireux encore qu'auparavant de marier Catherine, car en ce temps-là plus les familles étaient nombreuses, plus elles étaient considérées! Ils venaient précisément de rencontrer un jeuue homme d'excellente famille qui serait un mari parfait pour leur fille; et, pour avoir raison de l'enfant rebelle qui méconnaissait son propre bien, ils s'adressèrent à Tommaso della Fonte, devenu prêtre et en outre le confesseur de Catherine.

Le dominicain se rendit à leur appel; Catherine, lui ouvrant alors son cœur, révéla à son ami d'enfance qu'elle avait fait vœu de virginité et lui déclara courageusement qu'elle ne consentirait jamais à une alliance terrestre, tout son cœur, appartenant à Dieu, ne pouvait donner asile à un amour humain. Tommaso, convaincu, changea d'avis et au lieu de la persuader de se marier, lui conseilla de couper ses cheveux dorés, puisque dans l'Église catholique c'est l'acte par lequel une femme indique qu'elle se consacre au Seigneur. Catherine suivit ce conseil et posa un voile blanc, comme un voile de religieuse, sur sa tête blonde et rasée. Lapa ne tarda pas à s'étonner du soin avec lequel sa fille conservait ce voile sur sa tête; enfin elle le souleva et vit...

Une heure pénible suivit cette découverte; la famille Benincasa était en fureur: tous accablèrent Catherine de reproches et l'assurèrent, avec toute la force du langage et des poumons italiens, qu'elle serait malgré tout contrainte à faire leur volonté : « Tes cheveux repousseront et tu auras un mari, dusses-tu en mourir! »

Le conseil de famille décréta ensuite qu'à l'avenir Catherine n'aurait plus de chambre à elle où il lui fût possible de se livrer à ses folies pieuses et,sur ce, la fille de service fut congédiée afin que Catherine se chargeât de sa besogne. Elle devint alors servante, et une servante qui à dessein fut traitée avec malveillance, dans l'espoir qu'elle préférerait changer de condition et se marierait. Mais, pour supporter cette épreuve, Catherine eut recours à un religieux artifice, — elle se figura qu'elle vivait dans la sainte maison de Nazareth, son père pieux et bon représentait Jésus-Christ lui-même, et sa mère tenait la place de la

Sainte-Vierge, tandis que ses frères étaient les apôtres et les disciples du Maître. Elle s'empressait ainsi continuellement au service de son céleste Époux : c'était sa voix qui l'appelait ; pour Lui, elle montait et descendait infatigablement l'escalier en courant; pour Lui, elle préparait les repas à la cuisine, et c'était Lui, sa mère et ses amis qu'elle servait à table!

Quelque temps s'écoula ainsi, et Catherine ne se rendait toujours pas ; elle était douce, mais inflexible. « Il nous faudra y renoncer, » se disaient entre eux ses frères. Comme il lui était interdit de s'enfermer dans aucune pièce, son père put un jour, sans qu'elle s'en aperçût, la surprendre agenouillée dans la chambre de Stefano, priant avec ferveur... Au-dessus de sa tête planait une blanche colombe qui disparut à l'entrée de Giacomo. Le père se retira songeur, — une colombe blanche au-dessus de la tête de sa fille... était-ce possible?... et ne devait-il pas croire que cette colombe était le Saint-Esprit lui-même?

Cependant, Catherine caressait toujours son ancien projet d'imiter sainte Euphrosyne. Déjà elle s'était coupé les cheveux et il ne lui manquait plus que de prendre des habits d'homme, pour s'en aller au loin se faire admettre dans un monastère dominicain. Car les dominicains étaient toujours son idéal, aussi bien maintenant qu'elle avait quinze ans, que lorsqu'elle était une toute petite fille. Une nuit, en rêve, elle vit tous les saints fondateurs d'ordre : saint Benoît, saint Romuald, saint Bernard Tolomei, saint François et plusieurs autres; mais son regard n'en cherchait qu'un : saint Dominique! Lui aussi avait les yeux fixés sur Catherine et, s'avançant vers elle, il lui tendit un habit noir et blanc en disant : « Aie confiance, ma fille, ne crains rien, tu porteras un jour cet habit. » Catherine en ressentit une telle joie qu'elle se réveilla aussitôt. L'habit qu'elle venait de voir était celui que portaient à Sienne les sœurs qu'on appelle Mantellate.

Sans nul doute ce songe opéra une révolution dans l'esprit de la jeune fille; elle abandonna son vague et fantastique projet d'entrer dans un couvent de moines et poursuivit dès lors un but plus accessible, puisque, dans chaque maison à Sienne, il y avait des femmes qui portaient les couleurs de saint Dominique et appartenaient au Tiers-Ordre qu'il avait fondé à l'exemple de saint François; c'étaient les Mantellate. Sa propre tante, Agnès, veuve de Michele di Duccio, était Mantellata!

Qui ne connaît cet instant où, un grand dessein venant de germer dans l'esprit, on se sent poussé à agir, coûte que coûte? Tous les doutes, toutes les hésitations se taisent; il semble que l'on ne pourra jamais assez promptement réaliser le plan nouveau! C'est sous l'empire d'une résolution semblable que, dans la matinée qui suivit son rêve, Catherine réunit les membres de sa famille et leur déclara « qu'il leur serait plus facile de fondre une pierre que de l'ébranler dans son dessein. » « Je vous conseille donc, » dit-elle, « d'interrompre vos négociations au sujet de mon mariage, car en cela il m'est impossible de faire votre volonté, puisque l'on doit obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes. S'il vous plaît de me garder ici comme votre servante, je resterai de bon cœur à votre service... et si au contraire vous voulez me chasser du foyer, sachez que, malgré cela, je ne renoncerai jamais à mon projet: j'ai un époux si riche et si puissant qu'il ne me laissera jamais manquer du nécessaire et pourvoira à tous mes besoins! » Un siècle et demi auparavant, saint François avait adressé de telles paroles à sa famille, ce qui avait amené une rupture définitive entre lui et les siens. Mais Giacomo Benincasa n'était pas un Pietro di Bernardone, et l'esprit qui animait le fils du marchand d'Assise s'était en cinq générations répandu dans le monde entier. « L'ange qui portait le sceau du Dieu vivant » (c'est ainsi que saint Bonaventure désignait François) avait confirmé des milliers et des milliers d'hommes et Giacomo était du nombre.

Le silence régna dans la pièce lorsque Catherine se tut. Puis, faisant appel à tout son courage, Giacomo dit du plus profond de son cœur : « Dieu nous préserve, ma chère fille, de nous opposer de quelque façon que ce soit à sa volonté; depuis longtemps nous avions compris que ce n'était point chez toi caprice d'enfant, nous voyons maintenant que c'est le Seigneur qui te guide. Accomplis donc librement ton vœu et vis ainsi que l'Esprit-Saint t'y engage. Nous te supplions seulement de prier sans cesse pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de ton Époux. »

Tourné vers Lapa et ses fils, Giacomo ajouta : « Que personne n'ose tourmenter ma fille bien-aimée, qu'elle serve son Époux en paix et en liberté, afin d'intercéder continuellement pour nous. Pourrions-nous jamais trouver pour elle un Époux de plus haut lignage? »

Pendant cette période de querelles familiales, Catherine avait construit dans son âme une cellule secrète d'où personne ne pouvait la chasser et qu'elle résolut de ne jamais quitter, quelles que fussent ses occupations extérieures... C'était ce refuge secret que connaissait aussi François d'Assise et dont il avait dit : « Notre frère le corps est une cellule et l'âme est l'ermite qui y demeure. »

Mais bientôt Catherine reçut la promesse de posséder également une vraie cellule extérieure. Dans la maison de Giacomo Benincasa, juste au-dessous de la cuisine, se trouvait une petite chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur le Vicolo del Tiratoio (1). Catherine découvrant que cette pièce était abandonnée y installa son ermitage. On voit encore cette cellule de nos jours. Le plancher est exactement au niveau de la ruelle qui passe derrière la maison, la fenêtre est actuellement murée, mais une croix taillée dans la pierre indique aux passans que c'est la chambre sanctifiée par Catherine. Cette chambre était fort petite, — cinq mètres de long sur trois mètres de large, — et carrelée de grandes briques rouges. Il n'y avait guère place pour des meubles : un coffre où elle serrait ses affaires et un banc, c'était tout. Le banc, dans la journée, lui servait de table, et la nuit elle s'étendait dessus tout habillée avec une bûche en guise d'oreiller, ou bien reposait sa tête sur la marche de brique qui servait à atteindre la fenêtre haut placée. La porte et les volets étant souvent clos, la petite chambre n'était alors éclairée que par la lampe qui brûlait devant le crucifix suspendu au mur.

Là, dans l'obscurité et la solitude, Catherine pouvait réellement reproduire les pénitences des anciens solitaires. Depuis longtemps déjà elle avait cessé de manger de la viande ; elle se refusait à présent toute nourriture tant soit peu délicate, et plus tard elle parvint à vivre uniquement de pain et d'herbe crue. Elle se mortifiait encore d'autre manière en portant un cilice qu'elle échangea ensuite contre une mince chaîne de fer qu'elle serrait autour de sa taille.

Un jour qu'elle pénétra chez sa fille, Lapa la vit se flageller de telle sorte que le sang jaillissait et elle pleura si fort que tout

(1) *Tiratoio*. Endroit où les drapiers exposaient leur marchandise pour la vente. Arnolfo di Cambio fit construire un superbe Tiratoio pour l'Arte della Lana sur l'emplacement actuel de la Bourse de Sienne.

le voisinage l'entendit. Elle poussait des cris sauvages : « Ma fille, ma fille, veux-tu donc te tuer! Ah! quelle est la puissance qui me ravit mon enfant? » Puis (fait observer Raymond avec un froid mépris) elle se livrait à toutes sortes d'actes étranges comme de s'égratigner le visage ou de s'arracher les cheveux. Raymond, le moine sévère, pouvait en parler à son aise, il ignorait ce qu'est un cœur de mère! *Simplicissima Lapa,* tu aimais tant ta petite Catherine, l'enfant de ton cœur, la dernière, celle que tu avais nourrie toi-même, le rayon de soleil de ton foyer, la gracieuse Euphrosyne, et tu ne comprenais pas pourquoi elle se maltraitait ainsi, et tu sanglotais, et t'arrachais les cheveux en voyant couler son sang, ton sang et le sang de Giacomo qui ruisselait des veines de Catherine et dont chaque précieuse goutte était une goutte de jeunesse, une goutte de vie, une goutte de bonheur qui, une fois répandue, ne pourrait jamais être reconquise! O naïve et sensible Lapa! Nous sentons comme toi, nous te comprenons, nous t'aimons pour ton grand cœur impétueux, ce cœur que tu as transmis à ta fille et qui la faisait si vaillante et si forte!...

Ni par la violence, ni par la douceur, Lapa n'avait pu avoir raison de Catherine; elle essaya d'un troisième moyen, les distractions, et l'emmena à Vignone, station thermale très fréquentée, située dans la montagne au Sud de Sienne, au bord du fleuve Orcia. Ce fut en vain. Lapa rentra donc à Sienne ayant perdu sa cause, et Catherine dévoila pour la première fois, à sa mère, son intention de devenir Mantellata. Elle la tourmenta si bien que celle-ci promit d'aller trouver la Prieure des Mantellate et de lui soumettre ce projet. Cependant, Lapa revint fort satisfaite de cette visite; la Prieure lui avait répondu que les Mantellate ne recevaient que des veuves et qu'une jeune fille de l'âge de Catherine ne pouvait être admise parmi elles.

Sur ces entrefaites, Catherine fut atteinte de la varicelle, particulièrement grave chez les jeunes filles de seize ans, et Lapa désolée s'installa jour et nuit au chevet de son enfant malade; mais comme Catherine refusait toutes les douceurs qu'elle lui apportait, sa mère finit par s'écrier avec désespoir : « Hélas! ne puis-je donc rien pour toi? » Ce à quoi Catherine répondit avec finesse : « Si tu veux que je guérisse, aide-moi à devenir Mantellata; autrement, je suis persuadée que saint

Dominique fera en sorte que vous ne puissiez me posséder ni sous cet habit ni sous aucun autre!... »

Lapa retourna alors chez les sœurs et, le cœur plein de détresse, plaida la cause de sa fille. « Si encore elle n'était pas trop jolie... » insinua la Prieure. « Venez en juger vous-même, » répondit Lapa qui, elle aussi, savait être diplomate. La Prieure la suivit et ne trouva pas que Catherine, dont le visage était couvert de boutons, fût d'une extrême beauté; en revanche, elle fut impressionnée de sa piété incontestable. Les autres sœurs furent consultées et il est possible qu'Agnès Benincasa ait pesé sur la décision, en faveur de sa nièce; quoi qu'il en soit, Catherine reçut enfin l'heureuse nouvelle si long-temps attendue qu'elle serait admise au nombre des Mantellate. La joie qu'elle en éprouva fut si vive que la maladie déclina rapidement et que l'on put fixer le jour de sa réception.

Peu avant ce jour, si impatiemment désiré, Catherine eut à soutenir un rude combat. Elle était un soir dans son austère cellule, en prière devant son crucifix, — c'était à la tombée de la nuit, à l'heure où l'âme est pleine de désirs qui l'étonnent elle-même, désirs qui ne se risquent pas au soleil, désirs qui s'évanouissent dès que s'allument les lampes, mais qui prennent leur essor aux confins du jour et de la nuit, tels de sombres oiseaux crépusculaires, — souvenirs mélancoliques, rêves dangereux...

Ce soir-là, dans sa petite cellule enténébrée, Catherine reçut la visite de ces hôtes troublans. Entendit-elle la voix de sa défunte sœur Bonaventura? Se rappela-t-elle le bonheur de la jeune mère entourée de ses enfans joyeux? Ou bien fut-ce le souvenir d'une fête? Revit-elle les étendards gracieusement agités par les jeunes et sveltes *alfieri*? Revit-elle la foule en habits de gala rassemblée au *Campo* sous le soleil éclatant, et les estrades ornées de draperies rouges, occupées par des dames élégamment vêtues? « Toi aussi, Catherine, tu pourrais prendre place au milieu d'elles, murmurait une voix à son oreille. Pourquoi as-tu coupé tes beaux cheveux dorés? Pourquoi portes-tu un cilice sur ton corps délicat, et pourquoi revêtiras-tu dans quelques jours la grossière robe des sœurs? Vois, cet habit n'est-il pas bien plus beau? » Et, dans la lumière déclinante du soir, Catherine crut apercevoir devant elle un jeune homme svelte et beau comme un page *della Contrada dell'Oca*, qui lui

présentait un riche vêtement. Jamais elle n'avait rien vu de plus ravissant : c'était une robe de soie chatoyante, brodée d'or et chargée de perles et de pierres précieuses...

Comme ensorcelée, Catherine jeta un regard sur la robe éblouissante, et le beau jeune homme qui prenait son silence pour un consentement se préparait déjà à l'en revêtir.

Alors Catherine sembla s'éveiller d'un rêve ; elle comprit clairement ce qu'elle était sur le point de faire et d'un geste rapide repoussa le séducteur et son mirage... La vision extérieure disparut, mais la tentation intérieure persista. C'était comme si, jusqu'à ce jour, elle eût vécu sans avoir le sentiment des réalités de la vie. Elle avait suivi ses inclinations, uniquement préoccupée d'atteindre son but ; quel bien lui en revenait-il au moment où elle y parvenait ? Lorsqu'elle s'était fiancée à Jésus dans son enfance, savait-elle déjà ce qu'elle préférait : n'avait-elle pas écouté uniquement le naïf désir de faire ce qu'enseignaient les prêtres, ce qui était agréable à Dieu et ce que tant de pieuses femmes avaient fait avant elle ? Elle avait maintenant l'impression que plusieurs voiles se déchiraient successivement, — elle voyait tels qu'ils sont la vie et le bonheur des hommes, la vie et le bonheur des femmes et se rendait compte qu'elle allait y renoncer pour toujours... Jamais, au pied de l'autel, elle ne mettrait sa main dans la main d'un époux, jamais elle ne quitterait l'église conduite par lui en adressant à ses parens un grave et joyeux salut... Les torches nuptiales ne s'allumeraient jamais pour elle et jamais, lorsqu'elle serait devenue une vieille aux cheveux blancs, elle ne montrerait à ses petits-enfans émerveillés son ancien voile de noces aux fleurs brochées d'argent...

Faisant appel à toute son énergie, Catherine s'arracha brusquement à la rêverie qui assaillait son cœur de femme : « O toi mon bien-aimé, mon unique époux, s'écria-t-elle, en tombant à genoux devant le crucifix, tu sais bien que je n'ai jamais désiré que toi seul ; viens aujourd'hui à mon secours, ô mon Sauveur, fortifie-moi et soutiens-moi en cette heure difficile. »

Le Crucifié ne parut pas s'attendrir ; il resta silencieux, les yeux sans regard, mais on entendit comme le froufrou d'une robe de femme qui bruissait contre les murs froids comme de l'or et de la soie, et devant Catherine apparut Celle qui est bénie

entre toutes les femmes, la patronne de Sienne, la Vierge Sainte et la Mère de Dieu, *Madonna Maria*. De même que le tentateur, quelques instans auparavant, elle aussi portait sur son bras une robe resplendissante, brodée d'or et de perles, étincelante de pierres précieuses : « Cet habit, ô ma fille, dit la mère de Jésus, de sa voix douce et tendre (qui fait pleurer tous ceux qui l'entendent), cet habit, je l'ai tiré pour toi du cœur de mon fils ; il était contenu dans la blessure de son côté comme dans un écrin doré et de mes propres mains je l'ai brodé. » Alors Catherine, brûlante de désir et tremblante d'humilité, inclina la tête, et la Vierge la revêtit de la céleste tunique.

***

Quand on pénètre dans l'église San Domenico, à Sienne, on aperçoit, immédiatement à main droite, une porte donnant accès dans une petite chapelle fermée, située un peu au-dessus de l'église elle-même. Dans l'ancien temps, cette chapelle était ouverte : seules, quelques ogives dont on voit encore les restes la séparaient de la nef centrale; un escalier y conduisait et, lorsque les ogives y furent murées, on en respecta quelques marches qui se trouvent encadrées dans le mur et sous lesquelles on peut lire cette vieille inscription : « Catherine montait ces marches pour venir prier le Christ, son Époux. » C'est la *Cappella delle Volte* dont il est souvent fait mention dans l'histoire de sainte Catherine. Les Mantellate s'y réunissaient toujours, et c'est là qu'un dimanche après-midi de l'année 1363, en présence de toutes les sœurs assemblées, Catherine reçut, des mains du Père Bartolommeo Montucci, la robe blanche, la ceinture de cuir, le manteau noir et le foulard blanc. « Et en rentrant de l'église, raconte Raymond de Capoue, elle se dit à elle-même : Voici que tu es entrée en religion, tu ne dois plus vivre comme tu l'as fait jusqu'ici; la vie séculière est passée, une vie nouvelle s'ouvre devant toi; tu dois te ceindre d'une souveraine pureté, ainsi que le signifie la robe blanche que tu portes; tu dois ensuite mourir complètement au monde, ton manteau noir le montre ouvertement et désormais il te faudra marcher dans cette voie étroite où si peu d'âmes osent s'engager. » Quand elle se retrouva seule dans sa cellule, elle eut une splendide vision, bien significative. Elle vit un arbre immense chargé de fruits magnifiques au pied duquel se

trouvait un buisson d'épines si haut et si touffu qu'il paraissait malaisé de s'approcher de l'arbre et d'en cueillir les fruits. Un peu plus loin, s'élevait une petite colline couverte de blés qui déjà blanchissaient pour la moisson et qui étaient fort beaux d'aspect, mais dont les épis vides tombaient en poussière entre les mains, dès qu'on les touchait. Puis elle vit une foule de gens, qui passaient en cet endroit, s'arrêter devant l'arbre, considérer les fruits avec envie et tenter de les atteindre, mais les épines les blessaient et ils renonçaient promptement à franchir la haie; alors, tournant leurs regards vers la colline couverte de moissons, ils s'élançaient dans cette direction et se nourrissaient du mauvais blé qui les rendait malades et les privait de leurs forces. Et d'autres venaient encore, qui avaient plus de courage que les premiers : ceux-là franchissaient la haie, mais en approchant de l'arbre, ils s'apercevaient que les fruits pendaient très haut et que le tronc était lisse et d'un accès difficile, et eux aussi continuaient leur route pour aller se nourrir du blé décevant qui les affamait davantage encore. Finalement il en survint quelques-uns qui, se décidant à traverser le fourré d'épines et à monter dans l'arbre, cueillirent des fruits et les mangèrent, ce qui les fortifia de telle sorte dans leur âme, qu'ensuite ils éprouvaient du dégoût pour toute autre nourriture.

« Catherine, écrit Caffarini, fut saisie d'étonnement à la pensée que tant d'hommes fussent assez sots et assez aveugles pour aimer et suivre le monde trompeur plutôt que de se livrer à Jésus-Christ qui nous invite et nous appelle et qui, dès l'exil, console et réjouit ses serviteurs. Car cet arbre, elle l'avait bien compris, représentait le Verbe éternel incarné, dont les fruits délicieux sont toutes les vertus, tandis que la colline, qui ne produit pas de bon blé, mais de l'ivraie, représente les champs dorés du monde que l'on cultive en vain avec effort. Ceux qui s'éloignent de l'arbre dès que les épines se font sentir sont tous ceux qui se prétendent incapables de mener une vie pieuse et y renoncent dès l'abord. Ceux qui leur succèdent et se laissent effrayer par la hauteur de l'arbre sont ceux qui entreprennent avec énergie et bonne volonté l'œuvre de leur sanctification, mais qui se découragent et manquent de persévérance. Les derniers venus sont les vrais croyans qui sont affermis dans la vérité. »

Cette vision contient déjà l'idée fondamentale que Catherine devait développer d'une manière plus large et plus profonde dans les années suivantes. Ainsi qu'elle le pressent, l'homme est placé entre deux puissances rivales qui, l'une et l'autre, sollicitent son amour. L'une de ces puissances, c'est la Vérité, la Vie, la Paix, la Joie et la Béatitude; l'autre, c'est le Monde, le Mirage satanique, toujours trompeur et décevant du démon.

Catherine était âgée d'environ seize ans lorsqu'elle devint Mantellata, et sa vie solitaire se prolongea jusqu'à ce qu'elle atteignît sa dix-neuvième année; à cet âge, une Italienne est déjà une femme faite et il était impossible que Catherine ne s'en ressentît pas. Un nouveau et rude combat, un suprême et décisif effort sur elle-même lui restait à accomplir. Déjà elle avait triomphé de son cœur; il lui fallait encore triompher de ses sens.

Des images familières se représentaient à son esprit : le foyer, le ménage, les enfans... Catherine, en arpentant sa cellule, semblait découvrir combien elle était sombre. étroite et solitaire... A quelques pas seulement, au pied de la colline, se trouvait Fontebranda, où des femmes réunies devant la fontaine se reposaient un moment, tandis que leurs cruches s'emplissaient, en causant de leurs achats, des cours du marché, du repas du soir et des culottes de leurs petits garçons... Et au dehors des portes s'étendait la vallée de Vallepiatta, pleine de chansons d'amour, telle qu'on la voit encore aujourd'hui par les tièdes soirées d'été, à l'heure où les mouches de feu dansent dans les sombres taillis et au-dessus des champs de maïs enténébrés; à l'heure où les petites grenouilles vertes lancent du fond des prairies leur strident hymne nuptial; à l'heure où les mères se tiennent sur le seuil des maisons, tandis que les gros marmots s'asseyent dans la chaude poussière blanche de la route... et que les jeunes filles, bras dessus bras dessous, descendent dans la vallée où elles rencontrent des jeunes gens qui chantent d'une voix forte et vibrante; elles leur répondent alors, et l'un et l'autre chœur se réunissent allégrement pour lancer un triomphant *Amore, amore!*

Des visions comme celles-ci ont sans doute hanté la jeune Italienne dans la cellule sombre et déserte qui donnait sur une petite ruelle puante, derrière la maison de Giacomo Benincasa. Mais Catherine n'était aucunement sentimentale; la volonté

qu'elle tenait de son père dominait la fougue qu'elle tenait de sa mère, et elle voulait rester fidèle à la promesse faite à son Époux céleste, dût-elle même la conduire en enfer, comme le prétendait l'Esprit du mal. Son Sauveur avait choisi de vivre dans la souffrance; elle désirait l'imiter et le suivre sur la croix, afin de pouvoir rentrer avec Lui dans la gloire. N'avait-elle pas récemment entendu une voix du ciel parler à son cœur et dire : « Si tu veux être forte dans les combats, il faut qu'à tes yeux toute douceur devienne amertume et que toute amertume te soit douceur. »

***

Entriamo nella cella del cognoscimento di noi. « Entrons dans la cellule de la connaissance de nous-même. » Cette formule reparaît sans cesse dans les lettres de Catherine, et si courte qu'elle soit, elle signifie tout ce que représentait à ses yeux la vie de retraite : « Beaucoup vivent dans une cellule et néanmoins en sont absens par la pensée, lui dit un jour le Sauveur; je veux donc que ta cellule soit celle de la connaissance de toi-même et de tes péchés. » La connaissance d'elle-même et la connaissance de Dieu, tel était le double secret de la vie cellulaire de Catherine.

« Chaque soir, quand il commençait à faire nuit, raconte Caffarini, Catherine se sentait attirée vers Dieu par une puissance irrésistible. Sa volonté et son cœur se rapprochaient de la volonté et du cœur de Dieu et le monde extérieur s'évanouissait pour elle. » Mais le monde intérieur, le monde de l'esprit, le ciel, le Paradis, s'ouvrait devant elle. A maintes reprises, le Seigneur vint la visiter dans sa cellule, amenant avec lui ses amis, Marie-Madeleine, saint Jean l'Évangéliste et les apôtres Jacques et Paul. Parfois aussi, elle rencontrait ces hôtes célestes dans le jardin, lorsque au crépuscule elle se promenait dans les allées bordées de lavande, parmi les roses et les lis. Un soir, Catherine fut si absorbée par son entretien avec le Seigneur et Marie-Madeleine, que la nuit tomba complètement sans qu'elle s'en aperçût : « Maître, s'écria-t-elle soudain, il ne convient pas que je reste dehors aussi tard, permets-moi donc de me retirer. » — « Fais comme il te semblera bon, ma fille, » fut la réponse. Et comme Catherine se relevait pour descendre dans sa cellule,

Jésus et Magdeleine la suivirent et restèrent encore quelque temps chez elle. Tous trois s'étant assis sur le banc causèrent ensemble comme de bons amis : Jésus à droite, Magdeleine à gauche et l'hôtesse au milieu entre ses deux visiteurs.

Un autre soir, tandis qu'elle priait, Catherine eut le sentiment que Jésus, accompagné de saint Dominique, était à ses côtés, et elle en ressentit une telle joie qu'elle se mit à chanter tout haut. Les deux hôtes célestes se joignirent à elle et tous trois chantèrent de concert comme chantent les élus devant le trône de Dieu. Puis la vision s'évanouit et Catherine se retrouva seule, le cœur prêt à se rompre d'ardentes aspirations vers la patrie céleste peuplée de millions d'anges.

Depuis lors, Catherine se tenait souvent au guet près de la petite fenêtre de sa cellule ou bien se rendait dans le jardin par les soirées étoilées de l'hiver, et quand elle sondait ainsi les profondeurs de l'espace, il lui semblait percevoir au loin, tout à fait au loin, le chant des phalanges célestes et il lui devenait affreusement dur de se sentir environnée des ombres de la terre.

A la fin de ces trois années, une ère nouvelle commença pour Catherine, un monde nouveau s'ouvrit devant elle : elle apprit à lire et à écrire. Depuis longtemps déjà, elle désirait acquérir cette double science généralement peu répandue à cette époque, car elle voyait sans cesse à l'église les missels et les bréviaires dont se servaient les Dominicains, et plus d'une des Mantellate possédaient un livre de prières qu'elles lisaient durant l'office divin, dans la *Cappella delle Volte*. L'une de ces sœurs, peut-être Alessia Saracini, appartenant à une noble famille (par conséquent instruite) et celle que l'on nomme la première parmi les amies de Catherine, lui procura un alphabet, et la jeune fille âgée de près de vingt ans se mit à apprendre ses lettres dans la solitude de sa cellule.

Les progrès étaient lents, et après plusieurs semaines de vains efforts, il lui sembla en être toujours au même point; elle s'adressa alors à Jésus : « S'il te plaît, Seigneur, que je puisse lire l'office et chanter tes louanges à l'église, viens à mon aide. Mais si ce n'est point ta volonté, je resterai bien volontiers dans mon ignorance actuelle, » lui dit-elle dans sa prière. Dès cet instant, les progrès furent rapides, et Catherine réussit enfin à lire couramment. Souvent, néanmoins, elle devinait

plus qu'elle ne lisait, car, affirme Raymond, quand on la priait d'épeler ce qu'elle venait de lire, elle en était incapable, connaissant à peine ses lettres (1). Cette remarque met en lumière la nature de la science de Catherine; elle était purement intuitive. Quelles qu'en fussent d'ailleurs les sources, Catherine pouvait lire à présent : elle consacrait à la lecture des heures entières. Ses lettres témoignent d'une connaissance approfondie de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul. L'apôtre mystique et extatique possédait bien le génie propre à l'intéresser; elle parle volontiers de lui en l'appelant : *Il glorioso Pavolo* ou *Questo innamorato Pavolo*. Dans les psaumes, les hymnes et les légendes des saints, son esprit et son cœur trouvaient toujours un aliment nouveau. Elle avait pour certaines prières une prédilection toute spéciale, entre autres pour le verset qui commence chaque heure : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur hâtez-vous de me secourir. »

Mais le Bréviaire était sa lecture préférée : elle y fit connaissance de tous les grands chrétiens déjà morts, des martyrs et des vierges vêtues de blanc qui toutes se tiennent devant le trône de l'Agneau, au delà du fleuve de la mort : sainte Marguerite, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Lucie... « J'ai trouvé une nouvelle et bien belle lumière, — écrit Catherine dans une de ses lettres, faisant un jeu de mots sur l'analogie qui existe entre « luce » (lumière) et « Lucie, » — c'est cette douce vierge romaine, sainte Lucie, qui nous l'envoie. Nous prierons Magdeleine, aimante et aimable entre toutes, de nous inspirer cette profonde haine de nous-même qu'elle ressentait, et Agnès qui est un agneau (*agnello*, autre jeu de mots) de mansuétude et d'humilité nous obtiendra ces vertus. Voici donc que Lucie nous donne la lumière, Magdeleine la haine de nous-même et l'amour de Dieu, et Agnès l'huile de l'humilité pour entretenir notre lampe. »

Le souvenir de ses lectures lui revenait à la mémoire durant ses visions qui continuaient toujours. Les visiteurs célestes ne venaient plus seulement la trouver dans la solitude de sa cellule et dans le jardin enténébré sur la terrasse, mais encore

(1) On raconte de même de sainte Hildegarde (1099-1179) qu'elle comprenait l'ensemble de ce qu'elle lisait, mais qu'elle était incapable d'épeler les mots les plus simples ou d'analyser une phrase quelconque. (Migne, *Patr. Lat.*, CXCVII, col. 104 A, 384 A.)

dans la rue et à l'église. Un jour qu'elle avait le cœur affligé, saint Dominique la raccompagna de l'église chez elle en la consolant et en la réconfortant : « J'en fus si heureuse, » confia plus tard Catherine à son confesseur, « que j'aurais volontiers consenti à mourir sur-le-champ pour partager aussitôt avec lui la félicité éternelle. »

Une autre fois, absorbée par une longue prière et méditant le mystère de l'humanité sainte de Jésus, dans l'église San Domenico, son âme fut inondée de lumière et elle comprit clairement que Jésus était plus qu'un homme et que son être contenait la plénitude de l'amour, de la bonté, de la clémence, de la douceur et de la félicité ; et elle se désolait de ne pas trouver de mots pour rapporter ce qu'elle avait vu ainsi et de ce qu'il lui était impossible de dépeindre la beauté et la majesté de la Face de Dieu et d'être obligée de se contenter de ces misérables expressions : « Il est le Bien, il est le vrai et suprême Bien. »

Catherine aimait Jésus avec toute la passion dont une femme est capable, jusqu'au don total d'elle-même. Un homme peut aimer Jésus comme un frère aîné, comme un ami très cher, comme un père bien-aimé auquel on ne désobéirait pour rien au monde, mais une femme aime Jésus comme son époux, comme celui auquel sa vie est consacrée : « Me voici, prends-moi, je suis tienne, fais de moi ce qu'il te plaira ! »

Catherine n'ignorait pas ce qu'est l'amour terrestre et en parle avec la plus grande simplicité et la plus grande pureté : « L'homme ne peut pas vivre sans amour, dit-elle dans une de ses lettres, car l'homme a été créé pour aimer. C'est l'amour du père et de la mère qui donne l'être et la vie à un enfant. » Mais pour Catherine, comme pour saint Paul, cet amour conjugal n'est que le symbole d'un amour supérieur, du « grand sacrement, » de l'alliance du Christ et de l'Église, de Jésus et de l'âme. Et, de même que dans le mariage idéal, le degré de cette union dépend de l'harmonie des cœurs et de l'unité de volonté qui finalement transforme celui qui aime à la ressemblance de l'être aimé, qui communique de plus en plus l'esprit de Jésus à l'Église et rend les chrétiens de plus en plus semblables à Lui.

Cet amour, lui aussi, a ses prémices et sa consommation, ses baisers, ses étreintes, ses fiançailles et ses noces ! C'est en

raison de ceci que le *Cantique des Cantiques* fait partie des livres saints de l'Église et que Lacordaire a pu dire : « Il n'existe pas deux amours, il n'y en a qu'un : l'amour céleste est le même sentiment que l'amour terrestre, mais son objet est infini. » Catherine lisait le *Cantique des Cantiques* avec tout son cœur de femme, et sans cesse elle répétait le gémissement de la Sulamite : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche ! » Encore n'osait-elle pas réclamer davantage et formuler le souhait brûlant : « Que sa main droite passe sous ma tête et que sa main gauche m'embrasse ! » Mais elle désirait ardemment le baiser, le baiser que donne l'époux à son épouse...

Or, raconte Caffarini, tandis que Catherine priait dans sa cellule sans pouvoir se rassasier de répéter les gémissemens d'amour de l'Épouse du *Cantique des Cantiques*, il advint que Jésus lui apparut et lui donna un baiser qui la combla d'une douceur indicible. Elle s'enhardit alors jusqu'à le prier de lui enseigner ce qu'elle devait faire pour ne lui être jamais un seul instant infidèle et toujours lui appartenir de cœur, d'âme et d'esprit. Ceci exprime clairement quelle est l'essence même de l'amour mystique.

***

Vint alors le jour si lontemps attendu des noces mystiques de Catherine Benincasa.

C'était un mardi de l'année 1367, le dernier jour du Carnaval, le Mardi Gras... Sienne était en pleine effervescence, les masques fourmillaient dans les rues, on entendait des cris, des rires, des chansons accompagnés des accords de la lyre, et des baisers folâtres. Les Siennois s'entendaient à se divertir. Dans la via Garibaldi, à la hauteur de la via Magenta, s'élève encore la *Consuma*, qui est la maison où se réunissait la jeunesse dorée de la ville, la « brigade dépensière, » qui trouvait moyen de gaspiller deux cent mille florins d'or en l'espace de vingt mois seulement. « Y eut-il jamais hommes plus légers que les Siennois? » interrogeait Dante scandalisé. Il les connaissait bien et avait été l'un des leurs au *palio*, la grande fête de l'été; il avait pris part à leurs festins et goûté de leurs mets les plus délicats, du délicieux gibier farci d'œillets et de bien d'autres gourmandises païennes.

Mais les joies du carnaval n'avaient point accès dans la

chambre obscure et solitaire de la via del Tiratoio. Catherine était seule dans la maison ; tous les autres membres de la famille s'amusaient au dehors, et peut-être, dans la solitude, la jeune fille a-t-elle éprouvé ce que des chrétiens « moins affermis » connaissent si bien : le sentiment soudain que le monde de la foi se décolore et pâlit ainsi que la flamme des cierges à la lumière du soleil, s'évanouit et devient irréel et absurde en face de l'évidence des puissantes et chaudes réalités de la vie. « Qu'il me baise du baiser de sa bouche! » Oui, mais là dans la rue, à vingt pas d'ici, au milieu du tourbillon du carnaval, il y a quelqu'un qui, sans plus de façons, te prendrait par la taille pour te faire danser toute la nuit, qui t'offrirait du vin doux d'Orvieto ou de l'Asti mousseux, et qui t'embrasserait volontiers autant que cela te ferait plaisir ; puis, l'aube venue, tu prendrais congé de lui les yeux humides, et, passant les bras autour de son cou, tu lui donnerais un dernier baiser en guise de remerciement et d'adieu et tu ne le reverrais jamais...

Peut-être cette image se présenta-t-elle à l'imagination de Catherine, comme un dernier appel de la vie mondaine? Nous l'ignorons. « Mais le Seigneur, dit Caffarini, avait décidé de se servir de Catherine comme d'un instrument pour le salut de beaucoup d'âmes égarées. » Il fallait par conséquent qu'elle fût inébranlablement affermie dans la foi, comme la maison sur le roc, et c'est pourquoi, en ce jour de carnaval, Catherine ne cessait d'implorer : « Seigneur, accorde-moi la plénitude de la Foi. »

Catherine priait, et sa prière fut exaucée.

« Puisque, par amour pour moi, tu as renoncé à tous les plaisirs du monde et ne veux te réjouir qu'en moi seul, lui dit le Seigneur, j'ai résolu de t'épouser dans la foi et de célébrer solennellement mes noces avec toi... »

Cependant, il était accompagné de sa sainte Mère, de saint Jean l'Évangéliste, de saint Paul et du prophète David, et Marie plaça la main de la jeune fille dans celle de son fils, tandis que David jouait de la harpe. Jésus tendit alors un anneau d'or qu'il passa au doigt de son Épouse : « Moi ton créateur et ton Sauveur, dit-il, je t'épouse aujourd'hui et te fais don d'une foi qui ne fléchira jamais et sera préservée de toute atteinte jusqu'au jour où nos noces seront célébrées dans le ciel. Ne crains rien, étant revêtue de l'armure de la foi, tu triompheras

de tous tes ennemis. » Puis la clarté céleste s'éteignit et les formes rayonnantes s'évanouirent avec les derniers accords de la harpe de David.

Mais dans l'obscurité de la cellule, l'anneau des épousailles étincelait au doigt de Catherine ; elle le porta à ses lèvres et le contempla avec ravissement ; c'était un anneau d'or sertissant un grand diamant entouré de quatre petites perles : le dur diamant de la foi que rien ne peut rayer, les perles de la pureté d'intention, de pensée, de parole et d'action, comprit-elle.

Désormais Catherine porta toujours son anneau nuptial, mais il n'était visible que pour elle et, par intervalles, disparaissait même à ses yeux lorsqu'elle avait offensé son Seigneur et son céleste Époux, soit par une parole un peu vive, soit en jetant un regard frivole sur quelque objet mondain. Alors elle pleurait amèrement son infidélité et confessait sa faute, et, dès qu'elle sortait du confessionnal, l'or, le diamant et les perles brillaient de nouveau d'un vif éclat sur sa main...

JOHANNES JŒRGENSEN.

LA GUERRE DE CÔTES

ET

LES DEUX BLOCUS

Quand on jette un coup d'œil rétrospectif sur les événemens qui se déroulent depuis trente mois, on reconnaît que les principes directeurs des opérations maritimes ont subi des fluctuations singulières. Ces principes étaient, au prime début, fort différens de ceux que l'on se trouve présentement obligé d'appliquer et plus encore sans doute de ceux dont on peut prévoir l'application prochaine.

De quoi s'agissait-il donc, quand la guerre a éclaté, pour les armées navales qui se trouvaient engagées dans le conflit? L'anglaise, ne sachant pas bien encore quelle politique de guerre adopterait un gouvernement que certaines attaches pacifistes faisaient vaciller dans ses généreuses résolutions, ne prétendait qu'à barrer le Pas de Calais à l'ennemi et à couvrir efficacement le passage de la « force expéditionnaire » qui allait, probablement descendre sur le sol français.

La nôtre, imbue de l'exclusive doctrine de la guerre d'escadres et constituée exclusivement pour la grande bataille en haute mer, se voyait brusquement « en l'air, » ne trouvant plus, — fort heureusement, du reste, — à la portée de sa main l'adversaire que les alliances officielles lui désignaient et qui, au demeurant, se serait certainement refusé à lui fournir bénévolement l'occasion d'une rencontre décisive. Bientôt la flotte française allait être sollicitée en sens inverse, par l'intérêt de la poursuite du *Gœben* et du *Breslau*, d'une part ; de l'autre,

par la nécessité, beaucoup moins pressante que ne le croyait l'autorité militaire, de couvrir le transport de l'armée d'Afrique contre une attaque qui ne pouvait plus partir que de la lointaine base de Pola. Enfin, plus tard, trop tard, malheureusement, et après que l'adversaire autrichien avait eu tout le loisir de prendre ses mesures, nous allions entamer à Cattaro une opération rentrant tout à fait dans la guerre de côtes, mais sans avoir les moyens nécessaires pour mener cette entreprise à bonne fin.

La flotte allemande, pendant ce temps-là, nous apparaissait comme aussi décidée que l'autrichienne à garder une attitude passive. Les visées audacieusement agressives qu'on lui prêtait sur la foi des propagandistes les plus qualifiés de la ligue maritime, semblaient tout à fait abandonnées. Mouiller des mines automatiques sur les routes de navigation de la mer du Nord et dans le Sud du Grand-Belt, sans le moindre souci de la neutralité danoise ni, d'ailleurs, d'aucune des règles du droit international maritime ; renforcer activement les défenses de son littoral ; exercer à la hâte des sous-marins qui, jusque là, n'avaient pas joui de la même faveur que les belles divisions de *Hoch see torpedo boote ;* enfin, tout disposer, sur les mers et à l'étranger, pour rendre fructueuses les opérations de ses croiseurs contre le commerce anglais, telles étaient les préoccupations dominantes de l'État-major naval de Berlin.

Cet État-major connut des déboires, justement à cause de l'organisation insuffisante (défaut de bases secondaires à l'extérieur, surtout) de la guerre de croisière, où l'on n'improvise pas. Mais il n'allait pas tarder à se ressaisir et à trouver sa voie. Cette voie, marquée à son point de départ, le 22 septembre 1914, par la destruction en quelques instans de trois beaux croiseurs anglais, devait être celle de la guerre sous-marine poursuivie au moyen de navires de plongée qui affectèrent de plus en plus le caractère autonome et offensif, tandis que leur tonnage s'accroissait, ainsi que leur vitesse et leur *endurance*, tandis qu'ils s'armaient de canons et de mines, aussi bien que de torpilles automobiles.

Mais une question se présentait, dès la fin de 1914, aux dirigeans de l'Allemagne. Ces armes nouvelles qui se révélaient si puissantes, à quoi convenait-il, au juste, de les employer? Uniquement à des opérations militaires, c'est-à-dire à la

destruction des navires de guerre, avec l'arrière-pensée de faire agir directement la flotte de haut bord allemande contre le *Grand fleet* britannique aussitôt qu'une succession d'heureux torpillages aurait sensiblement diminué l'écart numérique existant entre les deux forces navales?...

Ce fut, en effet, la première idée. Peut-être s'y serait-on définitivement arrêté, en dépit de graves difficultés d'exécution (1) si, au bout de quelques mois de guerre, l'efficacité ne se fût déjà fait sentir du blocus, — blocus « lointain, » relativement effectif, toutefois, grâce à la position si favorable de l'archipel anglais par rapport aux côtes de l'Empire, — auquel s'était résolu le gouvernement britannique. Les difficultés de réapprovisionnement auxquelles il fallut faire face chez nos adversaires, malgré la complaisance des neutres du Nord, dès le début de 1915, allaient leur donner la pensée de rendre à l'Angleterre blocus pour blocus en utilisant pour cette méthode de guerre les navires de plongée, dont on pousserait très activement la construction. Ceux-ci trouveraient assurément plus facile de torpiller ou canonner sur les routes maritimes les innombrables cargo-boats de « l'infâme tueuse d'enfans » que de pénétrer dans les rades bien barrées où elle abritait ses *dreadnoughts*.

Au fond, ni l'empereur allemand, ni l'amiral von Tirpitz ne pouvaient espérer, il y a deux ans, qu'ils affameraient l'Angleterre ou seulement qu'ils paralyseraient ses fabriques et ses usines. Il leur aurait fallu pour cela trois ou quatre fois plus de sous-marins qu'ils n'en avaient alors. Aussi semblent-ils n'avoir voulu produire à cette époque que des effets d'intimidation. C'est là, sans doute, l'origine des ordres impitoyables qui amenèrent la destruction de paquebots comme la *Lusitania*.

Mais peu à peu les choses changèrent d'aspect pour nos ennemis. D'abord leurs sous-marins « se couvraient de gloire, » une gloire peu enviable, le plus souvent, mais à la qualité de laquelle des disciples de Bernhardi n'entendaient pas regarder de près. Poussant leurs sournoises randonnées jusque dans la Méditerranée où, déjà, ceux d'Autriche faisaient fort bien, les

(1) On n'avait pas résolu encore, on n'a peut-être pas résolu à l'heure actuelle le problème du sous-marin coupe-filet. Certains renseignemens donnent toutefois ce type comme existant déjà chez nos adversaires.

navires de plongée allemands y avaient remporté d'incontestables succès.

Il apparaissait d'ailleurs de plus en plus que la mer servait de « grand chemin » aux nations d'Occident, à leurs armées, à leurs approvisionnemens militaires de toute espèce et, donc, que les opérations sur les lignes de communications maritimes deviendraient de plus en plus fructueuses, décisives peut-être. Enfin les résultats de la chasse aux sous-marins, organisée cependant par les marins alliés avec ingéniosité, n'étaient pas suffisans pour balancer l'accroissement continu que l'activité des chantiers allemands apportait à l'effectif de la flotte de plongée.

Et, d'autre part, il fallait se hâter de prendre un parti définitif : les armées des Empires centraux avaient beau remporter victoires sur victoires, rien ne lassait la constance d'implacables adversaires dont on voyait grossir tous les jours les contingens et grandir les moyens d'action. Hé bien! puisque la terre se refusait à fournir « la décision, » on demanderait celle-ci à la mer et, par un prodigieux effort, on construirait en quelques mois assez de sous-marins et d'assez puissans pour dominer toutes les routes, pour envoyer au fond de l'eau, — quels que fussent d'ailleurs les véhicules, belligérans ou neutres, — blés, vivres, charbon, bois, métaux, matières premières, armes, munitions, appareils et engins militaires, enfin tout ce qui pouvait servir à entretenir non pas seulement les armées de ces irréductibles ennemis, mais l'existence même de nations assez audacieuses pour rejeter l'*imperium* d'une Germanie toute prête à leur accorder la paix au prix de la servitude, assez cruelles pour affamer les innocentes populations de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie...

C'est là, c'est au grand « blocus sous-marin » que nous en sommes. Et il est juste, il est sage, je crois, de dire que si le plan allemand (qui comporte du reste un effort militaire sur lequel je n'ai pas à insister ici) ne paraît pas destiné à donner le succès final aux Empires coalisés, c'est à l'expresse condition que les Alliés fassent tous, sans rien marchander, avec rapidité, ordre et entente parfaite, tout le nécessaire, pour en contrecarrer les dispositions. Ce n'est plus le moment de s'en fier aux soins de cette Providence spéciale, de ce *Fatum* com-

plaisant qu'on a si longtemps pris à témoin, chez nous et chez d'autres, de la certitude de notre victoire.

Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais il existe des divergences d'avis sur les modalités de l'effort décisif que nous devons fournir. Dans les milieux officiels, on paraît convaincu qu'il suffira de développer, de perfectionner les procédés de recherche, de chasse et de destruction des sous-marins déjà mis en œuvre dans la phase précédente, tandis que quelques marins, constatant à la fois, non pas l'insuccès, mais l'insuffisance des résultats donnés par ces procédés et la création par nos ennemis de navires de plongée beaucoup plus puissans à tous égards, se demandent s'il n'est pas temps d'instaurer une méthode nouvelle, d'ailleurs indiquée depuis longtemps ici même, celle qui consiste à s'en prendre, par des opérations méthodiques, aux bases des submersibles allemands.

J'aurais été toutefois assez embarrassé pour parler de ces opérations (1) si, à la fin de janvier, l'Amirauté anglaise n'avait annoncé l'heureuse décision qu'elle a prise d'établir un immense barrage de mines et autres engins dans la mer du Nord, en avant et à plus ou moins grande distance du camp retranché maritime dont la lisière est marquée par les trois points Sylt, Helgoland et Borkum. Incontestablement, c'est là de la guerre de côtes; et il suffit pour s'en convaincre d'examiner, — c'est ce que je ferai tout à l'heure, — les conséquences à peu près inévitables de cette délicate et hardie entreprise.

En attendant, établissons par quelques exemples, qui nous fourniront d'ailleurs nombre d'indications utiles, ce fait historique qu'une longue guerre à la fois continentale et maritime se termine très souvent par des opérations purement côtières, quand ce n'est pas par le siège d'un grand port, arsenal et base d'opérations de la force navale ennemie.

Ne remontons pas au delà de la guerre de l'Indépendance américaine : il suffit de rappeler Yorktown, Trinquemalé où Suffren trouve la consécration de sa supéroirité, Gibraltar enfin, où l'Angleterre reste victorieuse, ce qui n'empêche point qu'épuissée par la lutte, elle signe la paix de Versailles, en reconnaissant l'indépendance de ses colonies.

Le siège de Gibraltar a ceci de particulier et qui nous inté-

(1) Embarrassé, dis-je : *empêché*, plutôt...

resse fort, qu'on y voit les Franco-Espagnols mettre en ligne contre les batteries de terre anglaises les premières batteries flottantes, celles du colonel du génie d'Arçon. Ces bâtimens, conçus d'après les idées d'une époque où l'industrie du fer était peu avancée, auraient pu cependant opposer avec succès leurs blindages de bois, sable, liège et cuirs verts imbibés d'eau aux boulets rouges de la forteresse s'ils avaient été construits avec soin et engagés dans les conditions fixées par leur inventeur. Il n'en fut rien et la tentative échoua. Elle devait réussir soixante-treize ans plus tard.

La grande lutte de l'Angleterre contre la France révolutionnaire et napoléonienne, au cours de laquelle on relève quantité d'opérations sur les côtes, notamment des *diversions* réalisées au bon moment par la puissante et très entreprenante flotte britannique d'alors, ne s'est pas terminée par un grand siège maritime. Il ne s'en fallut cependant que de peu d'années. Si le gouvernement anglais avait eu la patience d'attendre 1812 pour faire descendre en Hollande l'armée de lord Chatham, il est probable que l'issue de cette grande entreprise eût été tout autre qu'elle ne fut en 1809 et qu'à la prise de Flessingue eût immédiatement succédé la vigoureuse attaque sur Anvers en vue de laquelle on avait rassemblé de formidables moyens d'action.

En 1813, du moins, le ministère anglais réussit à débarquer dans le Holstein, — sous les yeux presque de Davout qui défendait Hambourg avec 40 000 hommes, — une petite armée commandée par Walmoden. Ce « ramassis, » comme l'appelait dédaigneusement Napoléon, ne laissa pas de contribuer aux victoires de Gross-beeren et de Dennewitz, puis de bloquer dans la grande cité hanséatique le vigoureux maréchal français. A cette époque, toutefois, l'effort militaire de la Grande-Bretagne se portait presque exclusivement du côté de l'Espagne et jamais « diversion, » certes! ne fut plus décisive que celle-là...

Je ne dis rien, — et l'on m'approuvera de m'abstenir, quelque argument que j'y dusse trouver, — des deux coups violens portés en 1801 et en 1807 contre Copenhague. Le dernier fut un siège *brusqué* par un bombardement efficace. *Au point de vue exclusivement militaire*, on trouverait encore là d'utiles leçons. De l'attaque du front de mer de la capitale danoise par Nelson, le 2 avril 1801, ne retenons que l'admirable hardiesse

du grand marin anglais qui engagea ses vaisseaux en bois, dans la passe étroite du Könge dyb, contre d'énormes pontons armés et des ouvrages en maçonnerie épaisse. On ne vit jamais si bien quelle est la supériorité de l'homme d'action, audacieux et ferme à la fois, sur les raisonneurs timorés, sur « les gens de sens rassis... »

En 1855, c'est un autre spectacle et non moins instructif qui se présente à nos yeux. Les flottes en bois se sont décidément montrées impuissantes, non pas, remarquons-le, contre les ouvrages de Bomarsund qui sont à peu près à la hauteur des vaisseaux, mais *contre ceux de Sébastopol qui les dominent.* Il existe à cette époque, en France, des marins qui ne renoncent pas à montrer à la côte quelle est la puissance de la mer quand l'homme sait se servir d'elle; il y a aussi un grand ingénieur, Dupuy de Lôme, qui sait les comprendre et servir leurs fermes desseins; il y a enfin, sachons le dire, parce que c'est la vérité, un souverain intelligent, actif et en pleine possession d'une fermeté de caractère qui lui fera défaut quelques années plus tard. Ce souverain a dit : « Je veux... » Et le 17 octobre 1855, les premières batteries flottantes cuirassées, amenées comme par miracle dans la Mer-Noire, réduisent, avec l'aide des bombardes anglaises et des canonnières des deux nations, la forteresse maritime de Kinburn qui barre, sur sa longue presqu'île de sable, le liman du Dniéper. Je regrette de ne pouvoir étudier en détail cette remarquable expédition parce qu'elle montre ce qu'on peut faire justement *contre une côte basse, sablonneuse, semée de bancs* et d'ailleurs parfaitement défendue.

C'est au moment où, onze ans plus tard, il poursuivait l'attaque de la forteresse insulaire de Lissa, que Persano voit s'élever derrière son escadre, sur l'horizon du Nord, les fumées des frégates de Tegetthoff; mais si la bataille du 20 juillet 1866 n'eut pas de répercussion marquée sur le résultat de la lutte engagée alors entre l'Autriche et la Prusse, soutenue par l'Italie, il n'en avait pas été de même, dans la grande guerre américaine, des combats soutenus par la marine fédérale contre les places maritimes du Mississipi et de l'Atlantique, Port Hudson, Wicksburg, Charleston, Mobile. Tous les historiens s'accordent à reconnaître que c'est à l'énergie indomptable des Ferragut et des Porter que l'Union dut de mener à bonne fin, dans la

campagne de 1864, l'encerclement, l'étouffement de la Sécession. Et quelles réflexions on est conduit à faire aujourd'hui, quand on se rappelle qu'à part la torpille automobile, cette guerre vit mettre en jeu tous les engins maritimes de la guerre de côtes, comme elle vit entreprendre — et réussir — les opérations les plus hasardées, les *passages de vive force* qui paraissaient le plus certainement voués à l'insuccès! Enfin oublierons-nous que les Nordistes surent créer le type essentiel du matériel flottant de la guerre de côtes, le « monitor? »

Je ne cite que pour mémoire ce siège épique de Port-Arthur qui marque si fortement la dernière phase de la guerre de Mandchourie et où l'assaillant resta victorieux.

Au regard de ces enseignemens du passé, j'aurai voulu noter ceux que nous fournit déjà la guerre actuelle. Cela ne m'est pas permis, du moins en ce qui touche les opérations côtières les plus intéressantes, les plus connues. Je rappelle seulement qu'en août 1916, dans la mer Baltique, c'est l'entreprise allemande contre Riga et, plus exactement, contre Reval, peut-être contre Pétrograd, qui échoue pour des motifs que l'on ne connaît pas encore tous, mais où l'on discerne fort bien l'insuffisance fondamentale des moyens employés par l'assaillant. Celui-ci n'a pas, notamment, de bâtimens appropriés à la guerre de côtes, dans des parages que les bancs de roches rendent difficiles.

Entre temps, les Alliés ont bombardé maintes et maintes fois Zéebrügge, mais sans jamais obtenir que ce bombardement, s'il est intense, soit aussi *continu* et *persévérant*, de sorte qu'après chacune de ces opérations, dont on célèbre le succès, la base belge des sous-marins allemands se reconstitue et que les submersibles y retrouvent bientôt abri relativement sûr, en tout cas prompts ravitaillemens et réparations faciles (1).

Enfin, à la suite, justement, d'une série d'opérations audacieuses de la flottille de Zéebrügge et sous le coup des menaces de l'Allemagne au sujet du redoublement d'activité qu'elle va imprimer aux courses destructives de ses navires de plongée,

(1) Au moment où j'écris, on apprend qu'un fort groupe d'hydravions britannique a bombardé non plus Zéebrügge, mais Bruges même, d'où part le canal maritime de 17 kilomètres, qui aboutit au grand port belge. Des établissemens ont été incendiés, ainsi que des contre-torpilleurs. Souhaitons que, cette fois, les destructions soient *définitives*.

l'Amirauté anglaise s'est résolue à modifier ses méthodes expectantes et à barrer les approches du « fort » de la flotte ennemie par des lignes de mines et de filets, dont on espère qu'elles retiendront les submersibles allemands dans le camp retranché maritime que je définissais tout à l'heure. Et c'est bien là, je le répète, une opération de la guerre de côtes.

Quoi qu'il en soit, et comme il est impossible d'admettre que les Allemands ne fassent pas efforts sur efforts pour vaincre l'obstacle que les Anglais opposent à la sortie de leurs sous-marins (1), on est rigoureusement conduit à l'hypothèse d'actions navales engagées dans les eaux peu profondes et à petite distance du littoral. Les canons de côte allemands pourront-ils intervenir, du moins, dans ces combats analogues à ceux qui se sont déroulés, il y a dix-sept mois, à l'entrée du golfe de Riga? Peut-être pas du côté du Jutland, mais probablement du côté de la Hollande, car la « portière » du barrage ne sera point sans doute à plus d'une dizaine de milles des ouvrages de la première île allemande de la Frise orientale, Borkum. Il y a là certainement des pièces dont la portée dépasse, sous les grands angles, vingt-cinq kilomètres et dont la justesse, à cette distance, est encore suffisante. Quant aux moyens d'observation et de réglage du tir, on sait à quoi l'on arrive maintenant avec les avions. D'ailleurs, deux grands phares s'élèvent sur l'île, d'où des observateurs exercés pourraient donner toutes indications utiles... jusqu'au moment où ces observatoires recevraient à leur tour des projectiles venant de la mer.

Eh bien! puisque la guerre sous-marine si vigoureusement instaurée par l'Allemagne nous a conduits, — tardivement, — au seuil de la guerre de côtes, examinons quelles doivent être les caractéristiques de cette guerre, quels engins y peuvent employer le défenseur et l'assaillant et enfin quel succès on peut attendre, de part et d'autre, de la mise en jeu de ces moyens d'action.

Si je pouvais me permettre de faire ici de l'*humour* facile, je dirais que l'essentielle caractéristique de la guerre de côtes, au moment où nous sommes, c'est l'appréhension qu'elle

(1) Je suppose implicitement que des mesures seront prises par l'Amirauté anglaise pour empêcher la sortie des sous-marins allemands par le Sund, ou même par le *petit Belt*, où l'Allemagne, riveraine du côté occidental du détroit, ne manquera pas de relever les mines pour les laisser passer.

inspire à presque tous les marins. On a déjà fait, depuis quelques mois que ces questions s'agitent, une dépense étonnante de raisonnemens, pour prouver au public que, dans les conditions actuelles de la guerre maritime, en présence des sous-marins et des mines, il fallait absolument renoncer à attaquer un littoral bien défendu, surtout quand ce littoral est quasiment inabordable, se défendant lui-même par ses bancs de sable et de vase, comme c'est le cas pour la côte allemande de la mer du Nord.

On ajoute que « c'est folie » de compromettre dans de telles entreprises des bâtimens de haute mer extrêmement coûteux, qui n'ont pas été conçus pour courir les risques de la guerre sous-marine, ce qui est d'ailleurs fait pour surprendre.

On observe encore que, commettre une telle faute, ce serait tout justement faire le jeu de l'ennemi. Bernhardi n'a-t-il pas prononcé en dernier ressort, comme il convient à un stratège allemand, sur cette intéressante question? N'a-t-il pas dit que l'État-major de Berlin comptait sur les inévitables résultats d'une imprudence de ce genre pour diminuer l'écart numérique qui existe entre la flotte allemande et la flotte anglaise? L'amiral Breusing nous avait déjà tenu le même langage, dans une conférence à Bâle, au printemps de 1914, en parlant des opérations immédiates des flottilles de *Hochsee torpedoboote*. Il est curieux, en tout cas, que depuis trente mois que se développe sous nos yeux, avec des succès variés, le système bien allemand de la « manœuvre morale, » personne ne se soit avisé que de telles allégations avaient pour nos adversaires, — du moment que nous les acceptions avec notre habituelle naïveté, — le très sérieux avantage de les mettre à l'abri, sans coup férir, d'opérations qui les gêneraient fort, ne fût-ce qu'*en les obligeant à garnir d'une manière continue leur front de mer*. On a d'ailleurs particularisé, chez les Alliés, en ce qui concerne les périls de l'aventure côtière pour les grandes unités de combat : « Je ne prendrai jamais la responsabilité d'engager un *dreadnought* contre une batterie de côte, » a dit un homme d'État anglais qui a joué un grand rôle dans la direction générale des opérations navales.

Et, pour finir, n'a-t-on pas fait valoir certains précédens fâcheux empruntés à cette grande guerre? Un personnage militaire de premier plan n'a-t-il pas, affirme-t-on, laissé tomber de

ses lèvres ces mots décisifs : « Et Gallipoli !... » Ce qui rappelle un peu le célèbre argument : « Et la Saint-Barthélemy ! » que l'on retrouve dans toutes les discussions politico-religieuses de nos Chambres d'autrefois.

Le malheur pour toutes ces raisons, dont sourient certainement les ombres des Nelson, des Suffren, des Ferragut, des Porter et des Courbet, c'est qu'elles se tiennent obstinément dans le domaine des principes généraux et de l'abstraction, exactement, d'ailleurs, comme celles que l'on oppose aux opérations de débarquement.

La question n'est point du tout s'il est possible à une flotte d'attaquer un littoral défendu à la moderne. On peut discuter des mois et des années sur ce thème d'École.

Il s'agit de savoir si, dans telles circonstances politiques et militaires bien déterminées, qui font sentir la nécessité d'une prompte et énergique offensive maritime, il est possible aux premières marines du monde (1), disposant de ressources considérables et *capables de créer rapidement les engins qu'elles jugeraient indispensables au succès de leur ultime effort*, d'entreprendre méthodiquement des opérations côtières ayant pour objet, soit de fermer successivement les ports de tel littoral parfaitement connu, ayant telles ou telles propriétés défensives, soit de réduire tel ou tel îlot fortifié, soit de faire pénétrer dans certain estuaire d'un accès facile des élémens appropriés à l'occlusion d'un canal maritime, soit même de faire entrer de vive force dans cet estuaire certains bâtimens de surface d'un type spécial, en vue de protéger une descente éventuelle.

Il s'agit, en d'autres termes et de plus simples, de substituer à des discussions toujours stériles, par le fait même du caractère trop général de leurs bases, l'étude attentive, étrangère à tout parti pris de doctrine comme à toutes considérations autres que l'intérêt militaire bien reconnu, d'opérations bien définies, visant des points déterminés de la côte ennemie.

Mes lecteurs voudront bien remarquer en quelle situation désavantageuse je suis placé vis-à-vis de mes adversaires. Alors que ceux-ci, justement parce qu'ils se tiennent dans le vague

(1) Je rappelle que la marine française pourrait, bien qu'employée en majeure partie dans la Méditerranée, aider la marine anglaise dans le Nord ; que d'ailleurs la marine japonaise est sans doute prête à donner tout le concours qu'on lui demanderait. Je ne parle pas encore de la marine américaine.

des théories abstraites, ont licence de développer leurs argumens, je me vois dans l'obligation de prendre des précautions infinies pour exposer les miens, dont le tort capital serait de désigner d'une manière précise les objectifs à poursuivre et les moyens qu'il conviendrait d'employer pour les atteindre.

Restons donc dans l'imprécision, puisqu'il le faut et que l'on s'imagine que nous pourrions apprendre quoi que ce soit, sur tous ces points, à nos habiles et savans adversaires.

La caractéristique essentielle, — je reviens à la question qui se posait au début de ce paragraphe, — de la guerre de côtes, c'est qu'elle exige un outillage tout particulier, des types de navires spéciaux et, oserai-je le dire? de sérieuses réflexions, en même temps qu'une parfaite connaissance du littoral visé ; par conséquent une assez longue préparation, non pas tant au point de vue du matériel, que l'on peut obtenir vite des moyens de production actuels, qu'à celui de la « mentalité » des états-majors, des chefs, des officiers, des équipages, destinés à entreprendre les opérations en question.

Or, lorsque la guerre actuelle a éclaté, *aucune* des cinq ou six grandes marines du monde n'avait envisagé l'intérêt de cette préparation matérielle et de cette orientation des esprits. Pour la presque totalité des écrivains maritimes et des directeurs des « Écoles de guerre » ou des « Marine Akademie, » la seule préoccupation sérieuse devait aller à la guerre d'escadres, à la belle « grande bataille » en haute mer, bataille décisive, où le canon régnerait en maître et après laquelle les faibles restes de la flotte vaincue, s'ils réussissaient à regagner leurs bases, seraient réduits à s'y enfermer jusqu'à la fin des hostilités. Les amirautés avaient donné à ces séduisantes théories la consécration de leur autorité et depuis bien longtemps il ne descendait plus des cales de construction navale de bâtimens spécialement étudiés en vue d'opérations de longue haleine sur un littoral, ni, surtout, en vue de l'attaque des batteries de côte protégées à la fois par des engins sous-marins et par l'étendue des « petits fonds » derrière lesquels ces ouvrages se retranchent. L'amiral Jauréguiberry, dont j'ai déjà rappelé ici les décisions au sujet de la mise en chantier de nos canonnières cuirassées d'il y a vingt ans, n'avait pas eu de successeurs.

C'était pourtant là, — mais il eût fallu croire à la possibilité d'opérations côtières ! — l'indication nette de la voie à suivre.

Non pas que ces canonnières (j'entends surtout les quatre de première classe, bonnes solutions du problème posé alors) dussent fournir un type définitif ; elles avaient deux graves défauts : leur tirant d'eau était encore trop fort et leur armement était exclusivement constitué par des bouches à feu à trajectoire tendue, alors que les pièces donnant des feux courbes sont les plus efficaces contre les ouvrages à terre. Mais enfin la pensée directrice était juste et la réalisation de cette conception répondait suffisamment aux besoins de l'époque (1).

C'est autre chose, quoique dans le même ordre d'idées, qu'il nons eût fallu aujourd'hui. Je définirai d'une manière générale le type qu'il conviendrait d'adopter en l'appelant : *le radeau automobile armé d'un obusier à grande puissance.* Il y a, depuis longtemps déjà, des propositions faites à ce sujet, et j'ai sous les yeux une solution du problème qui paraît satisfaisante, — « mise au point » réservée, — mais dont l'adoption me semble douteuse quand je vois qu'elle est signée du nom d'un simple architecte. Peu importerait d'ailleurs à qui ne se préoccupe que de l'intérêt général, si l'on pouvait espérer que des plans d'engins de ce genre, dus à des ingénieurs officiels, fussent en cours d'exécution. Cela est encore possible ; j'en doute cependant, reconnaissant que la dépense serait inutile si l'on est parfaitement décidé, quoi qu'il arrive, à ne jamais faire d'opérations méthodiques contre les côtes.

Quoi qu'il en soit, je rappelle à mes lecteurs que le principe de l'emploi contre les ouvrages à terre de bâtimens de très faible tirant d'eau et porteurs d'une artillerie puissante a été sanctionné par la décision de l'Amirauté anglaise d'envoyer aux Dardanelles, après la journée malheureuse du 18 mars 1915, des unités rapidement construites et appartenant au type « monitor. » On sait aussi que ces navires spéciaux n'eurent pas réellement l'occasion de donner leur mesure.

Où sont employées en ce moment les unités dont il s'agit? Je l'ignore. Il serait aisé, en tout cas, de les ramener dans le Nord, d'où elles venaient. Et à ce propos, j'observe que tous les

(1) L'armement en canons de 24 et 27 centimètres à grande longueur d'âme et trajectoire tendue était justifié, en fait, parce qu'il s'agissait d'attaquer des ouvrages protégés par des voussoirs en fonte dure Gruson. Mais ce type de batteries de côte n'a été adopté que pour la défense des eaux intérieures de l'estuaire de la Weser qui se confond avec celui de la Jade.

bâtimens, — batteries flottantes, canonnières cuirassées, monitors (1), etc., — peu faits en apparence pour tenir la mer et qui inspirent toujours des craintes assez vives quand on se risque à les expédier au loin, finissent toujours par arriver à bon port. La remarque n'est pas inutile et j'en attribue le bénéfice, d'avance, aux « radeaux armés, » qui d'ailleurs n'auraient pas un long trajet à faire. Mais il s'en faut bien que ces derniers bâtimens constituent toute la *flotte de siège* dont il convient de se précautionner lorsqu'on entreprend de sérieuses opérations côtières. Fournir des feux courbes qui atteignent pièces et servans derrière leurs parapets, qui enfoncent les toitures blindées des magasins et poudrières ou percent les casemates, cela est essentiel, en effet. Des feux directs, cependant, sont utiles en bien des circonstances. Je sais des batteries de côte dont le tir serait paralysé en peu d'instans rien que par les projections de sable provoquées par les obus éclatant en avant de leurs glacis. Dans certains cas, les coups longs donneront des « éclats en retour » d'un effet très appréciable. Quant aux coups « au but, » ceux qui atteignent la crête des parapets, ils sont souvent décisifs, s'ils sont malheureusement rares.

On ne laissera donc pas d'employer à l'attaque méthodique des ouvrages de côte d'un littoral privé de l'énorme avantage du « commandement » sur la mer, les bâtimens de surface ordinaires, armés de canons longs à trajectoires tendues. Et comme on choisira pour cette attaque des circonstances de temps et de mer favorables à la précision du tir, comme ces bâtimens jouiront des bénéfices de la mobilité, en même temps que de la facilité relative du repérage d'un but fixe, — qui sera, au demeurant, survolé par des avions de réglage, — il est certain que les coups directs ou « fichans » seconderont très heureusement les coups « plongeans. »

Vais-je donc m'élever contre la formule que je citais tout à l'heure et « prendre la responsabilité » de conseiller la mise en action des *dreadnoughts* contre les ouvrages de côte? Bien sincèrement, je suis convaincu que *dans les cas d'espèce* qui sont, en ce moment, à l'arrière-plan de mon argumentation, cette témérité pourrait être permise. Mais elle est inutile. Les Alliés de l'Ouest ont encore, malgré des pertes récentes qu'il

(1) Un des premiers navires de ce type, acheté aux Américains au commencement de 1870, l'*Onondaga*, se tira fort bien de la traversée de Newport à Brest.

eût peut-être été facile d'éviter, un bon nombre d'unités de combat de second rang, pourvues d'une très bonne artillerie de plein fouet et que l'on peut par conséquent classer dans ce que j'appelais tout à l'heure « la flotte de siège. » C'est d'ailleurs ce qu'on avait fait pour l'attaque des Dardanelles et cela très judicieusement. Mais, outre qu'il manquait, là, les feux courbes que nous obtiendrons par les radeaux armés, ou toutes autres « bombardes, » outre que les circonstances locales étaient nettement défavorables à l'assaillant, dès le moment que celui-ci engageait une lutte d'artillerie au lieu d'exécuter un passage de vive force, on avait négligé un point essentiel, — faute, sans doute, de renseignemens complets sur les moyens d'action de l'adversaire, — qui était de défendre les bâtimens agissant dans le détroit même contre les mines dérivantes. Il est clair que l'on ne commettrait plus, aujourd'hui, la même faute.

Enfin, et voici qui est péremptoire, il ne faut pas engager les précieux dreadnoughts dans l'entreprise, tant que le gros de la flotte ennemie n'aura pas été définitivement mis hors de cause dans une rencontre qui, au surplus, ne tardera pas à se produire, car, pour une foule de raisons qui tombent sous le sens, cette flotte ne saurait assister, impassible, à l'attaque méthodique du littoral dont elle assume expressément la garde. C'est bientôt dit que l'on ne « sortira » que lorsque l'adversaire sera déjà fortement entamé par les mines et les sous-marins. Mais d'abord, il n'est pas du tout certain que les choses se passent ainsi, — et nous allons voir pourquoi, — ensuite, il y a « les impondérables, » il y a l'opinion publique, il y a la force des choses et l'entraînement inévitable. Ne l'a-t-on pas vu, justement, lors de la sortie du 31 mai ?

Mettons donc nettement les cuirassés géans en dehors des élémens de la flotte de siège. Leur rôle est, non pas de coopérer avec celle-ci, mais *de la couvrir*. C'est exactement ce qui se passe à terre dans les cas analogues : il y a *le corps de siège* et *l'armée de couverture*, du côté de l'assaillant, tandis que, du côté du défenseur, outre la garnison de la place, il y a l'*armée de secours*.

Revenons encore à notre bombardement pour noter que la technique moderne nous fournit un moyen d'action nouveau, une arme inconnue dans les guerres précédentes, l'appareil aérien. Et il est clair que, dans le cas qui nous occupe, ce sera

à l'assaillant plus qu'au défenseur que reviendra le bénéfice des engins de ce genre. Comment douter que les coups, portés sur des buts étendus et *fixes*, ne soient plus assurés que ceux qui s'adresseront à des objectifs mobiles et d'une superficie relativement faible? Je parlais tout à l'heure du réglage du tir et, là encore, l'avantage reste à l'attaque. Comment les avions de la défense pourraient-ils donner des indications utiles alors qu'un réglage méthodique est impossible sur des buts toujours en mouvement et que « tout premier coup doit être un *coup au but*, » ce qui n'est pas facile à réaliser (1)?

Remarquons encore, — et ceci est intéressant, surtout s'il s'agit de l'attaque d'un littoral s'étendant, d'une manière générale, en ligne droite, — que le nombre de bâtimens mis en jeu pour battre un ouvrage *pris isolément* peut être considérable, d'où résulte pour le commandant de cet ouvrage l'impossibilité pratique d'appliquer exactement à tel ou tel navire les indications fournies par un observateur aérien.

Il ne peut être question de développer ici l'exposé des méthodes d'attaque des ouvrages à terre par les bâtimens, même de la méthode dite « par égrénement, » à laquelle je viens de faire allusion. Ce serait l'affaire d'un traité en bonne forme sur la guerre de côtes. Ne disons rien non plus de la manière de grouper les unités assaillantes, suivant le rôle tactique qu'elles ont à remplir dans le bombardement méthodique; des routes à faire suivre à celles qui doivent, tirant de plein fouet, rester en mouvement, et de la position relativement abritée qu'il convient d'attribuer aux radeaux armés, les bombardes, destinés à rester mouillés ou, au moins, à marcher à très petite vitesse. Ne mentionnons que pour mémoire l'intérêt capital des reconnaissances préalables, faites sur la place et sur les ouvrages, soit avec des bâtimens, soit, — et mieux encore, — avec des appareils aériens, non seulement par les officiers de tir de chaque unité, mais, autant que cela peut être possible, par les pointeurs de grosses pièces auxquels on fera voir exactement les buts qu'ils aur ont à battre, etc., etc.

(1) Si l'on m'oppose que les cuirassés qui ont attaqué les batteries turques des Dardanelles ont reçu bon nombre de coups, je réponds que l'on se battait à très faible distance, justement à cause de la disposition des lieux, ce qui donnait tout avantage au défenseur. Dans le Nord, il n'en serait plus du tout de même.

Je me borne à rappeler les principes essentiels : qu'il ne faut entamer l'opération de bombardement que lorsque tous les moyens d'action ont été amenés à pied d'œuvre et abondamment pourvus de munitions de toute espèce; qu'une fois commencée, cette opération doit être poursuivie avec la plus grande intensité de feu possible, avec *continuité* surtout, afin d'empêcher l'adversaire de réparer les dommages causés; enfin que le bombardement doit être *prolongé* et terminé, si faire se peut, par une descente rapide de contingens spéciaux, — marins et troupes du génie, — ayant pour mission de compléter les destructions d'ouvrages de fortification ou d'établissemens militaires essentiels. J'ai déjà eu l'occasion d'observer que l'homme seul détruit avec intelligence.

Arrivons, cela dit, à la question qui préoccupe particulièrement les esprits, en ce moment : à l'influence des engins de la guerre sous-marine dans les opérations d'attaque d'un littoral défendu. Cette influence est considérable : aux yeux de beaucoup de personnes, aux yeux, en tout cas, des marins dont l'opinion pèse sur les déterminations des gouvernemens, il ne s'agirait de rien moins que de supprimer radicalement toute possibilité d'attaque de la côte ennemie par la force navale. Et il est assez intéressant de noter combien il serait dangereux pour le sort futur des très coûteux colosses récemment descendus de tous les chantiers du monde que l'opinion publique les jugeât définitivement inaptes à cette guerre de côtes, qui reste logiquement la phase ultime d'un conflit comme celui-ci. Bien loin de les réserver jalousement et, si je puis me permettre cette expression familière, *de les mettre sous verre*, il conviendrait au contraire, en prenant toutes les précautions nécessaires, précautions que je vais discrètement indiquer, de les montrer au public en pleine et utile action contre le front de mer de l'adversaire. Car il ne faut pas se méprendre sur le silence de ce public, qui a quelque peine à considérer le blocus « lointain » comme un blocus vraiment effectif.

Or ce blocus vraiment effectif ne pourrait être réalisé qu'à la condition d'une participation plus complète, plus active, plus continue, des escadres de ligne aux opérations côtières. Espérons que l'attitude prise tout récemment à l'égard de l'Allemagne par le gouvernement des États-Unis aura du moins, — si la guerre

n'est pas au bout de cette rupture diplomatique, — l'avantage de libérer nos grands et vaillans alliés de certaines craintes qu'exprimait très franchement M. Balfour, dans une lettre rendue publique au commencement de septembre 1915 (1) et de les incliner parconséquent à la mise en jeu plus intensive des élémens les plus vigoureux de leur splendide armée navale.

Quelles sont donc, pour en venir aux faits, les armes sous-marines que redoutent, tant et non sans raison, il serait puéril de le nier, les grandes unités de combat?... Ce sont, si nous les rangeons dans l'ordre croissant de leur « offensivité, » la mine automatique fixe, la mine dérivante et la torpille automobile; la première n'entrant en action que si on la heurte; la seconde allant au-devant de ce heurt, mais avec une très faible vitesse, — celle du courant marin, — et en marchant ainsi à l'aveuglette; la troisième seule, s'élançant délibérément, comme un vivant et intelligent organisme, à la rencontre de la coque qu'elle prétend détruire.

Éliminons d'abord à peu près entièrement la mine automatique fixe, en ce qui touche les périls que courent les *dreadnoughts*. Dans la position que nous leur avons attribuée plus haut et qui leur revient logiquement d'après le caractère de « réserve tactique » que prend le groupe des bâtimens de cette catégorie, la mine fixe n'est pas à craindre. Celles que les Allemands avaient semées au début de la guerre sur certaines routes de navigation de la mer du Nord ont été depuis longtemps relevées et détruites. D'autres ont été semées encore qui furent draguées aussi, et la persévérance des chalutiers-dragueurs anglais ne s'est pas démentie, malgré la chasse spéciale que leur ont donnée les sous-marins ennemis à certaines époques. Des coups de filet particulièrement répétés avec le plus grand soin donneraient à cet égard, au Sud du Doggerbank, toute sécurité aux grands navires britanniques. Et la rapide succession de ces coups de filet empêcherait d'agir, dans ces parages, les sous-marins « mouilleurs de mines » que les Allemands emploient assez souvent, mais dont la capture semble relativement facile.

La mine dérivante, ou mine libre, est plus dangereuse, certainement. J'observe toutefois qu'il n'en est pas dans la *Hel-*

(1) Voyez le *Journal des Débats* du 7 septembre.

golander bucht comme à l'ouverture des Dardanelles (1). Abandonnées au fil de l'eau dans les estuaires de l'Ems, de la Weser, de la Jade, de l'Elbe, etc., ces mines seront soumises aux courans de marée, c'est-à-dire qu'elles descendront et remonteront alternativement, sans se décider souvent à s'éloigner du rivage. D'ailleurs, la marche des courans généraux du cul-de-sac allemand est parfaitement connue. Ajoutons que les coups de filet donnés en abondance autour du groupe des grandes unités de combat par les très nombreux chalutiers britanniques ramasseront aussi bien les mines dérivantes que les mines fixes. Enfin, je ne marchande pas à dire qu'il faut se résoudre à adopter, — si ce n'est fait déjà, — l'un des procédés proposés depuis deux ans pour la protection de la partie avant de la carène plongée contre les mines flottantes, aussi bien que l'un de ceux qui ont pour objet de préserver le travers de cette carène du choc de la torpile automobile.

Nous voici au point délicat de l'affaire et sur le terrain même où les marins de la vieille roche opposent la résistance la plus vive aux concepts des « modernistes. »

Ce n'est pas, certes, que ces idées soient nouvelles. Le filet Bullivant a suivi de près, il y a plus de trente-cinq ans, l'apparition de la torpille automobile. Abandonné quelques années, il a repris sa place le long des carènes, doublé et renforcé. Malheureusement, la vitesse et la masse du dangereux silure augmentaient dans de telles proportions, dans ces derniers temps, que ces filets classiques se révélaient insuffisans. Il est même probable, sinon certain, que l'avant des torpilles allemandes portait de petites charges d'explosifs ingénieusement disposées pour la rupture des filets les plus résistans, alors qu'ailleurs on s'en tenait aux lames d'acier tranchantes, trop faibles le plus souvent.

Mais l'ingéniosité des inventeurs de moyens de défense n'est point restée en défaut plus que celle des inventeurs d'engins d'attaque. Tandis que les uns, conservant le principe du filet, essayaient de le rendre plus souple et d'en faire un *filet-nasse*, dans la poche flexible et enveloppante duquel l'engin userait inutilement sa force vive sans arriver jusqu'aux parois de la coque visée, les autres, rompant nettement avec le passé, pro-

(1) Dans les Dardanelles, le courant, descendant de la Mer-Noire et de la mer de Marmara, porte toujours à l'extérieur du détroit, dans la mer Égée.

posaient hardiment de donner au cuirassé menacé par la torpille le même genre de protection que le guerrier du Moyen Age où de l'antiquité, en butte aux flèches et aux carreaux d'arbalète, trouvait dans son large et long bouclier.

En soi, le problème qui consiste à faire exploser la torpille à quelques mètres de la coque sur une sorte de muraille métallique détachée, — imaginez une porte d'écluse très longue, — suffisamment résistante, quoique légère, grâce à un cloisonnement très étudié ; ce problème, dis-je, ne présente pas de bien grandes difficultés. Les objections du marin sont d'un tout autre ordre que celles du constructeur, et ces objections valent qu'on s'y arrête.

C'est une grande gêne dans tous les cas, et particulièrement quand il fait mauvais, que ces deux boucliers remorqués par le bâtiment et remorqués de manière qu'ils se tiennent toujours à sa hauteur, en l'encadrant aussi exactement que possible. Ce n'est pas tout : il faut que ces murailles artificielles restent à peu près à la même distance de la véritable coque et quand elles recevront les assauts de la mer juste par le travers, le système d'espars et de « défenses » qui sera chargé de les tenir à l'écartement voulu aura fort à faire... Et puis il est bien entendu qu'on ne peut combattre, au moins en haute mer et contre des bâtimens, avec de tels *impedimenta*, qui retarderaient à l'extrême allure, mouvemens et girations. Il faudra donc que, lorsque l'ennemi sera signalé, on puisse « larguer » rapidement les boucliers. comme le fantassin, en certains cas, dépose sac et équipement pour mieux courir à l'assaut.

J'expose impartialement ici le pour et le contre d'une question intéressante. Une solution s'inspirant de l'idée féconde du « bouclier » sera peut-être bientôt trouvée. Il y a d'ailleurs d'autres systèmes de protection auxquels je ne puis m'arrêter. Disons seulement qu'en cette affaire comme en tant d'autres, à la guerre, il faut se décider et vouloir; lourde responsabilité, souvent!

Il est évident *a priori*, pour qui réfléchit du moins, que les armes sous-marines peuvent, dans la guerre de côtes, servir l'assaillant aussi bien que le défenseur. Il n'est que de savoir les employer. Sans aller plus loin, la mine automatique dont nos adversaires se servent si bien contre nous, en offensive, a été

conçue tout d'abord pour donner au plus fort, au « maître de la mer, » la facilité de bloquer hermétiquement dans ses ports l'ennemi plus faible qui ne se décidait pas à affronter la lutte en haute mer, mais qui, réservant ses forces pour des coups de surprise, restait toujours dangereux. Cela est si vrai que cette mine s'appelait couramment, il y a quelque vingt ans, *mine de blocus*. A cette époque, déjà, beaucoup de bâtimens de surface en portaient quelques-unes. Un peu plus tard on construisit des navires spéciaux, des « mouilleurs de mines. » Mais il apparaissait clairement que s'il s'agissait d'aller mouiller ces engins dans les passes d'un port, et naturellement le plus près possible de l'origine de ces passes, aucun véhicule ne pouvait mieux convenir que celui qui restait, par définition, invisible, l'engin de surprise par excellence, le sous-marin.

Acceptons les faits tels qu'ils sont et ne laissons pas de prendre notre bien où il se trouve. Seulement, une fois de plus, il faut se hâter. Heureusement que, si nous consentons, comme nos adversaires, à ne pas trop soigner des détails de mince importance, nous aurons encore le temps, — et beaucoup plus que nous, la Grande-Bretagne, — de faire des sous-marins mouilleurs de mines en nombre assez considérable pour que cette catégorie d'engins rende de réels services.

Mais quels services, au juste? Car il ne manque pas de gens pour dire que ce n'est pas aux Alliés d'aller boucher les estuaires allemands, étant bien entendu que l'on ne considère pas comme possible que les mines que poserait un sous-marin fussent en état d'empêcher les submersibles ennemis de sortir. Je fais d'abord toutes mes réserves là-dessus, estimant, justement, que cela serait possible. Mais je n'entre pas dans cette discussion. Il me suffit d'observer que si l'on entreprenait jamais des opérations méthodiques et successives sur le littoral allemand, il y aurait le plus grand avantage à semer avec abondance des « mines de blocus » (rendons-leur cette appellation primitive) à l'orée de celui des estuaires où l'on aurait reconnu, — reconnaissances d'appareils aériens, — la présence du gros de la force navale ennemie.

Ajouterai-je que si les Alliés, Russes compris, avaient depuis longtemps ces petits sous-marins porte-mines, les mouvemens de la marine allemande, si actifs, dans la Baltique eussent été fort entravés et rendus dangereux?

Mais ce n'est pas seulement avec des sous-marins que l'on peut, dans la guerre de côtes, semer des mines sans trop s'exposer à la destruction. Les appareils aériens y réussiraient parfaitement dans certaines conditions et aussi ces admirables « libellules » (que je me borne à mentionner ici, sans oser même leur donner leur nom, trop significatif, paraît-il, qui prouvent, quand on les voit courir sur l'eau avec une vitesse vertigineuse, que le génie inventif n'a pas cessé d'être un des plus beaux dons de notre race.

Et les torpilles automobiles? demandera-t-on. Peuvent-elles être utilisées dans la guerre des côtes aussi facilement par l'assaillant que par le défenseur? Pourquoi pas? Ne parlons pas seulement des bâtimens de surface, — les unités légères en première ligne, — qui auront à s'en servir dans toutes les rencontres partielles auxquelles donnera lieu l'adoption d'un système de guerre qui touche de très près à la guerre de siège, à terre. Mais ce sont les sous-marins surtout qui feraient merveille avec leurs torpilles, n'étaient les filets métalliques qui ferment presque hermétiquement les passes des grands ports. On arrivera certainement à vaincre ces difficultés, puisque, il y a déjà longtemps, notre *Curie* faillit y réussir. Et sans doute n'y a-t-il pas que des filets pour attendre sous l'eau le téméraire submersible. Il faut compter encore avec certaines mines. Nul doute que nos avisés ennemis n'aient multiplié les obstacles en profondeur. Il serait bien surprenant toutefois que la nature de ces obstacles ne fût pas connue des États-majors alliés après trente mois de guerre. Or, tout engin connu peut se voir opposer l'engin qui le détruira ou le paralysera.

En tout cas, là encore, l'appareil aérien peut prendre la place de l'appareil sous-marin, et ce n'est pas un des faits les moins curieux de cette dernière phase de la grande guerre que cette sorte d'*interchangeabilité* qui se révèle en certains cas pour les deux nouvelles armes, celle qui exploite la profondeur des eaux et celle qui, de haute lutte, vient de s'emparer de l'atmosphère. Rien n'empêche, en effet, du moins en théorie, un hydravion de lancer une torpille automobile. En pratique, pas beaucoup plus de difficultés, sans doute. Reste que l'appareil aérien est largement justiciable de l'artillerie. Aussi toute tactique admettant l'emploi de ce qu'on appelle, à terre, la cinquième arme, doit-elle admettre en même temps, comme base

fondamentale, la puissance du nombre. Nous avons eu deux années et demie pour nous mettre en mesure. Avons-nous bien employé à cet égard un temps si précieux?

Je ne me pique pas d'être arrivé au bout de la tâche que je m'étais imposée, encore que je n'aie prétendu tracer qu'une esquisse des moyens que l'on pourrait mettre en jeu dans une guerre de côtes actuelle. Pour donner un véritable intérêt à une étude de ce genre, il faudrait, comme je l'ai dit, laisser là les généralités et indiquer d'une manière précise comment telles opérations et telles armes s'appliqueraient plus particulièrement à telles circonstances locales, géographiques et hydrographiques. Cela m'est interdit. Je ne puis qu'affirmer, à nouveau, d'abord que la guerre de côtes reste toujours possible, moyennant que l'on veuille bien faire effort pour créer certains moyens d'action et en « adapter » certains autres, ce qui ne serait ni long, ni coûteux; ensuite, qu'il s'en faut bien, — et je ne me lasserai pas de le répéter, — que la côte allemande *de la mer du Nord*, la seule qui soit *sur certains points* assez difficile, puisse être qualifiée d'inabordable. En tout cas, là où on ne peut pénétrer dans les eaux intérieures, on peut *obturer* les passes, parce que, justement, les conditions hydrographiques qui rendent malaisé l'accès des rades sont favorables à l'emploi des moyens d'obstruction.

Malheureusement ces conditions mêmes sont peu et mal connues. N'ai-je pas lu tout dernièrement que le littoral de la Frise orientale était d'autant plus inaccessible qu'il est couvert par un chapelet d'îles où l'on ne peut aborder, du côté de la haute mer? C'est justement le contraire de la vérité, j'ai quelque droit de le dire. La question d'une efficace défense de ces îles, qui donneraient de précieux points d'appui à l'agresseur, est une des plus délicates qu'ait à résoudre l'État-major allemand. Et ceci ne surprendra pas les militaires instruits.

Contre-Amiral Degouy.

ARMELLE LOUANAIS

DEUXIÈME PARTIE (1)

« Il existe à Tréverа, bourg que huit lieues de landes grises séparent de Vannes, une maison nommée : la Paumelle, parce qu'au Moyen Age les seigneurs du pays venaient y jouer à la paume.

Vingt-six années auparavant, un ancien intendant, M. Hector Villèle, l'habitait. Autrefois il avait servi les intérêts de quelques illustres familles, et l'on croyait savoir que des revenus honorables lui avaient été constitués. Discret sous des apparences loquaces, calculateur avec des airs de bonhomie, Hector Villèle, dès son installation dans le Morbihan où il était inconnu, se garda de toute relation intime. Il souriait, saluait, pressait les mains et s'inquiétait des santés avec tant de bonne grâce, qu'il renvoyait les gens ravis. Au retour d'une absence, M. Villèle ramenait à la Paumelle un garçonnet de quatre ans. Il laissait entendre qu'on lui avait confié l'éducation de cet orphelin. Les curieux crurent deviner une œuvre de charité en faveur d'un enfant trouvé et louèrent ce bon vieillard.

Le jour de l'arrivée de ce garçonnet, la servante l'entendit appeler tour à tour Hector Villèle « parrain » et « monsieur. » Il ne connaissait pas encore bien sa leçon. Vers le soir, Nicolas, pénétrant dans la cuisine, réclama d'une voix plaintive : « Marie-Rose ! Marie-Rose ! »

Sur une question de la domestique, il lui apprit que Marie-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

Rose était sa nourrice. Et comme la cuisinière le plaignait en effet de n'avoir plus de maman, le garçonnet, anxieux, demanda quelle était cette maman ?

Un peu plus tard, le petit Nicolas, cherchant des caresses qui le pussent consoler de son dépaysement, aperçut M. Villèle devant son foyer, sa gazette à la main, et voulut lui grimper sur un genou :

— Il suffit ! Vous êtes un bon garçon, lui répondit l'ancien intendant en l'écartant. Asseyez-vous. Soyez un homme sérieux, que diable !

Avec gravité l'enfant immobile pleura.

Le lendemain, le petit Nicolas, oublieux, riait en courant sur l'escalier suspendu qui réunissait les corps de logis de la Paumelle.

— Un garçon bien élevé ne doit pas rire aux éclats, mais imiter en tout la modération de son parrain, l'avertit celui-ci.

L'enfant de quatre ans considéra le sexagénaire avec un regard innocent qui cherchait à comprendre.

Quoique d'un naturel ardent, passionné, autoritaire, Nicolas, sans cesse comprimé par les sages propos de M. Villèle, fut amené à goûter la solitude et le silence. Parfois il pénétrait dans la cuisine et considérait tendrement la servante, vieille femme rousse de brusque allure. Un jour, il ne put se retenir de lui sauter dans les bras et elle le dorlotait, lorsque le vieillard survint et leur défendit ces jeux.

— Fi donc ! Nicolas, vous n'êtes pas une fille. Soyez viril !

— Je le suis, je le suis, repartit l'enfant plein de colère, et quand je serai grand, vous verrez !

Devant cette explosion inattendue, M. Villèle tint à son filleul un long discours sur la maîtrise de soi-même : « Il faut être réservé et surtout discipliné. Ah ! la discipline ! »

Avec des regards de feu qui défiaient, Nicolas repartit :

— Eh bien ! moi, je ne suis pas fait pour obéir, mais pour commander, monsieur.

Bouffi, blême et, malgré sa molle apparence, très actif, M. Villèle, ancien grand chasseur et chevaucheur, ne manquait pas de lettres, c'est-à-dire qu'il avait épluché beaucoup de livres. N'en coupant que les pages intéressantes, à son sens, il y crayonnait des notes qui contredisaient presque toujours l'auteur. Il instruisit Nicolas d'après ces principes.

C'est ainsi que l'enfant picora les œuvres les plus contradictoires à un âge où, d'ordinaire, elles ne sont pas confiées aux enfans. Montaigne, saint Augustin, Diderot, Voltaire, les Pères de l'Église et Bonaventure des Périers voisinèrent dans son esprit. D'ailleurs, M. Villèle n'accordait pas d'autre crédit aux choses écrites que d'être une honnête récréation. La vie seule formait un homme. L'hiver, à table, devant les bûches enflammées, sa fourchette levée, il résumait sa morale : « Bon petit feu, bonne petite cuisine et bon esprit ; que faut-il davantage ? » Or, ce davantage, seul, eût touché Nicolas, inquiet et rêveur comme ces enfans nés pendant les guerres de l'Empire parmi le tonnerre des artilleries, les carillons des cloches et les proclamations. Peut-être était-il le fruit de brèves et violentes amours entre une victoire et la mort ? Et c'était un poignant mystère que l'éclosion silencieuse, dans cette paix pesante comme un hypogée, de ce fils nié par l'honneur et sans doute, issu d'un sang illustre et d'une gloire plébéienne.

Parfois, au sortir d'une médiocre leçon de son parrain, il se retirait dans son humble petite chambre et, le front aux carreaux, en considérant le paysage aux noires sapinières émues par le vent, il croyait entendre comme un formidable tumulte guerrier.

Ces poussées subites d'imagination rougissaient son visage et dilataient ses yeux. Lorsque M. Villèle l'appelait alors pour souper, il venait s'asseoir en face de son parrain avec un visage volontaire et ardent qui n'était plus celui de l'enfant qui, l'heure précédente, récitait ses leçons d'un air morne. Quelquefois le vieillard surpris des reparties de Nicolas qui, dans ces minutes, voulait imposer ses idées, cessait de manger et fixait tristement son assiette.

Ce ne fut qu'à l'âge de douze ans que Nicolas, dont la vie intime offrait une singularité exceptionnelle, eut vraiment conscience de sa situation douloureuse. Quelque soin que prît son parrain, il ne put l'empêcher d'approcher quelques garçons de Trévera. Ceux-ci, à chaque instant, prononçaient les noms de leurs père et mère. Il fut atterré de ne pouvoir se répondre :

« Pourquoi n'ai-je pas de famille, moi aussi ? »

Les réponses évasives de M. Villèle lui laissèrent croire qu'ayant été abandonné, il lui était préférable d'oublier ce qui ne pouvait être éclairci. Lorsqu'il y songeait, son cœur saignait.

Plusieurs fois invité par des enfans du bourg à les venir voir chez leurs parens, Nicolas désirait constater dans quels rapports d'affection ils vivaient avec leurs mamans : maman, un mot qu'il n'avait jamais prononcé. Jamais M. Villèle ne lui permit de répondre à ces avances ; il en éprouva une vive souffrance et, par représailles, refusa désormais de quitter sa chambre. L'anémie l'affaiblit au point qu'il effraya son parrain. Un médecin recommanda l'exercice et ajouta que Nicolas était d'âge à jouir d'un peu de liberté.

A regret Hector Villèle dut autoriser son filleul, chaque soir, un peu avant le crépuscule, à quitter la Paumelle. Au seuil de la porte, avant la première sortie, ce vieillard systématique lui adressa ses derniers conseils :

— Il faut soigner ton fluide nerveux. Chasse les idées bilieuses et appelle les idées reposantes. Allons, bonne promenade.

Quand Nicolas se vit devant l'église sans être assisté de M. Villèle, il lui parut qu'il ne savait plus marcher et que les habitans guettaient ses maladresses. Il s'avançait avec une lenteur craintive. Brusquement, au sortir de la rue, il voulut se sauver. Or, il ne se connaissait qu'une seule attache au monde, la maison de son parrain. A la réflexion, l'angoisse le prit et il regagna Trévera. Quand il atteignit la place, il vit que l'horloge lui accordait encore un quart d'heure. Afin de ne point stationner sous les regards des gens occupés au relais des postes, il se réfugia dans l'église qu'il ne connaissait point, car M. Villèle, un voltairien, ne l'y avait jamais conduit. L'ombre emplissait déjà la nef. Il considéra les statues des saints avec le même œil dont il aurait regardé, chez son parrain, Minerve ou Apollon. Cependant, peu à peu, Nicolas sentit un rapport s'établir entre sa nature rebelle à l'existence qu'on lui avait imposée et cette église secrète comme une âme.

Après avoir couru les entours de Trévera, il s'arrangeait pour économiser les minutes nécessaires afin de s'asseoir et de rêver dans la collégiale. Quelquefois, aussitôt rentré, son parrain lui lisait en riant les farces de Tabarin, tandis que l'encens respiré l'instant d'avant parfumait encore les lèvres de l'adolescent.

Une fois que Nicolas s'était attardé sous la lampe du sanctuaire dont la petite veilleuse clignotait comme une étoile, et

qu'il traversait avec une lenteur pensive la place, par la fenêtre ouverte de la Paumelle, son parrain le héla d'une voix troublée. L'émotion chez ce vieillard de caractère égal parut extraordinaire à Nicolas.

— Monte vite. On t'attend, mon ami.

Jamais aucune personne ne l'avait attendu, et cette nouvelle l'effraya. Quand il atteignit la bibliothèque, tournant le dos à une fouée de fagots verts dont la sève vaporisée faisait entendre des salves de mousqueterie, un étranger de haute stature, le visage étroit coupé par des moustaches roides, le considéra avec des yeux dont les lueurs viraient comme les reflets d'une lame d'acier exposée aux jeux de la lumière.

Cet étranger lui posait aussitôt une question que Nicolas eût trouvée risible si le ton de l'interrogation ne lui eût ôté toute envie de s'égayer :

— Votre nom, mon ami?

Comme il se taisait, l'inconnu s'impatienta :

— Eh bien! me direz-vous votre nom?

— Nicolas Helléan, monsieur.

— Monsieur Villèle, cet enfant vous donne-t-il satisfaction? reprit le visiteur en posant sa dure main sur la tête de Nicolas, qu'il faisait tourner tantôt à droite, tantôt à gauche comme pour se rendre compte de sa solidité.

Et tandis que l'ancien intendant, prolixe par timidité, répondait, l'étranger, examinant l'enfant avec des regards de collectionneur devant un bibelot, l'appréciait d'une voix sèche :

— Taille médiocre. Dos voûté. Pâle. Quelle santé?

— Couci couci! Le médecin lui ordonne des sorties journalières.

— Seul? questionna l'étranger ses sourcils froncés.

— Oui, car il déclare qu'il faut à ses quinze ans de la liberté, alors... j'ai cru devoir...

Nicolas sentit les doigts de l'inconnu serrer comme un étau ses tempes. Soudain il le lâcha et lui commanda de prendre son chapeau. Comme le jeune homme hésitait, il répéta avec le ton d'une personne habituée à tout faire plier devant sa volonté :

— Prenez votre coiffure, mon garçon. Maintenant, couvrez-vous. Allons! vous couvrirez-vous?

Stupide, Nicolas se coiffa.

— Voulez-vous me saluer?

Nicolas salua.

— Recommencez, fit le visiteur impatienté en frappant le plancher de sa botte.

Avec un certain énervement l'adolescent retira son feutre.

— A la bonne heure, prononça le hautain personnage qui semblait satisfait de la désinvolture de Nicolas. Je vous demande de marcher maintenant.

Cette comédie commençait à épouvanter Nicolas qui devinait un fond sérieux à cet examen de civilité. Il marcha, et son allure parut réveiller des souvenirs chez le visiteur qui commandait :

— Plus vite, doucement. Doucement, plus vite... Il suffit, asseyez-vous... A-t-il quelque goût pour les lettres ou les mathématiques? reprenait l'étranger en s'adressant à M. Villèle dont il coupa la réponse verbeuse.

— Bien! bien! j'ai saisi. Votre filleul est un âne.

La servante vint apporter la lampe à huile qu'il saisit et rapprocha de Nicolas en le pinçant au menton pour lui faire lever la tête. S'arrachant à sa prise, Nicolas se sauva dans sa chambre, dont il ferma la porte, mais pas assez vite pour qu'il n'entendît son bourreau s'écrier :

— Ce garnement aurait-il du caractère?

Dans ces vieilles maisons les murs hourdés défendent mal du bruit. Quelque envie qu'eût l'enfant d'oublier cet odieux examinateur, les éclats de sa voix lui parvinrent :

— Comment vous nomme-t-il? demandait-il à M. Villèle.

— Parrain.

— Parfait!

Un silence suivit. Un peu plus tard des pièces de monnaie churent d'une table sur le plancher.

A huit heures, la porte de Nicolas fut heurtée.

— Viens dîner. Il est parti.

Nicolas rentra dans la salle à manger. Une peinture ancienne la décorait : un paysage des Flandres au ciel sombre. Ce tableau avait disparu.

— Il l'a donc emporté, dit Nicolas avec regret. Est-ce pour cela qu'il vous versait de l'argent?

M. Villèle acquiesça faiblement de la tête.

— Quel homme haïssable! reprit Nicolas les poings serrés.

— Pour Dieu, mon ami, rétracte cette parole.

— Non, parrain, je le hais! je le hais! je le hais!

L'ancien intendant se jeta sur Nicolas et, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici, le pressa tendrement pour étouffer ses cris :

— Ne prononce jamais de tels mots abominables, l'adjura-t-il. Tu ne peux pas savoir, non, tu ne peux pas.

— De quel droit m'interrogeait-il?

Sans répondre, les lèvres tremblantes de M. Villèle descendirent sur le front de Nicolas, tandis que celui-ci grondait encore :

— Vous ne m'empêcherez pas de le haïr.

Ce fut dans ces conditions que Helléan reçut la première caresse de son enfance.

Le surlendemain, avec une hâte qui prouvait des ordres impérieux, Nicolas dut quitter la Paumelle, afin d'aller suivre les cours du collège Saint-Yves. Il accueillit presque avec satisfaction ce changement imprévu, car il escomptait déjà cette aventure dans un sens favorable à son sort. Quand il grimpa dans le courrier de Vannes après avoir embrassé son parrain, celui-ci poussa des soupirs qui pouvaient être aussi bien de regret que de délivrance. Nicolas n'était-il pas le prisonnier encombrant dont on libère son geôlier?

Avant le départ, le vieillard voulut cependant lui donner quelques conseils d'importance :

— Tu vas te trouver désormais seul dans la vie ; eh bien! si jamais tu souffres, si tu te sens faible, prends des œufs, douze au moins par jour. Et puis, pas de souci. Il faut sans cesse se « défumer, » se « dénoircir, » se désennuyer.

Ce furent les dernières paroles de M. Villèle entendues par Nicolas. comme la diligence démarrait à grand fracas sur le méchant pavé.

Le cocher conduisit Nicolas Helléan à Vannes, rue de la Bienfaisance. Une vieille dame, Élisa Penguillic, aux yeux de perpétuel étonnement sous leurs sourcils remontés, le conduisit à sa chambre. Veuve d'un maître au cabotage, Élisa tenait pension d'étudians pauvres. Au premier étage, les pièces avaient été divisées en cellules. Pendues aux portes, des ardoises indiquaient à la craie le nom des locataires : Julien Lethiec, Charles Le Guével, Mathurin Begral, Yves Marchan. La veuve l'introduisit dans le dernier cabinet. Le parquet en avait été réparé, comme une botte usée, de pièces et de morceaux. Des étais renforçaient le lit, brisé par le précédent occupant, un lourd paysan.

— Monsieur sera de la grande pension, l'avertit la veuve Penguillic.

Par la suite, il apprit qu'il en coûtait une trentaine de francs par mois, mais que certains de ses voisins de cellule, acceptés pour huit francs, étaient logés deux par chambre et n'avaient droit qu'au feu. Chaque samedi, profitant du marché hebdomadaire, leurs parens apportaient à l'hôtesse les tourtes de douze livres, la farine de sarrasin et jusqu'aux choux qui les nourrissaient. Aussitôt Nicolas eut le sentiment cruel d'une déchéance. Quelquefois il lui était arrivé de trouver misérable la Paumelle d'un confortable petit bourgeois; quel souvenir atavique gardait-il donc du luxe? Tombé sur son lit, dont les ais gémissaient à chaque mouvement de son corps, Helléan se sentait l'amertume d'un être ruiné.

Chaque matin, Nicolas se rendait au collège Saint-Yves avec ses condisciples de la pension Penguillic. Fils de commerçans ou de cultivateurs que contrariait son élégante tournure commandant leur respect, il leur déplut aussi par sa discrétion qui n'était surtout que le fait du manque d'habitude d'une société de son âge. Par la suite, leurs allures vulgaires ou débraillées ajoutèrent chez Nicolas à sa hauteur naturelle. Ces fils du peuple en éprouvèrent de l'irritation, et, comme ils ignoraient tout de ses origines, les plus étourdis le tinrent bientôt pour suspect. Seul, le plus affiné, Julien Lethiec, jeune homme blond à figure de demoiselle que sa myopie retirait des grosses parties de ses compagnons, se rapprocha de lui, et il en fut touché comme d'un acte de bonté.

Tandis que leurs condisciples jouaient au ballon sur la Garenne, à Nicolas assis près de lui Julien confiait l'inutilité de toute science, car elle ignore les causes et veut tout démontrer. En revanche, il exaltait les mérites de Montaigne, cet idéal du bourgeois français qui savait accommoder toutes choses à ses aises et rabattait enthousiasmes et révoltes à la mesure du bon sens.

D'un caractère entier porté aux affirmations catégoriques, aux classifications du bien et du mal, Nicolas souffrait d'entendre Julien déclarer, qu'en somme, l'honnête homme peut tout admettre sans rien croire à fond. Il riposta qu'il sentait au contraire le besoin d'aimer, de détester et de croire.

— O fils de l'Ancien Testament, reprenait Lethiec égayé, jeune homme lugubre et excessif, ne compteriez-vous point

des Simon de Montfort ou des tyrans dans vos ascendans?

Comme à une intuition de son ami, ces mots firent frémir Nicolas.

Chaque soir, pendant leurs soupers, la douzaine de ces jeunes gens à grands cheveux en saule pleureur, comme on les portait dans ces premières années de la Restauration, éprouvaient le besoin de livrer les secrets de leurs cœurs. Exaltés, frénétiques, ils surenchérissaient l'un sur l'autre, afin de se mettre au ton de l'époque. Chacun voulait paraître un héros de la fatalité. Le sceptique Julien lui-même ne pouvait se retenir d'avouer qu'il avait écrit à une dame titrée des lettres d'amour tellement blasphématoires qu'il eût fallu les cacheter avec des hosties.

— Moi, déclarait Marchan, garçon brun aux sourcils rejoints sur un nez cassé, je me demande comment je ne suis pas un cadavre? Figurez-vous qu'ayant appris la trahison de ma maîtresse, je me précipite chez elle afin de rompre. Cette personne me crie : « Mais c'est toi que j'aime! » Alors elle dérobe un sabre dans une panoplie et déclare qu'elle va s'égorger pour me prouver sa foi. Je lui arrache des mains cette lame tranchante, et je la cache sous l'oreiller en rugissant :

« Par l'âme de ma mère et devant Dieu qui nous voit, malheureuse, nous nous massacrerons après nous être donné le dernier baiser d'adieu. »

— Mais tu vis encore, Marchan?

— Ah! mes amis, je ne puis rien ajouter, vous ne comprendriez pas.

— Vos histoires de femmes me laissent indifférent, prononce le grand Guével. L'été dernier, j'ai relu Jean-Jacques et, après m'être mis saintement nu devant l'Océan, prosterné, j'ai juré d'être un homme suivant la nature innocente et sensible. Depuis ce temps, vos folies me paraissent ridicules.

— Vous n'êtes tous que des malheureux de vous passionner pour l'amour ou les utopies d'un Rousseau, crie Begral, un adolescent aux joues vernies de santé comme des pommes d'api. Il n'y a plus que cendres en moi et, plus ruinée qu'un cloître antique, mon âme entend chuinter les hiboux. Ah! puissé-je bientôt avoir le courage, comme Caton, de me couper la gorge gour posséder l'infini!

D'un accent amer, un étudiant ascétique approuva cette

déclaration de son camarade et avoua que, quant à lui, dégoûté de la vertu, il s'était attaché sur la débauche comme Mazeppa sur sa bête sauvage, et vole! vole! jusqu'à l'abîme.

De ces discussions et aveux, les pensionnaires de la veuve Penguillic sortaient épuisés et ravis. Seul d'entre eux, Nicolas taisait ses désirs. Nourri de culture classique, car la bibliothèque d'Hector Villèle n'abritait aucun auteur moderne, il ignorait presque tout du romantisme qui soufflait aux longues crinières de ses condisciples. Sans doute, quand il les entendait évoquer leurs amours chimériques, si sa claire intelligence le détournait de ces échevèlemens d'âme, il espérait pourtant l'amour. Après y avoir longuement songé, il le redouta. Des objections pénibles se formulèrent en lui. De quel amour funeste n'était-il pas lui-même le témoignage? Un principe de haine existe-t-il donc dans certaines passions? se demandait-il angoissé.

Son orgueil le préserva d'ailleurs des vulgaires liaisons. Filles de boutique ou petites bourgeoises romanesques de Vannes ne lui inspiraient qu'un dédain poli. Il se croyait appelé à des amours plus illustres, sans que rien ne l'autorisât pourtant à ces espérances. Déjà déçu dans ses amitiés, car il avait renoncé à trouver des esprits fraternels chez ces compagnons d'une grossièreté native, il demeurait presque aussi solitaire parmi la quarantaine des jeunes gens de Saint-Yves qu'à Trévera.

Or, tandis qu'il relisait les pages chaleureuses de Cicéron sur *l'Amitié*, ses premières larmes d'adolescent tombèrent sur les lettres à Atticus, en constatant la difficulté qu'il aurait à connaître la tendresse des créatures. Quelle jeune fille de sentimens nobles et fiers consentirait jamais à lier son sort à celui d'un déchu? Il se réfugia donc de plus en plus dans son orgueil, dont les gens de sa fréquentation obligée éprouvèrent parfois les hauteurs. L'ambition seule lui restait, comme la porte par laquelle il s'évaderait un jour. Aussi voulut-il triompher de ses condisciples, qui bûchaient leurs humanités comme leurs pères commerçaient ou labouraient. A Saint-Yves, chaque mois, aux résultats des compositions, son nom était cité le premier. Son nom? Quand il y songeait, il en pleurait, se jurant d'élever quand même cette appellation sur le pavois. Ce serait sa seule vengeance.

Chaque trimestre, Nicolas, en recevant une lettre de son parrain, la décachetait avec hâte, comme si elle devait enfin lui apporter la révélation attendue. Or, ces enveloppes ne renfermaient que des conseils matériels :

« Mon cher ami, réclame à ton hôtesse de la bière. Tu en boiras un grand verre par repas et, ensuite, tu courras. Les mouvemens agitent le sang, le renouvellent, font place nette. Quant à la bière, c'est l'eau de Jouvence. *Dixi, optime Deus.* »

Les cris de l'âme que lui arrachait son adolescence abandonnée, personne ne pouvait les recevoir dans un cœur paternel.

En sa troisième année de pension, il lui arriva de recevoir un billet d'une écriture appesantie, et il lut :

« Je fus la servante de votre parrain, qui s'est éteint comme la chandelle. Je le servais depuis vingt ans. Je ne vous oublierai pas en ce monde, cher petit monsieur, et surtout dans l'autre où, n'ayant pas de cuisine à faire, je serai toute à ma mémoire. »

Le seul cri d'une affection déclarée lui venait de cette brave cuisinière ; il en fut tristement ému ; puis il regretta M. Villèle dont le rôle pénible lui apparut.

Quelques jours plus tard, le directeur du collège royal mandait Nicolas et l'avertissait que Monseigneur voulait bien s'intéresser à lui comme à un élève de mérite signalé par ses maîtres.

Demeuré seul dans le cabinet du supérieur, Nicolas réfléchit. Pourquoi Mgr de la Motte-Broons de Vauvert, ancien chef royaliste à la légion du Morbihan, s'occupait-il de lui, après l'avoir ignoré pendant plusieurs années ? Ne devait-il pas trouver une corrélation entre la mort récente de M. Villèle et cette marque de bienveillance ? A trop chercher quels motifs pouvaient lui valoir l'intérêt du prélat, l'amour-propre de Nicolas souffrit et il réprimait des larmes quand l'évêque parut.

A cette époque, la profession des armes transparaissait encore en lui dans sa rude allure et sa parole brève. Les pouces dans sa ceinture violette qui lui rappelait sans doute son ceinturon, il fixa le jeune homme avec curiosité.

— Bonjour Lalan... Leland... je crois ?

— Helléan, Monseigneur, il me semble, dit Nicolas livide.

— Il vous semble ? répéta le prélat avec un accent étrange.

S'approchant de Nicolas et, de la même façon que l'inconnu

abhorré de Trévera, il lui posa sa main sur la tête : ce fut comme une prise de possession.

— Répondez-moi avec sincérité, mon ami. A l'issue de vos études, quelle situation comptez-vous briguer ?

D'une voix tremblante, Nicolas demanda d'où viendrait l'argent nécessaire à ses études.

— S'il me plaisait d'y contribuer? repartit d'un ton sévère l'évêque. Vous me feriez honneur, je le sais. Prononcez-vous, mon ami.

Devant son ton dominateur, Nicolas l'assura qu'il se soumettrait à sa volonté.

— Je vous croyais du caractère, Helléan. Vos professeurs l'affirment. Parlez donc librement.

— Monseigneur, Polytechnique m'agréerait.

— Polytechnique ? Vraiment ! Polytechnicien ! Ah ! je saisis, vous estimez que vos aptitudes en mathématiques vous conduiraient au génie, à l'artillerie... ?

Le jeune homme inclina la tête. Bras croisés, l'évêque persifla :

— En effet, le capitaine d'artillerie Bonaparte devint Napoléon ! Grand encouragement pour les exaltés ! Mais vous n'êtes pas de ceux-là.

D'une voix plus grave, le prélat continua :

— Vous pouvez m'objecter que j'aimais moi-même les armes ? Croyez-en mon expérience, Helléan, ne visez pas la gloire militaire... Vivez modeste et sage. L'ambition ? Détestable illusion ! Vos maîtres me vantent votre réserve, la vigueur de votre dialectique et votre fermeté d'âme. Nobles qualités ! Enfin, le choix vous appartient. Quant à moi, je l'avoue, j'aurais rêvé pour vous de la paix dans la vérité.

— Moi, prêtre, Monseigneur ?

Devant l'air effrayé de Nicolas, l'évêque garda le silence.

— Craindriez-vous de n'être pas un bon abbé ? reprit-il doucement. Allons donc, mon enfant, vos qualités : sérieux de l'esprit, goût de l'absolu, bon sens, convictions, — ainsi vous juge votre supérieur, — vous prédestinent à la soutane. Votre âme s'emploiera pour le bien et votre légitime ambition trouverait son essor le plus saint dans la chaire. Les seules grandes victoires, c'est là qu'on les remporte.

...Loin d'être conquis par la proposition de son évêque, Nicolas sentait sa résistance s'affermir en lui.

Froidement, il déclara qu'il fallait la vocation pour accepter la tonsure et qu'il craignait d'avoir trop le goût de l'indépendance pour être jamais un abbé soumis.

— Ce sont justement les forts caractères de votre sorte qu'il faut maintenant à l'Église, Helléan. Les petits vicaires, nous les trouvons à la centaine, mais les hommes énergiques nous manquent pour reconquérir la France révolutionnaire. Ah! combien je souhaiterais que vous fussiez l'un de ceux-là! Réfléchissez, acheva le prélat en offrant son anneau pastoral à baiser.

Quand Nicolas releva la tête, Mgr de la Motte-Broons de Vauvert qui s'éloignait se retourna pour l'examiner avec une curiosité où il crut sentir quelque sympathie... peut-être davantage?

Cependant, Nicolas en revenant vers la pension Penguillic ne pouvait plus se dissimuler que son évêque le pressait d'accepter le séminaire. Lui, prêtre? D'âcres pleurs s'échappèrent de ses yeux en s'avouant en effet qu'il n'avait aperçu en Polytechnique qu'un moyen d'échapper à la médiocrité. Ne s'était-il pas imaginé officier d'une arme savante où il se serait imposé? Or, il semblait que le prélat redoutât pour lui une carrière brillante où le nom ou surnom d'Helléan pût retentir plus tard? Pour des raisons qui lui échappaient encore, on voulait l'éteindre, le mêler comme la goutte d'eau à l'Océan. Une fois de plus il eut la sensation atroce d'être le jouet d'êtres cachés qui ne perdaient pas un de ses gestes et regrettaient sa vie.

Ce même soir, à la fin du repas, avec un sourire d'extase, la veuve Penguillic lui servit du riz au lait. Comme les autres pensionnaires en étaient privés, ils observèrent leur condisciple sans bienveillance. Devinant leurs mauvaises pensées, il leur partagea sa portion.

Désormais, chaque jour, sur un ordre secret, son hôtesse lui offrit un plat supplémentaire et il en détesta davantage la personne — peut-être l'étranger de Trévera? — dont l'attention dérisoire se manifestait sous cette forme. Ses camarades avides mangèrent ses desserts. Depuis les années qu'il les côtoyait, leur vulgarité ne l'avait pas entamé et sa haute politesse maintenait dans la discrétion les plus familiers. Aussi humblement fût-il vêtu, Nicolas svelte et fin conservait au milieu de ce troupeau grossier une aisance fière qui les étonnait encore. D'être obligé de se maintenir sans cesse maître de ses gestes et paroles

en leur présence, l'avait mûri, et son grand front sculptural avait déjà l'autorité de l'âge.

Seul d'entre eux, Julien Lethiec au visage laiteux encadré par des mèches blondes qui tombaient jusqu'à sa cravate à triple tour, conversait souvent avec lui. Cet étudiant, d'esprit léger, voletait comme une guêpe de doctrine en doctrine, non pas pour en goûter le miel, mais pour les piquer au cœur et déclarer ensuite que rien ne valait l'effort de vivre. Jadis sceptique, il lisait maintenant Chateaubriand et se croyait René. Dix fois, assurait-il à Nicolas, il s'était voulu tuer et il lui lut un long poème sur les voluptés des divers genres de mort volontaire. Il hésitait d'ailleurs à terminer sa misérable vie parce que la fille d'un fonctionnaire s'était mis en tête de l'aimer. Il se donnait maintenant à tâche de lasser cette demoiselle afin qu'une fois libre de toute affection, il pût se délivrer du fardeau incommode de l'existence. Tant de sottises exprimées avec grâce par ce joli garçon distrayaient Nicolas.

Un soir, Julien jeta sur son assiette le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, de Félicité de Lamennais, et, d'une voix exténuée, déclara qu'il était impossible de s'abuser davantage que ce pauvre auteur, *æterna stultitia!* Rien vaut-il la peine d'une défense ?

Nicolas emporta ce volume et le lut.

Après toutes les amertumes et les flottemens de son enfance, ce livre le remua comme la tempête secoue la forêt. Quelle forte clameur d'un grand cœur par-dessus les balbutiemens puérils auxquels il était accoutumé ! Quelle affirmation éclatante dans ce chaleureux mysticisme ! Quelle assurance de vaincre avec le secours d'une telle pensée revêtue de poésie ! Nicolas frémit à la fois d'angoisse et de bonheur. L'arme qu'il attendait pour sa délivrance lui viendrait-elle de ce gentilhomme tonsuré ? Au souffle brûlant de Lamennais, il crut ressusciter ou, plutôt, il connut enfin la valeur de la vie. Il existait donc encore dans cette France, après la Révolution et l'Empire, des motifs de gloire ? Un grand cœur le clamait. A la jeunesse charmée un nouveau prophète l'annonçait. Par ces pages enflammées Nicolas crut comprendre quelle était la raison noble de vivre des êtres. Sur son visage transparurent les premières lueurs d'une lumière qu'il ne se connaissait pas et lui, si réservé, sentit le besoin de se mêler à ses compagnons pour les entre-

tenir de Lamennais et de son appel aux consciences. Les plus dissipés s'esclaffèrent outrageusement, et l'étudiant attaché à sa débauche comme Mazeppa sur sa cavale sauvage, blasphéma. Riant aux larmes, Julien s'écria qu'il ne se doutait pas, en offrant son livre, d'avoir jeté un brandon enflammé dans le chaume d'Helléan.

— Au feu! au feu! crièrent tous ces sots, et leurs sarcasmes firent redescendre Nicolas dans la boue quotidienne.

Quelques semaines s'écoulèrent ensuite assez mornes. Mgr de la Motte-Broons attendait toujours le résultat de ses réflexions et Helléan imaginait avec une certaine satisfaction son mécontentement.

D'autres jours passèrent et, en son incertitude, cent pensées contradictoires s'affrontèrent. Afin de mieux juger le présent, il se retourna vers son passé. Derrière lui, une origine ténébreuse; la plaie inguérissable. Quel drame! Cependant il se refusait à conclure qu' « ils fussent des misérables. » Il devait y avoir eu des victimes? il était la plus pantelante. Chassé, réprouvé et, par conséquent, véritable mort-vivant au point de vue social, que pouvait être son avenir? Le monde, c'est-à-dire ce qu'il croyait être « son monde » lui restait fermé. Ne pouvait-il pas cependant obliger ce monde à l'entendre, à le reconnaître? Quelle noble vengeance s'il faisait éclater à la chaire les vertus mêmes de ceux qui l'avaient chassé de leur vie comme la honte. En le rejetant, ils n'avaient pu lui dérober son âme fille de leurs âmes trop passionnées. Avec quelle allégresse il en ferait briller les qualités en l'honneur de Dieu et peut-être pour leurs remords!

Sa détermination semblait donc prise d'acquiescer aux désirs de Monseigneur, lorsque des objections graves surgirent un soir qu'il entendait ses compagnons discuter sur leur idéal de bonheur. Le grand Le Guével annonçait qu'il se rendrait en Espagne où il se ferait chérir des Castillanes, les premières femmes du monde, amantes magnifiques qui portent un stylet en travers du cœur. Lethiec déclarait qu'il avait enfin résolu sa disparition de ce monde. Là-bas, sur les plages de l'Adriatique, face à Venise, il ferait élever un bûcher où il se jetterait en déclamant des vers sur la mort.

— Nous nous satisferons de cette existence, car nous voulons aimer et être adorés, prononcèrent les autres convives, et chacun, à grands cris, exposa par le détail son rêve.

Nicolas trembla en venant à penser qu'il n'aurait pas assez de foi pour barrer la route aux passions qui font parfois bondir les cœurs des jeunes gens. Chez lui, un orgueil qu'il croyait héréditaire ne l'emporterait-il pas sur la sagesse? Quelle définitive, cruelle détermination exigeait de lui Monseigneur? Un officier peut rentrer aisément dans la foule s'il lui paraît démontré qu'il s'est abusé sur ses talens militaires. Un prêtre demeure maudit s'il confesse son indignité et veut arracher la soutane de ses épaules. Ou bien, alors, drame épouvantable et secret, il se meurt de douleur en silence avec l'humiliation quotidienne de se présenter à Dieu dans son indignité et d'abuser la foi et l'espérance des hommes.

Les vacances étaient venues et ses camarades, quittant la rue de la Bienfaisance, regagnèrent les boutiques, les ateliers ou les fermes de leurs parens. Quelles réflexions pénibles furent celles de Nicolas hôte désormais solitaire de la veuve Penguillic, quand il s'imagina ses compagnons fêtés dans leurs familles! Personne n'attendrait donc jamais sa venue? Existait-il un être plus isolé que lui? Depuis la mort de M. Villèle, aucune personne n'osait même se déclarer tutrice de sa jeunesse abandonnée. Quelle honte éclaboussait-il donc sur ceux qui l'avaient sacrifié? A ces pensées, une ardeur sèche l'enfiévrait, et le dégoût de respirer lui venait. Ne s'endormirait-il pas un soir pour l'éternité? La nuit, il pleurait de se réveiller et demandait à Dieu qu'il lui plût de l'exterminer.

Pendant les torrides journées d'août, errant sous les ormes de la Garenne, il croyait retrouver les pas des vaincus de Quiberon; il portait envie à Sombreuil et à ses amis, hardis jeunes gens que ces allées avaient vus tomber frappés au cœur par les balles républicaines. Ah! mourir jeune dans l'exaltation d'un sacrifice! Hélas! il arrivait trop tard pour les holocaustes. Les gloires impériales végétaient elles-mêmes dans la retraite des demi-solde. Épuisée, la France blanche comme son drapeau s'étendait pour dormir et les émigrés exhumés de leurs hypogées promenaient des corps et des cerveaux qu'enveloppaient des bandelettes. A la vue de ces gentilshommes momifiés Nicolas rêvait pour lui d'une autre origine en regardant les abeilles d'or briller sur les roses de France des jardins. A l'examen des événemens il se convainquit qu'un jeune homme ne pouvait plus espérer la gloire militaire, et la suggestion de Monseigneur

lui parut plus acceptable. Néanmoins, il ne se trouvait pas assez de ferveur pour recevoir l'ordination.

A la mi-août, il fut appelé par le secrétaire de Monseigneur qui, l'ayant curieusement interrogé sur ses occupations et n'en ayant obtenu que d'évasives réponses, lui offrit quelque argent afin de lui permettre de voyager un peu.

— Je ne voyagerai pas.

— Au moins achèterez-vous quelques ouvrages afin de poursuivre vos études?

— Aucune science ne m'intéresse.

Loin d'être goûté, son détachement parut détestable. A l'issue de cette entrevue, Nicolas, sortant de Vannes, erra sur les falaises d'Arradon sans trouver aucun agrément au golfe morbihannais. De la terre, de l'eau, des feuilles, du vent et des êtres jetés par hasard sur ces élémens miroitans et muticolores, voilà l'effet que lui produisit cette petite mer semée d'îlots dorés sous son doux ciel septentrional.

« Mensonge! Vaines apparences! » pensa-t-il à l'aspect de ce panorama délicieusement émouvant.

Et les mots lui vinrent d'abondance pour railler l'amour qui enfante la douleur, la passion qui s'égare, la foi qui s'asservit. Sa visite à l'évêché le ramena au problème angoissant de son avenir. Puisqu'il s'estimait indigne de l'ordination et que l'armée lui restait interdite, quelles positions lui demeuraient ouvertes? Médecin de village? ce vendeur de santé pour une humanité crottée comme ses bestiaux! Notaire, avoué? ces dépositaires de la cupidité, l'hypocrisie, la ruse et la malhonnêteté de leurs cliens qu'ils doivent parfois s'employer à faire triompher! Avocat? ce défenseur salarié de la corruption, du vol et de l'assassinat!

Tout à coup fixant le golfe avec des yeux ardens, Nicolas s'imagina qu'aucun de ceux de son sang n'était descendu à ces fonctions, d'où le dégoût qu'il en éprouvait. Et, malgré sa misère, il se sentit l'âme d'un dominateur.

Lorsqu'il regagna sa pension, dans le réfectoire empuanti par un demi-siècle de soupes grasses renversées, en vis-à-vis de son couvert se trouvait un homme de chétive mine au linge propre très reprisé. Ses cheveux mous comme le coton descendaient plus bas que ses oreilles. Il avait les mains fines et osseuses et les tempes creuses d'un homme accoutumé aux veilles. Un air d'exaltation concentrée était répandu sur sa

figure ascétique. Se soulevant de son banc, il demanda la permission de rester en face de Nicolas et se présenta : Octave Carger, ancien maître d'école. Il arrivait de La Chênaie qu'il habitait depuis l'année précédente par un effet de la bonté de M. de Lamennais qui l'y recevait gratuitement, car il était un pauvre hère. Sur le désir de son bienfaiteur, il venait compulser à Vannes les archives de l'ancien monastère de Prières.

Avec un certain air de supériorité, Nicolas dit qu'il avait lu le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* et qu'il en avait été très ému. Quelle sorte d'homme était leur auteur?

— M. Félicité de Lamennais, fils d'un armateur de Saint-Malo, habite dans la paroisse de Plesder une vaste maison entourée d'un parc et d'une lande. M. Féli, — c'est ainsi que dans l'intimité nous nommons Félicité de Lamennais, — termine en ce moment son quatrième volume sur *l'Indifférence en matière de religion* et la défense de la première partie. Vous lirez ces pages sublimes. Quel écrivain extraordinaire ! que dis-je, ce n'est pas un auteur, mais un nouveau saint Augustin. J'étais arrivé chez lui sans ardeur, impuissant au travail, sceptique. Or, il m'a convaincu, bouleversé, conquis, insufflé courage et force. En l'écoutant, le plus incertain reprend conscience de la valeur de sa vie, le plus tiède devient fervent. Expliqués par M. de Lamennais, les événemens formidables qui bouleversèrent la France prennent des significations explicables et consolantes. Ah ! j'en ai l'assurance, si ce maître incomparable est secondé par ses disciples, il guérira le siècle.

Plus intéressé que convaincu par cette brûlante apologie, Nicolas ayant demandé où se recrutaient les disciples de M. de Lamennais, Carger répondit que, déjà, de toutes les parties de la France, les nobles âmes se tournaient avec confiance vers La Chênaie. Les jeunes gens qui voulaient prendre place sous le portique chrétien de Lamennais étaient surtout accueillis avec faveur, car la jeunesse recèle l'avenir.

— Croyez-moi, monsieur Helléan, il est doux de respirer sous la direction d'un génie auquel vous attachent les triples liens de la foi, de l'admiration et de la reconnaissance. Que ne pouvez-vous constater avec quelle simplicité nous vivons dans ce libre monastère? J'ai le bonheur d'être moi-même tutoyé par le maître, honneur réservé à ses préférés.

A ces confidences, Nicolas éprouva d'abord le besoin de

contredire l'enthousiaste Carger et il dénia à l'abbé de Lamennais la possibilité de ressusciter le passé et les morts.

D'abord interdit, le disciple de La Chênaie fixa le visage pâle de Nicolas sans trouver sa réponse, puis inspiré, il éclata :

— Oui, nous régénérerons la France parce que notre action ne restera pas dogmatique, autoritaire, mais chaleureuse, libérale, tendre. C'est le peuple que nous conquerrons. Vous imaginez-vous ce triomphe ? ramener à Dieu les foules innombrables et assister à une renaissance du monde ?

A ces accens nouveaux pour lui, Nicolas se représenta la gloire de vaincre les esprits comme d'autres conquérans asservissent les corps à leurs volontés. Avec complaisance, il examina la satisfaction qu'il y aurait à combattre pour la grande idée qu'un génie brûlant offrait aux hommes à l'heure où les cendres glorieuses de l'Empire achevaient de se refroidir sur une France exsangue.

Dans son ardeur de néophyte, l'ancien maître d'école continuait d'exalter Féli de Lamennais et son œuvre de rénovation.

A la sortie de la bibliothèque où Carger compulsait les archives de l'abbaye de Prières, ils allaient quelquefois se promener autour de l'Étang-au-Duc. Par besoin d'exprimer sa gratitude envers son maître, Octave bavardait, tandis que, son front penché vers les eaux, accablé par le souci de la décision qu'il lui faudrait prendre, Nicolas écoutait mal son ami. Tout chancelait en son esprit et ses argumens s'entre-battaient. Bientôt, son trouble devint affreux, car il se sentait incapable d'une résolution fondée sur la pleine conscience de son acte. Allait-il s'abandonner au hasard d'un choix, comme tant de ses veules condisciples qu'il avait vus se livrer aux brancards qu'ils haleraient sans courage toute leur misérable vie sur des voies maudites ?

Un matin, il dit à Carger :

— Un accident me rendrait un réel service, car si je répugne au suicide, ma disparition me tirerait d'une terrible situation.

Effrayé et comprenant jusqu'à quel point son ami souffrait, Carger ne put que le serrer dans ses bras. Cette effusion détendit Nicolas qui gémit :

— Maintenant, je n'aurais plus même le courage de souhaiter la mort.

— Alors, vivez, et vivez bien !

— Comment le pourrais-je?

— Il vous faut, Helléan, ce qui vous manqua. Né avec une volonté de maître dans la condition la plus humiliante, comment espéreriez-vous tirer aucune satisfaction de la société faite d'inégalités nécessaires? Dans le royaume des âmes seulement, vous pourriez vous conquérir une place à votre grandeur. Là, et pas ailleurs, vous vous délivrerez du fardeau humain qui vous tue. Fils de Dieu, voilà ce que vous deviendrez légitimement.

D'entendre ce cri d'appel d'un homme sincère, Nicolas fut touché. Mais au moment de se déterminer, ses scrupules l'arrêtaient ou d'étranges appétits lui venaient. Des désirs montaient à ses lèvres et il se lamentait de tout abandonner avant d'avoir rien goûté. Avec désespoir, il considérait les jeunes filles en songeant qu'aucune d'elles ne serait jamais sa compagne exquise.

Après ces crises, lorsqu'il retrouvait son sang-froid, d'autres affres le poignaient, celles de n'envisager la prêtrise que comme un moyen de se soustraire à sa triste condition. Or, ce n'était pas un port tranquille pour y laisser sa barque à l'ancre dans des eaux paisibles qu'il recherchait. Il se mettrait au service de Dieu comme un gentilhomme s'offre à son roi, pour livrer combat en son honneur.

Ayant avoué à Carger tous ses délires, celui-ci, transporté de bonheur, s'écria :

— Sans vous en douter, vous êtes au terme de votre irrésolution. Venez, mon cher ami, venez mêler votre souffle à celui de Lamennais. Partons pour La Chênaie.

Soudain, l'exaltation de Nicolas tomba :

— Croyez-vous donc, Carger, lui dit-il d'une voix glacée, qu'une malheureuse graine plumeuse, soufflée jusqu'ici par tous les vents, puisse rencontrer la bonne terre qui la fera germer?

***

Mgr de la Motte-Broons fut prévenu du désir de Nicolas Helléan. La satisfaction du prélat ne fut pas complète. L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* l'inquiétait. Néanmoins, estimant cette épreuve nécessaire à Nicolas, il autorisa son voyage.

Le lendemain, à la nuit, les jeunes gens atteignirent Plesder dans un mauvais char à bancs. Neuf heures sonnaient au village. A travers les sentiers crevés d'ornières, ils remontèrent

jusqu'à La Chênaie, longèrent un étang lugubre aux eaux jaunes sous le halo lunaire et aperçurent une grande bâtisse dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées.

En habitué de la maison, Carger introduisit Nicolas dans un salon campagnard.

Étendu sur un vilain sopha de velours cramoisi au-dessous du portrait d'une vieille dame, un petit homme nerveux dont la tête pivotait sans cesse sur le cou, entretenait quelques hommes d'âges divers, les laïques à califourchon sur des chaises, les bras sur le dossier, les prêtres plus sagement assis ou debout, et il leur annonçait son intention de donner une traduction de *la Divine Comédie.*

S'avançant vers M. de Lamennais, Carger lui présenta Nicolas Helléan. Il croyait indispenseble à cet ami de passer quelques jours à La Chênaie. Tandis que Nicolas s'excusait de son indiscrète arrivée, Féli l'observait avec ardeur. Brusquement il l'interrompit :

— Pas un mot de plus, monsieur Helléan, il me semble que je vous attendais et cette maison devient votre maison.

Lui ayant désigné un siège, sans plus s'occuper de lui, Lamennais, tourné vers ses hôtes, reprit avec vivacité :

— Je m'étais égaré à la suite de Dante. Je vous assurais donc que rien n'arrive qui ne soit précédé de signes. Le signe précurseur, c'est le murmure confus des peuples en émoi. Ce murmure, vous l'entendez comme moi. Redoutons plusieurs journées révolutionnaires.

Devant les protestations de ses hôtes, il reprit avec feu :

— Je vous le répète, redoutez les révolutions en germe.

Quoiqu'il fût encore jeune à cette époque, Félicité de Lamennais semblait presque vieux. De son front descendaient entre les sourcils deux rides profondes jusqu'au nez gros et long. Habillé de drap gris, il portait la culotte courte et des bas noirs. De mine chétive il éclipsait pourtant par son génie les hommes vertueux qui l'entouraient et, quand il jugeait les événemens, son accent imposait sa croyance. A chaque instant Féli, sautant de son sopha, trottait vers celui de ses hôtes qu'il voulait spécialement convaincre et, penché sur lui, il frottait de plus en plus vite ses mains, à mesure que ses idées jaillissaient. Alors ses yeux d'un gris noisette, petits au repos sous leurs paupières fatiguées, s'écarquillaient et flamboyaient.

Les jours qui suivirent, Nicolas, négligé par Lamennais, entretint Carger de son désir de regagner Vannes. A son tour, Octave Carger comprit que l'orgueil de son ami était froissé. Il lui fit valoir que Féli, par délicatesse, laissait prendre l'air de la maison à ses invités avant de discuter avec eux. Nicolas ne parut pas dupe de cette politesse. Prévenu, M. de Lamennais accourut et, avant même d'avoir rejoint son invité, il lui dit :

— Vous êtes mon prisonnier. Vous ne sortirez pas d'ici avant d'être content de vous-même.

Son ton décisif et amical vainquit les résistances de Nicolas qui se laissa entraîner par le maître dans une allée de tilleuls à hautes jambes et têtes en boule. Tout en marchant avec celui qu'il nommait en souriant « mon captif, » il eut avec Nicolas la conversation la plus brisée. Il l'interrogea sur le climat de Vannes et la culture des huîtres dans le golfe morbihannais et leur compara la température et les parcs de Cancale. Sans transition, il lui demanda s'il prenait quelque agrément à la société de La Chênaie et, lui signalant les mérites de ses hôtes, il pria Nicolas de tracer un portrait de ses condisciples de Saint-Yves. Sans le laisser achever il vanta le génie de Caldéron, cet Espagnol presque aussi grand que Shakspeare. Puis il disserta sur les poissons du littoral breton et le *Génie du Christianisme*. A travers les détours les plus imprévus, il obtint ce qu'il cherchait, la confiance de Nicolas qui s'ouvrit à ce grand cœur chrétien. Insensiblement Féli sut ramener Nicolas vers le but de sa retraite à La Chênaie et comme il lui assurait qu'une vocation soulève toujours l'âme d'allégresse, le jeune homme, peiné, ne put s'empêcher de lui avouer qu'il devait manquer de foi, puisqu'il vivait encore dans une noire tristesse. Avec la promptitude d'une flèche, l'index de Lamennais atteignit le front du jeune homme et s'y appuya :

— Quand on possède un front pareil, on doit vouloir la lumière, assura-t-il.

— Hélas! je n'ai pas même conquis la paix.

Avec un élan de tendresse Féli serra Helléan dans ses bras :

— La paix est le fruit de l'amour, mon cher enfant. Il faut aimer ceux que vous détestez encore.

Tandis qu'il parlait ainsi, Nicolas évoquait l'étranger de Tréverа qui lui semblait toujours haïssable autant que Caïn.

A la suite de cette conversation, Nicolas participa vraiment

à l'existence de La Chênaie. Dans la régularité des pratiques religieuses il trouvait un repos, d'ailleurs relatif, car le maître lui-même offrait tour à tour à ses disciples le spectacle de son âme de colère ou de sa tendresse ravissante.

D'un autre côté, les visions sociales de Lamennais rebutaient Nicolas. Ce n'était pas une République de Platon qu'il espérait, et les hôtes de Féli, érudits exégètes, apôtres vertueux, mais exclusifs, propagandistes redoutables comme des archanges commis à la garde du paradis, ne se liaient pas avec le sombre jeune homme dont l'allure cavalière décontenançait leurs idées sur les clercs destinés à l'Église. Pourtant, la vie imposée par Lamennais agit sur l'âme de Nicolas.

A cinq heures, une cloche annonçait le lever suivi d'une méditation. A tour de rôle, les habitans de La Chênaie, à leur première réunion du matin, dissertaient sur le texte proposé et résumaient leurs réflexions personnelles. Ensuite, ils se rendaient à la petite chapelle sous les tilleuls. A la sortie de la messe, chacun retiré dans sa chambre poursuivait ses études personnelles. Au dîner solide de midi, tout égayé des saillies de Féli, succédait une promenade à travers la campagne. Le bâton de cornouiller au poing, on s'éloignait à la fantaisie de ses inclinations à travers landes et genêtraies sous le ciel où les nuages haillonneux, chassés par le vent de mer, se bousculaient. Au retour, les habitués s'assemblaient pour la lecture spirituelle que chacun commentait en toute liberté. Un après-midi, Féli parla sur le *Château de l'âme*, de sainte Thérèse, avec une telle effusion que le parfum de cette œuvre brillante laissa plusieurs jours Nicolas enivré d'amour. La petite compagnie retournait alors à la chapelle, et les jeunes gens y interprétaient la musique récemment arrivée d'Italie. En extase, Lamennais ne se rassasiait jamais de ces chants sacrés.

Le dimanche, par l'allée aux plates-bandes fleuries, la fervente tribu se réunissait encore dans la petite nef, et l'abbé de Lamennais de ses géniales improvisations fécondait les âmes de ses disciples. Il prenait les accens d'ineffable douceur de l'*Imitation*, ou bien, d'une voix presque cruelle, il insistait sur la nécessité pour le vrai religieux de « sacrifier à Dieu et à ses supérieurs l'entière propriété de lui-même. »

A la vision de cette existence subordonnée, Nicolas se considérait déjà comme la victime vouée à la solitude morale et se

révoltait. Cette implacable obéissance lui paraissait sinistre et au sortir de tels prônes, le visage brûlant, il s'exclamait cent fois :

« Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous créé ? »

Un matin de la fin de septembre, par une de ces brumes qui transfigurent en image de rêve les paysages de Bretagne sans lignes et presque sans matière, Lamennais vêtu de bure, le capuchon rabattu sur sa tête, conviait Nicolas à l'accompagner jusqu'à Plesder dont on entendait les sonneries sans apercevoir son clocher noyé dans l'atmosphère laiteuse. Au loin la mer se plaignait derrière les dunes. Par bandes invisibles les mouettes pleuraient au-dessus du flot.

Ils étaient arrivés devant un moulin de construction féodale à poitrine ample et taille fine. Le vent exténué cessa d'en faire mouvoir les ailes. Après un moment, le meunier survint et, la brise ayant tourné, la toiture changée d'orientation, le moulin repartit.

— Quel symbole ! dit Lamennais, n'en est-il pas ainsi de la plupart des êtres ? Suivant les sautes de vent, ils édifient les cathédrales ou les détruisent, ils courent aux croisades ou guillotinent, adorent ou blasphèment. Aucune raison ne mène les êtres, mais leur passion. Au-dessus d'eux il faut donc la vérité éternelle qui commande.

Le déferlement des vagues accompagnait de son rythme grave ces propositions. Tout à coup, saisissant Nicolas au poignet, Lamennais lui demanda s'il se croyait capable de s'abandonner à une soumission qui ne discute jamais, condition de la prêtrise ?

— Monsieur, répondit-il, tout m'incline respectueusement devant votre question, mais il est de certaines pensées pour lesquelles le silence reste une veille féconde. Pardonnez-moi de me taire aujourd'hui.

Le ton poli, mais ferme de ce jeune homme dont il n'ignorait pas la condition tragique, émut Lamennais sans le mécontenter. Parfois il laissait son compagnon s'avancer de quelque pas devant lui et il en examinait la démarche.

« Comme il frappe son pas ! Quel caractère ! songeait-il. Un tel homme serait une force. Mais du bien ou du mal qui l'emportera dans cette volonté héréditaire ? »

*
* *

Des journées de méditation sous les arbres et devant l'étang aux eaux ocrées s'écoulèrent encore et l'évolution prévue par Féli se réalisa. Jusque là Nicolas n'avait été qu'un paradoxe vivant, car jamais esprit plus inflexible ne s'était uni à un cœur plus tendre. Mais la lyrique bonté de Lamennais et sa foi enthousiaste, vertus dont la jeunesse de Nicolas avait été sevrée, l'inclinèrent peu à peu à s'en remettre aux soins de celui qu'il nommait déjà : maître. Cependant, tout en se trouvant en accord essentiel avec l'auteur de *l'Indifférence*, dans un dernier doute de lui-même, il ne voulait pas prononcer les paroles qui lient jusqu'à la mort.

Une nuit que pas une clarté céleste ne permettait d'apercevoir un arbre du parc, ni une forme dans l'espace, à sa fenêtre, dans l'immobilité et le silence redoutables de cette campagne, il voulut une dernière fois se juger.

L'amour sur les cimes comme il l'avait jadis rêvé lui restait interdit. Cette haute société fine et policée dont Bossuet écrivait que la fréquentation constituait la douceur suprême de la vie, lui serait toujours fermée. Après la prodigieuse épopée impériale, le règne de la gloire semblait clos. De quelque côté qu'il se tournât, aucune issue à son ambition d'être utile, de servir. Il ne pouvait lui échapper davantage que Mgr de la Motte-Broons, ferme exécuteur de volontés secrètes, l'écraserait de sa puissante main, s'il le jugeait nécessaire aux intérêts dont il s'était constitué le représentant. Il ne restait donc à Nicolas que d'en appeler à Dieu de cette injustice et, dans un mouvement passionné de son cœur, il offrit pour toujours son âme au Consolateur ineffable.

Un peu plus tard, il pleura dans la nuit noire, tandis qu'à l'horizon la respiration accablée de la mer évoquait la grande angoisse d'une nature livrée aux forces élémentaires.

Le lendemain, après de tendres adieux à Félicité de Lamennais, son glorieux maître et ami sur la terre, comme il le lui murmura en se laissant étreindre par lui sur l'instant du départ, Nicolas quitta La Chênaie. C'était un beau jour doré d'octobre. Grave et muet, il descendit à pied la longue avenue plantée de peupliers et de hêtres qui menait au village où la diligence l'attendait. Avec regret il tenait ses yeux éblouis sur

les frondaisons lumineuses et toutes les petites feuilles cuivrées et brillantes frissonnaient d'une mystérieuse sensualité.

Jamais Nicolas n'avait considéré avec de tels regards affectionnés cette Bretagne de poésie, et il eut plus vive, plus déchirante, la sensation du sacrifice qu'un homme comme lui consentait. Cette pensée terrible s'imposait à son esprit que, plus ou moins, la croix barre la vue libre de la nature et que le grand Pan n'a rien à faire avec le divin Crucifié.

Étant monté dans le courrier qui traversait cette campagne en apothéose avant de mourir, il ferma les paupières pour n'en plus rien voir et peut-être aussi afin d'y retenir ses dernières larmes humaines. Demain, prêtre, il saurait refréner toutes ces marques d'une sensibilité charnelle.

. . . .

Oui, c'était bien à peu près en ces termes que le chanoine Saint-Jacut avait conté la douloureuse jeunesse de Nicolas Helléan.

Retirant de son visage ses mains qu'elle y avait maintenues afin de mieux s'isoler dans son évocation, Armelle murmura :

« Il n'est donc pas de ces clercs qui acceptent le sacerdoce comme une profession. Jamais jeune homme plus que lui souffrit-il plus grande infortune ? Ah ! comme devant ce martyr, j'éprouve le besoin de m'humilier, moi, malheureuse ! »

Ensuite montant d'un pas vif l'escalier de sa tante, Mlle Louanais surprit Anaïs encore courroucée de la scène du matin qu'elle avait ressassée tout l'après-midi.

— Ma tante, embrassons-nous, offrit Armelle affectueuse.

Mme Feuillanty se laissa baiser sans rien céder de sa superbe.

***

Chaque après-midi, M. de Saint-Jacut s'en allait lire son bréviaire sur les falaises de Séné. Les étendues lacustres aux vases miroitantes émouvaient le chanoine.

Ce jeudi, sous un ciel pommelé qui semblait porter perruque à rouleaux, M. de Saint-Jacut, préoccupé, s'était arrêté près d'une gentilhommière aux murailles moussues. Ses yeux clairs réduits à la grosseur de deux gouttes d'eau dans son visage coloré d'un volume respectable, il se murmurait :

« Pourquoi ai-je mis en rapport des êtres aussi excessifs que ma nièce et cet abbé ? Aurais-je jamais pensé qu'Armelle, — contemptrice du monde entier, la pauvre enfant ! depuis cette affreuse maladie, sa disgrâce, — allait s'émouvoir pour Nicolas Helléan ? Émouvoir, non pas, je la calomnie et ce serait mal les juger tous deux. Ils respectent trop, l'un son honneur de prêtre, l'autre sa dignité de fille bien née. Attrait naturel de leurs âmes élevées, ils éprouvent un plaisir assez vif, Armelle à disputer et lui à convaincre. Je ne crois pas, au contraire, que Nicolas Helléan ait démérité pour avoir tenté d'amener Armelle à ses vues religieuses, qui sont les miennes. Tout serait donc pour le mieux, s'il ne fallait pas compter avec la malignité publique.

— Ohé ! gare !

Effrayé, le chanoine se jeta hors du sentier, afin de laisser passer des chevaux en flèche qui halaient une goélette. Un charretier athlétique fouaillait ses bêtes, tandis qu'à bord du navire le timonier, debout et mince, ressemblait à une flamme en son tricot rouge.

Le voilier vira vers Conleau et ses inquiétudes reprirent le chanoine.

... « Vannes chuchote. Les relations loyales d'Armelle avec M. Helléan sont suspectées. Jamais deux âmes plus pures n'ont cependant cherché dans l'amitié commerce plus noble. Je redoute seulement pour l'abbé son zèle novateur. Son maître, Félicité de Lamennais, n'est pas un apôtre, c'est un brandon qui consumera son disciple. Nos paroissiens timorés commencent à s'effrayer des accens de Nicolas Helléan. En revanche, une jeunesse enthousiaste porte aux nues son éloquence. Le talent de notre cher abbé surprend l'Évêché, paraît-il ?

Son bréviaire récité, le chanoine regagna la Tour-Trompette. Il venait de se jeter sur son canapé, lorsque des pas rapides firent gémir le palier de vieux chêne de l'escalier. La haute taille de Nicolas s'encadrait bientôt entre les chambranles. La tristesse ombrait son front sculptural et ses yeux brillaient d'un éclat impérieux. Refusant le siège que lui proposait M. de Saint-Jacut, Nicolas, d'une voix un peu trop calme, avertit le chanoine qu'il venait le remercier de ses bontés, car il ne savait s'il aurait jamais le bonheur de le revoir,

A cette annonce inattendue, M. de Saint-Jacut, stupéfait, rougit.

— Que signifie? J'ai mal entendu, quel grief avez-vous contre moi?

Les mains tendues, dans un élan d'affection pour le chanoine, l'abbé reprit :

— Je quitte Vannes, parce que je viens d'être nommé recteur du Guerno.

— Vous, Helléan, dans cette cure sauvage ? Impossible! Il faut aller voir Monseigneur.

— Lui-même m'ordonne de gagner, dès demain, cette paroisse.

— ... Dès demain... le Guerno... Cela ressemble à une disgrâce. Qu'avez-vous fait?

— Rien que vous ne sachiez.

— Contez-moi votre entrevue avec Monseigneur, si toutefois...

D'une voix tour à tour d'une douceur exquise et vibrante, Nicolas satisfit au désir de son vieil ami :

— Au sortir de mon cours au séminaire, je fus avisé que Monseigneur me réclamait. Il me reçut dans le petit salon jaune que vous connaissez, — son boudoir, — comme il l'appelle, parce que sa panoplie d'ancien officier à la légion du Morbihan s'y trouve suspendue. Il m'accueillit avec cette bonté brusque qui bouleverse les petits abbés.

— Pourquoi donnez-vous dans le gallicanisme? me demanda-t-il rudement. Comment avez-vous pu avoir la pensée regrettable de lire à vos séminaristes les déclamations de votre Lamennais? Vous échauffez des têtes qui auraient plutôt besoin d'être douchées. Avec vos gens de La Chênaie, voudriez-vous accommoder la Révolution et notre religion? Singulier mariage qui me déplait.

J'accueillis ces observations en faisant seulement remarquer que je devais à Félicité de Lamennais d'être aujourd'hui de l'Église et que, loin de pousser au gallicanisme, Lamennais exigeait une absolue soumission à Rome.

A cette explication, Monseigneur répliqua :

— Je le répète, vos ardeurs à la manière de votre abbé de Plesder ne sont pas pour m'enchanter. Enfin, vous attirez une attention regrettable. La discipline veut que vous rentriez dans le rang. Vannes ne vous fut jamais favorable. Demain, vous gagnerez le Guerno dont je vous nomme recteur.

Après une pause pendant laquelle la rumeur nostalgique de la ville se répandit dans la pièce, Nicolas acheva:

— Je pars.

Comme il prononçait ainsi, la douleur emplissait son âme et blêmissait ses joues, car c'était son apostolat, sa mission, sa gloire rêvée qu'il sacrifiait, et peut-être aussi son bonheur humain?

— Allons donc, vous ne serez jamais un curé de paysans, Helléan, protestait le chanoine mécontent. Ils ne pourront pas plus vous comprendre que vous ne les comprendrez. Si l'on vous envoie dans cette « trêve » misérable, il doit y avoir des raisons...

Après une réflexion, M. de Saint-Jacut s'inclina bas et reprit:

— Il ne me convient pas de discuter les volontés de Monseigneur. Cependant, plus tard, je tâcherai d'éveiller son attention.

Nicolas leva une main comme pour protester contre cette intention et sourit avec mélancolie. Le front baissé, le chanoine méditait :

« Cette brusque résolution de l'Évêché ne peut pas s'expliquer seulement par des calomnies. »

... M. de Saint-Jacut marcha jusqu'à sa bibliothèque, saisit un volume avec des doigts distraits, puis, se retournant à moitié, examina Nicolas. Celui-ci, ne se croyant pas guetté, pâle, fixait avec des yeux dilatés la muraille.

« Il sera donc toujours victime de ce qui s'est passé hors de ce qu'il ne pourra jamais éclaircir, songea M. de Saint-Jacut. Sous un mauvais prétexte, il semblerait qu'on veuille l'enterrer vivant. »

***

Le lendemain matin, vers onze heures, Armelle accourait impasse de la Tour-Trompette et devait s'effacer au palier du premier étage devant les portefaix qui descendaient les malles de Nicolas. Se jetant dans le cabinet de travail de son oncle, elle brandissait une gazette :

— Que signifie? Avez-vous lu? M. Helléan serait nommé recteur de la paroisse qui sert à l'ordinaire de lieu de détention aux prêtres coupables? Quelle infamie! Je vais courir à l'Évêché et rappeler à Monseigneur les liens de camaraderie qui l'unirent à mon père. Il faudra qu'il rapporte cette nomination.

Effrayé par la violence de sa nièce, M. de Saint-Jacut lui démontra le danger de sa tentative. Voulait-elle donner des gages aux envieux de l'abbé Helléan ? Sa démarche ne pourrait que confirmer Monseigneur dans sa décision.

Apercevant la faute qu'elle allait commettre, elle convint qu'il raisonnait juste. Son apaisement ne fut qu'une embellie dans l'orage. Comprenant que Nicolas sortait de sa vie pour aller s'éteindre dans cette lourde campagne, Armelle ne put retenir des paroles exaspérées :

— Cette affaire me prouve que le monde est aussi stupide que détestable. L'espérance est folle, n'importe quelle espérance.

Outré, le chanoine repartit qu'à l'entendre ainsi blasphémer, il pouvait se demander quelle comédie elle avait jouée pour abuser la confiance d'un prêtre.

Se levant de son siège, elle vint lui demander, avec un visage d'intense douleur, ce qu'il entendait par ces paroles.

Lorsqu'il remarqua la lividité de sa nièce, apitoyé, il la pria d'oublier des mots qui trahissaient sa pensée. Quant à lui, il regrettait de tout son cœur le départ de M. Helléan. Il y perdait un vertueux ami.

— En venant prendre congé, acheva-t-il, l'abbé Helléan m'a chargé de vous exprimer ses souhaits. Un prêtre plus digne que lui, me dit-il modestement, saura dissoudre les dernières ombres qui attristent encore votre esprit.

— Vraiment ! s'exclama-t-elle avec une fureur qui, soudain, empourpra son visage, ce sont là ses paroles ? Trop obligée ! La sécheresse de cœur de ces clercs me les rendra désormais odieux. Je le constate : M. Helléan quitte Vannes sans me témoigner d'autre politesse que cette formule de petit vicaire. J'avais trop présumé de son caractère.

Désolé et ne sachant quelle explication lui donner qui ne la blessât point, car il en venait maintenant à considérer le départ hâtif de Nicolas comme une preuve de sagesse, M. de Saint-Jacut allait et venait d'une marche muette sur les patins de drap qui lui servaient à glisser sans rayer son parquet ciré.

Contre le dossier où elle s'appuyait, Armelle demeurait roide. Sous ses paupières à demi baissées, ses yeux avaient pris le ton d'un ciel hivernal lorsque le soleil semble mourir à jamais parmi les dernières feuilles mortes.

***

Une demi-lieue avant d'atteindre le Guerno, la « berruchette » de Nicolas, malgré les soins du voiturier qui carreyait, s'envasa, et il dut continuer sa route à pied sur les accotemens. Une pluie fine et salée, poussée par l'Océan dont les déferlemens remplissaient de leur plain-chant l'horizon, obligea l'abbé à se couvrir de son manteau.

Des nuées charbonneuses traînaient à la cime des têtards dont les massues défendaient les champs. Dans cette campagne décolorée comme une étoffe fanée, ouverte aux vents, c'étaient des friches à l'infini, des landes aux ajoncs cendrés ou des genêtraies dont les balais rouillés s'entre-choquaient à la bise. A peine, de loin en loin, Nicolas apercevait-il un hameau dont les chaumes tombaient comme des tignasses hirsutes sur les ouvertures. A quatre pattes sur leurs guérets qu'ils fouillaient de leurs « tranches, » des paysans se soulevaient craintivement et venaient observer à travers leurs haies d'épine-vinette le prêtre inconnu dont la large soutane et le manteau soufflés répandaient autour de lui comme un vol d'ailes noires. A cent mètres derrière Nicolas, son cocher, embourbé jusqu'au revers des bottes, sacrait en halant par le mors sa jument piglée qui fumait dans l'air.

Enfin, la silhouette floue du Guerno s'estompa dans la brume. Un peu avant d'atteindre les premières maisons, l'abbé releva un villageois enivré. Il dormait au bord d'un fossé plein d'une eau jaune. Réveillé, le buveur secoua sa tête souillée avec un air de doux reproche et, après quelques pas incertains, alla s'étendre sur la pente d'un talus ; son regard vindicatif suivit l'abbé.

Pas un autre habitant ne s'offrit aux regards de Nicolas avant d'atteindre la cure, et, cependant, il avait conscience d'être observé de ses futures ouailles, cachées derrière leurs volets.

Sa « berruchette » l'ayant rattrapé, du manche de son fouet son cocher lui désigna, en retrait d'un carrefour, un portail surmonté d'une croix, par-dessus lequel s'apercevait le pignon d'un bâtiment à baies de la Renaissance, encadrées de bandeaux à gros boudins. Nicolas souleva le heurtoir.

Une voix clama d'un logis voisin :

— N'attendez pas. Poussez hardiment!

Obéissant à ce conseil, Nicolas trouva dans la cour, sous un hangar précédant le logis, deux vaches qui ruminaient, leurs cornes entrelacées. Effrayées par son entrée, des poules détalèrent en s'enlevant par-dessus un jeune porc au corps élastique. Plein d'une rage stupide, un chien bondit hors d'un tonneau. Au sommet d'un perron, Nicolas appela. Un vestibule crasseux, aux murs jadis chaulés, conduisait à l'escalier de bois mouliné et à deux portes raccommodées avec des planches de sapin brut. De l'index il frappa la première. Un courant d'air remua des poussières mêlées de brins de foin.

— Entrez! Oui ou non, entrerez-vous? grognait-on.

Nicolas, tournant la poignée, se trouva dans une salle au fond de laquelle le gigantesque christ d'un ancien calvaire, qui atteignait presque au plafond, était retenu sur sa croix par des cordes passées autour de la taille et du cou, car ses membres cloués tombaient en poudre. De l'autre côté d'une table couverte d'une « moche » de beurre, d'un quartier de lard, d'une boite à gros sel et de quelques pichets de cidre, un prêtre carré comme un coffre, en soutane déboutonnée sur l'estomac, considérait l'arrivant avec hostilité. Sur la longue face chevaline de ce recteur, le nez et les joues cramoisis formaient un papillon rouge. Le front était bosselé comme un chaudron maltraité. Dans les yeux seuls s'apercevaient quelques reflets de l'humaniste enfoui sous cette enveloppe matérielle.

Pendant quelques instans, ses lèvres bleues s'ouvrirent et se fermèrent avec la grimace d'un malade avalant une drogue amère. Enfin, d'une voix éraillée, il questionna :

— Seriez-vous l'abbé Helléan, mon successeur?

Sur une réponse affirmative :

— Je suis Alexis Burhan, desservant de cette paroisse.

Puis il se tut et observa Nicolas avec l'insistance d'un homme sans éducation.

« Comment peut-on envoyer ce beau prêtre de ville dans cette cure? pensait-il. Aurait-il mérité quelque censure? »

Ayant quitté sa chaise, le recteur ne parut guère plus élevé qu'assis, car il avait les jambes tortes.

— Si vous le voulez bien, monsieur Helléan, je vais vous montrer votre maison : une vraie écumoire, je vous en préviens.

Comme Nicolas attristé montait l'escalier, le recteur lui dit d'un ton humble :

— Excusez-moi si je ne vous parle pas comme il convient, j'ai si peu l'habitude de causer avec un monsieur de votre sorte ! Je ne sais plus mes mots.

Surpris par l'accent du vieux prêtre, Nicolas lui demanda s'il ne recevait jamais personne ?

— Non, rarement, et il était à croire qu'on ne tenait guère à me fréquenter. Et puis, dans ce Guerno isolé par ses fondrières six mois de l'an, nous sommes les naufragés d'une île déserte. On entre ici, on n'en sort plus.

Quelle que fût sa possession de lui-même, Nicolas frémit.

La visite du misérable presbytère terminée, l'abbé Burhan fit apprécier l'avantage de la ferme qu'il avait organisée dans la cour. Deux prés relevant des biens de la fabrique lui permettaient d'entretenir des animaux qui le nourrissaient :

— Cela occupe, déclara-t-il. Ils font passer le temps. Que voulez-vous faire au Guerno ?

— N'étiez-vous pas recteur ? repartit Nicolas.

— Ah ! vous êtes jeune, monsieur Helléan. Vous n'avez jamais été desservant d'une paroisse de campagne. Je vous le dis, moi, il y a des heures où il faut s'occuper de sa basse-cour, du jardin ou de quelque chose de semblable pour ne pas périr de ses pensées.

La grimace amère reparut sur la bouche bleuâtre de l'abbé Burhan quand il reprit d'une voix plaintive :

— Étudier, me direz-vous ? Dans une cure de cette sorte, quand arrive l'âge, l'on devient comme une pierre qu'enfoncent dans la boue toutes les charrettes de passage. On ne peut plus lire puisqu'on ne peut plus décharger son cœur de ce qu'on a lu. Et le ciel vous garde de trop méditer ! Puisque la pluie ne tombe plus, monsieur Helléan, allons à l'église.

Quand le recteur descendit son perron, le chien rouge du tonneau bondit, les vaches meuglèrent, la volaille s'ébattit. Avec un sourire de bonheur, l'abbé Burhan s'avança parmi son arche de Noé :

— Paix là ! les bêtes.

Au milieu des canards qui cacardaient contre sa soutane, des pigeons dont les ailes claquaient et des volailles dont les petits yeux scintillaient comme des gouttes de cognac, le curé déclara d'un ton singulier :

— Il faut m'accepter comme je suis. Voilà ce que j'expliquais à Monseigneur lorsqu'il me mandait à Vannes, et mon aveu le faisait rire aux larmes. Peut-être, en souvenir de ces gaîtés dont j'étais le sujet, Monseigneur daigne-t-il m'envoyer comme aumônier à l'orphelinat Saint-Gildas où les religieuses me traiteront bien. Qu'il en soit remercié.

A ce moment, l'abbé Burhan s'aperçut que Nicolas, yeux baissés et comme lointain, attendait son bon plaisir.

Les recteurs s'acheminèrent vers l'église.

Sur une colline, des moulins tournaient vite et l'on sentait le souffle de l'Océan sur leurs ailes.

De la grande rue, Nicolas contempla l'église templière fondée par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Son clocher surmonté à la Renaissance d'un lanternon posé sur quatre pieds à volutes, dominait une nef basse au faîtage ensellé comme l'échine d'une bête de somme. Le granit de ce monument avait les reflets des minéraux précieux.

L'abbé Burhan voulut pousser la grille du cimetière ; la trouvant fermée, il prévint Nicolas qu'il lui fallait demander la clef à Jean Tabo, l'aide-sacristain. A cinquante mètres de l'église, le recteur pénétra dans la salle obscure d'une gentilhommière ruinée. Contre la fenêtre aux volets mi-clos se dressait la double potence d'un métier à tisser. Un rayon de lumière en diagonale soulignait d'un trait d'argent le tisserand au nez busqué et aux moustaches semblables à deux pinceaux trempés d'or. Jean Tabo lançait la navette en chantant, d'une voix essoufflée par la manœuvre du peigne, une chanson sur « le fils d'un capitaine marin qui ne reverrait plus jamais la mer. »

— Donne-moi la clef de la grille, réclama le recteur.

Lorsque le jeune homme la lui eut remise :

— Je n'aime pas t'entendre ressasser cette complainte, Jean Tabo, gronda M. Burhan. Tiens! salue mon successeur et désormais ton maître.

Nicolas avait remarqué sur l'embrasure de la fenêtre un pichet rempli de fleurs blanches. Ce suave bouquet dans cet intérieur barbare le surprit.

Lorsque les prêtres se retrouvèrent dans la rue, Nicolas, touché par la délicate figure du tisserand, questionna son confrère qui répondit :

— Il ne faut voir en Jean Tabo qu'un pauvre chimérique.

« Peut-être une peine profonde habite-t-elle cette âme plus tendre que celles de son entourage? » songea Nicolas.

Ils étaient entrés dans le cimetière. Les ombelles des ciguës, le plantain granuleux et les pervenches effaçaient jusqu'aux allées entre les pierres tombales.

Sur les fosses des indigens orties et ronces luttaient et leurs croix voyaient les noms des défunts couler en larmes de céruse.

— Indifférens pour leurs aïeux, voilà vos paroissiens, bougonna l'abbé Burhan. D'ailleurs les choses de cette vie ne les intéressent pas davantage... ils se laissent glisser comme des dormeurs qui ne voudraient jamais se réveiller. Ce ne sont pas de mauvaises gens, mais, Dieu me pardonne! je crois leur honnêteté surtout faite de leur impuissance à commettre le mal.

Désignant de l'index quelques pommiers plantés contre les murs enlierrés du cimetière, M. Burhan reprit avec animation :

— Leur récolte appartient à la cure. Bon an mal an, ils vous fourniront quatre barriques de pur jus.

Devant la répulsion de Nicolas, il repartit que partout la mort nourrissait la vie, ce qu'on ignorait trop à la ville.

Pénétrant dans l'église, ils s'agenouillèrent devant le maître-autel. La nef avait la forme d'un T et, à chaque branche du transept, deux rosaces aux soufflets écrasés par les tassemens avaient fait éclater les vitraux qui contenaient les écussons des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les yeux remontés vers ces verrières ruinées, Nicolas découvrait sa nouvelle existence austère et sans consolation terrestre. Déjà, il en avait l'intuition, tout son amour et sa charité ne toucheraient guère les obscurs paysans de sa paroisse, aussi différens de lui que le jour pouvait l'être de la nuit. Songeant à la disgrâce qui le poursuivait depuis sa naissance, mains jointes, il pensa :

« Il ne me reste qu'un droit, protester contre ce monde injuste en m'efforçant à dépasser mon devoir. »

Appuyé contre un pilier verdi, le gros petit M. Burhan ne pouvait détacher son regard du confrère qui allait lui succéder et songeait :

« Pourquoi ce prêtre élégant, à la démarche cavalière, au regard noble et à la voix de chef se trouve-t-il ici? Sous cette apparence serait-il un apôtre avide de sacrifice? Le malheureux! son apostolat se brisera comme verre au fatalisme de ses ouailles. Aime-t-il au contraire les délicatesses de la société?

Il trouvera plus sûrement au Guerno le désert qu'un ermite en sa thébaïde. »

Sur ces réflexions, touchant l'épaule de Nicolas, il lui souffla :

— Permettez-moi de rentrer, mes bagages ne sont pas commencés.

Nicolas le suivit.

En regagnant le presbytère, les prêtres rencontrèrent un aveugle qui battait la mesure avec son bâton. Cet innocent ne s'interrompait qu'aux heures des repas. Plus loin, un quinquagénaire en chapeau de soie et redingote souillée saluait les portes. Avec une grosse gaîté l'abbé Burhan avertit Nicolas qu'il fallait voir en cet aliéné un ex-receveur aux finances, un monsieur jadis considérable.

— La boisson, voyez-vous. Voilà notre bourgeoisie du Guerno.

Lorsque Nicolas se trouva dans la misérable pièce écaillée qui allait être sa chambre, il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit dans cette solitude afin de l'arracher à tout ce qui ne serait pas son ministère.

Un peu plus tard, après avoir rangé ses vêtemens dans le placard où crissaient les souris, il appuya son front contre les carreaux de sa fenêtre? Là-bas, devant l'auberge du « Plat d'étain, » sortaient avec une lourdeur de bœufs quelques laboureurs terreux de peau et de vêtemens.

Il parut à Nicolas que des années s'étaient écoulées depuis son départ, tant cette atmosphère l'espaçait irrémédiablement de Vannes, de ses triomphes chrétiens, de la douceur de ses entretiens apostoliques avec Armelle. Contre la muraille squameuse où il s'adossait, spontanément ses bras s'ouvrirent, sa tête s'inclina et, les yeux clos, il murmura :

— Savoir attendre les jours, les mois, les ans...

CHARLES GÉNIAUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LES
ÉVÉNEMENS D'ATHÈNES
DES 1er ET 2 DÉCEMBRE 1916

Dans un souci d'impartialité, et afin que le point de vue vénizéliste puisse être exposé avec précision, la *Revue* croit devoir publier, sous la responsabilité de l'auteur, ce récit, rédigé d'après des documens autorisés, par M. L. Maccas, directeur du Bureau macédonien.

Le récit complet et authentique des déplorables événemens qui ont eu lieu à Athènes pendant les premiers jours du mois de décembre dernier n'a pu être fait jusqu'ici, pour plusieurs raisons qu'il ne nous appartient pas de relever; au surplus, il n'avait pas encore été possible de réunir tous les témoignages, de les contrôler soigneusement, de les confronter avec les rapports officiels et d'en dégager un exposé historiquement exact et de tous points véridique. Cet exposé, nous pouvons le livrer aujourd'hui à l'histoire de la guerre, et nous sommes en mesure d'en certifier auprès du lecteur l'exactitude absolue. Son origine, — il nous a été officieusement communiqué par le Bureau de Presse du gouvernement de M. Venizelos, que nous avons l'honneur de représenter auprès de la presse française, — en est une garantie, pensons-nous, suffisante.

I

A la fin de mois d'octobre dernier, la situation politique en Grèce semblait devoir entrer dans une phase décisive. M. Guillemin et sir Francis Elliot, ministres de France et de Grande-Bretagne à Athènes, avaient, tous les deux, acquis la conviction que le roi Constantin, malgré ses protestations réitérées au sujet de son intention d'observer une attitude de neutralité très bienveillante à l'égard de l'Entente, collaborait presque ouvertement avec les Puissances centrales. On s'attendait donc à ce que les Alliés prissent des mesures promptes et sévères vis-à-vis du gouvernement royal, et l'on assurait que la première de ces mesures serait la reconnaissance officielle du gouvernement de Salonique.

Mais, après mûre réflexion, ce parti sembla à l'Entente dangereux à prendre. N'allait-on pas peut-être risquer ainsi de paraître se prononcer dans cette question de politique intérieure et de rompre sans nécessité absolue avec un gouvernement, suspect certes, mais qui, après tout, se sentait obligé de respecter l'Entente? C'est à ce moment que se produisit le voyage en Grèce d'un député français, M. Bénazet, qui se rendait à Salonique envoyé par une commission parlementaire, mais sans aucune mission d'aucun ordre du gouvernement. A son passage à Athènes, à l'aller et au retour, M. Bénazet profita des relations qu'il possédait de longue date dans la société athénienne approchant le souverain pour lui rendre visite, sur le désir formel exprimé par le roi Constantin. L'honorable député eut avec le souverain un certain nombre d'entrevues, où le roi de Grèce s'appliqua à le rassurer sur ses dispositions et ses intentions, allant jusqu'à prendre vis-à-vis de lui des engagemens par écrit qui paraissaient donner des garanties aux Alliés.

A mesure que les Alliés se relâchaient de leur sévérité, l'audace des intrigues ourdies contre eux dans les coulisses politiques d'Athènes augmentait d'autant. On fit circuler le bruit ridicule, mais destiné à encourager les germanophiles, selon lequel la Russie aurait soi-disant exigé de ses alliés, sous la menace de signer une paix séparée avec l'Allemagne, le maintien sur le trône du roi Constantin. L'État-major préparait, d'un autre côté, sur l'ordre du souverain,

l'extermination du venizélisme et, de concert avec quelques députés gounaristes, arrêtait le plan d'organisation de bandes armées, destinées à terroriser les habitans des régions de Gréléna, d'Anaselitsa et de Lapsitsa, en Macédoine occidentale, et à entraver le plus possible le mouvement national. Des réunions spéciales étaient même tenues, à cet effet, dans les bureaux de l'État-major, entre le lieutenant-colonel Exadactylos et le député de Grévéna, Boussios.

En même temps, des chefs de bandes et des émissaires de l'État-major, affiliés à la propagande allemande, étaient dépêchés dans différentes localités de la Grèce centrale, de la Thessalie et du Péloponèse, pour y organiser des bandes armées et pour y susciter des mouvemens réactionnaires. Parmi ces « condottieri, » on peut citer les fameux chefs de bandes, Vardas et Doukas, le sergent Coutras, du service spécial de la sûreté du Roi, un nommé Anagnostopoulos, et plusieurs autres. Enfin, les ligues de réservistes, organisées par l'attaché militaire allemand major Fallkenhausen, et dont l'Entente avait depuis longtemps demandé la dissolution, réapparaissaient à l'horizon politique.

La méfiance des Alliés se réveilla. Elle fut stimulée par les révélations auxquelles se livra la presse vénizéliste d'Athènes, qui, documens en main, montra dans quelles conditions scandaleuses s'étaient effectuées la reddition du fort de Ruppel et de Cavalla, la capitulation du corps d'armée grec commandé par le colonel Hadjopoulos, et la livraison entre les mains des Germano-Bulgares de tout le matériel de guerre grec qui se trouvait en Macédoine orientale. Les journaux venizélistes donnèrent également la preuve que les royalistes grecs ravitaillaient les sous-marins allemands, fournissaient des vivres aux armées ennemies de l'Entente, espionnaient couramment au profit de ces dernières et faisaient transporter par des automobiles de l'armée grecque les officiers allemands et bulgares qui, aux fins d'espionnage, voulaient se rendre en Thessalie et en Épire.

Des mesures de précaution furent prises alors par l'amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de la flotte française de la Méditerranée, qui, soucieux d'assurer le maintien de l'ordre dans la capitale, fit notamment débarquer et placer dans le bâtiment de Zappion (employé ordinairement pour des expositions et autres fêtes analogues) une section de fusiliers

marins. D'après les instructions des gouvernemens de l'Entente, tous les pouvoirs à la fois diplomatiques et militaires se trouvaient concentrés entre ses mains, avec mission particulière de surveiller l'attitude du Roi. L'amiral partagea l'impression qu'avait recueillie M. Bénazet sur la sincérité de ce dernier, et estima que la surveillance devait se limiter aux milieux entourant le Roi.

Comment le Roi avait-il réussi à tromper si parfaitement le commandement français ? Le moyen dont il usa fut celui-ci : au cours d'une conversation qu'il eut avec M. Bénazet, il feignit de vouloir donner à la France un témoignage de son amitié, en récompense de quoi une concession concernant les rapports de l'Entente avec le gouvernement de Salonique lui serait consentie. A cet effet, il prit l'initiative de livrer à l'Entente un certain nombre de batteries et une certaine quantité de munitions grecques. Ce furent ces batteries et ces munitions que l'amiral du Fournet décida, vers la mi-novembre, de réclamer à la Grèce, réclamation destinée, semblait-il, à sauver les apparences et à couvrir le Roi, aussi bien vis-à-vis de l'Allemagne que vis-à-vis de son entourage et des élémens chauvins, qui seuls inspiraient des inquiétudes.

Il adressa donc, le 16 novembre, au gouvernement royal de Grèce, la note suivante :

A bord de la *Provence*, le 3-16 novembre 1916.

« Le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de la 1re escadre navale, à Son Excellence M. le président du Conseil et ministre de l'Instruction publique.

« Monsieur le Président,

« Au cours des dernières semaines, le gouvernement grec a pu, dans plus d'une circonstance, s'assurer que les Puissances de l'Entente reconnaissaient formellement à la Grèce le droit de conserver sa neutralité dans le conflit actuel. Du reste, l'établissement, au Nord de la Thessalie, d'une zone neutre (1) vous garantit actuellement contre toute incursion de groupes armés comme celle qui eut lieu à Katerini.

« Le gouvernement grec a, d'un autre côté, réitéré des

(1) Il s'agit de la zone neutre établie pour séparer la partie de la Grèce restée soumise à l'autorité du roi Constantin de celle qui adhéra au mouvement national présidé par M. Venizelos.

assurances tout à fait catégoriques au sujet de sa neutralité bienveillante à l'égard des Puissances de l'Entente. Et parmi les témoignages de cette neutralité bienveillante qu'il a récemment donnés, il y en a eu de très précieux, tels que la remise de l'armée sur le pied de paix et le transport, qu'on est en train d'exécuter, du IIIe et du IVe corps d'armée, de même que de la XVIe division, dans les garnisons du Péloponèse. Il n'en est pas moins vrai que la livraison du fort de Ruppel et de Cavalla aux Bulgares et surtout l'abandon de l'important matériel de guerre qui s'y trouvait ont déterminé au profit des ennemis de l'Entente une rupture d'équilibre d'une importance considérable.

« Le gouvernement français, soucieux de faire rétablir cet équilibre et prenant soin de mettre à la disposition du commandant en chef de l'armée d'Orient un surplus équivalent de matériel, a décidé de demander au gouvernement grec la livraison de tout le matériel de guerre qui lui reste et que la remise de l'armée sur le pied de paix a rendu pour lui inutile.

« J'ai donc reçu de mon gouvernement l'ordre de réclamer au gouvernement grec 16 batteries de campagne avec 1 000 obus pour chaque canon, 16 batteries de montagne avec également 1 000 obus pour chaque canon, 40 000 fusils Mannlicher avec 220 cartouches pour chaque fusil, 140 mitrailleuses avec un nombre analogue de cartouches, enfin 50 automobiles de transport.

« Dans une note récente, relative à la flotte légère, j'ai porté à la connaissance du gouvernement grec que j'avais le mandat nécessaire pour lui offrir une juste indemnité, en compensation des livraisons effectuées; mais aucune réponse ne me fut donnée à cette proposition.

« J'ai l'honneur de vous assurer par ma présente note que le gouvernement français serait encore disposé, pour ce qui est du matériel de guerre qui nous serait livré, à offrir un dédommagement équitable, ou bien assumer l'obligation de livrer en retour, après la fin des hostilités, un matériel semblable en parfait état.

« Comme les événemens actuels donnent à la présente demande un caractère d'urgente nécessité qui ne saurait vous échapper, le gouvernement français exige qu'en témoignage de la bonne volonté du gouvernement grec, dix batteries de montagne me soient immédiatement livrées, le reste du matériel

devant m'être remis plus tard, dans le plus bref délai possible.

« Le matériel devra être déposé à la gare du chemin de fer de Thessalie à Athènes, d'où il sera transporté à Salonique par nos propres soins, et j'exige qu'un officier, désigné par le ministère, me soit envoyé pour régler les détails de l'exécution de ces mesures.

« Agréez, etc.

« DARTIGE DU FOURNET. »

A cette note de l'amiral français, M. Lambros, président du Conseil de Grèce, répondit par la note suivante :

Athènes, le 8-21 novembre 1916.

« Monsieur l'amiral,

« J'ai reçu votre lettre du 3-16 novembre, par laquelle vous me communiquiez qu'à la suite de la livraison du fort de Ruppel et de Cavalla aux Bulgares et surtout de l'abandon du matériel de guerre qui s'y trouvait, il y eut au profit des ennemis de l'Entente une rupture d'équilibre d'une importance considérable et que, pour rétablir cet équilibre, vous avez reçu de votre gouvernement l'ordre de demander au gouvernement grec 16 batteries de campagne avec 1 000 obus pour chaque canon, 16 batteries de montagne avec également 1 000 obus pour chaque canon, 40 000 fusils Mannlicher avec 220 cartouches pour chaque fusil, 140 mitrailleuses avec un nombre analogue de cartouches, enfin 50 automobiles de transport.

« Vous avez bien voulu ajouter que le gouvernement français serait disposé, pour ce qui est du matériel de guerre qui serait livré, à offrir un dédommagement équitable ou bien à assumer l'obligation de livrer en retour, après la fin des hostilités, un matériel semblable en parfait état.

« Sans vouloir vous exposer les détails des circonstances qui ont obligé le gouvernement grec à ne pas s'opposer par la force à l'occupation par les Puissances centrales des forts en question et à la prise du matériel de guerre qui s'y trouvait, je me bornerai à porter à votre connaissance que le gouvernement grec alors au pouvoir ne pouvait observer d'autre attitude sans sortir de la neutralité; qu'il a formulé des protestations catégoriques et qu'il communiqua à temps aux gouvernemens de l'Entente le contenu de ces protestations et son propre point de vue sur la question.

« Et, en ce qui concerne l'équilibre des Puissances, je puis vous assurer que les renseignemens que vous avez à ce sujet ne sont pas exacts. Ainsi que vous pourrez vous en assurer par le tableau ci-joint, les autorités navales et militaires de l'Entente ont en leur posssesion un total de 191 canons grecs de divers calibres dont la plupart à tir rapide et de modèle récent, alors que les armées des Germano-Bulgares n'en détiennent que 124, et dont la plupart sont de vieux modèle et devenus inutilisables. Vous possédez également un nombre de mitrailleuses et de fusils grecs supérieur à celui que possèdent vos ennemis.

« Après l'attitude de conciliation dont a témoigné le gouvernement grec depuis son arrivée au pouvoir et après les preuves qu'il vous en a données, en s'efforçant de régler amicalement les questions qui faisaient l'objet des lettres qu'en plusieurs occasions vous lui avez adressées, il avait le droit d'espérer que dans l'avenir ne lui seraient pas soumises des exigences que leur nature même rend inacceptables.

« En cédant en effet son matériel de guerre avec ou sans compensation, le gouvernement grec se livrerait à une si flagrante violation de la neutralité de la Grèce que l'Entente a reconnue, que les Empires centraux, lesquels ont déjà protesté avec force contre la prise de la flotte légère grecque, considéreraient sans doute son acte comme un acte d'hostilité à leur égard. Et, d'autre part, l'opinion publique du pays, qui se manifeste sans cesse sur la présente question, ne tolérerait pas de voir la Grèce démunie de ses armes et dans l'impossibilité de défendre ses intérêts vitaux si dans l'avenir ils venaient à être mis en danger.

« Pour ces raisons, monsieur l'amiral, je me trouve obligé, au nom du gouvernement grec, d'opposer à votre demande datée du 3-16 novembre un refus tout à fait catégorique, bien que je garde l'espoir que vous en reconnaîtrez le bien fondé.

« Agréez, etc.

« SPYRIDON LAMBROS. »

L'amiral Dartige du Fournet répondit à cette note par un ultimatum. Mais, avant de donner le texte de ce document, il convient de remarquer que des 191 canons qui, suivant la note de M. Lambros, sont entre les mains des Alliés, un nombre insignifiant est utilisable, car ce sont pour la plupart des canons

de la flotte grecque, que l'Entente ne saurait employer. Les Germano-Bulgares ont, en revanche, en leur possession, de l'aveu même du gouvernement royal, 124 canons grecs qui, contrairement à ce qu'affirme M. Lambros, ne sont point d'ancien système, la Grèce n'ayant eu en sa possession, depuis le début de la guerre européenne, aucun canon de vieux modèle. La preuve en fut donnée par les Bulgares eux-mêmes : leur armée utilisa ces canons contre les Serbes qui, en ayant pris un certain nombre au cours des combats de Kaimmaktchalan et de Tchouka, furent à même de constater qu'ils étaient de modèle tout récent.

Ajoutons une autre remarque : pour ceux qui sont au courant de la situation en Grèce, telle qu'elle était alors, il ne peut y avoir aucun doute que le refus de M. Lambros ne fut dicté ni par la crainte d'exciter l'opinion publique, ni par la moindre considération d'honneur ou de dignité, mais par la simple appréhension, — tout à fait injustifiée du reste, — que le matériel demandé ne fût livré au gouvernement de Salonique. Si le Roi n'eût été dominé par cette inquiétude et s'il n'avait eu la crainte que ce matériel fût utilisé contre ses amis, les Germano-Bulgares, il n'aurait eu aucune raison avouable pour refuser ce que l'amiral français lui réclamait, étant donné qu'il avait, à plus d'une reprise, publiquement et solennellement manifesté sa décision de ne pas se départir de la neutralité. Ces manifestations étaient-elles sincères? C'est ce dont il est permis de douter. Le projet d'attaquer le flanc de l'armée du général Sarrail n'était-il pas depuis longtemps caressé par l'état-major royal? Et n'est-il pas certain que la défaite de la Roumanie et l'espoir que l'Allemagne pourrait attaquer le front macédonien avaient encouragé les royalistes d'Athènes dans leur plan d'action militaire contre les Alliés, en vue de « libérer la Macédoine des vénizélistes? »

La réponse de l'amiral français ne tarda pas du reste à être remise au gouvernement du roi Constantin. Les choses, dénaturées par le premier ministre grec, y sont mises au point. Nous nous abstenons donc de pousser plus loin la critique du document grec, et nous nous bornons à reproduire la seconde note de l'amiral. La voici :

A bord de la *Provence*. Le 11/24 novembre 1916.

A Monsieur le Président du Conseil, Athènes.

« Monsieur le Président,

« Par votre lettre du 9/22 novembre, vous m'exposez, en réponse à ma lettre du 3/16 novembre, l'état comparatif du matériel de guerre qui appartient à la Grèce et qui est actuellement en la possession des forces de terre ou de mer soit des Puissances de l'Entente, soit des Puissances centrales. — Après m'avoir rappelé l'attitude de conciliation que le gouvernement dont vous êtes le président a montrée depuis qu'il est au pouvoir, vous me faites connaître que, néanmoins, ce gouvernement oppose le refus le plus catégorique à la demande du gouvernement français. Vous assurez que l'acceptation de cette demande constituerait une flagrante violation de la neutralité de la Grèce et que l'opinion publique du pays ne tolérerait pas de voir l'armée démunie de ses armes et mise dans l'impossibilité de défendre ses intérêts vitaux si jamais dans l'avenir ils venaient à être mis en danger. Vous exprimez enfin l'espoir que je reconnaîtrai le bien fondé du refus du gouvernement royal grec.

« Je suis d'accord avec vous quand vous dites que le gouvernement royal grec a récemment montré en plusieurs occasions son esprit de conciliation et vous savez que je suis, moi aussi, inspiré du plus vif désir de dissiper tout malentendu entre nous. Je suis cependant obligé de faire observer que le refus catégorique que vous opposez aux demandes du gouvernement français n'est pas inspiré de la neutralité bienveillante, dont le gouvernement royal grec a toujours donné l'assurance et dont il avait l'occasion de donner la preuve.

« Je peux difficilement admettre, d'un autre côté, que l'opinion publique d'un pays aussi éclairé que la Grèce regarde comme intolérable l'idée de céder aux Puissances, auxquelles il affirme sa neutralité bienveillante, une quantité d'armes et de munitions qui se trouve, non pas entre les mains de son armée, mais dans ses dépôts, complètement inutilisées. L'Entente n'a nullement l'intention de désarmer le pays et de l'empêcher de défendre ses intérêts vitaux. Il y a, sur ce point, une certaine confusion, qu'une partie de la presse et des gouvernans grecs

veut créer, bien que la question soit extrêmement claire. Tout à fait différentes étaient les conditions dans lesquelles les Bulgares, envers lesquels la Grèce ne promettait de garder qu'une pure et simple neutralité, ont capturé à Cavalla le matériel en même temps que les troupes. Et la protestation que le gouvernement royal grec a formulée ne constitue nullement pour l'Entente une satisfaction suffisante.

« Si elle était mieux éclairée, l'opinion publique de la Grèce se serait sans doute rendu compte que cette cession de matériel aux Alliés n'a rien qui puisse porter atteinte au patriotisme le plus loyaliste, ni aux règles de droit international.

« Ces armes sont destinées à combattre pour la libération d'un territoire arrosé par le plus noble sang grec. Elles n'ont pas leur place au fond d'un dépôt, mais sur les fronts de Monastir et de Macédoine, où se joue en ce moment le sort de tous les États balkaniques sans exception, belligérans et neutres. Voilà ce que vous devez répéter à ceux qui aiment leur patrie, à ceux qui n'ont comme seul idéal que la grandeur de l'Hellénisme, — grandeur dont les Puissances protectrices se préoccupent plus que tout autre.

« Les ordres supérieurs, en vertu desquels j'agis, sont de ceux qui n'offrent pas de terrain à une longue discussion. Me référant donc à ma note précitée du 3-16 novembre, j'ai l'honneur d'assurer le gouvernement royal grec que, comme preuve de sa bonne volonté, j'exige dix batteries de montagne pour le 1er décembre (n. s.) au plus tard, — la date de la livraison du matériel restant ne pouvant pas dépasser le 16 décembre (n. s.).

« Si je ne reçois pas satisfaction, je me trouverai obligé de prendre, à partir du 1er décembre, toutes les mesures que la situation exigerait.

« Agréez, etc.

« Dartige du Fournet. »

Cette note ne fut remise qu'à quatre heures du soir, le 24 novembre. Néanmoins, depuis le matin, les milieux officiels grecs pressentaient aussi bien le contenu de la note que l'imminence de son envoi. Aussi une animation particulière régna-t-elle pendant tout l'après-midi et même la matinée de ce jour. A onze heures, entretien du Roi avec M. Lambros. A midi,

longue audience accordée par le souverain au général Kallaris, commandant des troupes qui, une semaine plus tard, devaient attaquer les Alliés. A quinze heures, long conseil de guerre auquel prirent part le général Kallaris, le général Yannakitsas, le commandant de la division d'Athènes, le commandant de la place d'Athènes et le chef d'état-major colonel Stratigos. On se concerta sur les moyens propres à l'exécution des ordres donnés par le Roi au général Kallaris. A seize heures trente, après la remise de la note de l'amiral, nouveau conseil de guerre, cette fois réuni au palais sous la présidence du Roi. M. Lambros, les généraux Kallaris, Yannakitsas, Sotilis et le colonel Stratigos y prirent, de concert avec le souverain, des résolutions qui furent sanctionnées dans un conseil des ministres ultérieur. A l'issue de ce conseil, les ministres déclarèrent à la presse (voyez *Athinai*, journal indépendant et antivenizéliste du 12/25 novembre) que l' « opinion qui prédomina fut que le gouvernement devrait maintenir son point de vue initial sur la livraison des armes... »

Dans la soirée du 24 et pendant toutes les journées suivantes, le général Dousmanis, le colonel Metaxas, MM. Roufos et Streit, bref, tous les conseillers intimes du Roi, dont la germanophilie acharnée est bien connue, se trouvent presque tout le temps au Palais. Un mouvement analogue est remarqué au ministère de la Guerre, où les agens militaires de Constantin tiennent conseils sur conseils, à la nouvelle annexe du Bureau de propagande du baron von Schenk, actuellement dirigé par MM. Esslin, Baltaggi et Pesmadjoglou. Enfin, des réunions secrètes ont lieu dans la maison de l'ancien maire Mercouris, d'où sont expédiées les instructions nécessaires destinées aux réservistes, dont les chefs tiennent leur quartier général dans les cafés de la place de la Concorde.

Dans tous ces lieux de réunion, officiels et officieux, et aussi dans les maisons mal famées, maisons de jeu et autres endroits de même genre où M. Gounaris était en train de recruter des cadres pour les bandes dont on avait décidé l'organisation, — on préparait l'attentat du 1er décembre et l'anéantissement du vénizélisme (1).

(1) Tous ces détails furent aussi enregistrés par le correspondant de la *Birjéwya Védomosti* dans son récit paru dans la *Makedonia* de Salonique et reproduit dans le *Figaro* (15 janvier) et *l'Homme Enchaîné* (16 janvier).

Pour que ce double but fût atteint, il fallait cependant endormir et induire en erreur sur les intentions gouvernementales aussi bien la diplomatie alliée et l'amiral français, que la population athénienne, qui dans sa grande majorité est francophile et vénizéliste.

Une tactique faite de duplicité et d'hypocrisie fut donc adoptée. Pour stimuler le zèle de leurs agens, les germanophiles d'Athènes faisaient courir le bruit que l'Entente n'avait d'autre but, en demandant le désarmement de la Grèce, que de détrôner le Roi, après lui avoir enlevé tout moyen de défense, et de lui substituer M. Venizelos. On convoquait en même temps les réservistes et l'on communiquait officiellement que le but de cette convocation était de les militariser et de les enfermer dans les casernes pour les mettre hors d'état de troubler l'ordre. La presse aux gages de l'Allemagne annonçait d'autre part que quatre membres du Parquet seraient placés nuit et jour, à tour de rôle, à l'intérieur de deux brasseries très fréquentées de la capitale, où tout citoyen pourrait soi-disant se présenter et dénoncer l'agression ou la menace dont il aurait été l'objet de la part d'un réserviste. Alors que cet avis ne constituait qu'un piège de plus tendu aux venizélistes, qui, libérés de toute crainte, seraient dissuadés de prendre des mesures de précaution, M. Gounaris et ses amis tenaient conseil à l'hôtel des Touristes, où habite ce politicien, et rédigeaient les listes de proscriptions (1).

Quant à la ligne de conduite des milieux officiels vis-à-vis des diplomates de l'Entente et notamment de l'amiral Dartige du Fournet, entre les mains duquel avait été remise toute la négociation touchant la livraison des armes et des munitions, elle fut la suivante. L'initiative de la proposition relative à la livraison de ce matériel à l'Entente étant, — comme nous l'avons déjà dit plus haut en parlant des mobiles qui l'inspirèrent, — due au roi Constantin, c'est à lui qu'appartenait, selon l'accord intervenu, le soin de choisir les conditions dans lesquelles l'affaire serait réglée. Il demanda en conséquence à l'amiral que celui-ci fît semblant d'exercer une pression mili-

(1) Ces détails furent aussi donnés par le collaborateur et ancien ministre de M. Venizelos, M. Repoulis, dans la conférence qu'il fit à Salonique, le 15/28 décembre, pour rendre compte de la mission d'enquête qui lui avait été confiée, et pour laquelle il s'était rendu au Pirée.

taire sur son gouvernement, ce qui permettrait à la Grèce, — toujours selon les dires du Roi, — de répondre aux protestations que l'Allemagne ne manquerait pas de soulever en lui montrant qu'elle avait eu la main forcée et que sa soumission ne devait être attribuée qu'à la force.

Le corps de débarquement, fort de 3 000 hommes environ, par lequel l'amiral ferait appuyer son ultimatum, n'aurait donc à jouer qu'un rôle de pure figuration. M. Guillemin, ministre de France à Athènes, confirmait lui-même, tout dernièrement, ce point en déclarant au correspondant du *Chicago Daily News* à Athènes que ce corps « n'était nullement organisé en vue de faire face à une opposition active et armée, » que « de plus, l'amiral avait averti le Roi de l'itinéraire de ses troupes et de l'effectif de ce détachement, » bref, que, « dans l'esprit du commandant en chef de la flotte, ce corps de débarquement constituait une simple démonstration (1). »

La journée du 30 novembre apporta cependant une sensible modification à la situation. On apprenait en effet qu'au cours du conseil de la Couronne tenu au palais la veille et auquel MM. Scouloudis et Gounaris, les pires ennemis de l'Entente en Grèce, n'avaient pas manqué d'assister, on avait, parmi les autres conséquences possibles du refus grec d'accéder aux demandes de l'amiral, envisagé l'hypothèse de la déposition éventuelle du Roi. Cette considérationn 'avait nullement modifié la résolution prise de repousser catégoriquement les demandes de l'amiral. On recevait également des nouvelles alarmantes de la province. Pour apprécier l'importance de ces nouvelles, il faut d'abord rappeler qu'entre autres mesures de précaution, les Alliés avaient demandé, une vingtaine de jours auparavant, le transfert au Péloponèse et dans d'autres localités de la Vieille-Grèce d'une partie des troupes et du matériel de guerre se trouvant en Thessalie. Le gouvernement royal avait acquiescé sans difficulté à cette demande. Or, on apprenait, le 30 novembre, que cet acquiescement n'était qu'apparent. Des soulèvemens avaient éclaté à Larissa, à Pharsala, à Trikkala et à Lamia; cela, bien entendu, à l'instigation des germanophiles. Les trains transportant les troupes et le matériel avaient été attaqués et le déplacement demandé par l'Entente empêché (2). Des corres-

(1) Cette interview a paru dans *le Figaro* du 26 janvier dernier.

(2) Ce prétendu soulèvement avait été décidé à Athènes au cours de deux

pondances postales reçues d'Athènes et datées du 28 de ce mois annonçaient, il est vrai, déjà, ce que tout le monde se répétait à Athènes, à savoir que les troupes avaient reçu l'ordre de s'opposer par la violence à tout débarquement des Alliés et de tirer impitoyablement contre les contingens qui auraient débarqué. Mais personne, — sauf les royalistes initiés, naturellement, — ne croyait dans son for intérieur que le Roi et le gouvernement auraient l'audace de mettre à exécution ce projet insensé. Ce ne fut que le 30, la veille du débarquement, qu'un vent violent de pessimisme se mit à souffler. Plusieurs indices commençaient en effet à faire craindre que « quand même quelque chose se passerait. »

II

Quels étaient ces indices et quelle était, à cette date décisive, la vraie situation?

Dès la nuit du 29 au 30 de nombreux réservistes affluèrent dans la capitale, venus de plusieurs points de la Grèce, notamment de Patras, de Corinthe, de Chalcis et des villages de l'Attique. Aussitôt arrivés à Athènes, ils recevaient des cartes rouges les invitant à se rendre à la maison de Mercouris où leur seraient délivrées les cartes d'identité en vertu desquelles des fusils leur seraient donnés. Ils se promenaient ensuite, insolens et farouches, à travers les rues de la ville, habillés en civils, portant la casquette militaire, ceints de cartouchières, le fusil à l'épaule et tenant sous le bras un paquet où était enveloppé leur uniforme militaire. Ce dernier fait indique bien que ce n'était pas en tant que bandes irrégulières, mais en tant que soldats individuellement mobilisés que tous ces hommes devaient participer aux événemens qu'ils avaient reçu la mission de provoquer.

réunions secrètes qui furent tenues le 23 et le 25 novembre entre des officiers de l'état-major et des politiciens germanophiles. Au cours de la première réunion. M. Gounaris, qui naturellement y assistait, avait désapprouvé l'idée d'un tel mouvement, craignant les conséquences que cela entraînerait. Cette attitude du chef des germanophiles permit que le transport de trois batteries se fît sans difficulté. Mais, au cours de la séance du surlendemain, M. Gounaris craignant que le mécontentement que son attitude de l'avant-veille avait provoqué dans les milieux germanophiles n'augmentât, se rangea à l'opinion de ses collègues L'arrêt du transfert des troupes et du matériel de guerre fut ainsi décidé à l'unanimité et devint, dès les jours suivans, effectif et complet.

Leur qualité officielle ne les empêcha cependant pas de se livrer, dès le premier jour de leur incorporation, à des démonstrations provocantes. Ils affichaient avec insolence leurs opinions politiques, déchiraient les journaux venizélistes collés sur les murs des maisons, pénétraient par groupes dans les milieux publics fréquentés par les libéraux qu'ils repéraient, ou bien se tenaient aux carrefours des rues, pour mieux suivre des yeux tout citoyen suspect de venizélisme. Enfin, une fois réunis dans les casernes, ils recevaient la visite de personnages officiels, venus pour stimuler leur enthousiasme et pour leur donner la consigne que pas un seul soldat étranger ne devait rester vivant le lendemain.

Ces indices significatifs inquiétèrent au plus haut point les ministres alliés et l'amiral français. Inquiétude d'autant plus légitime que ce même jour, — le 30 novembre, — paraissait dans le *Journal officiel* un décret royal autorisant les enrôlemens volontaires dans l'armée active et sanctionnant ainsi les appels individuels dont les réservistes avaient été l'objet.

L'émotion de l'amiral Dartige du Fournet fut cependant un peu diminuée par une déclaration écrite faite par le maréchal de la cour du Roi, M. Mercati, au nom du souverain lui-même, affirmant qu'en tout cas l'ordre ne serait pas troublé. Cette promesse détermina l'amiral à publier un communiqué, à l'adresse du peuple, affirmant que l'ordre serait maintenu et qu'on n'avait rien à redouter. Le calme fut ainsi rétabli parmi la population paisible, péniblement impressionnée par tout ce qu'elle voyait dans les rues et aussi par les menaces mystérieuses que les policiers et agens divers faisaient planer sur elle en traçant des croix, des cercles et autres signes rouges sur les portes de tous les magasins ou maisons appartenant à des venizélistes. Ces inscriptions étaient destinées à guider l'armée au moment de l'agression contre les citoyens fidèles au programme ententophile et patriotique de M. Venizelos.

Les diplomates alliés n'étaient pas moins inquiets que la foule, en voyant la tournure que prenaient les événemens. M. Guillemin en témoigne dans l'interview que nous avons déjà citée. « La veille du jour fatal, déclare-t-il, nous étions moins optimistes. Nous avions été témoins de faits inattendus qui montraient qu'un sentiment hostile se développait parmi les réservistes. » Les trois ministres adressèrent donc au roi

Constantin une question au sujet du caractère du décret royal du 30 novembre, dont il a été précédemment question. Le gouvernement leur donna l'explication couramment offerte par les journaux, à savoir que cette mesure ne visait qu'au maintien de l'ordre, et que le calme serait d'autant mieux assuré que les réservistes ne pourraient plus agir en tant qu'individus groupés en associations, mais seraient à la disposition du gouvernement et deviendraient des soldats réguliers.

Ces explications furent loin de tranquilliser tous les milieux officiels. Quoi qu'il en soit, le 30 novembre au soir, il restait convenu entre le roi Constantin et l'amiral français :

1° Que le gouvernement royal repoussait officiellement les demandes de l'Entente, relatives à la livraison des armes et du matériel (1);

2° Que, néanmoins, les troupes grecques ne tireraient, en aucun cas, les premières contre les Alliés;

3° Que l'ordre serait maintenu dans la ville;

4° Que, dans ces conditions, les Alliés ne chercheraient pas à imposer leurs exigences par la violence, mais se borneraient à exercer une pression par des moyens d'ordre exclusivement politique et économique;

5° Que l'envoi de détachemens de marins alliés à Athènes n'aurait d'autre objectif que de renforcer les contingens déjà précédemment débarqués depuis des mois et d'assurer ainsi le maintien de l'ordre d'une manière plus certaine.

Aux premières heures de la nuit du 30 novembre au 1er décembre, des contingens alliés, uniquement composés de fusiliers marins, débarquèrent au Pirée. Leur force numérique totale ne dépassait pas 2500 hommes. Les trois quarts étaient français; le reste anglais et italien. Cette force était accompagnée d'une section de mitrailleuses et de quelques détachemens de cyclistes. Pendant qu'elle se dirigeait vers Athènes, la musique du vaisseau-amiral français débarquée, elle aussi, sur l'ordre de l'amiral, au Pirée, jouait dans un des squares du port. Elle continua même à jouer après que les combats furent engagés entre les détachemens marchant vers Athènes et les troupes du Roi.

(1) L'amiral n'en fut officiellement et définitivement averti que le 30 novembre à sept heures du soir, par l'entremise de M. Mercati, maréchal de la cour du Roi. Mais depuis l'avant-veille il ne pouvait douter que la réponse du Roi à son ultimatum du 24 novembre ne dût constituer un refus.

Ces détachemens furent répartis en trois colonnes. La première s'engagea dans la route Athènes-le Pirée. La seconde suivit la voie menant du Nouveau-Phalère à Athènes, parallèlement à la ligne du chemin de fer électrique. La troisième prit l'avenue Syngros qui commence entre le Vieux et le Nouveau-Phalère et se termine juste devant le temple de Jupiter en face du parc de Zappion. Ces trois colonnes avançaient en ordre de marche. Leur avance n'était pas protégée par les navires de guerre. Une petite escadre, composée de trois contre-torpilleurs français, ne vint appareiller dans les eaux du Vieux et du Nouveau-Phalère que tard dans la matinée du 1er décembre, vers dix heures.

En attendant, s'opérait la concentration des troupes royales grecques. De nombreux détachemens appartenant aux régimens d'infanterie de la 2e division d'Athènes (1er, 7e et 34e régiment) se déployèrent tout au long des collines qui s'étendent à l'Est de la poudrerie Maltsiniotis, vers l'ancien cimetière et vers les hauteurs de Philopappos et de Pnyx, — là où se tenaient dans l'antiquité les assemblées politiques des Athéniens. L'armée grecque occupant la crête de ces collines dominait les routes menant de Phalère à Athènes et dans lesquelles la seconde et la troisième colonnes alliées s'étaient engagées. Quant à la première colonne, qui devait prendre la route le Pirée-Athènes, elle allait trouver devant elle un détachement de fusiliers marins grecs avec, à sa tête, le capitaine de vaisseau Mavromichalis, — descendant de celui qui assassina en 1831 Capodistria, le premier homme d'État, Hellène d'ailleurs, que les Puissances protectrices envoyèrent en Grèce pour organiser le pays. La troisième colonne allait aussi se heurter à des détachemens d'infanterie et de génie, qui occupaient les environs de la caserne Rouf, alors que le contingent Mavromichalis occupait, à travers la route le Pirée-Athènes, le temple de Thésée.

La force totale de ces troupes par lesquelles le Roi comptait repousser les Alliés s'élevait à 4 000 hommes environ. Tous ces détachemens étaient munis de mitrailleuses et de fusils Mannlicher. Une batterie d'artillerie de montagne avait été, d'autre part, installée et dissimulée dans le petit bois de la colline Ardittos, dominant ainsi toute la région qui s'étend entre Athènes et les deux Phalères.

Cette répartition des troupes royales fut effectuée dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre. L'opération avait com-

mencé à minuit et s'était terminée avant le lever du jour, de façon que personne ne pût s'en apercevoir. En même temps, une triple ligne de soldats avait été disposée autour du palais du Roi, et un bataillon d'infanterie aux effectifs complets avait pris position autour du Zappion où se trouvait un contingent de fusiliers marins français débarqué depuis quelque temps à Athènes. Les points derrière lesquels ce bataillon grec se dissimulait avaient été choisis de manière qu'au premier signal, le bâtiment du Zappion fût cerné et toutes les issues tenues.

Dans l'intérieur de la capitale de fortes patrouilles de fusiliers marins, de fantassins et de cavaliers grecs circulaient, dès les premières heures de la matinée du 1er décembre.

En somme, sans compter la gendarmerie qui était tout entière en branle sous le commandement du major Caragounis, 8 à 9000 hommes se trouvaient mis sur pied de guerre et concentrés sur des positions stratégiques, rien qu'à Athènes et au Sud de cette ville. C'était la 2e division dans son entier. Mais cette division n'était pas la seule force que le Roi se proposât de lancer contre les Alliés. Au Nord d'Athènes, sur la ligne Tourcovounia-Maroussi-Menidi-Hassia, une division de réserve, — la 11e, — avait été installée, avec une certaine quantité d'artillerie. Et derrière cette ligne, dans la région de Thèbes et de Livadie, une seconde force de réserve avait été concentrée : elle se composait de la 13e division de Chalcis, transportée de l'île d'Eubée entre le 25 et le 29 novembre et comprenait trois régimens complets d'infanterie et un régiment d'artillerie.

Les troupes de la région militaire d'Athènes étaient placées sous le commandement du général Kallaris, commandant du 2e corps d'armée. Le rôle de ce général, pendant les deux guerres balkaniques, avait été brillant. Il serait absurde de le taire. Au contraire, si nous le rappelons, c'est pour montrer combien habile et combien dangereuse fut la propagande allemande, qui parvint à intoxiquer même certains élémens jusque là parfaitement sains de la Grèce, en exploitant leur loyalisme et en leur enlevant, — par une campagne systématique de mensonges et de dénigrement à laquelle l'Entente ne voulut pas répondre avec force et méthode, bien qu'elle eût pour elle le droit et la vérité, — la possibilité de discerner clairement les intérêts supérieurs de leur pays et de sacrifier leur fidélité à la

personne du Roi sur l'autel de la patrie, perfidement menacée par ses pires ennemis.

Les troupes de la défense active, — c'est l'appellation qui leur fut donnée par les royalistes, — étaient, d'autre part, commandées par le général Papoulas. L'activité de ce dernier avait été des plus malfaisantes pendant toute l'année 1916. Avant d'être rappelé à Athènes et mis à la tête de la 2e division, il exerçait le commandement d'une division en Épire. Il s'y était distingué par sa fureur antivénizéliste, qui l'avait poussé à organiser des bandes destinées à terroriser la population et à empêcher coûte que coûte leur adhésion, ainsi que l'adhésion des officiers et des troupes, au mouvement national de Salonique. Quand il fut rappelé à Athènes, il se plaça à la tête d'une Ligue d'officiers unis dans la résolution de lutter avec la dernière vigueur pour défendre le souverain, dont, l'Allemagne les en avait convaincus, la vie et la couronne étaient mises en danger par l'Entente, d'accord avec M. Venizelos. Quant au commandant des fusiliers marins grecs, c'était le capitaine de vaisseau Typaldos. Il comptait jadis parmi les rares officiers antiroyalistes de la marine hellénique. Ce fut toujours un exalté, qui, lors du *pronunciamiento* militaire de 1909, faillit provoquer un véritable conflit armé à l'intérieur même de la marine grecque. Son royalisme actuel, contrastant si singulièrement avec ses sentimens d'il y a de cela sept ou huit ans, suffit pour faire apprécier son caractère.

Il était dix heures du matin, lorsque, le 1er décembre, les colonnes des détachemens alliés en route vers Athènes se heurtèrent aux troupes du Roi. En même temps, l'amiral du Fournet, comptant sur l'issue pacifique de l'affaire, arrivait en personne au Zappion.

Il est incontestable que ce fut par surprise que l'armée royale attaqua en ce moment les contingens alliés. Ceux-ci avançaient sans aucun soupçon de ce qui les attendait. Les premiers coups de feu furent tirés, contre la colonne qui venait par la route du Pirée, par les troupes grecques postées près de la caserne de Rouf. Cette colonne était uniquement composée de Français, et ceux-ci marchaient en rangs tellement serrés que leurs pertes furent lourdes dès le premier contact. Le premier instant de surprise passé, les assaillis se déployèrent en tirailleurs et se dissimulèrent derrière les

moindres accidens de terrain, de manière que, ainsi abrités, ils pussent répondre au feu à volonté qui les prenait pour cible par un feu non moins nourri. Les mitrailleuses furent mises aussitôt en action, et un combat d'infanterie, en bonne et due règle, fut engagé.

La seconde colonne se trouvait à proximité du temple de Thésée et du monument de Philopappos, lorsqu'elle essuya, elle aussi, le feu des troupes royales. M. Guillemin rapporte que les soldats français qui en faisaient partie étaient en train de prendre leur déjeuner, quand on fit feu sur eux. Toujours est-il que le combat ne tarda pas à s'engager, dans des conditions analogues, dans ces glorieux parages. (La hauteur de Philopappos se trouve, en effet, à quelques centaines de mètres à peine de la colline de l'Acropole.) Il en fut de même, presque simultanément, pour la troisième colonne, qui dut accepter le combat avec un autre groupe de l'armée de Constantin. Vers onze heures et demie, la bataille faisait rage sur toute la ligne. Elle prit une intensité toute particulière près de la hauteur de Philopappos.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, cependant, l'artillerie avait gardé le silence. Mais à cette heure la batterie placée sur la hauteur d'Ardittos ouvrit le feu sur le contingent français du Zappion et sur l'amiral français lui-même qui s'y trouvait depuis le matin. C'était le signal de l'attaque en règle du Zappion. Les mitrailleuses furent braquées contre le bâtiment et les fantassins du Roi qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient depuis la nuit choisi leurs abris à proximité des issues du parc, pour mieux cerner et mettre hors de combat les Français, se mirent à exécuter leur plan, secondés aussi par les troupes postées derrière la grille du jardin royal. (Ce jardin n'est séparé en effet que par cette grille du parc de Zappion, auquel il confine sur une longueur d'environ 600 mètres.)

En entendant les coups de canon tirés contre le Zappion, le ministre de France, M. Guillemin, et ses collègues de Grande-Bretagne et de Russie, sir Francis Elliot et M. Demidoff, se rendent en hâte au Palais royal. Il était exactement quatre heures trois quarts lorsqu'ils furent reçus par le Roi. En ce moment même, les trois contre-torpilleurs français, avertis de l'attaque dirigée à coups de canon contre le Zappion, ouvraient eux aussi le feu, avec leurs canons de 50,5. Leur action ne se poursuivit pas au delà de six heures du soir. Pendant ces soixante-quinze minutes

ils tirèrent du reste à peine 30 à 40 coups dirigés pour la plupart sur les hauteurs d'Ardittos et de Philopappos. M. Guillemin donne à ce sujet les détails complémentaires suivants : « Comme nous entrions dans l'enceinte du palais, des obus arrivaient dans le jardin du palais, lequel est assez voisin de la colline du stadium (l'Ardittos). La plupart de ces obus arrivant dans une terre molle, n'ont pas fait explosion, et il semble que des obus de rupture aient été à dessein employés au lieu de shrapnells, de façon à épargner la population et à rappeler aux Grecs qui tiraient sur nos troupes la présence de la flotte. »

La conversation qu'eurent les ministres alliés avec le roi Constantin au moment où ce bombardement purement démonstratif était effectué, est trop intéressante pour que nous n'en empruntions pas le récit à l'interview, maintes fois déjà citée, du ministre de France :

« Nous trouvâmes le Roi tout à fait calme, raconte M. Guillemin. Il nous parla tantôt en français, tantôt en anglais. Nous lui rappelâmes qu'à midi déjà, il s'était déclaré prêt à livrer six batteries sur les dix que réclamait l'amiral. Nous lui demandâmes pourquoi l'amiral n'avait pas été informé officiellement de cela et pourquoi les Grecs avaient délibérément ouvert le feu sur le Zappion, alors que l'amiral et les soldats français se trouvaient à l'intérieur de l'édifice.

« — Mais, dit le Roi, il faut vous souvenir que je ne suis pas l'Empereur de Chine mais un monarque constitutionnel, et qu'il me faut communiquer avec mon gouvernement.

« A quoi nous répondîmes :

« — Sire, combien de fois ne nous avez-vous pas dit à nous-mêmes et à tout le monde que vous « commandiez » la partie et que toutes vos décisions seraient exécutées?

« — Oh! repartit le Roi, c'était en d'autres temps. Il n'en est plus ainsi pour le moment.

« Pendant notre entretien, un gros obus fit explosion près de la fenêtre, au dehors, et notre conférence se trouva tout à coup presque arrêtée. A la fin cependant le Roi nous promit de nous faire donner, le soir même, une réponse définitive par le premier ministre, touchant les six batteries, et de donner aux troupes grecques l'ordre de cesser le feu tout de suite, si l'amiral voulait bien en faire autant. »

Il faut cependant ajouter que le Roi n'exécuta pas plus ce

nouvel engagement qu'il n'avait exécuté ses engagemens antérieurs. Il ne donna pas tout de suite l'ordre de cesser le feu, prétextant qu'il devait au préalable avoir la promesse de l'amiral du Fournet que la flotte française ferait de même. Aussi, pendant que le ministre de France accompagné d'un aide de camp du Roi se dirigeait vers le Zappion et pénétrait dans l'enceinte du bâtiment, les troupes grecques faisaient-elles de plus en plus étroitement le siège de ce bâtiment où l'amiral et trois cents hommes étaient virtuellement cernés. M. Guillemin affronta le danger évident auquel il exposait sa vie, avec un courage auquel nous sommes heureux de pouvoir rendre un hommage tout aussi chaleureux que celui que nous lui adressons, en tant que Grec, pour la haute clairvoyance avec laquelle il traita depuis l'été 1915 l'affaire hellénique. Il pénétra au Zappion vers sept heures, c'est-à-dire au moment où, constatant la poursuite des hostilités par les Grecs, la flotte française reprenait le bombardement. Cette fois, un seul contre-torpilleur fit feu et, de Keratsini où stationnait le gros de la flotte, le cuirassé *Mirabeau* lança, lui aussi, de son côté, dans la direction du Musée et du Stadium, quatre coups de canon (de 305 mm.). Il est certain que ce sont encore des obus de rupture qui furent lancés. Ils n'explosèrent toujours pas.

« Un accord, rapporte encore M. Guillemin, intervint promptement entre l'amiral et l'aide de camp du Roi. Les détachemens alliés placés autour de la ville se replieraient sur le Pirée pendant la nuit. Celui qui se trouvait dans le Zappion y resterait jusqu'à la solution définitive de la question des six batteries. » Mais les atermoiemens de la Grèce royale continuaient. Il fallait à présent obtenir la ratification de cet accord par le premier ministre, M. Lambros. Celui-ci se déroba jusque tard dans la nuit à l'entretien que les ministres de France, d'Angleterre et de Russie devaient nécessairement avoir avec lui. Cet entretien eut enfin lieu à la légation britannique et, contre la promesse de la livraison des six batteries, qui ne fut du reste jamais exécutée, l'amiral Dartige du Fournet put quitter le Zappion le 2 décembre dans la matinée. Quant au détachement qui avait partagé sa captivité passagère, il rejoignit la flotte, le 2 décembre à midi, escorté par des troupes du Roi.

Quel fut le bilan de cette affaire?

De part et d'autre, il y eut des prisonniers qui furent resti-

tués le lendemain. Au cours des engagemens, les contingens français ont eu 6 officiers tués et 4 blessés, 47 hommes tués et 134 hommes blessés. Les Anglais ont compté un officier et 8 hommes tués et 3 officiers et de 30 à 40 hommes blessés. Enfin, du côté des Italiens, il n'y eut qu'un petit nombre de blessés.

Du côté grec, où, — ceci mérite d'être soigneusement relevé, aucun particulier-réserviste ne prit part aux opérations militaires qui furent menées exclusivement par l'armée royale régulière, — les pertes furent les suivantes : 4 officiers et de 40 à 50 soldats tués, et 100 à 150 officiers et soldats blessés.

Quant aux obus lancés par les navires de guerre français, ils tombèrent sur les collines du Stadium et de Philopappos, dans le quartier de Pangrati, aux alentours du nouveau palais qu'habitent le roi Constantin, et sa famille, dans l'avenue de Kifissia près des casernes d'infanterie et en face de l'hôpital Areteion, enfin derrière les musées. Ils ne produisirent nulle part de dommages sérieux.

Cette absence de dégâts et de victimes parmi la population civile n'était pas faite pour plaire aux royalistes grecs. Ces derniers souhaitaient en effet que la possibilité leur fût donnée de faire oublier aux yeux du monde civilisé leur propre crime en se lamentant sur les conséquences, selon eux inhumaines, que ce crime aurait amenées, si quelque civil avait été tué par le bombardement ou si quelque antiquité avait été détériorée. Ceci peut paraître monstrueux, mais n'est, hélas! que trop vrai. Il est indiscutable que tout a été essayé pour provoquer cette inhumanité qu'on était prêt à reprocher ensuite aux Alliés d'avoir commise. C'est l'Acropole qui devait servir à cette manœuvre. Mais laissons là-dessus la parole à M. Repoulis qui rapporta le fait dans sa conférence déjà mentionnée de Salonique. « L'éphore des antiquités, déclara l'ancien ministre de M. Venizelos, s'était empressé de fermer ce jour-là (le 1er décembre) l'entrée de l'Acropole aux réservistes qui voulurent organiser là aussi un guet-apens contre les contingens français. Mais l'illustre premier ministre désirait probablement compléter la gloire dont l'étude de l'archéologie a entouré son nom. Il ordonna l'installation d'un détachement de troupes sous le fronton du Parthénon. Il nourrissait l'espoir que les soldats attaqués auraient ainsi été obligés de bombarder par mesure de défense l'Acropole, ce qui permettrait aux assassins de verser des larmes hypocrites et de provo-

quer l'indignation de la conscience universelle. N'ont-ils pas dit et proclamé à maintes reprises et en se vantant que, s'ils risquaient d'être écrasés, ils livreraient la capitale en ruines? Livrer l'Acropole en ruines n'était que le complément de leur ambition. Quelques débris de marbre seraient toujours restés, bons pour enrichir leurs descendans. »

Pour terminer le récit des événemens du 1er décembre, nous citerons deux témoignages, également accablans tous les deux, versés dans le dossier de la responsabilité que le Roi et la famille royale ont assumée dans la préparation de ces événemens.

Le premier de ces témoignages est celui du correspondant à Athènes du journal russe *Birjéwya Védomosti*, qui dénonce que, « le 30 novembre, le Roi, la Reine et le diadoque parcouraient les rues de la capitale pour enthousiasmer les réservistes et pour mieux préparer la boucherie qui devait avoir lieu le lendemain. A la tête des réservistes était placé pour la forme le général Papoulas. Mais effectivement toute l'affaire était personnellement menée par le Roi (1). » Quant à l'autre témoignage, il émane d'un soldat du 1er régiment d'infanterie d'Athènes, Achille Yannopoulos, réfugié à bord d'un navire allié à Keratsini avec plusieurs de ses camarades après avoir refusé de tirer sur les soldats des Puissances protectrices. Ce soldat rapporte un mot prononcé par le diadoque au cours d'une revue passée par lui, à la veille également du guet-apens : « Je ne veux pas, dit le prince héritier, qu'un seul Français reste vivant en Grèce (2). » Voilà le cri du cœur, le vrai sentiment qui animait la cour et l'entourage du Roi, à la veille du 1er décembre. On comprend donc facilement que le guet-apens dont les marins français, anglais et italiens tombèrent victimes ce jour à Athènes ait été considéré par le Roi et son gouvernement comme une brillante victoire, et célébré par le souverain dans un ordre du jour aux troupes qui fit une trop grande sensation pour qu'il soit besoin de le rappeler, enfin que le gouvernement de M. Lambros ait voulu en immortaliser le souvenir en substituant sa date sanglante au nom de M. Venizelos sur les plaques indicatrices des rues de toutes les villes de la Vieille-Grèce.

(1) Son récit fut reproduit par *le Figaro* du 15 janvier et par *l'Homme Enchaîné* du 16 janvier dernier.

(2) Ce témoignage se trouve consigné dans une longue correspondance de Salonique parue dans le *Journal des Débats* du 10 janvier dernier.

III

Jusque là, seule la première partie du programme, que le roi Constantin et son gouvernement s'étaient tracé, avait été réalisée : aucun officier ou soldat étranger ne foulait plus le sol d'Athènes. Les officiers français eux-mêmes, qui exerçaient le contrôle de la police, des postes et des télégraphes avaient été chassés brutalement de la capitale par des soldats portant baïonnette au canon. Restait à anéantir aussi le vénizélisme. C'était là une « petite opération intime » que le gouvernement royal devait, selon l'expression même que M. Lambros employa dans un entretien avec un diplomate, exécuter au plus vite, sans que les étrangers eussent à s'en mêler.

On commença à accomplir cette tâche dès le 1er décembre. En effet, vers quatre heures de l'après-midi de cette odieuse journée, les fusiliers marins grecs casernés dans la Chambre des députés provoquèrent un violent engagement avec les quatre ou cinq employés qui se trouvaient dans la maison d'en face où sont installés les bureaux du journal vénizéliste la *Nea Hellas*. Les assaillans employèrent jusqu'à des mitrailleuses. Et plusieurs soldats réussirent enfin à pénétrer dans l'immeuble, ayant à leur tête le substitut du procureur du roi Liviératos.

Vers huit heures du soir, les journaux vénizélistes *Patris*, *Nea Hellas* (dont on s'était borné dans l'après-midi à arrêter les quatre ou cinq employés), *Presse Libre*, *Astir* et *Défense Nationale*, qui tous paraissent le matin, recevaient un coup de téléphone du commandant de la place, leur ordonnant de suspendre leur publication. Une heure plus tard, des groupes de soldats, de marins et d'individus portant des armes de l'État, mais habillés en civils, se mirent à parcourir les rues d'Athènes en automobiles ou à pied et à terroriser la population en tirant des coups de feu. La ville donna pendant toute la nuit le spectacle de la plus complète anarchie. Le lendemain, 2 décembre, à la première heure, arrivait à Athènes le 35e régiment d'infanterie, qui tenait garnison à Corinthe ; on le transférait dans la capitale pour renforcer les forces militaires et pour contribuer au prompt et facile étouffement de la résistance éventuelle que les venizélistes pourraient opposer au plan d'anéantissement prémédité par le gouvernement.

Avec le jour, l'exécution de ce plan commença, implacable et méthodique. Des détachemens de l'armée régulière, commandés par des officiers des diverses armes, et des contingens de fusiliers marins ayant à leur tête des officiers de la marine royale, parcouraient la ville pour arrêter tous les notables vénizélistes, — hommes politiques, journalistes, commerçans, avocats, médecins, etc., et même ceux des hommes du peuple qui sont connus pour avoir pris toujours une part active aux manifestations en faveur des Puissances protectrices et de la lutte nationale. Les membres du parquet, les juges d'instruction et en général toutes les autorités de tous les degrés de la hiérarchie commirent tous les actes illégaux et tous les crimes possibles, depuis les emprisonnemens arbitraires jusqu'aux pillages et aux massacres. Et il faut de nouveau insister sur ce fait que la responsabilité de toutes ces persécutions aussi injustes qu'inhumaines n'incombe pas à des particuliers, à ceux qu'on appelle vaguement des « réservistes. » Le Roi et le gouvernement n'employèrent contre les élémens libéraux de la population que les divers agens de l'autorité, agens militaires (officiers, soldats, marins et gendarmes) et agens civils (juges, fonctionnaires, employés de la police, etc.). Des civils-réservistes ne participèrent pas à l'œuvre antivénizéliste pour la simple raison que des civils de ce genre n'existaient même pas. Tous, au nombre de 6000, avaient été militarisés et enrégimentés dans la 2e et la 11e division. Ils étaient des soldats réguliers, dans la pleine acception du terme. Et comme-tels, ils étaient couverts, au point de vue de la responsabilité, par l'État officiel.

Le prétexte formulé par ce dernier pour légitimer, si possible, les crimes que ses agens commirent est bien connu. Il prétendit que les élémens libéraux de la population étaient sur le point de tenter une révolte contre le régime, d'accord avec les Puissances protectrices de la Grèce. Les preuves? Imitant l'exemple des Allemands qui ont essayé de justifier la violation de la neutralité belge après qu'ils l'eurent perpétrée, — cela à l'aide de documens que cette violation leur avait permis de dérober, et que du reste ils falsifièrent, — leurs dignes disciples d'Athènes voulurent légitimer leur acte après coup en inventant de toutes pièces un document qui n'a jamais existé et que « l'opération intime » du 2 décembre leur permit soi-disant de saisir. Ce faux document était une prétendue lettre de M. Venizelos au général

Korakas, qui s'occupait à Athènes du recrutement des volontaires grecs désireux de s'enrôler dans l'armée de la Défense nationale et d'aller combattre les Bulgares. Cette lettre aurait été saisie chez le général Korakas, lors de la perquisition qui fut exécutée à son domicile le 2 décembre. Le démenti suivant, indigné et catégorique, que M. Venizelos opposa à cette calomnie montre ce que contenait cette lettre apocryphe, que tous les journaux royalistes d'Athènes publièrent avec fracas. Ce démenti du président du gouvernement provisoire est adressé aux gouvernemens des Puissances de l'Entente, parce que, comme on le verra, ces gouvernemens sont, eux aussi, mis en cause dans la prétendue lettre de M. Venizelos que les royalistes fabriquèrent.

« Les gouvernans d'Athènes, déclara M. Venizelos, viennent de commettre à mon égard une nouvelle infamie en faisant publier dans leurs journaux, les seuls qui paraissent actuellement à Athènes après le sac des bureaux des journaux libéraux, le fac-similé d'une soi-disant lettre que j'aurais adressée le 25 octobre-7 novembre dernier au général Korakas, lui exposant mes projets politiques et mes préparatifs, d'accord avec les représentans de l'Entente, en vue de mon installation à Athènes avec la reconnaissance officielle des Puissances. Je n'ai jamais écrit pareille lettre et je dénonce le faux auquel les gouvernans d'Athènes ont osé recourir dans l'espoir d'achever d'égarer l'opinion publique. » (12 décembre 1916.)

La déclaration suivante de M. Guillemin, ministre de France, mérite d'être rapprochée de celle de M. Venizelos :

« On avait fait circuler dans Athènes, déclara l'éminent diplomate, une histoire qui y trouve encore crédit : la démonstration de l'amiral du Fournet aurait été destinée à détrôner le Roi et à établir une république dont M. Venizelos aurait été le chef. On croit à Athènes que M. Venizelos se trouvait à bord d'un de nos vaisseaux, dans la baie, et que nous étions prêts à tous momens à le débarquer pour qu'il prît la direction du nouveau gouvernement que nous allions établir. Tout ceci est absurde et prêterait en réalité à rire, si ces histoires n'avaient servi de prétexte aux plus horribles atrocités et aux événemens les plus tragiques. »

En fait, le but que se proposaient les royalistes grecs en forgeant ce document n'était pas seulement d'y puiser une

justification de leur attitude et une excuse de leurs crimes. La haine antivénizéliste d'une partie de la population, faite des éternels mécontens et de ceux que la propagande allemande avait littéralement empoisonnés, devait être stimulée par la révélation sensationnelle qui leur était officiellement communiquée, avec toutes les garanties apparentes d'authenticité. Aux yeux des naïfs, aux yeux du simple peuple qui ne connaît pas la défiance, Venizelos deviendrait un nom synonyme de traître, et l'anéantissement des amis de ce traître une mesure de légitime défense à laquelle l'État devait nécessairement recourir. Enfin, aux agens du gouvernement auxquels était confiée l'exécution de cette mesure de défense et d'assainissement était ainsi procurée une immunité complète pour tous les crimes commis ou à commettre.

Est-il besoin de réfuter la calomnie dont M. Venizelos était ainsi l'objet? Même en faisant abstraction des sentimens de M. Venizelos à l'égard du régime grec (1), il est impossible

(1) Il est intéressant, croyons-nous, de signaler à ce propos l'opinion que professe M. Venizelos sur l'établissement possible de la république en Grèce. L'homme d'État crétois est un démocrate, mais non un républicain. Depuis qu'il est entré dans l'arène politique, il estime qu'il serait fatal pour le peuple grec, dont l'éducation politique est insuffisante, de le soumettre à un régime républicain, — ce régime n'étant susceptible ni de développer chez les Grecs le sentiment de la discipline, ni de pourvoir à leur organisation étatique. M. Venizelos a souvent déclaré à ses amis et même à des journalistes qu'il ne pensait pas qu'avant deux ou trois cents ans l'établissement d'une république grecque fût possible. Il adapta du reste toujours sa conduite politique à son programme théorique. La cordiale collaboration qui a uni ses efforts à ceux du roi Georges de 1910 à 1913 en est la preuve évidente. Et il ne faut pas oublier qu'un des premiers soucis de l'homme d'État crétois fut de consolider la dynastie en Grèce et de l'entourer du plus de prestige et du plus de popularité possible. Ce fut à cet effet qu'il soutint et obtint en 1910 la réintégration de Constantin, alors diadoque, et de ses frères dans l'armée grecque, bien que l'opinion publique et une grande partie de la Chambre voulussent s'y opposer d'une manière catégorique. Mais le loyalisme de M. Venizelos ne consista jamais en une simple fidélité à la couronne. Il était de tout temps doublé d'une fidélité absolue à la Constitution. Et tant que le roi Georges était en vie, ces deux devoirs se conciliaient très bien. Mais le roi Constantin, en violant à plusieurs reprises la Constitution et en enlevant à M. Venizelos l'espoir que les droits conférés par cette Constitution à la majorité que celui-ci représente ne seraient plus méconnus par la Couronne, obligea M. Venizelos à sacrifier le loyalisme envers le souverain au devoir qu'il avait « de faire respecter » la Constitution. S'il ne consentait pas à ce sacrifice, outre qu'une immense responsabilité aurait pesé sur lui, les intérêts internationaux de la Grèce auraient en plus pâti d'une façon irrémédiable. Mais ce sacrifice n'entraîne chez tous les Grecs qui adhèrent au mouvement national aucun abandon de leurs principes monarchiques constitutionnels. Leur anti-royalisme actuel n'est qu'occasionnel. Les Puissances alliées le savent et l'opinion européenne aussi. Et les habitans de la Vieille-Grèce qui ont pu, à la suite des mensonges qui leur ont été servis à

d'admettre que ses amis d'Athènes aient voulu renverser le régime en vigueur, le lendemain du jour où les contingens alliés, sur l'aide desquels on pouvait craindre qu'ils ne voulussent s'appuyer pour faire triompher leur projet hypothétique, étaient chassés d'Athènes sans espoir d'un prompt retour. L'accusation formulée contre les vénizélistes eût pu, à la rigueur, paraître vraisemblable et de nature à justifier des mesures prises contre eux si elle avait entraîné, *le 1er décembre*, l'exécution *simultanée* de l'opération militaire contre les Alliés et de l'opération politique contre leurs prétendus complices. Or, non seulement ces deux opérations n'eurent pas lieu simultanément, mais encore la seconde ne fut commencée qu'après que la première eut été complètement terminée. Quel danger ceux contre lesquels cette seconde opération était dirigée pouvaient-ils présenter au gouvernement, au moment où leur persécution commença? Même s'ils nourrissaient la moindre intention hostile contre le régime et contre le gouvernement, comment croire sérieusement qu'ils fussent en état de la mettre à exécution, alors que pas un seul marin ou soldat allié ne pouvait leur donner la main et que le gouvernement grec avait à sa disposition de 20 à 25 000 baïonnettes, toute une armée exaltée déjà par son « succès » de la veille?

Quant à l'accusation qui fut formulée contre l'Entente, elle ne peut, elle non plus, être envisagée autrement que comme une évidente calomnie. Comme l'a expliqué M. Guillemin dans son interview, « nous n'avions jamais eu l'idée d'amener M. Venizelos à Athènes, car nous avions besoin de ses troupes contre les Bulgares et non contre les Grecs. Une guerre civile sur les derrières de l'armée du général Sarrail eût constitué un grand danger pour les Alliés. »

Aucune circonstance atténuante ne peut, par conséquent, être invoquée par ceux qui commirent à Athènes et dans toute la Vieille-Grèce les crimes que l'on sait. Au contraire les circonstances aggravantes dans lesquelles furent perpétrés la plupart de ces forfaits, — dont l'opinion européenne n'est pas

dessein, croire que les récens événemens ont changé en quoi que ce soit les idées monarchiques de M. Venizelos, se détromperont le jour où ils apprendront que, le 28 décembre dernier, au cours d'une conférence politique donnée par M. Repoulis à Salonique, et lorsque des cris de « Vive la République ! » se firent entendre, M. Venizelos se leva, plein de colère, pour déclarer qu'il considérait cette manifestation comme « impolitique et déplacée. »

encore entièrement informée, — rendent vraiment écrasante la responsabilité de ceux qui en sont moralement les auteurs.

Les délits commis rien qu'à Athènes à partir du 1er décembre peuvent être répartis en six grandes catégories :

1° *Meurtres de citoyens sans défense accomplis sans la moindre procédure légale même apparente.* — On a pu, en effet, contrôler scrupuleusement les faits suivans.

a) Dans les journées du 1er, du 2 et du 3 décembre, les colonels Courevelis, Pappakyriazis et Rossetis, commandans des 1er, 7e et 34e régimens d'infanterie, ont ordonné l'exécution de trente à quarante soldats qu'ils soupçonnaient de vénizélisme.

b) De nombreux citoyens, dont le nombre exact aussi bien que les noms demeurent inconnus, mais dont la plupart étaient des réfugiés de l'Asie Mineure, ont été arrêtés et fusillés dans les journées des 2, 3, 4, 5 et 6 décembre dans une vallée des environs d'Athènes, exactement près de l'Hôpital des tuberculeux.

c) Une dizaine au moins de citoyens libéraux furent fusillés dans les rues mêmes de la ville par des détachemens de fantassins ou de fusiliers marins. Le prétexte sous lequel ces exécutions sommaires eurent lieu n'était pas difficile à trouver. Un individu quelconque dénonçait à une patrouille qu'il avait entendu tel ou tel citoyen insulter Sa Majesté le Roi. Quelques instans plus tard, le citoyen dénoncé était fusillé sur le lieu même où il était arrêté. M. Ractivan, ancien ministre de la Justice, a pu prendre note des circonstances précises dans lesquelles un de ces crimes fut commis et des nom et prénom de la victime.

d) Le parti germanophile de M. Gounaris, en collaboration avec l'ancien maire d'Athènes, Mercouris, avait mobilisé et organisé des groupes spéciaux de malfaiteurs, dont plusieurs avaient même été convoqués *ad hoc* de Patras (la ville natale de M. Gounaris), pour appliquer un programme bien déterminé. Chacun de ces groupes avait une sphère d'action spéciale : il parcourait les rues qu'englobait sa sphère d'action et des coups de feu étaient tirés contre les maisons appartenant à des vénizélistes. (Les listes des vénizélistes avaient été dressées d'avance ; et quant aux maisons, elles avaient été, elles aussi, comme nous l'avons déjà dit, marquées au rouge depuis les derniers jours

du mois de novembre). Les agens de la bande Gounaris-Mercouris accouraient ensuite à la recherche d'une patrouille à laquelle ils dénonçaient qu'ils avaient été, eux, paisibles citoyens (!!), attaqués à coups de feu par les vénizélistes habitant dans les maisons contre lesquelles ils avaient tiré. Sur-le-champ, les patrouilles, uniquement composées de militaires, pénétraient de force dans les maisons indiquées et déchargeaient leurs fusils et leurs revolvers contre les malheureux habitans. De vrais combats furent ainsi engagés dans Athènes, dans les journées des 2, 3 et 4 décembre. Au cours de ces combats, plus de 200 citoyens, hommes, femmes et enfans furent tués ou blessés par les soldats du Roi.

2° *Délits commis contre la liberté personnelle des citoyens.* — Le nombre des personnes arrêtées rien qu'à Athènes pendant le mois de décembre, notamment pendant la première semaine, peut être évalué à 1 550. Toute personne arrêtée était conduite, sans qu'aucun mandat d'arrêt lui fût présenté, sans qu'aucune accusation fût officiellement formulée contre elle et sans qu'aucune instruction préalable fût ouverte, dans les prisons militaires où elle était internée, bien que la loi martiale n'eût pas été promulguée. Le sous-sol de la « Kommandantur, » de même que ceux de l'École des Ponts et chaussées, de la Chambre des députés et des casernes de l'infanterie et de l'artillerie furent remplis de victimes de toute classe, de tout âge et de toute profession. Parmi les personnes inquiétées de la sorte se trouvaient de nombreux citoyens libéraux connus pour leur activité politique. Mais à côté d'eux il y avait beaucoup d'autres citoyens dont le seul tort était de professer des opinions politiques libérales ou d'avoir protesté contre les cruautés dont ils avaient été les témoins, mais qui n'avaient jamais pris part à aucune manifestation politique.

La condition sociale et la notoriété personnelle des vénizélistes dont l'arrestation avait été décidée ne déterminaient, en leur faveur, aucun ménagement et aucun égard. Tout ce que le monde des fonctionnaires, des hommes de science, de la presse, du commerce, etc., d'Athènes, compte de plus distingué et de plus honorable, subit le sort affreux que les royalistes lui avaient réservé. Sans parler du maire d'Athènes, M. Benakis, dont l'arrestation fut doublement arbitraire, puisqu'elle entraînait sa destitution illégale des hautes fonctions qu'il exerçait en vertu

du mandat du peuple athénien, sans parler aussi de l'arrestation du général Korakas, de l'ancien ministre Ractivan et de plusieurs autres personnalités politiques, membres, pour la plupart, du parti libéral, — on peut relever l'arrestation de neuf hauts fonctionnaires : MM. Cofinas et Volonakis, secrétaires généraux aux ministères des Finances et de l'Instruction publique, Locais, chef de section au ministère de l'Intérieur, Mazarakis, directeur au ministère de l'Intérieur, Zymbrakakis, préfet de police, Papaéconomou et Maroudas, chefs de section à la préfecture de police, Proccas, vice-président de la Cour des comptes, et Homatianos, chef de section au ministère de l'Intérieur.

Le monde universitaire ne fut pas plus épargné. Six professeurs à l'Université, jouissant chacun dans sa branche d'une réputation universelle, furent arrêtés. Ce furent MM. Bensis, de la Faculté de médecine, Petmezas et Angelopoulos de l'École de droit, Menardos, Sotiriadis et Politis de la Faculté des lettres. Le corps professoral fut également atteint dans la personne de MM. Glynos, directeur de l'École normale supérieure, et Condylis, professeur au lycée Arsakion.

Enfin tous les directeurs de journaux vénizélistes qui se trouvaient à Athènes et aussi tous les rédacteurs principaux de ces journaux furent arrêtés parmi les premiers. Nous pouvons notamment citer les noms de MM. Kyrou, directeur de l'*Hestia*, Stamatiou, directeur de la *Nea Hellas* et Boulahanis, directeur de l'*Astir*. Le simple fait de porter le même nom qu'un vénizéliste connu et recherché entraînait souvent l'arrestation d'un citoyen. On peut citer le cas de M. Vendiris, frère du directeur de la *Patris*, lui-même commerçant de Calamata, arrêté à la place de son frère qui avait réussi à s'enfuir à Keratsini. De nombreux vieillards et enfans furent également mis en état d'arrestation.

Ces arrestations en masse fournissaient aux royalistes une occasion unique de se venger et d'assouvir des haines ou des rancunes personnelles, souvent aussi de se débarrasser de leurs débiteurs en les dénonçant et en les livrant à la fureur de la soldatesque. Les calomnies les plus absurdes produisaient l'effet voulu, et les personnes calomniées étaient tout de suite incriminées de meurtre, de tentative de meurtre ou de haute trahison. Comme le rapporta M. Répoulis dans sa conférence déjà citée, « les membres du parquet et les juges d'instruction

étaient toujours là, prêts à prononcer l'accusation calomniatrice et à affirmer eux aussi que ceux qui ont servi de cible avaient tiré et que les victimes étaient les meurtriers... » Le témoignage de n'importe qui leur suffisait amplement. D'ailleurs, les bureaux de ces juges étaient constamment remplis de mercenaires à la solde de la bande Gounaris-Mercouris, qui se faisaient un devoir patriotique de prêter faussement serment pour que la culpabilité d'un vénizéliste fût établie.

3° *Mauvais traitemens et délits contre l'honneur et la dignité des personnes arrêtées.* — Les citoyens arrêtés ainsi sans enquête et au mépris de la loi subissaient, avant d'être écroués dans les prisons, les pires humiliations. Ils entendaient les plus lâches injures et subissaient les plus honteux traitemens, souvent même des coups et des blessures. Dans cet ordre d'idées, quatre ou cinq exemples sont caractéristiques et suffisent pour faire deviner le reste. Le général Korakas fut, pendant tout le parcours entre sa maison et la « Kommandantur, » battu, injurié et humilié de la manière la plus sauvage par les officiers et les soldats qui l'escortaient et qui allaient même jusqu'à cracher sur lui. Le maire, Benakis, qu'une compagnie entière de soldats emmena de sa maison, reçut en pleine figure, sur sa barbe toute blanche, — il a soixante-dix ans, — les crachats de tous ces hommes, excités par l'officier qui les commandait. Au milieu du chemin, il perdit connaissance et fut littéralement traîné par les rues, tel le pire des bandits. Il en fut de même pour le photographe Stylianidis, qui, battu sans pitié par ses bourreaux, leur criait : « Battez-moi tant que vous voudrez. Je fus, je suis et je mourrai vénizéliste... » jusqu'au moment où, succombant aux coups, il perdit connaissance...

Le haut fonctionnaire de la police, Maroudas, fut, au milieu de la rue, battu par un certain nombre de jeunes apaches, en présence des officiers qui l'escortaient et qui ne se bornaient pas à tolérer ce spectacle, mais encourageaient aussi et acclamaient les bandits. Quant à M. Mazarakis, le distingué directeur du ministère de l'Intérieur, il fut si rudement frappé qu'il dut être transporté à l'hôpital.

Toutes ces scènes faisaient les délices des membres royalistes de la haute société et de l'entourage le plus immédiat du Roi. C'est ainsi que M. Ypsilanti, grand-écuyer du Roi, dont la

maison est située en face de celle de M. Benakis, se trouvait sur son balcon, flanqué de sa femme, — une Hongroise, — et de plusieurs autres dames de la société, amies intimes de la Reine, invitées exprès, à l'heure où il savait que le maire d'Athènes serait arrêté. Le spectacle de l'arrestation et des tourmens, coups et humiliations qui furent infligés à l'honorable vieillard, amusa au plus haut degré tout ce beau monde. On remarqua même que Mme Ypsilanti applaudissait à tout rompre quand les soldats se mirent à traîner leur victime à travers la rue.

Écoutons encore le témoignage de M. Répoulis :

« Les personnes arrêtées sont écrouées dans la « Kommandantur, » les unes sur les autres, dans des chambres obscures et asphyxiantes, tandis que, du sous-sol du bâtiment, montent les gémissemens et les plaintes des victimes plus malheureuses encore qui sont en train d'être encore plus cruellement torturées.

« — Donnez-moi un peu d'eau, si vous êtes chrétien, — murmure un malheureux vieillard, exténué à force d'avoir été frappé et qui me fit lui-même, à bord du *Marienbad*, tout tremblant encore, le récit de ce qu'il a subi et qui ne prit fin que parce que, heureusement, l'ayant cru moribond, ses bourreaux l'élargirent après deux jours de détention, — un peu d'eau...

« Ce à quoi il reçoit la cruelle réponse que voici :

« — C'est défendu !

« ... Des vieilles femmes furent frappées, des jeunes filles violentées. Des petites filles furent l'objet des pires menaces pour leur arracher l'aveu de l'asile choisi par leurs parens ou pour apprendre si des armes se trouvaient cachées chez elles. Contre le ventre d'une pauvre femme du peuple trois pointes de baïonnettes se dressent menaçantes : on veut savoir d'elle où se trouve son mari, un ouvrier. C'est encore de la bouche de la victime elle-même que je l'ai appris à bord du *Marienbad*. »

Cependant, après avoir été humiliés et insultés, outragés et frappés, les vénizélistes détenus ne furent pas laissés tranquilles dans leurs cachots. Une suprême atteinte à leur dignité et à leur honneur leur était réservée. « Le dimanche matin, 3 décembre, rapporte M. Fougères, le distingué directeur de l'École d'Athènes, eut lieu le transfert de ces prisonniers à la prison Avéroff. Pour les y conduire, on eut ce raffinement vraiment atroce de leur

faire prendre le chemin le plus long, afin que les étrangers qui, comme moi, demeuraient encore dans la ville pussent jouir de cet affreux spectacle d'hommes, presque tous des notables, journalistes, médecins, anciens députés, attachés quatre par quatre, par les bras, suivant l'usage grec, surveillés par des matelots ivres, les yeux hagards, et qui les tenaient en joue, tandis que toute une populace, ivre encore de sang, suivait en proférant d'ignobles insultes, des menaces d'égorgement et des cris de mort (1). »

4° *Violations des lois organiques de l'État.* — Les plus importantes de ces violations sont les suivantes :

a) La liberté de la presse fut supprimée au mépris de la loi, puisque l'autorité militaire interdit la circulation, et même la publication des journaux libéraux, sans qu'au préalable, aucune formalité fût accomplie et aucune mesure prise, de celles que stipule la constitution grecque, — sans qu'enfin aucun délit de droit commun pût être établi d'une manière certaine à la charge de ces journaux.

b) Les clauses de la charte constitutionnelle relatives à la liberté individuelle, à l'asile des citoyens, etc., furent également violées. Presque toutes les arrestations et perquisitions à domicile eurent lieu en effet sans que les formalités légales nécessaires fussent au préalable accomplies.

c) Les articles de la Constiution garantissant l'inamovibilité des fonctionnaires ne furent pas, eux non plus, respectés. Un grand nombre en effet de fonctionnaires de l'État et de la municipalité furent révoqués en masse, sans qu'aucune des clauses de la procédure prévue à ce sujet par la loi fût appliquée.

5° *Délits contre la propriété privée des citoyens.* — *a*) En premier lieu, de nombreuses maisons particulières furent attaquées violemment et détruites par la soldatesque, aussi bien à Athènes que dans les provinces. Il importe à ce propos de signaler le témoignage de M. Répoulis qui rapporte que, dans de nombreux cas, les premiers coups de feu tirés contre les maisons appartenant à des vénizélistes partirent de maisons appartenant à des personnages marquans de l'entourage du Roi. Il est, par exemple, incontestable que des coups de feu furent tirés de la maison de M. Streit, ancien ministre des

(1) Voyez l'interview que M. Fougères donna au *Matin* (n° du 19 décembre 1916), aussitôt rentré d'Athènes.

Affaires étrangères et conseiller intime du Roi. Il est également certain qu'il en fut de même de la maison située en face de celle de M. Benakis et appartenant à M. Ypsilanti, grand-écuyer du Roi et de la maison du député antivénizéliste Pesmadjoglou. Ceci est prouvé par la direction des balles tirées contre la maison du maire d'Athènes.

b) Les presses et autres machines typographiques de tous les journaux libéraux d'Athènes, — *Patris*, *Hestia*, *Nea Hellas*, *Ethnos*, *Presse Libre*, *Astir*, *Défense nationale*, — furent démolies par des groupes de soldats, conduits par des officiers et accompagnés dans plusieurs cas par des ingénieurs de la marine royale, chargés de montrer aux troupes comment devait se faire la destruction des machines pour être définitive.

c) Au cours des perquisitions auxquelles les détachemens militaires procédaient dans les maisons des libéraux pour soi-disant y découvrir les armes cachées et destinées, selon la version calomnieuse des royalistes, à l'insurrection, tous les objets de valeur furent démolis ou emportés. Des centaines de maisons furent ainsi littéralement mises à sac. Ce fut notamment le cas des maisons de MM. Venizelos, Benakis et Philaretos, ce dernier secrétaire général du gouvernement provisoire.

« Le domicile du président du gouvernement provisoire, rapporte M. Répoulis, fut cerné et subit un violent feu de mitrailleuses. Il fut bientôt envahi et tout ce qui s'y trouvait fut démoli. La rage dans le cœur et armés de haches, les vandales s'attaquèrent à un buste en bronze du président, œuvre d'un artiste grec, commandée par une personnalité de Paris. La seule richesse contenue dans la maison, la bibliothèque, fut saccagée. Trois jours durant, ils assouvirent leur rage, qui était telle que même le sous-sol de la maison fut mis à sac. »

L'invasion de la maison de M. Benakis fut plus lucrative, le maire d'Athènes comptant parmi les Grecs les plus riches. Les soldats sortaient de la maison avec leurs poches remplies d'objets en or ou en argent, dont la quantité emportée était si grande que plusieurs ont été semés en route par les voleurs pressés d'aller les garer en lieu sûr. Quant à la villa que M. Philaretos possède à Kallithéa (entre Athènes et Phalère), elle fut, elle aussi, mise à sac. Elle contenait une des plus riches bibliothèques de Grèce qui fut entièrement pillée. Pas un seul livre ne fut laissé en place.

d) Délits de droit international. — A la longue liste des délits commis par les agens de l'État d'Athènes, on doit enfin ajouter ceux qui furent commis contre des sujets étrangers et aussi les violations d'asile accomplies en dépit des lois internationales. C'est ainsi que les annexes des légations britannique et française à Athènes furent investies et envahies par l'armée régulière. Dans l'annexe de la légation de la République, un officier et cinquante soldats français furent capturés. Quant à l'École d'Athènes, voici le récit de l'assaut qui lui fut livré, récit fait par le directeur lui-même de l'École, M. Fougères :

« En ce qui nous concerne, nous eûmes dès le début de la journée de décembre (1er décembre) à subir l'assaut de la police grecque qui se présenta aux portes de l'École, aux fins de perquisitions. Je m'opposai à son entrée en demandant qu'on me montrât un ordre de M. Lambros et en invoquant le principe de notre exterritorialité. Cet ordre, je dois le reconnaître, n'existait pas, et la police qui, *proprio motu*, venait de tenter ce coup de main, finit par se retirer. Mais bientôt le jeu changea et les actes succédèrent aux paroles. Les balles commencèrent à pleuvoir sur la façade de l'École, en même temps qu'un feu nourri était dirigé sur le pavillon des attachés navals et militaires, qui se trouve à très peu de distance de notre bâtiment.

« A cinq heures, la situation était devenue des plus critiques. De l'éminence où se trouve située l'École, nous apercevions deux canons braqués sur nous, et le capitaine qui avait assumé de ce côté la protection de nos nationaux envisageait déjà pour la nuit la descente dans les caves, quand à six heures (1) un armistice fut conclu. ...Avant de quitter Athènes, j'ai placé l'École sous la protection du pavillon américain (2). »

Mais en dehors de ces scènes inqualifiables, il faut relever que de nombreuses arrestations de sujets étrangers eurent lieu. Les étrangers arrêtés étaient des Français, des Anglais, des Italiens et des Serbes. D'après le témoignage du commandant Bryer de la marine royale britanique, qui fut chargé de rapatrier les réfugiés anglais durant une bonne partie de leur voyage, — 75 p. 100 d'entre eux étaient des femmes et des enfans, — « une dame anglaise était partie en voyage laissant chez elle (à

(1) M. Fougères commet ici une légère erreur : ce ne fut que vers huit heures du soir que l'armistice intervint.

(2) Voyez *le Matin* du 16 décembre 1916.

Athènes) deux domestiques. Elle rentra juste à temps pour voir le peu de biens qui lui restaient vendu aux enchères (1). »

Quant aux étrangers habitant la province, ils furent encore plus malmenés. Il y en eut même de massacrés, comme cela eut lieu à Méline, localité située à 20 kilomètres de Volo, où se trouvait une équipe française appartenant au contrôle des P. T. T., et composée du sergent Chaudrier, du sapeur Martin et de l'interprète grec. Les deux Français et l'interprète furent massacrés par des soldats grecs. La commission de police de Méline dressa pour le consulat de France de Volo l'acte de massacre en présence du consul, M. Jullien, et de quatre témoins.

A Tricala, l'officier de réserve Lapierre, le gérant du consulat, un officier mécanicien du *Suffren*, M. Brumel, chargé du contrôle des chemins de fer et M. Charley, directeur des P.T.T. furent arrêtés, emprisonnés à la Préfecture et conduits sous escorte à Volo, sur un ordre du ministère. Le chauffeur français, Blanc, fut retenu également. A Larissa, les soldats de l'armée royale saccagèrent et pillèrent le consulat de France et enlevèrent quinze effets militaires confiés à la garde du gérant, capitaine Rolland, qui parvint à atteindre Salonique (2). Le Français M. Proust, entrepreneur à Larissa, a manqué à l'appel. A Volo, le local du contrôle anglais fut saccagé et les meubles jetés à la mer. Le personnel français du contrôle des chemins de fer fut chassé et tout le matériel de guerre expédié à l'intérieur par les soldats qui se distribuèrent les fusils. Les énergumènes, aux cris de : « A bas la France! Vive l'Allemagne! » étaient conduits par M. Pandos, député gounariste, et par le directeur du journal royaliste *Kiryx*.

IV

Tel est le récit authentique de ce qui s'est passé à Athènes pendant les premiers jours du mois de décembre. Nous n'avons

(1) Voyez le *Daily Express* du 15 janvier dernier.

(2) La courageuse attitude du capitaine Rolland dans ces circonstances tragiques fut reconnue par cette belle citation à l'ordre du jour de l'armée : « Capitaine Rolland, de l'artillerie : a rempli avec succès des missions importantes et périlleuses. A apporté à leur accomplissement un entrain et une clairvoyance remarquables. Retenu en pays hostile, n'a dû son salut qu'à un grand sang-froid et est parvenu, malgré les plus grands risques, à sauver ses archives et à rapporter des renseignemens importans. »

signalé les agissemens des royalistes dans les provinces qu'autant qu'ils étaient dirigés, comme en Thessalie, contre des sujets étrangers. L'énumération des persécutions dont la population libérale tomba victime en Vieille-Grèce, en dehors d'Athènes, serait trop longue. Les crimes commis dans la capitale furent également commis partout où, en Grèce, s'affirme encore l'autorité du roi Constantin.

Avant de conclure, nous nous permettrons de rendre un hommage ému aux efforts vraiment admirables que firent les autorités françaises pour soulager la misère et les malheurs des Grecs libéraux qui, affolés et terrorisés, accouraient vers elles pour se mettre sous leur protection, notamment au Pirée et à Keratsini. Comme l'a si éloquemment dit M. Répoulis dans sa conférence de Salonique, « notre drapeau ne symbolise plus la liberté dans ces parages. Ceux qui échappent à la tyrannie cherchent protection sous le drapeau français. Ce drapeau offre aux Grecs persécutés les bienfaits qu'il porte inscrits dans ses plis : la liberté, l'égalité et la fraternité. Et encore l'égalité n'était-elle pas tout à fait complète, car elle était méconnue en faveur des réfugiés grecs qui étaient préférés aux Français eux-mêmes. » — La France s'est ainsi montrée, une fois de plus, fidèle à ses traditions humanitaires, qui ajoutent encore à l'auréole de sa vaillance et de ses victoires.

Son devoir de puissance protectrice l'obligeait à faire plus. Elle devait, tout en exigeant et en obtenant les réparations morales nécessaires pour l'odieux attentat du 1er décembre, pacifier aussi l'antique foyer de la liberté et de la civilisation. Cette double et délicate obligation, elle l'a remplie scrupuleusement et dans la mesure où les circonstances le lui permettaient. Elle a bien mérité de la Grèce libérale qui a toujours ses regards, remplis de gratitude, tournés vers elle, sa grande et noble sœur.

C'est précisément au nom de ce profond et inaltérable sentiment de gratitude qu'un enfant de cette Grèce libérale, atteint lui aussi à Athènes dans la personne de ses parens, se permettra aujourd'hui, sous forme de conclusion au douloureux récit qu'il vient de donner, de faire part à l'opinion de la France de certaines réflexions que les sanglans événemens d'Athènes provoquent chez tous les Grecs, amis de l'Entente.

Les réparations morales que, sous l'empire de la nécessité, le roi Constantin a accordées aux grandes nations dont il fit mas-

sacrer les soldats le 1er décembre, ne doivent faire perdre de vue à personne que ses sentimens et ceux des germanophiles qui l'entourent n'ont pas changé; la rancune de ces derniers n'a fait qu'augmenter après que leur soumission imposée leur eut interdit de donner libre cours à leurs vrais sentimens. *On ne sera jamais trop sur ses gardes à Athènes.*

Il reste, d'ailleurs, beaucoup à faire encore pour y rétablir une situation normale. Les libéraux ont été élargis, mais il reste aussi à punir les coupables. Abstraction faite de la responsabilité royale et gouvernementale qui est engagée à fond dans les événemens de décembre, la responsabilité de plusieurs autres personnalités politiques et militaires, dont nos lecteurs connaissent maintenant les noms, y est également impliquée.

La question de la libération des vénizélistes ne doit pas, d'autre part, être considérée comme tout à fait résolue. La procédure qui a été suivie par les autorités royales, obligées à contre-cœur d'élargir leurs victimes, fut illégale et n'offre aucune garantie quant à la liberté et sécurité définitives des citoyens libérés. Les procureurs du Roi ont en effet refusé de signer l'ordre de libération qui ne porte que les signatures du préfet et du commandant de la place. Par cette manœuvre, la justice royale s'est réservé le droit d'écrouer de nouveau dans les prisons les venizélistes libérés, à la première occasion.

Une autre mesure s'impose également : nous voulons parler de la restitution des biens des vénizélistes qui furent confisqués par l'État sous le prétexte que leurs propriétaires étaient coupables de « haute trahison » et de « complot contre la vie du souverain. » Les journaux vénizélistes d'Athènes et de la Vieille-Grèce en général devront enfin être autorisés à recommencer leur publication, après avoir reçu les indemnités qui leur sont dues par suite de la destruction de leurs machines typographiques.

Ces mesures une fois prises et loyalement exécutées, on pourra dire que les événemens de décembre dernier n'appartiendront désormais qu'au domaine de l'histoire. Et celle-ci n'aura, — alors, — qu'à ratifier par son verdict le réquisitoire accablant que la conscience contemporaine a, d'ores et déjà, prononcé contre les criminels d'Athènes.

LÉON MACCAS.

L'OFFENSIVE DE BROUSSILOFF

(JUIN-SEPTEMBRE 1916)

Le 15 mai 1916, les Autrichiens avaient pris l'offensive avec dix-huit divisions sur le front du Trentin, entre l'Adige et la Brenta. Le 21 mai, le *Corriere della Sera* publiait un article, « l'Heure de l'action unique, » qui est un appel à la Russie : « Les Russes ont contribué incontestablement à la victoire de la Marne en se jetant avec les troupes de Rennenkampf sur la Prusse Orientale avant l'heure où ils y étaient attendus. Nous avons puissamment contribué à alléger la terrible pression austro-allemande sur les Russes en entrant en lice à un des momens les plus critiques pour les opérations militaires de l'Entente. Et encore en octobre et en novembre, tandis que l'offensive se déchaînait furieuse contre Riga et Dvinsk, nous n'avons pas hésité à donner tête baissée, sans calculer ni épargner, contre les retranchemens de Goritz et du Carso... Si, maintenant, la Russie décide d'accélérer son action et de se porter en avant, le plan austro-allemand peut être éventé. »

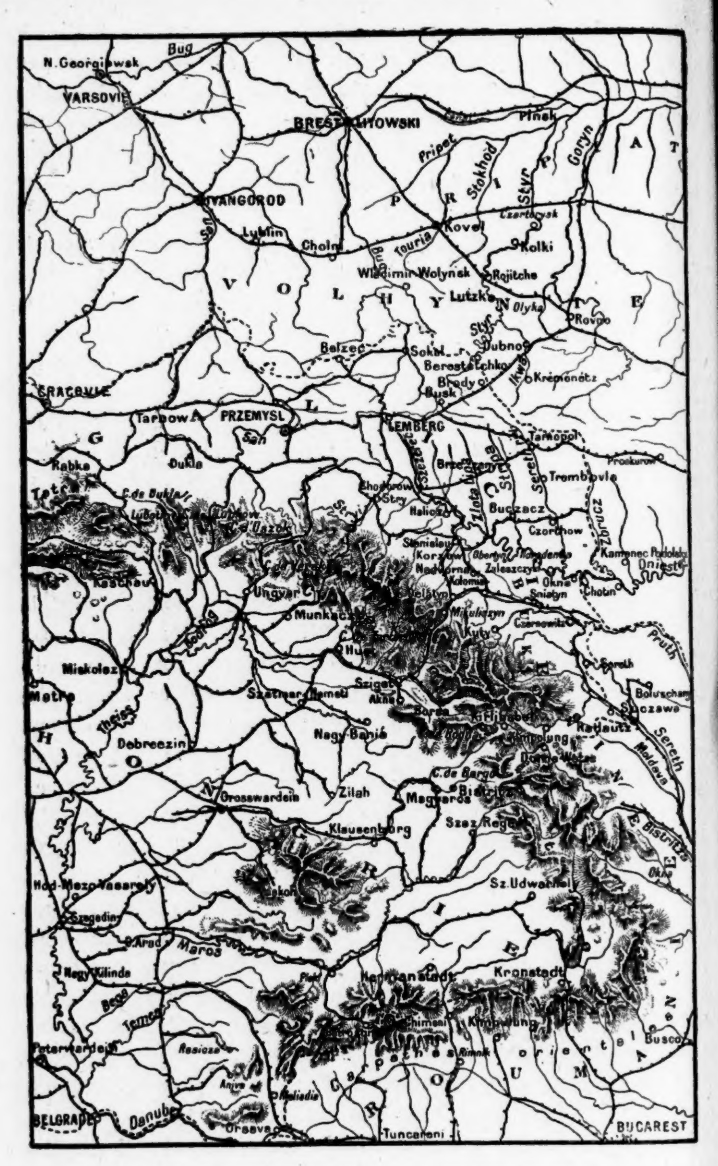
Le 30, les Autrichiens enlevaient Arsiero et Asiago. Le 2 juin, un bulletin italien constatait que l'ennemi n'était plus séparé de la plaine que par une barrière montagneuse, d'ailleurs solide et bien armée. A ce moment-là même, le canon russe commençait à gronder d'une façon menaçante sur le front autrichien. Le 4 juin, le correspondant du *Berliner Tageblatt* auprès des armées impériales et royales écrivait : « Trois semaines après le commencement de l'offensive austro-

hongroise dans le Tyrol méridional, les Russes ont augmenté de jour en jour l'activité de leur artillerie jusqu'à arriver par endroits au *Trommel feuer* sur le front de Russie méridionale, dans le dessein évident d'entraver ainsi nos opérations dans la haute Italie, et de remporter sur le front Nord-Est des armées impériales et royales, qu'ils pensaient affaibli, des succès à bon marché. Mais, en fait, notre front russe a été puissamment fortifié par un travail de plusieurs mois. L'état des défenseurs est extraordinairement bon, n'ayant pas eu de pertes par les combats ou les maladies, et n'ayant pas été affaibli par le retrait d'unités envoyées à d'autres fronts. On peut donc envisager avec une tranquille confiance les événemens à venir entre la Putilowka et le Pruth. » — Le même jour, l'attaque russe se déclenchait, et les armées du général Broussiloff, suivant l'expression de Repington, entraient dans les défenses autrichiennes comme dans du papier.

I

Un voyageur qui viendrait du Nord, une fois traversé le Pripiat, se trouverait dans de vastes forêts marécageuses à travers lesquelles de larges fleuves coulent dans le sens du méridien. Après un peu plus de cent kilomètres, il sortirait de cette région couverte et impraticable pour arriver à une région de collines de craie ondulées, à un faîte de partage d'où les eaux divergent. Jusqu'ici, elles avaient coulé au Nord, en sens inverse de son chemin; mais arrivé à cette sorte de plateau, il les verrait descendre vers le Sud, et il n'aurait qu'à suivre leurs cours. Puis, aux collines de la région des sources succèdent de grands plateaux unis; nous quittons la Volhynie et nous entrons en Galicie. Les rivières, parallèles entre elles, coulent d'abord à fleur du sol; mais, à mesure que leur cours s'allonge et que leur puissance augmente, elles s'encaissent. Leur vallée qui garde la forme d'une rainure, devient de plus en plus profonde. Toutes ces rivières tombent au pied des Carpathes dans une grande artère transversale, un collecteur qui les reçoit et les emporte, le Dniester.

Ce fleuve dessine une vaste courbe, en épousant la forme des montagnes dont il longe le pied. Et les Carpathes ont en effet la forme d'un grand arc de cercle qui aurait été plissé par une



CARTE GÉNÉRALE DU THÉATRE DES OPÉRATIONS

poussée du dedans au dehors, de la Hongrie vers la Galicie, et refoulé contre le plateau galicien. Des montagnes qui se plissent, se comportent comme si, encore plastiques et molles, elles étaient serrées entre deux masses solides, deux voussoirs dont l'un marcherait à la recherche de l'autre. Une fois le mouvement exécuté et le plissement accompli, il se produit généralement une détente, une décompression, et le voussoir marchant s'effondre. Il disparaît à nos yeux, et nous ne reconnaissons plus sur le terrain que l'avant-pays immobile, puis la montagne plissée ; à la place de l'arrière-pays nous ne voyons plus qu'un vide, un vaste abîme que l'air et les eaux comblent peu à peu de sédimens. Ici l'avant-pays, c'est le plateau galicien, plus ancien que les Carpathes, et qui a servi d'obstacle à la propagation indéfinie de leurs plis vers le Nord ; — la zone plissée, c'est celle des Carpathes, chaînons parallèles, praticables et boisés ; — enfin la zone effondrée, celle qui, après avoir déterminé les Carpathes, s'est abîmée en profondeur, et que les âges ont voilée d'une terre légère et féconde, c'est la plaine hongroise.

Ainsi notre voyageur, suivant du Nord au Sud le 23e méridien, aura traversé depuis le Pripiat jusqu'à la Hongrie quatre zones distinctes. D'abord une zone de forêts marécageuses jusqu'au Nord de Lutzk : il est encore là sur ce manteau de boue glaciaire tour à tour argileuse et sableuse, qui recouvre la Pologne et la Russie centrale. Puis une zone de collines de craie jusqu'aux sources du Styr, jusqu'à ce faîte qui est en même temps la frontière politique entre la Volhynie et la Galicie. Puis une zone plate, nue, cultivée, le plateau galicien, où il descendra, vers le Sud le long de la Strypa, qui va en s'encaissant, et qui aboutit au Dniester, perpendiculaire sur elle et coulant pareillement en méandres encaissés. Le fossé du Dniester est redoublé au Sud, à 30 kilomètres environ, par celui du Pruth. Mais déjà nous sommes dans la quatrième zone, dans les plis boisés des Carpathes. Voilà l'esquisse sommaire du terrain que notre voyageur aurait à franchir. Du Pripiat au Pruth il aurait parcouru à vol d'oiseau un peu plus de 400 kilomètres.

Les armées se sont fixées approximativement sur ce front au mois de septembre 1915. La grande retraite russe avait commencé au mois de mai en Galicie. De la ligne de la Dunajec, nos alliés reculaient d'abord vers l'Est. Dans la nuit du 19

au 20 juin 1915, ils arrivaient à la hauteur de Lemberg. Plus au Nord, en Pologne, leur front établi suivant une corde Nord-Sud dans l'arc de la Vistule, et formant ce qu'on appelle le front des Quatre Rivières, n'avait pas encore bougé. Au Sud de Lemberg, la ligne descendait droit au Dniester, dont les Russes défendaient le passage. Elle se recourbait donc pour suivre ce fleuve et l'interdire; puis elle passait sur la rive droite et atteignait la frontière roumaine. Dans toute cette zone d'aile gauche, les Russes faisaient, en juin 1916, des offensives de diversion contre l'armée Pflanzer-Baltin.

Qu'était cette armée Pflanzer constituant l'aile droite de tout le dispositif austro-allemand, et comment était-elle venue là?

A la fin de 1914, au moment où, en Prusse et en Pologne, les opérations cristallisaient et se changeaient en guerre de tranchées, les Russes avaient repris l'offensive par leur gauche, dans les Carpathes orientales. Ils avaient conquis le col d'Uszok le 1er janvier 1915. Plus à l'Est, près de la frontière roumaine, ils avaient à la même époque conquis la Bukowine, et ils menaçaient la Hongrie. Pour les arrêter, l'Autriche et l'Allemagne, ayant unifié le haut commandement, firent un effort considérable. Une armée allemande, dite armée allemande du Sud, sous les ordres du général Linsingen, fut portée dans la région d'Uszok. Une armée autrichienne, sous les ordres du général von Pflanzer-Baltin, fut établie à sa droite, sur la frontière de Bukowine. L'armée Linsingen lutta tout l'hiver dans les Carpathes; l'armée Pflanzer réussit à ramener les Russes par sa gauche jusqu'au Dniester, par sa droite jusqu'au delà de Czernowitz, à la frontière de Bessarabie. C'est là que nous la retrouvons, l'été suivant, au moment de la retraite russe. Elle était d'ailleurs constituée très légèrement. Sur un front de plus de 100 kilomètres, depuis l'embouchure de la Zlota Lipa jusqu'à la frontière roumaine, elle ne comprenait qu'une dizaine de divisions d'infanterie, assez disparates. La seule grande unité qui s'y trouvât complètement constituée était le IIIe corps, le corps de Gratz (6e, 22e, 28e divisions). Ajoutez-y une division du Ier corps (18e), une division et demie du XIIIe (42e division et 72e brigade), une brigade du VIe et quelques autres élémens, avec une puissante masse de cavalerie, cinq divisions formant près de 20 000 sabres (3e, 5e, 6e, 8e, 10e divisions). A son extrême droite, le long de la frontière roumaine, un groupe particulier, com-

mandé par le colonel Papp, avec du honved, et qui se trouve encore en 1917 dans cette partie du front.

Désormais, je veux dire dès le mois de mars 1915, cette armée Pflanzer est fixée sur les positions d'où elle ne bougera sensiblement plus jusqu'à son écroulement en juin 1916. Elle est à l'extrême droite austro-allemande comme un pivot immobile, autour duquel nous allons voir pendant l'été de 1915 les autres armées tourner. A sa gauche immédiate se trouvait l'armée Linsingen qui, à la fin de juin 1915, avait avancé des Carpathes jusqu'au Dniester, et qui essayait de le franchir du Sud au Nord. Le 24 juin 1915, elle avait réussi à pousser sa gauche au Nord du fleuve, vers le confluent du Stryj, à Chodorow; sa droite, moins heureuse, avait échoué une cinquantaine de kilomètres plus bas, devant Halicz. Elle était là dans un immense marais où le fleuve divague et qui s'étend en aval jusqu'à Nizniow, où commençaient à la fois l'armée Pflanzer et les plateaux du Sud-Est. Cette armée Linsingen était une armée mixte, comprenant alors cinq divisions allemandes : une active, la division de Kœnigsberg, 1re du Ier corps; une de réserve, la 3e de la Garde ; une venant des premières formations de seconde ligne créées dès l'automne de 1914, la 48e division du XXIVe corps; et deux enfin d'une série ultérieure créée environ cinq mois plus tard, la 101e et la 105e. Toutes ces divisions, sauf la 48e, ont été ramenées depuis sur le front occidental. A ces élémens allemands, l'armée Linsingen joignait des élémens autrichiens, une division du VIIIe corps, des élémens des Ier, VIe et XIIIe, le corps Hoffmann et la 1re division de cavalerie. A la gauche de Linsingen venait Bœhm-Ermolli qui, après avoir, au début du mouvement, avancé du Sud au Nord à travers les Carpathes, avait conversé et marchait maintenant face à l'Est : c'était lui qui, à la tête de son aile gauche, était entré dans Lemberg le 22 juin 1915, à quatre heures de l'après-midi; il commandait à près de vingt divisions autrichiennes, formant la IIe armée. Dans la nuit du 22 au 23, sa droite, avançant à son tour, avait franchi le Szezerec, qui fait un fossé Nord-Sud entre Lemberg et le Dniester; puis toute l'armée avait progressé lentement vers l'Est, s'établissant à une dizaine de kilomètres environ du méridien de Lemberg; le 25, Bœhm-Ermolli poussa sa droite en avant, comme pour aller vers Chodorow donner la main à la gauche Linsingen, et le résultat

fut d'obliger les Russes à un recul général d'une vingtaine de kilomètres, leur gauche restant appuyée au Dniester à Halicz, et leur front suivant la Gnila Lipa. Le 27, Bœhm-Ermolli amenait sa gauche à la hauteur de sa droite en la poussant à une trentaine de kilomètres en avant de Lemberg jusqu'à Zadvorze en direction de Brody. Le 28, il poussait sa droite à Przemyslany; le même jour, Linsingen enlevait Halicz. La prise d'Halicz rendait très difficile aux Russes de tenir la Gnila Lipa sans être débordés par leur gauche. Ils cédèrent cette coupure et, après des combats d'arrière-garde qui durèrent du 28 au 30, Linsingen, qui a maintenant conversé face à l'Est, comme précédemment Bœhm-Ermolli, et qui prolonge celui-ci au Sud, atteint la ligne Rohatyn-Bursztyn. Le 4 juillet, il est devant la coupure suivante, celle de la Zlota Lipa, tandis que Bœhm-Ermolli, ainsi appuyé à droite, serre sur sa gauche et attaque le 6 sur le haut Bug, entre Kamionka et Gliniaky. Puis ils s'arrêtent sur ces positions, Bug et Zlota Lipa, Bœhm-Ermolli allongeant simplement sa gauche vers le Nord, dans les conditions que nous allons voir.

A la gauche de Bœhm-Ermolli venait en effet la puissante armée allemande de Mackensen, la IXe armée, celle qui avait décidé la retraite russe au début de mai en perçant le front sur la Dunajec, et qui marchait face à l'Est; le mouvement de Mackensen était lui-même flanqué à gauche par l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, environ une quinzaine de divisions, dont une allemande.

L'armée Mackensen constituait la masse principale et qui donnait la direction de toute la manœuvre. Après la prise de Lemberg, elle ne continua pas le mouvement vers l'Est; elle s'étendit simplement jusqu'au Bug, à une quarantaine de kilomètres dans le Nord-Est, et, une fois maîtresse de ce fleuve, elle tourna franchement au Nord, marchant sur Lublin et sur Cholm, et décrivant ainsi un immense mouvement tournant autour de Varsovie. Le mouvement vers le Nord, les deux armées Bœhm et Linsingen ne pouvaient plus le suivre. Elles n'avaient plus qu'à se figer et qu'à constituer à la droite du dispositif austro-allemand une sorte de barrage immobile. L'armée Linsingen prit, comme nous venons de le dire, position devant la Zlota Lipa. L'armée Bœhm-Ermolli fit un double mouvement; elle avança à l'Est jusqu'au Bug, et en même

temps elle allongea sa gauche vers le Nord pour rester en liaison avec Mackensen, qui progressait dans cette direction.

L'épaule des armées austro-allemandes était donc sur le Bug, Mackensen étant face au Nord et Bœhm-Ermolli face à l'Est. Mais on n'a pas de sécurité sur un fleuve qui vous couvre, si on n'occupe pas le rivage opposé. Bœhm-Ermolli essaya donc de passer à l'Est du Bug, le 15 juillet, dans la région de Sokal. Après une lutte acharnée, il passa le 18; malgré des combats extrêmement violens, les Russes ne réussirent pas à reprendre la ville, que d'ailleurs les Autrichiens ne dépassèrent pas.

Pendant que les armées de droite se constituaient ainsi en verrou, face à l'Est, pour fermer la porte à tout retour offensif qui serait venu de la Russie du Sud, l'armée Mackensen et celle de l'archiduc continuaient à remonter vers le Nord, formant la branche droite de la tenaille qui devait enfermer l'armée russe autour de Varsovie. Cette ville était prise le 6 août, mais l'armée russe échappait; il fallait, par une nouvelle conversion, se remettre face à l'Est et aller la poursuivre dans l'intérieur du pays. Mackensen reprit donc sa marche en direction de l'Orient, vers Brest-Litowsk; mais entre Mackensen à Brest et Bœhm-Ermolli à Sokal, il existait un trou de plus de 150 kilomètres; on le boucha par une nouvelle armée, composée principalement de forces de cavalerie sous les ordres du général Puhallo von Brlog, et qui, avec la IIe armée (Bœhm-Ermolli), avec l'armée allemande du Sud, maintenant commandée par le comte Bothmer, et enfin avec l'armée Pflanzer, fut réunie en un groupe aux ordres du général Linsingen. Ce général commanda à cette époque du Pripet à la frontière roumaine.

La cavalerie de Puhallo, formant l'extrême gauche du nouveau dispositif, s'empare de Wladimir-Volynsk, puis pousse sur Kovel. Son objectif est de continuer au Nord-Est et de venir derrière Brest couper la retraite aux Russes que Mackensen accroche de front et que l'archiduc menace sur leur droite.

Mais ce mouvement échoue. Les Russes, une fois de plus, se dégagent et ont le temps de battre en retraite (26 août). Il se passe alors quelque chose de très curieux. Visiblement l'état-major allemand est désorienté. Il semble bien que, désespérant d'envelopper les armées russes du centre, il soit revenu au projet, déjà préconisé par Bernhardi, d'une double expédition, l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud de la Russie, pour

aller saisir les voies d'accès à la mer et étouffer le colosse aux poumons trop étroits. En ce qui concerne le Sud de la Russie, l'opération fut au moins amorcée. On vit l'armée Puhallo, après avoir marché de Wladimir-Volynsk sur Kovel en direction du Nord-Est, faire tout à coup colonne à droite, face au Sud-Est, et se porter sur Lutzk. En même temps, l'armée Bœhm-Ermolli et l'armée Bothmer, celle-ci immobile depuis deux mois sur la Zlota Lipa, se portaient en avant. Le plan était évident. Renonçant à poursuivre le centre russe, les Austro-Allemands manœuvraient contre l'aile gauche. Bothmer et Bœhm-Ermolli l'attaquaient de front, face à l'Est; Puhallo essayait de l'envelopper sur son extrémité Nord, où elle était appuyée au triangle fortifié des places de Volhynie, Lutzk, Dubno et Rovno.

Bothmer fut d'abord battu sur la Zlota Lipa; mais Puhallo réussit à emporter Lutzk, où le 59e régiment autrichien pénétra le 31 août; les Russes se retirèrent à mi-chemin entre Lutzk et Rovno, à Olyka. De son côté, l'armée Bœhm était entrée, le 1er septembre, à Brody. Ainsi refoulés à leur droite, les Russes durent replier toute leur ligne. Ils abandonnèrent à l'armée Bothmer la ligne de la Strypa, et se fixèrent plus à l'Est, sur le Sereth.

Ainsi fut constitué le front depuis les marais du Pripiat jusqu'à la Roumanie. Au Nord, Mackensen a avancé en pointe jusqu'au delà de Pinsk; puis, en suivant vers le Sud, Puhallo s'établit d'une manière assez incertaine dans les vastes forêts entre le Styr et le Stochod; il traverse le coude du Styr en aval de Kolki, et vient couper le triangle de Volhynie, qui reste mi-partie aux Austro-Allemands, mi-partie aux Russes; au Sud de Puhallo, Bœhm-Ermolli s'établit sur les crêtes de partage entre la Galicie et la Volhynie; Bothmer s'établit entre le Strypa et le Sereth; enfin, Pflanzer va du Dniester à la frontière roumaine, en couvrant Czernowitz.

Dans le cours de l'automne et de l'hiver, diverses tentatives d'offensive russe, dont la plus considérable, à la Noël de 1915, a affecté presque toute l'étendue du front, n'ont pas réussi à l'ébranler sensiblement. En mars 1916, au moment de l'offensive allemande sur Verdun, nos alliés exécutèrent une diversion, dont le centre fut au Nord, entre la Dvina et le Niemen, mais qui eut son écho sur la Strypa. Du côté allemand, le

départ de l'armée Mackensen pour la Serbie, en octobre 1915, a modifié l'ordre de bataille dans les régions désertes qui vont du Pripet à la Volhynie. Après divers groupemens temporaires, une armée dite du Bug, sous le commandement du général von Linsingen, occupe le vide immense, mais d'ailleurs peu praticable, creusé par le départ de Mackensen. Puis, à droite de Linsingen, nous voyons reparaître l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand (IVe armée), qui se lie elle-même avec Bœhm-Ermolli.

II

Quelles étaient, au début de juin 1916, les forces en présence?

La ligne du Pripiat faisait la démarcation entre les troupes allemandes au Nord et les troupes autrichiennes au Sud, le bassin de ce fleuve étant occupé par une armée mixte, commandée, comme nous venons de le dire, par le général von Linsingen. Cette armée, à cheval sur le Pripet, s'étendait à travers forêts et marécages, au Nord jusqu'au canal Oginski, au Sud jusqu'au coude du Styr; l'aile gauche était allemande, l'aile droite était autrichienne. Au Nord, son extrême gauche était formée par la 81e division de réserve allemande; puis toute la région de Pinsk où les grandes opérations ne sont guère possibles, et qui ne demande que de la surveillance, était occupée par deux divisions de cavalerie : celle de la Garde, qui, formée en temps de paix à quatre brigades de deux régimens, en garnison à Berlin et à Potsdam, — et la 3e division, soit au total vraisemblablement dix mille sabres. De même que ces forces étaient encadrées à gauche par la 81e division, elles l'étaient à droite par la 82e, établie sur le Pripiat même. Ces deux divisions, constituant le XLIe corps, étaient un héritage de l'armée Mackensen, une fraction demeurée après le départ du gros. Il en est souvent ainsi dans l'ordre de bataille. Les chefs, les états-majors, les noms des armées changent et voyagent, mais les troupes restent sur place. On a bien devant soi une nouvelle armée, mais avec les élémens de l'ancienne.

Au Sud du Pripiat commençaient les unités autrichiennes; dans les régions basses impraticables qui s'étendent jusqu'à Rafalovka, trois divisions de cavalerie pour garder les rares chemins, 9e, 1re et 11e; puis sur les petites collines nues qui

émergent de la verdure dans le coude du Styr, deux importantes unités d'infanterie pour barrer la route de Kovel : la légion polonaise et la 26e division. Celle-ci appartient au IXe corps. Telle était l'armée Linsingen, le type même d'une armée de surveillance sur une vaste surface difficile à éclairer, où on ne peut procéder que par des reconnaissances de patrouilles : une masse de plus de 20 000 cavaliers en grandes unités indépendantes, appuyés par des forces d'infanterie qui ne devaient guère leur être supérieures en nombre. Cette cavalerie ne paraît d'ailleurs pas, malgré son nombre, avoir suffi à assurer la police des forêts; dans l'automne de 1915, les cosaques venaient rôder jusqu'aux environs de Kovel, où l'on prenait de grandes précautions contre un coup de main. — L'armée Linsingen avait devant elle l'armée Lech, formant la gauche du groupe central des armées russes, commandé par le général Evert.

Au Sud de l'armée Linsingen, le front autrichien passait le Styr à la hauteur de Kolki, et de là à Dubno il était tenu par la IVe armée autrichienne, sous les ordres de l'archiduc Joseph-Ferdinand, qui avait son quartier général à Lutzk.

L'armée de l'archiduc comprenait à sa gauche, tenant le secteur de Kolki, la 4e division, puis la 41e, la 37e, la 2e, la 70e, la moitié de la 11e, et enfin la 7e, qui finissait au Nord immédiat de Dubno. Au total, six divisions et demie, sur un front d'environ 70 kilomètres. On peut admettre une baïonnette au mètre courant. Mais de plus, il y avait dans toute la zone d'arrière, depuis Kovel au Nord jusqu'à la frontière de Galicie, la valeur de quatre divisions d'infanterie au repos, ainsi qu'une division de cavalerie. Celle-ci était la 5e. Les divisions d'infanterie étaient la 45e, la 13e et la 10e, avec la seconde moitié de la 11e, et la 36e brigade de Landsturm.

Ces dix divisions appartiennent à des régions extrêmement diverses : La 4e et la 13e sont du IIe corps; la 41e division est du IVe corps; la 37e est du Ve; la 10e est du IXe corps; la 2e et la 45e sont du Xe corps, le corps de Przemysl; la 11e est du XIe corps; la 2e est du XIIIe; enfin la 70e est une division constituée dans le cours de 1915.

Il y avait eu très peu de mouvemens de troupes pendant l'hiver, et la plupart de ces corps étaient cantonnés là depuis la fin du grand mouvement offensif, dans l'automne de 1915 :

c'est à ce moment que les troupes allemandes et autrichiennes avaient cessé de s'entremêler, et que les secondes s'étaient établies presque toutes au Sud de Pripiat. — Les divisions des IVe, V^e^, IXe et X^e^ corps faisaient, dès l'été de 1915, partie de l'armée de l'archiduc, alors que cette armée à la gauche de l'armée Mackensen marchait du Sud au Nord pour tourner Varsovie et livrait la bataille de Lublin. — Les deux divisions du IIe corps (4e et 13e) faisaient alors partie de l'armée Bœhm-Ermolli située plus au Sud; elles ont été ramenées sur le Styr antérieurement au mois de novembre de 1915, probablement pour faire face à l'offensive russe de septembre; la 4e division a pris place entre Kolki et Olyka, tandis que la 13e, plus au Nord, se battait dans le coude du fleuve; au mois de juin 1916, elles étaient encore l'une et l'autre dans la même région, la 13e se trouvant seulement cantonnée à l'arrière vers le Stochod, au Sud-Est de Kovel. — Enfin la 7e division du XIIIe corps avait été agglomérée avec la 36e sous le nom du corps Sourmay et avait formé l'extrême droite de l'armée Bœhm-Ermolli en liaison avec l'armée Linsingen. En juillet 1915, elle se trouvait sur le cours supérieur de la Zlota-Lipa; mais dès l'automne de la même année elle avait remonté à la gauche, quitté l'armée Bœhm-Ermolli, et occupé ses positions définitives en Volhynie entre Olyka et Dubno.

Au Sud de l'armée de l'archiduc commençait l'armée Bœhm-Ermolli, établie entre Dubno et la frontière de Galicie. Elle comprenait environ huit divisions d'infanterie et deux de cavalerie (4e et 7e). Ce n'était plus que l'ombre de cette puissante IIe armée, forte d'une vingtaine de divisions qui, dans l'été de 1915, avait soutenu la droite du mouvement Mackensen. Ce qui lui restait de ses vieilles divisions, c'était à sa gauche la 46e division du Ier corps, la 25e du IIe corps (on a vu qu'elle avait donné la 4e et la 13e à l'archiduc); à sa droite la 27e du VIe corps, la 31e du IVe, la 33e et la 14e, toutes deux du Ve corps. Quant au centre, occupant le secteur au Nord de Kremenetz, il paraît avoir été faiblement tenu : il était formé d'un groupe mixte dont je ne connais pas la composition, et d'une brigade de Landsturm, encadrés par deux divisions de cavalerie. Il est vrai que cette région du centre, où serpente l'Ikwa, n'a pas grand intérêt, étant fortement surveillée au Nord par Dubno, au Sud par les collines entre Kremenetz et la frontière. C'est donc sur ces

deux môles que les principales forces de l'armée Bœhm-Ermolli étaient établies. Le quartier général était à Brody. En arrière, pour toute réserve stratégique, la moitié de la 29e division (XIXe corps).

Au Sud de l'armée Bœhm-Ermolli, les changemens, depuis un an, avaient été très considérables. D'abord les divisions allemandes de l'armée allemande du Sud, aujourd'hui armée Bothmer, avaient été successivement rappelées vers d'autres théâtres. En juin 1916, il n'était resté à cette armée qu'une seule division allemande, la 48e de réserve, établie sur la haute Strypa, en face de Tarnopol. Les quatre autres qu'elle possédait dans l'été de 1915 étaient parties. Comme unités autrichiennes, on ne retrouve de sa constitution primitive que la 19e division du VIIIe corps, ainsi que la 36e (XIIIe corps) et la 15e (VIe corps) qu'elle possédait déjà en partie. La 55e et la 56e division, formées au début de 1915, et qui font également partie de l'armée Bothmer, étaient signalées au printemps de cette année 1915 dans les Carpathes, puis elles disparaissent du théâtre oriental, et ce n'est que depuis l'hiver de 1916 que nous les retrouvons sur la Strypa qu'elles défendent de part et d'autre de Bieniawa. D'autre part, l'armée Bothmer a reçu de l'armée Bœhm-Ermolli la 32e division (IVe corps) qu'elle a mise à son extrême gauche, vers la frontière de Galicie, et la 38e (ancien corps Sourmay). Enfin elle a hérité de l'armée Mackensen, qui n'existe plus sur le front oriental, la 12e et la 39e division, toutes deux du VIe corps, et qui tiennent la Strypa au Nord de Buczacz. Ainsi ont été comblés les vides formés par le départ des Allemands. Au total, l'armée Bothmer avait au début de juin 1916 neuf divisions d'infanterie en première ligne, et une au repos, la 38e. Elle avait de plus la 2e division de cavalerie sur les plateaux à l'Ouest de Buczacz. Avec ces dix divisions, elle tenait tout le front depuis le plateau d'Alexinetz (frontière de Galicie) jusqu'au confluent de la Strypa dans le Dniester, soit une centaine de kilomètres. Nous retrouvons là encore cette densité d'un homme par mètre qui paraît avoir été une valeur moyenne pour les armées autrichiennes.

Enfin, de la basse Strypa à la frontière roumaine s'étendait l'armée Pflanzer-Baltin. Elle a elle aussi, comme l'armée Bothmer, changé beaucoup de composition, quoique pour d'autres raisons. Pendant la grande offensive de l'été de 1915, elle était presque en dehors de la zone des opérations. Elle comprenait

alors une dizaine de divisions d'infanterie et 5 divisions de cavalerie pour tenir un front qui dépasse 130 kilomètres. Elle a été encore diminuée à l'automne de 1915. Puis elle a pris une importance nouvelle au moment de l'offensive russe du nouvel an, en Bukowine, contre l'extrême droite autrichienne. Le III[e] corps, le corps de Gratz, qui formait un de ses élémens principaux, après lui avoir été retiré en partie, lui a été définitivement enlevé au moment de l'offensive contre le Trentin. En juin 1916, l'armée Pflanzer comportait, en dernière analyse, un total assez incertain, mais qui ne devait guère dépasser 8 divisions d'infanterie, et 4 de cavalerie, c'est-à-dire qu'elle avait une densité extrêmement faible. Il est vrai que la zone d'opération qui lui avait été affectée, après s'être étendue jusqu'au Nord de Buczacz, avait été ramenée au confluent de la Strypa et du Dniester, c'est-à-dire diminuée de 25 à 30 kilomètres. On y trouve à la gauche sur le Dniester, dans la région d'Usciezko, un groupe mixte dont la composition ne m'est pas connue, puis la 6[e] division de cavalerie, et 2 divisions d'infanterie, la 21[e], qui a été rattachée, semble-t-il, au XIII[e] corps, (le corps d'Agram), et la 51[e], formée depuis la guerre. Ces forces, de même qu'elles étaient encadrées à gauche par de la cavalerie, l'étaient également sur la droite. Toute la ligne du Dniester était tenue par les 3[e], 5[e] et 8[e] divisions de cette arme. Pour retrouver un noyau d'infanterie, il faut aller au Sud du Dniester jusqu'à Okna. Là se trouve la 42[e] division. C'est une troisième division adjointe, semble-t-il, au XIV[e] corps, le corps d'Innsbruck. Puis vient la 24[e], du corps de Przemysl, le X[e] corps. Nous sommes, à partir d'Okna, dans la zone de défense de la Bukowine, entre Dniester et Pruth. Elle était tenue, au Sud de la 42[e] et de la 24[e] divisions, par la 202[e] brigade, la 40[e] division qui est une troisième division du IV[e] corps (Budapesth), la 5[e], qui est recrutée dans la circonscription de Cracovie (I[er] corps), enfin, à l'extrême droite, de Czernowitz à la frontière roumaine, par le groupe Papp et le groupe Schultz, sur lequel je n'ai pas de détails.

On comprendra que nous ne puissions pas donner d'indications sur la composition des armées russes. Il suffira de dire qu'elles étaient au nombre de cinq, correspondant à assez peu de chose près aux cinq armées ennemies : en face de l'armée Linsingen, se trouvait la III[e] armée russe, commandée par le général Lech, formant la gauche du groupe du centre,

du groupe Evert. Elle ne paraît avoir changé de groupe que dans le cours du mois de juillet. Elle s'étendait au Sud jusqu'au chemin de fer du Kovel à Sarny. — Là seulement commençait le groupe des armées de gauche, commandé par le général Broussiloff. Il comprenait quatre armées : au Nord la VIIIe armée, général Kaledine, de la voie Kovel-Sarny jusqu'à Kremenetz, opposée ainsi à l'armée de l'archiduc et à la gauche de Bœhm-Ermolli ; puis la XIe armée, général Sakharoff, entre Kremenetz et Trembovla, faisant face à la droite Bœhm-Ermolli et à la gauche Bothmer; la VIIe armée, général Chtcherbatcheff, de Trembovla à l'embouchure de la Strypa, face à la droite de Bothmer; enfin la IXe armée, général Letchitsky, du confluent de la Strypa à la frontière roumaine, face à l'armée Pflanzer.

Ces quatre armées étaient réunies sous les ordres du général Broussiloff. Ce général commandait un corps dans la guerre de Mandchourie, et il était de ceux, comme Mitchenko et Rennenkampf, dont la renommée avait grandi dans cette guerre malheureuse. Quand le grand-duc Nicolas Nicolaievitch et le ministre Soukhomlinov réorganisèrent l'armée, ils donnèrent à Broussiloff le gouvernement militaire de la Podolie, et le destinèrent à commander une armée. Il eut la gloire, après la première bataille de Lemberg, en septembre 1914, tandis que Russki entrait dans cette ville, de pousser au Sud vers le Dniester et d'arriver à Halicz. Depuis ce moment, il resta toujours en Galicie et sur les Carpathes. Au début de 1915, son armée, la VIIIe, aujourd'hui armée Kaledine, s'étendait du col de Lupkow au col d'Uszok, et c'est elle qui a livré cette prodigieuse suite d'assauts destinés à briser le front autrichien. On a pu voir là l'énergie de sa méthode, et le mordant de son offensive. C'est un homme de taille moyenne, l'air énergique, avec des yeux froids. Il parle peu, se montre peu, et passe pour un chef sévère. Il a reçu le commandement du groupe des armées de gauche au commencement de 1916, après la disgrâce du général Ivanoff.

III

Le 4 juin il passa à l'attaque sur tout le front, depuis le coude du Styr jusqu'à la frontière roumaine. Les Allemands ont cru démêler qu'en les accrochant sur cet immense espace,

les Russes avaient eu le dessein de tâter les points faibles, et de lancer l'attaque à fond sur les endroits qui auraient fléchi. Il se peut que les Russes aient simplement voulu empêcher les roquades, les transports de troupes le long de la ligne.

La bataille fut naturellement précédée d'une préparation d'artillerie. L'offensive de mars avait averti les Allemands des progrès de l'armement russe, et de l'emploi que nos alliés savaient faire de leurs nouveaux canons. Le 3 avril, le correspondant de la *Gazette de Francfort* achevait ainsi le récit des combats du lac Narotch : « Les Russes, dans la mise en œuvre du feu roulant préparatoire, et dans le feu de barrage en avant des lignes contre les retours offensifs des Allemands, se sont instruits. » Cette préparation ne paraît pas d'ailleurs avoir atteint l'intensité qu'on a vue dans les grandes batailles du front occidental. Elle a varié, suivant Repington, entre douze heures et trente heures. Mais il ne faut pas oublier que les Autrichiens tâtaient pour la première fois des canons lourds employés en masse, et des plaisirs du tir de barrage.

Les premiers communiqués russes se contentent de dénombrer les prisonniers, dont le nombre s'accroît rapidement ; dès le 6 juin, on en signale 25 000, avec 480 officiers ; le 7, le nombre est porté à 40 000 et 900 officiers ; le 8, il y faut ajouter 11 000 soldats et 58 officiers. En même temps, arrive la première nouvelle précise. L'armée Kaledine, bousculant l'armée de l'archiduc de ses positions d'Olyka, l'a rompue, et elle est entrée le 7 juin dans Lutzk.

La position d'Olyka a été décrite par M. Stanley Washburn, témoin oculaire, dans le *Times* du 18 juillet. Le village est logé dans un creux, à 10 kilomètres à l'Ouest de la chaussée de Lutzk à Rovno. Les forêts qui couvrent l'Est cessent à cette chaussée, de telle sorte que la région de l'Ouest, la région d'Olyka, est nue et ondulée. Forêt derrière soi, bonne condition d'offensive. Du haut des collines, on voit une grande étendue de pays, et les tranchées courant sur les versans. Les lignes autrichiennes et les lignes russes étaient par endroits très rapprochées ; mais la position russe était de beaucoup la meilleure : en effet, dans leur retraite, dans l'automne de 1915, nos alliés s'étaient arrêtés et établis sur une position préparée, tandis que les Autrichiens avaient dû se mouler sur eux. La position russe avait donc été choisie de façon à présen-

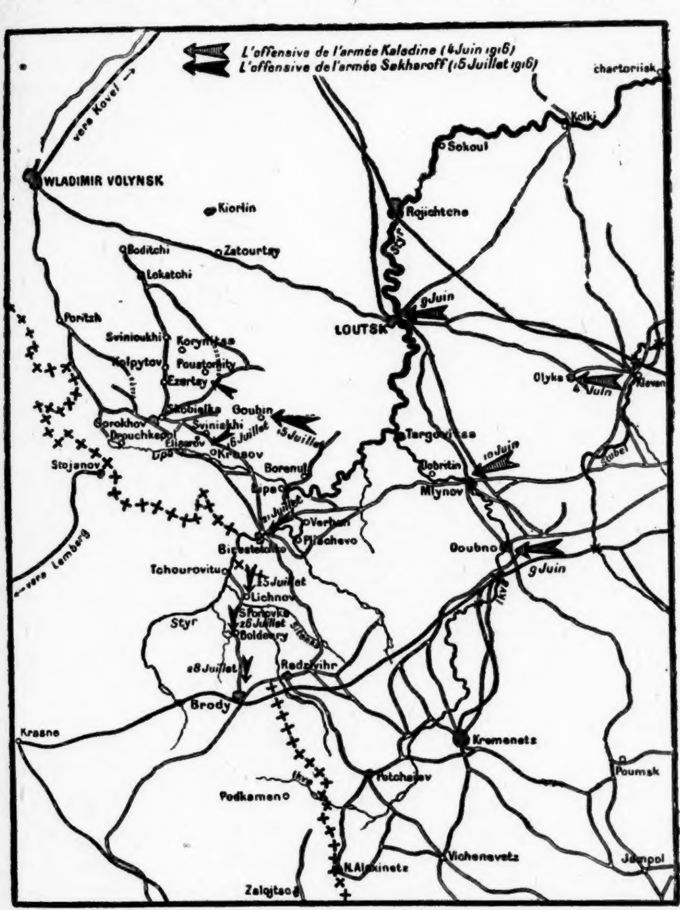
ter les deux avantages essentiels des positions défensives : des communications à l'arrière, et un champ de tir à l'avant. Le front présentait un dessin tenaillé, avec des saillans et des indentations. L'accès de la position était rapide et commode, tandis que du côté autrichien, pour parvenir à la première ligne à travers une région découverte, il fallait parfois suivre des boyaux en zigzag sur une longueur supérieure à 1 700 mètres. Selon M. Stanley Washburn, cette difficulté d'accès explique le nombre considérable de prisonniers faits par les Russes. Imaginez une foule qui cherche à s'échapper par ces conduits sinueux. Elle s'entasse et ne s'écoule pas. Les hommes qui voudraient sortir en terrain découvert, tomberaient sous le feu des mitrailleuses que les Russes montaient immédiatement sur les positions conquises; ceux qui atteindraient les issues tomberaient sous les barrages d'artillerie. Il ne restait qu'à se rendre.

Il y avait, en général, deux ou trois positions autrichiennes préparées; mais les dernières étaient si peu tenues qu'il est arrivé aux Russes d'y devancer leurs propres défenseurs. La première position seule était défendue, mais très fortement : tranchées profondes couvertes d'un blindage, interrompues par des abris à mitrailleuses souvent en acier, parfois en béton ; ces tranchées communiquaient par des descentes avec des couloirs coudés qui menaient à des chambres d'officiers, jusqu'à 8 mètres au-dessous du sol de la tranchée. Le journaliste anglais déclare n'avoir rien vu de mieux sur le front occidental.

Les Russes n'essayèrent pas d'enlever toute la ligne : l'artillerie se contenta de creuser des avenues dans les défenses ennemies, par où l'infanterie pût passer.

Rompus devant Olyka, les Autrichiens se trouvaient rejetés dans la direction du Styr, qui coule à 25 kilomètres environ dans l'Ouest de la ville. Une grand'route, partie de Rovno, va traverser cette rivière à Lutzk, puis la côtoie quelque temps en direction du Nord et reprend devant Rojichtche son chemin au Nord-Ouest vers Kovel. Le chemin de fer qui a succédé à la route ne fait pas ce coude par Lutzk; il coupe au court sur Rojichtche à travers les forêts. Lutzk, ainsi placé hors de la grande ligne, est en temps de paix une cité tranquille et isolée. Le Styr coule paresseusement dans une prairie, en faisant une grande courbe autour d'une colline ; sur cette colline, il y a un château du Moyen Age, qui commande le passage; — une

petite ville russe, fondée il y a quelque cinq cents ans, s'est établie autour. Les Russes y pénétrèrent le 7. Le chemin de fer a, comme nous venons de dire, choisi un autre point de passage



BATAILLES DE LUTZK ET DE BRODY

à une quinzaine de kilomètres à droite, Rojichtche. Les Russes enlevèrent le 8 la tête du pont en face du bourg et le 9 le bourg même, situé au delà du fleuve sur une colline de 220 mètres qui émerge des forêts. A gauche de Lutzk, le Styr est précédé,

en amont de Torgovitsa, par une avant-ligne, celle de son affluent, l'Ikwa. Une chaussée, qui part de Rovno dans la direction de l'Ouest, coupe l'Ikwa à Mlynov; dès le 8, cette rivière était franchie entre Torgovitsa et Mlynov, à mi-chemin entre ces deux villes, à Dobriatin, les Russes s'emparaient d'un obusier de 104. Mlynov était tourné et sa garnison se rendait le 10.

Pendant que l'aile droite du général Kaledine, avançant par la voie de Rovno à Kovel, arrivait à Lutzk, son aile gauche, avançant par la voie de Rovno à Brody, marchait sur Dubno. Cette ville, située sur un coude que l'Ikwa fait vers l'Est, devenait très difficile à défendre, les Russes étant maîtres du cours d'aval et la débordant ainsi du Nord, en même temps qu'ils l'attaquaient de l'Est. Les Russes y sont entrés le 9. Le 10, par conséquent, les Russes étaient maîtres de toute la ligne Styr-Ikwa, depuis Rojichtche au Nord jusqu'à Dubno au Sud, sur une longueur de plus de 70 kilomètres; l'ennemi ne restait accroché qu'en un seul point, au confluent des deux fleuves, à Torgovitsa.

Pendant que l'armée Kaledine remportait ces brillans succès, l'armée Chtcherbatcheff refoulait l'armée Bothmer sur la Strypa inférieure, Le 7 juin, le front ennemi était enfoncé entre Trybuchowa et Jaslovetz, sur deux lieues environ, là où la Strypa est précédée par l'Olokhovetz. Cette rivière était forcée, et les Russes arrivaient à la Strypa. Puis le succès s'étendait à la gauche et à la droite. A la gauche, les Russes, passant la basse Strypa, arrivaient le 8 à la coupure suivante, celle du Zolot. A la droite, les Russes enfonçaient les positions ennemies au Nord de Buczacz et entraient dans cette ville le 10. Ils avaient pénétré assez profondément dans la ligne ennemie pour aller enlever près d'Ossovtsa, à deux lieues au Nord de Buczacz, une batterie de quatre obusiers autrichiens.

Ainsi, du 4 au 10, l'offensive a surtout l'aspect d'une poussée énergique de l'armée Kaledine contre l'armée de l'archiduc sur le Styr et de l'armée Chtcherbatcheff contre la droite Bothmer sur la basse Strypa. La gauche de Bothmer, attaquée à la hauteur de Gliadki et de Tsebrov, résiste. Il en est de même de l'armée Bœhm-Ermolli. Sur les points qui avaient fléchi, les Autrichiens, renforcés par des Allemands immédiatement envoyés du front du Nord, accourent à la parade. Nous verrons

tout à l'heure comment ils arrêtèrent l'armée Kaledine. — Sur la Strypa, l'important était d'empêcher l'armée Chtcherbatcheff de faire la tache d'huile et de s'étendre derrière l'armée Bothmer. Une série de contre-attaques austro-allemandes est signalée le 11 à Bobulince (10 kilomètres Nord de Buczacz) et oblige les Russes à se replier.

Mais, juste à ce moment, un nouvel événement, d'une importance très considérable, se passait au Sud du Dniester. L'armée Letchitzky infligeait à l'armée Pflanzer-Baltin une des défaites les plus mémorables de la guerre. Cette armée couvrait le Dniester par sa rive gauche (Nord), depuis le confluent de la Strypa environ jusqu'à une quinzaine de kilomètres en aval de Zaleszczyki. Là elle passait le fleuve et se dirigeait au Sud, faisant barrage entre le Dniester et le Pruth, couvrant Okna, Czernowitz et Bojan. Militairement, cette position en équerre, coupée par un fleuve, une branche adossée à ce fleuve, était fort mauvaise. Depuis six mois, l'armée Pflanzer avait subi de rudes assauts. Sur la partie adossée au Dniester, les Russes avaient poussé jusqu'à la tête de pont d'Uscieczko et interrompu les communications par la rive gauche; dans la partie qui couvrait Czernowitz, ils avaient, au moment du nouvel an, attaqué, dans des conditions d'ailleurs très défavorables, de Toporoutz à Bojan.

Cette fois, le général Letchitsky attaqua au Sud du Dniester, à la droite du champ de bataille précédent, à Dobronovtse. C'est un petit bourg de 160 feux, juste au Nord des forêts au Sud desquelles est Toporoutz. Le front d'attaque paraît s'être étendu sur les plateaux nus qui règnent de là au Dniester. La rupture de la ligne ennemie fut complète ; le 10 juin, dans la seule région de Dobronovtse, 18 000 prisonniers furent pris. L'ennemi se rejetait à l'Ouest de la route d'Okna à Czernowitz, en faisant sauter la gare d'Iourkoutz. En même temps, au Nord du Dniester, une attaque presque perpendiculaire se développait; le village de Sinkov, sur la rive gauche, à l'endroit où le front passait le fleuve, était pris, et l'ennemi rejeté en désordre au Sud-Est de Zaleszczyki. La cavalerie turkmène achevait la débâcle.

Le 11, les Russes, poursuivant à outrance, arrivaient par la rive Sud en face de Zaleszczyki, à 20 kilomètres de leur point de départ, passaient le fleuve du Sud au Nord, enlevaient la ville. Au Sud du fleuve, ils poussaient jusqu'à Horodenka, à

plus de 40 kilomètres des positions de la veille, et saisissaient ce nœud de routes. Au centre, ils marchaient de Dobronovtse sur Sadagora, où ils trouvaient un énorme matériel, puis sur Czernowitz et arrivaient au voisinage de la ville. Enfin, à la gauche, près de Bojan, ils attaquaient la ligne du Pruth, pour franchir ce fleuve et prendre Czernowitz à revers par le Sud-Est.

Les habitans de Czernowitz avaient vu se multiplier, depuis le début de juin, les vols d'avions au-dessus d'eux. Le 6, pour la première fois, trois obus russes éclatèrent dans la ville. Puis arrivèrent les familles de paysans et de juifs, qui venaient de l'angle Nord-Est de la Bukowine, traînant leurs meubles, poussant un cochon ou une vache, et parlant de combats meurtriers vers Okna et Dobronovtse. Enfin l'horizon s'alluma; les villages flambaient entre Okna et Zastavna. Une affiche avertit les habitans que la ville se trouverait sous le feu des Russes à partir du 11 juin. L'exode commença. Le dimanche avant la Pentecôte, les professeurs de l'Université reçurent l'ordre de partir. L'un d'eux, Léon Kellner, a fait à la *Neue Freie Presse* le récit de ces journées. Il y avait dans le même train que lui des soldats qui arrivaient d'Okna. Ils faisaient des récits unanimes de la supériorité des Russes, qu'ils croyaient vingt fois plus nombreux que les Autrichiens.

Dans la nuit du 17 au 18, les Russes, après avoir passé le Pruth en aval de la ville, arrivaient par le Sud-Est en même temps que par le Nord et entraient à Czernowitz. Les Autrichiens se repliaient, les uns au Sud de la ville, sur les Carpathes, les autres à l'Ouest, sur Sniatyn.

IV

Ainsi, vers la mi-juin, sur cinq armées autrichiennes, deux étaient en pleine déroute. Les armées du centre Bœhm et Bothmer tenaient encore leurs positions initiales; elles avaient seulement été obligées de replier et d'étendre leurs ailes extérieures : ainsi nous avons vu la droite de l'armée Bothmer refoulée à l'Ouest de la Strypa sur le Zolot. De son côté, l'armée Bœhm-Ermolli qui, au début de l'offensive, avait sa gauche à Dubno, sur l'Ikwa, devait la replier jusque sur le Styr, dans la région de Verben. Seule, l'armée Linsingen à l'extrême Nord n'avait pas été sérieusement engagée.

Deux énormes poches se trouvaient donc creusées dans la ligne autrichienne. L'État-major allemand essaya de parer au danger par un double procédé. Dans le trou ouvert entre le Dniester et le Pruth, il plaça un nouveau groupe de divisions qui forma une armée sous les ordres du général Kœvess. Dans le trou ouvert devant Lutzk, il forma avec des divisions principalement allemandes un groupe qui s'ajouta au commandement du général Linsingen, lequel fut chargé de conduire seul une contre-offensive de grand style. Voyons d'abord comment cette contre-offensive avait été montée.

Le 4 juin, les Autrichiens disposaient, du Pripet à la Bukowine, de 38 divisions d'infanterie et de 11 divisions de cavalerie, plus la 49e division allemande. Après quelques jours de combat, non seulement ces divisions avaient été dépensées, mais les quatre divisions tenues en réserve avaient été jetées dans la fournaise. Toutes les disponibilités autrichiennes étaient épuisées; 17 divisions étaient retenues dans le Trentin, d'où elles ne pouvaient être retirées que par une seule ligne de chemin de fer. Il fallait donc que l'Allemagne vînt au secours de son alliée. Elle le fit avec beaucoup d'énergie et de décision.

Avec les réserves de trois divisions du front au Nord du Pripet (81e et 82e de réserve et 18e de Landwehr), elle constitua une division nouvelle. Elle en fit venir quatre de France (19e et 20e actives, 43e de réserve et 11e bavaroise) ; elle en appela trois du front de Russie septentrionale (107e, 108e et 22e). Voilà donc un renfort de 8 divisions ; deux divisions autrichiennes, la 51e et la 48e, purent être rappelées du Trentin. Au total, dix divisions fraîches constituèrent une masse de manœuvre, et furent mises sous le commandement du général von Linsingen.

Celui-ci forgea avec ces renforts une sorte de pince qu'il appliqua aux deux flancs du saillant que formait l'armée Kaledine en avant de Lutzk. Cette armée marchait maintenant de Lutzk sur Kovel, qui paraît avoir été son principal objectif. Elle avançait par deux routes : l'une, orientée vers le Nord-Ouest, est la chaussée directe Lutzk-Kovel ; l'autre, plus à gauche et orientée vers l'Ouest, est la chaussée Lutzk-Vladimir-Volynsk. Les Russes s'y avancèrent jusqu'à la région de Zaturtsy, puis, au lieu de continuer sur Vladimir-Volynsk, ils firent colonne à droite, face au Nord-Ouest, par la rive droite de la Turia, et atteignirent le front Lejakkov-Makovitchi. Ils

avaient ainsi leur gauche à la Turia, leur droite à la route Kiselin-Kovel. En continuant dans la même direction, ils débouchaient entre Vladimir-Volynsk qu'ils masquaient et Kovel qu'ils débordaient par le Sud. Ainsi Kovel allait être attaqué de deux côtés : du Sud-Est par la colonne qui suivait la chaussée de Lutzk, et du Sud par la colonne qui descendait la Turia. La tâche de Linsingen était : premièrement d'arrêter ces deux colonnes ; secondement de serrer les Russes aux deux flancs, au flanc droit sur le Styr, au flanc gauche sur la Lipa. Nous allons donc voir se développer quatre séries de combats : 1° sur le coude du Styr à Kolki ; 2° sur la chaussée de Lutzk à Kovel ; 3° sur la Turia ; 4° sur la Lipa.

1° Sur le flanc droit (Nord) des Russes. Dès le 10 juin, dit un bulletin russe, l'ennemi, cherchant à parer à la situation qui lui est faite, a lancé une contre-attaque furieuse dans la région de Semki, à l'Est de Kolki (face Sud du coude du Styr), « où des forces ennemies numériquement supérieures ont attaqué nos élémens avancés et, sous le couvert d'une concentration de leurs feux, les ont refoulés sur la rive droite du Styr ; mais, le même jour, nous avons arrêté tout développement ultérieur de cette offensive. » En fait, le général Kaledine forma sur sa droite le long du Styr un flanc défensif.

2° Sur la chaussée Lutzk-Kovel. — Cette chaussée traverse le Styr à Rojichtche. Les Russes ont forcé le passage. Cette gare importante a été évacuée sous le feu. Les Autrichiens, qui en amont tiennent encore Sokul, ont dû pivoter sur ce point, en y accrochant leur gauche et en y refusant leur droite. Après avoir perdu Rojitchtche, ils se sont retirés du Styr sur le Stochod, en suivant comme axe de marche la chaussée de Rovno à Kovel. Les autos blindées russo-belges suivent les Autrichiens sur cette chaussée large de quinze mètres. A Perespa, aux deux tiers de la route d'un fleuve à l'autre, les élémens d'un régiment saxon couvrent la retraite, tandis que le gros se retire derrière le Stochod. Là, les Austro-Allemands essaient d'interdire le passage en construisant une tête de pont, toujours sur la chaussée de Kovel, devant Svidniki. Mais le 14 et le 15, les Russes attaquent sur le front Svidniki-Boguszowka, et enlèvent la tête de pont. C'est à ce moment que Linsingen dessine sa contre-attaque. Le 16 juin, un régiment westphalien attaque Boguszowka, s'établit sur la rive Sud du Stochod, dans les

marais, dans les roseaux, sous la pluie. A Svidniki, les Saxons sont moins heureux. Pris par des feux de flanc de mitrailleuses, non seulement ils ne peuvent pas déboucher, mais ils doivent évacuer la partie Sud du village. Il est repris au soir, mais une nouvelle attaque russe le reprend et repousse en même temps les Westphaliens. Les deux régiments allemands luttent épuisés, contre tout un corps russe, sous un orage dont les éclairs se mêlent aux éclatemens. Cependant, il faut reprendre Svidniki à tout prix. De nouveaux régimens, allemands et autrichiens, sont amenés de Kovel, et le 18 le village est reconquis : opération difficile dans cette région où les marais empêchent l'infanterie de se déployer, diminuent l'efficacité de l'artillerie, et où aucun couvert ne favorise les approches. Cependant, les Westphaliens, débouchant de Novi Mosor, reprennent aussi Boguszowka. Les Russes, ainsi refoulés sur la chaussée et à gauche, essaient une contre-offensive à la droite, par Emelin. Puis la bataille se dissout lentement en combats isolés, en engagemens de patrouilles.

Le 21 juin, des troupes composées cette fois d'Allemands du Sud recommencent la bataille en attaquant la droite russe, à 5 kilomètres environ à droite de la chaussée, vers Mylsk et poussant vers Sokul à travers le marais, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Mais plus près du centre, à mi-chemin de Mylsk et de la chaussée, le village de Linievka, fortifié par les Russes, reste en saillant et résiste, entouré de trois côtés et pourtant inabordable. Ce n'est que le 27 juin que les Westphaliens du colonel Hœfer arrivent à s'en emparer, au prix de lourds sacrifices. Les pertes sont lourdes de part et d'autre. Du côté russe, le 22e régiment sibérien a souffert au point qu'il doit être fondu avec le 23e. De leur côté, les Allemands doivent arrêter le combat pour laisser reposer leurs troupes. Ils ne reprennent l'offensive que le 2 juillet, toujours par leur gauche contre la droite russe, en partant de la ligne Linievka-Mylsk en marchant au Sud, sur Emelin, puis sur Perespa.

3° Sur la Turia. Les Russes après avoir dépassé Kiselin sont arrivés, comme nous avons vu, à une dizaine de kilomètres dans le Nord-Ouest de ce bourg, sur le front Lejakhow-Makovitchi. Là ils ont été arrêtés par les renforts allemands. Les témoignages ennemis nous disent que ces renforts étaient principalement composés de troupes de la Basse-Saxe. Il n'a pas été

publié, à ma connaissance, de comptes rendus de ces combats. Les Russes furent refoulés jusqu'à Kiselin, leur gauche (route de Vladimir à Lutzk) à Kholopetchi, leur droite à Voroutchin et à Babie. Puis dans une nouvelle série de combats, ils reculèrent encore d'environ 5 kilomètres jusqu'aux sources voisines de la Turia vers Zaturtsy et du Stochod vers Zubilno. Ce front Zaturtzy-Zubilno est celui qu'ils occupent encore aujourd'hui sur la route de Lutzk à Vladimir-Volynsk. De là, vers la mi-juillet, ils s'étendaient à droite vers Soldinki, et à gauche vers Vatin (20 kilomètres dans le Sud-Est de Lokatchi) et vers Zviniatche.

4° Sur la Lipa. Tandis que les deux mouvemens précédens ne représentent dans l'effort de Linsingen qu'une résistance frontale, le mouvement sur la Lipa représente un mouvement offensif sur le flanc gauche des Russes, en direction du Nord-Est, et avec Lutzk comme objectif. Cette attaque de flanc, suivant l'axe du haut Styr, paraît avoir d'abord surpris les Russes. On s'explique ainsi qu'ils aient perdu 7000 prisonniers au Nord de Beresteczko. D'après un récit allemand, ils se seraient trouvés si pressés qu'ils auraient, pour dégager leur infanterie, fait charger deux divisions de cavalerie (la division transamourienne et une division combinée), venant de la direction de Goubin (20 kilomètres dans le Sud-Est de Svinioukhi). La charge, quoiqu'elle ait été très énergiquement menée, et que, de l'aveu même de l'ennemi, elle ait présenté un magnifique spectacle, fut prise sous une grêle de balles et de shrapnells. L'attaque allemande arrive jusqu'à la hauteur de Boremel, sur le Styr, un peu au Nord du confluent de la Lipa. L'opération avait été exécutée par des corps allemands, appuyés d'une division tchèque et hongroise.

Cette descente d'une colonne austro-allemande le long du Styr, en présentant le flanc droit à la direction de Dubno et des réserves russes, ne se conçoit que si ce flanc avait été protégé par une marche en avant des corps situés immédiatement au Sud, c'est-à-dire l'aile droite de Bœhm-Ermolli. Mais loin de pouvoir avancer, cette armée paraît elle-même attaquée par les Russes. Dans le cours de juin, ceux-ci avaient avancé de Dubno vers Brody, enlevant Kozin le 13, puis Radziviloff le 16. Le 18, à une dizaine de kilomètres plus au Sud, ils attaquaient vers Lopuczno, à deux heures au Nord de Kovo-Alexinetz. Le 44e ré-

giment d'infanterie autrichienne les repoussa. Mais la colonne qui descendait le Styr restait ainsi très dangereusement découverte à sa droite. Nous verrons tout à l'heure les Russes, au milieu de juillet, exploiter cette situation.

V

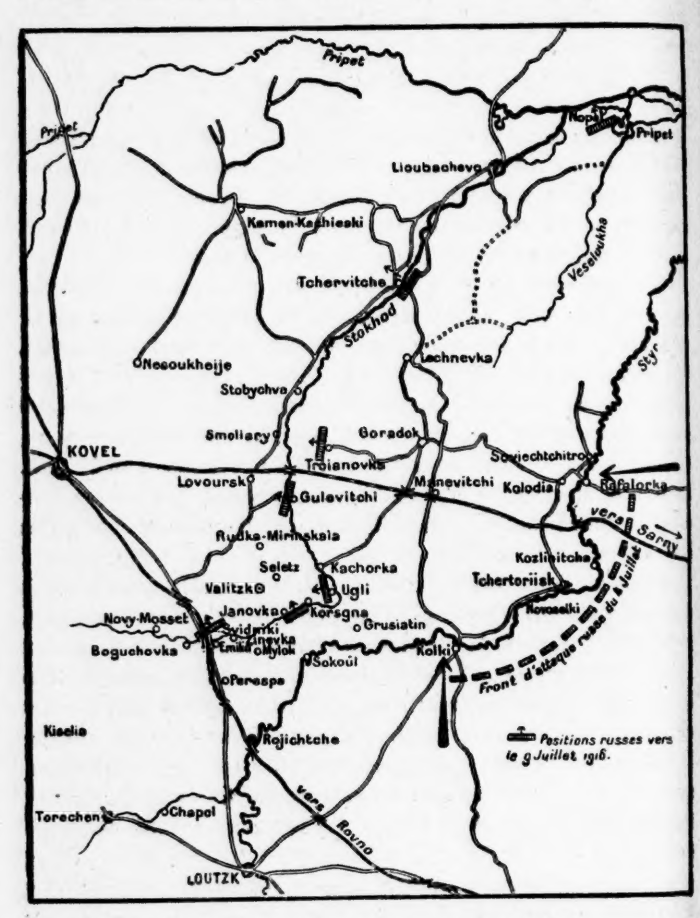
Ainsi la riposte de Linsingen, dans la seconde moitié de juin, consiste à serrer dans une tenaille l'énorme saillant que les Russes ont creusé à l'Ouest de Lutzk. Broussiloff répondit à son tour en brisant la pince gauche de la tenaille, la plus septentrionale, celle qui devait serrer dans le coude du Styr.

On se rappelle que l'ennemi menaçait là de déborder la droite du général Kaledine, qui était obligé de se couvrir face au Nord par un flanc défensif, entre Sokul et Kolki. Mais par le fait même qu'il débordait les Russes, l'ennemi se trouvait lui-même en pointe, et risquait d'être serré entre l'armée Kaledine d'un côté et de l'autre l'armée Lech, dont nous avons vu qu'elle tenait le front depuis le coude du Styr jusqu'au Pripiat. Contre ce danger, les Austro-Allemands comptaient sur la solidité de leurs positions, qui défiaient depuis un an les efforts de l'adversaire.

C'est sur cette forte position que le général Broussiloff lança une attaque convergente par l'Est et par le Sud. Sur la face Sud, le 4 et le 5 juillet, les troupes du Turkestan et une partie du XXX[e] corps russe faisaient irruption à l'Ouest de Kolki. Des troupes de l'Allemagne du Sud sont immédiatement envoyées du champ de bataille du Stokhod, par Grusiatyn, pour boucher le vide ainsi formé. Mais tandis qu'elles contiennent l'adversaire, la face Est est rompue à son tour, au Nord de Tchartoriisk à Kostuchnowka et à Wolezek. Le commandement allemand se décide à la retraite.

Le 7 juillet, Berlin annonce que la boucle qui s'avance vers Tchartoriisk a été évacuée, à la suite de la pression exercée par l'ennemi supérieur en nombre sur son flanc vers Kostuchnowka et à l'Ouest de Kolki. — Vienne annonce le même événement en couvrant de fleurs les vaincus. « Les troupes austro-hongroises qui combattent dans le coude du Styr, au Nord de Kolki et qui tinrent bon pendant quatre semaines devant des forces ennemies de trois à cinq fois supérieures en nombre, reçurent

l'ordre de se retirer de leur première ligne qui formait une double enceinte. Grâce à l'appui des troupes allemandes à l'Ouest de Kolki, et grâce au dévouement de la légion polo-



BATAILLES DU STYR ET DU STOKHOD

naise vers Kolomia, ce mouvement s'effectue sans être troublé par l'ennemi. » Il faut entendre cette dernière phrase de la façon suivante : les ailes de l'armée, Allemands au Sud, Polonais au Nord, tinrent bon, et le gros des Austro-Hongrois put s'écouler

dans l'intervalle. Dès le 6, la cavalerie russe arrivait à Manevitchi, sur la corde de l'arc dessiné par le Styr, à 30 kilomètres en avant de Tchartoriisk. Désormais la manœuvre concentrique était terminée et les Russes se portaient en ligne face à l'Ouest, en direction du Stokhod.

Mais par le fait même la position de l'armée Linsingen plus au Sud dans l'isthme entre Styr et Stokhod, devant Svidniki, se trouvait débordée sur sa gauche. Ce général se décida à la retraite. Dans la nuit du 8 au 9 juillet, ses troupes évacuèrent ces villages de Linievka et d'Emalia, qui avaient été payés si cher. Elles se retiraient derrière le Stokhod, où, le 10 et le 11, elles livraient de violens combats à Svidniki.

De leur côté, les Russes complétaient leur victoire du Styr par une poursuite qui portait toute leur aile droite en avant.

C'est une étrange région que celle où ils avançaient entre le Pripiat au Nord et Rafalovka au Sud, marchant vers le Stokhod. Imaginez un pays plat comme un radeau, sans une crête, tout composé de forêts et de marais, impraticables en dehors des quelques routes qui le traversent, et ces routes elles-mêmes impraticables aux automobiles. Une chaleur terrible, un ciel bleu, un soleil cuisant, l'éclatement continu des obus, la fumée des villages qui brûlent. A l'extrémité Nord, au voisinage du Pripet, les Russes avaient délogé le 7 l'ennemi de ses positions au Sud de Nobel, un petit bourg de vingt-deux feux, et l'avaient rejeté vers le Stokhod, qui n'est éloigné que de deux lieues.

Plus au Sud, sur la route qui se détache à Manevitchi de la voie Sarny-Kovel, les Russes étaient arrivés à Leznieska ; puis au Stokhod à Tchervichtche. Sur la voie ferrée Sarny-Kovel, ils étaient le 8 par leur droite à la hauteur du Troianovka, tandis que, par leur gauche, ils enlevaient ce jour-là Gulevitchi, sur le Stokhod, à une lieue environ au Sud de la voie. A une dizaine de kilomètres plus au Sud, le Stokhod fait un saillant vers les lignes russes ; nos alliés avaient passé le fleuve, le 7, à la pointe de ce saillant à Ugly. Du 4 au 7 ils avaient fait 12 000 prisonniers.

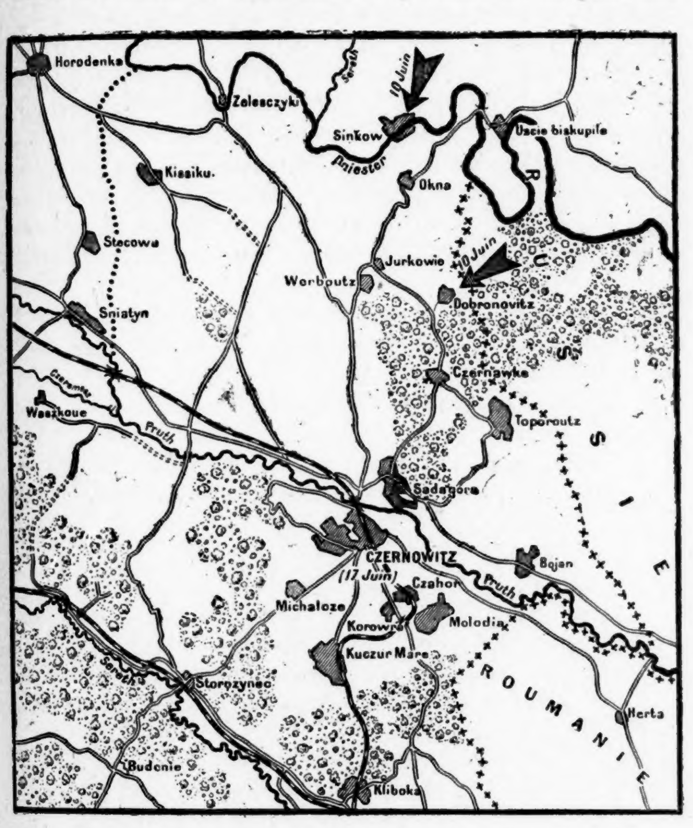
Une fois sur le Stokhod, les Austro-Allemands se ressaisirent. Le 10, les Russes étaient repoussés sur toute la ligne du fleuve, à Tchervichtche, à Gulevitchi qu'ils reperdaient, sur la face Sud du saillant d'Ugly à Koroyna, et à Ianovka, enfin sur la voie Rovno-Kovel à Svidniki.

VI

Tandis que l'aile droite de Broussiloff remportait la victoire du Styr, l'aile gauche frappait pareillement un coup sévère sur l'armée Pflanzer-Baltin. Celle-ci comptait au début de l'action 9 divisions d'infanterie et 4 de cavalerie. Après sa rupture entre le Dniester et le Pruth, elle s'était repliée à l'Ouest sur le front Horodenka-Sniatyn. Elle y est signalée le 17 juin par les correspondans allemands. Mais ce jour-là même, Czernowitz tombait. Trois divisions autrichiennes s'enfuient vers les Carpathes. L'extrême gauche russe sur leurs talons passait le Sereth le 20 juin, occupait Radautz le 21, Gora-Humora le 22, Kimpolung, le 24 au soir. La Bukowine entière était conquise en six jours. Pour parer aux conséquences du désastre, Pflanzer-Baltin reçut deux divisions allemandes, l'une la 105e, rappelée des Balkans, l'autre la 119e, détachée du front de Smorgoni ; on lui donna également trois divisions autrichiennes du Trentin, la 44e, la 57e et la 59e.

La perte de la Bukowine rendait sur la rive Nord du Pruth la ligne Horodenka-Sniatyn très dangereuse à tenir. En effet les Russes, au Sud de ce fleuve, faisaient maintenant un changement de direction et marchaient face à l'Ouest, en remontant les rivières. Sur la haute Suczawa, ils étaient le 22 à Straza. Par le haut cours du Sereth, ils avançaient vers Kuty, qui était enlevé le 23. Dans ces conditions, les troupes austro-allemandes qui tenaient l'intervalle entre Pruth et Dniester durent se replier une seconde fois sur le barrage formé entre ces fleuves par la ligne de la Czerniava et du Czertoviec. Le 24, les Russes sur le Pruth enlevaient les deux villages de Kilikhov et de Touloukov; puis le 26 celui de Doubovetz, c'est-à-dire l'ensemble des avant-positions. Sur le Dniester, les Cosaques franchissant le fleuve à la nage vers Snovidov, entre la Strypa et le Koropiec, occupaient sur la rive Sud les deux petits villages de Petrov et de Sieverse (26 juin). Enfin le 28, toute la ligne ennemie était rompue, trois lignes de tranchées étaient emportées, 10 000 prisonniers restaient aux mains des Russes. L'ennemi était si bien battu que, le lendemain 29, les Russes entraient à Kolomea, à quatre lieues en arrière du champ de bataille.

Ainsi à la fin de juin, l'aile droite de l'armée Letchitzky avançait face à l'Ouest sur le front Obertyn-Kolomea, Pistym. Le 1er juillet, le centre poussait jusqu'à Peczenigyn, à 10 kilomètres à l'Ouest de Kolomea. Le 2, l'ennemi essayait une



L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE LETCHITZKY (10 JUIN 1916)

contre-attaque sur l'extrême droite près du Dniester à Ivanov; le combat dura jusqu'au 4, et se termina par sa défaite. Cependant le centre russe avançait jusqu'à Potok-Czarny; et, le 4, il allait couper la voie ferrée qui conduit de Stanislau en Hongrie, à la hauteur de Mikuliczyn, à une quinzaine de kilomètres au Sud de Delatyn. Les Austro-Allemands réussissaient

bien à arrêter ce mouvement débordant autour de Delatyn; mais les Russes reprenaient l'attaque frontale par le Pruth, enlevaient Sadzavka et enfin, le 8 juillet, Delatyn même.

Enfin, en même temps qu'ils opéraient sur Delatyn, les Russes prenaient l'offensive des deux côtés du Dniester, contre l'ennemi établi devant le Koropice et Soukhodolek. Le 7, le village de Gregorev, qui couvre à l'Est la ville de Monasterzyska, principal passage du Koropiec, était emporté. Mais les combats se stabilisaient et après de violens engagemens le 12 et le 13, le calme se rétablissait. D'autre part, les Austro-Allemands contre-attaquaient depuis le 6 sur l'extrême gauche de Letchitzky, dans la région de Kimpolung. Le 9, les Russes annonçaient qu'ils avaient repoussé l'adversaire sur le front Foundoul-Moldava-Valeputna. Le combat continuait le 10, sur le front Briaza-Foundoul-Moldava. Puis les communiqués deviennent muets. Là comme partout, la situation s'est stabilisée du 10 au 15 juillet.

Une nouvelle phase de l'offensive russe était terminée. Le butin de ces cinq premières semaines était formidable. Plus de 200 000 prisonniers étaient tombés aux mains des Russes. Les pertes autrichiennes dépassaient 600 000 hommes.

VII

L'interruption ne fut pas de longue durée. La seconde phase de l'offensive russe avait été marquée par des succès aux deux ailes. La troisième, qui commença presque aussitôt, fut marquée par une énergique action au centre, sur le front de l'armée Sakharoff.

Vers la mi-juillet, la situation entre les sources du Stokhod au Nord et la frontière de Galicie au Sud, c'est-à-dire à l'aile droite de Linsingen et à l'aile gauche de Bœhm-Ermolli, était la suivante. Le front austro-allemand faisait au Sud-Ouest de Lutzk une équerre, dont la pointe était un peu au Nord du confluent de la Lipa et du Styr, en avant de Mikailovka (ou Boremel) vers Zlotcheska. De là la branche droite se repliait vers le Sud pour aller couper la voie ferrée du Dubus à Brody dans l'Ouest de Radziviloff. La branche gauche s'étendait vers le Nord-Ouest par Ugrinoff, Chklin et Bludoff, et allait rejoindre, en se coudant sur lui, le front Svinioukli-Lokalchi.

C'est sur cet angle d'équerre que le général Sakharoff méditait de se jeter. Mais au même moment, le commandement austro-allemand méditait lui-même un mouvement offensif en partant de ce saillant, et en avançant en direction de Lutzk, le dessein étant toujours de rompre le flanc gauche des forces russes engagées vers Vladimir-Volynsk et Kovel. Une masse de manœuvre avait donc été formée, qui comprenait le 15 juillet sept divisions d'infanterie et une masse de cavalerie, de quatre divisions, destinée à exploiter le succès. — Parmi les divisions d'infanterie se trouvaient les 7e, 48e et 61e divisions autrichiennes, ces deux dernières ramenées du Trentin; les 22e, 43e et 108e divisions allemandes, la première venant du front de Dvinsk, la seconde du front de Verdun.

L'attaque allemande était projetée pour le 18; mais les Russes devancèrent l'ennemi et commencèrent le bombardement le 15, à quatre heures de l'après-midi depuis Bludoff à l'Ouest jusqu'à Zlotcheska à l'Est, c'est-à-dire sur la branche gauche de l'équerre austro-allemande, celle qui couvrait la Lipa. Le feu continua pendant la nuit, d'abord distribué sur toute la ligne, pour ne pas laisser reconnaître les points d'attaque, puis concentré sur les points des réseaux que l'on voulait détruire. A minuit devant le front d'un corps sibérien, les obus russes avaient ainsi ouvert dans les fils de fer ennemis dix avenues, chacune large de vingt pas. L'assaut eut lieu à trois heures du matin, l'attaque principale se faisant sur le front Chklin-Ugrinoff (un peu au Nord-Ouest de Gubin).

Les Autrichiens, enfoncés, se replièrent vers le Sud-Ouest, sur une ligne Pustomyti-Sviniatche-Krasov, où ils furent de nouveau battus le 16. Cette fois la défaite fut particulièrement grave. 13 000 prisonniers restaient aux mains des Russes avec 30 canons dont 17 lourds, et la rive gauche de la Lipa, en aval de Krasov, se trouvait complètement débarrassée d'ennemis.

Le général Sakharoff exécuta alors la manœuvre classique après rupture du front ennemi. L'ennemi s'était retiré vers l'Ouest en direction de Gorokhow. Au lieu de poursuivre dans cette direction, le commandant russe se borna à s'y établir sur le front Sviniatche-Elizarov où il repoussa le 19 un retour offensif de l'ennemi; — et avec le gros de ses troupes, il fit une conversion face au Sud, de façon à venir prendre en flanc le tronçon voisin, que son avance avait débordé. Dès le 17 les

canons lourds conquis sur les Autrichiens au Nord de la Lipa étaient tournés contre eux, et tiraient sur eux à travers la rivière. La Lipa et le Styr forment un angle droit sur les deux faces duquel les Autrichiens se trouvaient attaqués en potence, dans une condition très dangereuse. Le 20 juillet, sur le Styr, c'est-à-dire sur la face Est de l'équerre, ils furent délogés de Verben qu'ils occupaient sur la rive orientale. Les Russes saisirent les passages du fleuve, tandis que les Autrichiens se repliaient vers l'amont sur Berestetchko. Le 13e régiment de landwehr autrichien, qui ne réussissait pas à repasser le Styr, était cerné dans la région de Verben et de Pliachevo, et se rendait en entier. Le 21, les Russes entraient à Berestetchko. — En même temps, sur la face Nord de l'équerre, les Russes franchissaient la Lipa, le 20, et refoulaient les colonnes ennemies qui se repliaient sous le feu des rafales d'artillerie. Dans ces deux journées du 20 et du 21, l'ennemi rompu et pressé aux deux flancs laissait aux Russes, comme prisonniers, 12 000 soldats et 300 officiers.

La retraite des Autrichiens continua vers le Sud, avec des pertes terribles qui paraissent attester un grand désordre. Le 25, ils étaient arrivés sur la Slonovka, à une douzaine de verstes au Sud de Berestetchko. Le 26, les Russes étaient sur la Boldurka, petite rivière qui coule immédiatement au Nord-Ouest de Brody, et qui va rejoindre le Styr. En onze jours, du 15 au 26 juillet, le général Sakharoff avait fait 34 000 prisonniers. Enfin le 28 juillet, il couronnait cette belle manœuvre en entrant à Brody.

Ainsi l'opération de Sakharoff avait essentiellement consisté en une rupture du front ennemi au Nord de la Lipa, suivie d'une conversion face à gauche qui l'avait amené jusqu'à Brody, effondrant la ligne ennemie sur une longueur de 60 kilomètres. Il avait fait plus de 40 000 prisonniers, dont 940 officiers et pris 49 canons, dont 17 lourds, avec 100 mitrailleuses et un très abondant matériel. C'est une des plus belles victoires de toute la guerre. Les Russes essayèrent de l'exploiter en prenant l'offensive sur tout le front. L'aile droite se porta en avant depuis Obzyz sur le Stokhod, au Nord, jusqu'à Zaturce au Sud, sur la route Lutzk-Vladimir-Volynsk. 20 divisions, d'après la *Frankfurter Zeitung* du 1er août, auraient pris part à cette attaque. Les renseignemens russes ne parlent pas des actions aux extré-

mités qui, suivant les Allemands, auraient été les plus violentes, et ils situent la lutte entre les deux voies Kovel-Rovno. Dans la région de Hulewicz, sur la voie Kovel-Sarny, les Russes se portèrent le 28 en avant du Stokhod; sur la voie Kovel-Rovno, la Garde russe refoule également l'ennemi au delà du même fleuve; à mi-chemin entre ces deux voies, dans la boucle du Stokhod, ils atteignaient le 31 le front Seletzk-Velitzk-Koukhary, c'est-à-dire la corde de l'arc que fait le fleuve.

Dans le secteur de Buczacz, sur la basse Strypa, à l'aile droite de l'armée Bothmer, nous avons vu qu'une attaque russe avait eu lieu le 12 juillet; d'après les récits autrichiens, après deux assauts repoussés, les troupes de l'armée Chtcherbatcheff auraient réussi à pénétrer dans un secteur des positions autrichiennes, d'où elles auraient été chassées par une contre-attaque. Le 13, d'après le communiqué allemand, les Russes auraient de nouveau pénétré dans la position allemande; mais le 15, les correspondans allemands annoncent que le calme est rétabli sur ce front. Il paraît y avoir régné jusqu'à la fin de juillet. C'est seulement le bulletin russe du 1er août qui signale une offensive des troupes de Chtcherbatcheff, sur le Koropiec, un peu en aval de Monasterjiska, vers Tchekhoz et Dubenka. Les régimens russes, passant à gué avec de l'eau jusqu'au cou, s'établirent sur la rive Ouest en faisant un millier de prisonniers. En fait, l'armée Bothmer était la seule qui eût réussi à maintenir l'ensemble de sa ligne. Les journaux allemands la célèbrent, comme l'armature de tout le front : *des eiserne Ruckgrat der Südfront*, dit la *Gazette de Cologne* du 1er août. Et la *Gazette de Francfort*, le 6, montre, en face de la défense énergique et active de Bothmer, Chtcherbatcheff impuissant, disposé lui-même en arc convexe peu favorable à l'attaque, et cherchant en vain à abattre les deux angles extérieurs de Bothmer par des attaques divergentes, l'une vers l'Ouest dans le secteur de Buczacz, l'autre vers le Nord-Ouest, dans le secteur de Koropiec.

A la gauche, au Sud du Dniester, l'armée Letchitzky reprit pareillement l'offensive à la fin de juillet, refoulant l'ennemi en direction de Stanislau. Le 28, une division du Caucase enlevait Jezernena, sur la route de Tlumacz.

VIII

Cette fois encore, l'ennemi put amener à temps des renforts. On le voit très nettement, à l'extrême fin de juillet et au commencement d'août, se ressaisir et passer à la contre-attaque.

En juin, l'Allemagne avait envoyé sur le front de l'offensive russe 4 divisions prises au Nord du Pripiat, une division venant des Balkans, et 4 divisions ramenées du front occidental, soit au total 9 divisions. L'Autriche-Hongrie ne put ajouter aux troupes en ligne, dans ce mois, que 2 divisions retirées du front italien. En juillet, l'effort des deux alliés fut à peu près égal. L'Autriche-Hongrie rappela d'Italie 4 divisions, l'Allemagne en préleva une sur le front occidental, et 2 et demie au Nord du Pripiat, soit au total 3 et demie. A la fin de juillet, les Empires du Centre avaient donc amené contre le général Broussiloff près de 19 divisions empruntées aux autres théâtres. Il va falloir continuer au mois d'août, et amener de nouvelles forces ; mais l'Autriche est épuisée, et ne pourra rien faire. C'est donc à l'Allemagne qu'incombera tout l'effort. Elle amena contre Broussiloff dans le cours de ce mois la valeur de 11 divisions, en contingens expédiés parfois par régimens isolés et qui étaient engagés à mesure qu'ils arrivaient. Ces renforts venaient soit du Nord du Pripiat, soit du front occidental, soit de l'intérieur de l'Allemagne. Enfin on eut recours aux renforts turcs. Le XVe corps turc apparaît au milieu d'août en Galicie, où il est encore.

Il n'est pas douteux que l'Allemagne a porté sa lourde part de l'offensive russe. Au 1er juin, elle avait sur l'ensemble du front oriental, de Riga à la frontière roumaine, 48 divisions, ou 548 bataillons. A la fin d'août, elle avait sur le même front 60 divisions ou 695 bataillons. Elle avait donc engagé 13 divisions de plus, ou 147 bataillons. De plus, elle a fait glisser 9 divisions du Nord du Pripiat au Sud de ce fleuve, de telle sorte qu'il n'est resté, au Nord du Pripiat, que 38 divisions au lieu de 47, avec un dispositif distendu à l'extrême, chaque division occupant un front de 15 kilomètres. Au contraire au Sud du Pripiat, où elle n'avait qu'une division le 1er juin, l'Allemagne en avait 23 le 1er septembre.

Le début d'août marque encore un remaniement dans le commandement. Dès le mois de juin, après la défaite de Lutzk,

les armées entre le Pripiat et la Lipa avaient été réunies, comme nous l'avons vu, en un seul groupe placé sous le commandement du général prussien von Linsingen; en même temps, les chefs des armées particulières dans cette région avaient été remplacés; le général Puhallo, à la tête de la IIIe armée, par le général von Fath; et l'archiduc Joseph-Ferdinand, à la tête de la IVe armée, par le général Teroztyansky. Au Sud du groupe Linsingen, l'armée Bœhm-Ermolli et l'armée Bothmer étaient restées sous le commandement de leurs chefs respectifs. Seulement, l'armée Bothmer s'était étendue vers le Sud. Puis entre le Dniester et le Pruth, pour boucher le trou creusé par les Russes, une armée de renfort, sous les ordres du général Kœvess, était venue s'intercaler entre Bothmer et Pflanzer-Baltin. — Le 2 août, tout le front oriental fut mis sous les ordres du feld-maréchal von Hindenburg. C'était la mainmise complète de l'Allemagne sur la direction de la guerre. Il semble que Vienne ait protesté, car, quelques jours plus tard, le commandement d'Hindenburg reçut pour limite Sud la voie ferrée Tarnopol-Lemberg. De ce point à la frontière roumaine, un commandement plus ou moins nominal fut donné à l'archiduc héritier d'Autriche, l'archiduc Charles.

Renforcés et réorganisés, les Austro-Allemands passèrent donc à la contre-attaque au commencement d'août. Sur le Stokhod, c'est le communiqué russe du 1er août au soir qui annonce un retour offensif furieux de l'ennemi sur le front des villages Stobychva et Smoliary, c'est-à-dire sur un front de 8 verstes au Nord de la voie Kovel-Sarny. Le communiqué du 3 annonce d'autres attaques au Sud de la voie, sur le front Galevitchi-Dubniaki. Les Russes ripostèrent par leur gauche (Sud) en attaquant à 5 kilomètres environ au Sud de Dubniaki le village de Rudka-Mirinskaia. Un combat acharné se livra dans la journée du 3 et la nuit suivante. Le village, pris par les Russes, fut reperdu par eux à trois heures du matin. Ils s'établirent à 5 ou 600 pas dans l'Est, et la situation se stabilisa.

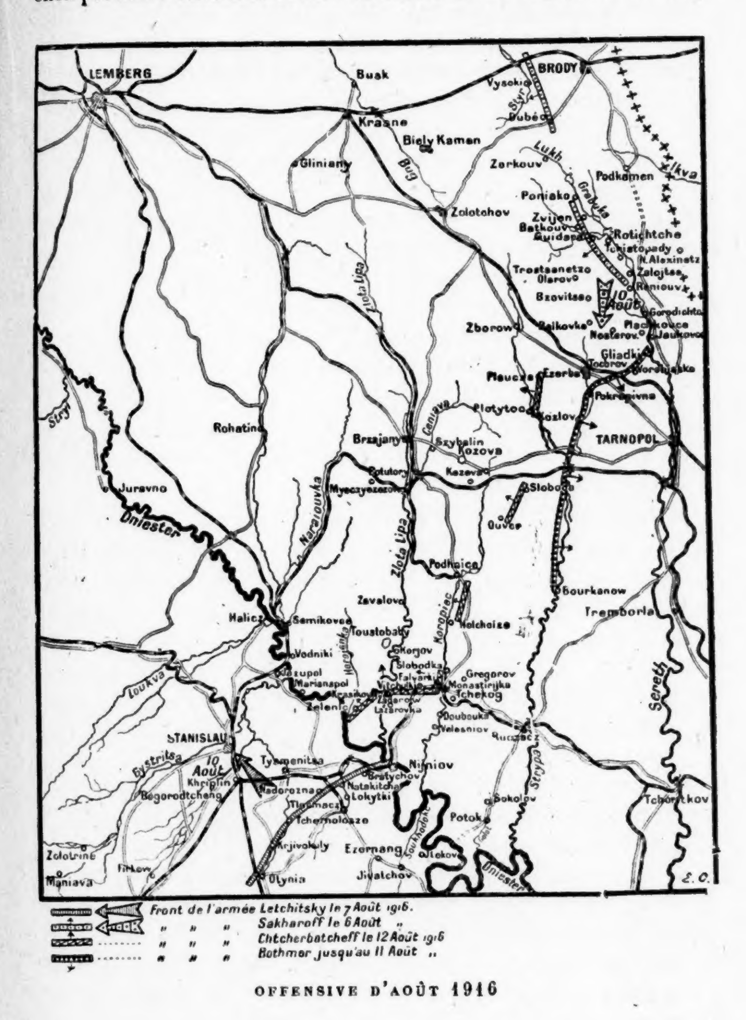
Dans la région de Brody, après la prise de la ville, le général Sakharoff, manœuvrant par sa gauche, essaya d'étendre son succès vers le Sud, et de forcer la résistance de l'ennemi à peu près à mi-chemin entre Brody et Ezerna, sur le plateau boisé qui fait ligne de partage, et d'où descendent le Bug vers le Nord-Ouest, le Sereth vers le Sud-Est. L'ennemi défendait la

ligne formée par un des affluens de tête du Sereth, la Grabeska. Des combats acharnés commencèrent le 4 août, l'ennemi opposant une résistance furieuse. Enfin le 5, les Russes passant sur la rive droite, depuis Peniaki au Nord jusqu'à Zalojtse au Sud, sur un front de 16 verstes, enlevèrent une série de villages, Zvigen, Gnidava, Ratichtche, Tchistopady, Zalojtse. Le 6, le succès fut encore étendu à la droite de Zvigen, à la gauche vers Reniouv. Dans ces trois jours (4-6 août), les Russes avaient pris 166 officiers et 8 415 soldats. Puis la situation se stabilisa sur ce front.

Mais à peine l'offensive de Sakharoff était-elle arrêtée, que Letchitzky, au Sud du Dniester, attaquait à son tour, le 7 août, sur un front de 25 verstes, depuis le Dniester à droite jusqu'au chemin de fer Kolomea-Stanislau, en direction générale de Tysmenitsa, contre Kœvess. La ligne ennemie fut totalement rompue. Par leur droite, les Russes occupèrent Tlumacz; puis se portant en avant par tout le front, ils arrivèrent à la ligne Nijniov-Bratychov-Nalakhitche-Nadorozna-Krjwotaly-Ottynia. Leur centre était donc sur la Vorona. Poussant en avant, ils atteignirent le 8 à 6 heures du soir, sur la même rivière, la ville de Tysmenitsa. Talonnant l'ennemi en déroute, ils arrivaient le 9 à 8 verstes dans l'Ouest de Tysmenitsa, à l'importante bifurcation du Khriplin, coupant ainsi toutes les voies ferrées au Sud de Stanislau, et bordant la rive droite de la Bystritsa. Enfin le 10, à 7 h. 45 du soir, l'armée Letchitzky rentrait dans Stanislau. L'ennemi se repliait sous le feu au Nord vers Halicz, à l'Ouest au delà de la Bystritsa. A l'extrême gauche des Russes, la ville de Nadvorna, complètement débordée, était occupée le 12 août.

Mais en même temps, les autres armées russes passaient à leur tour à l'offensive. Tandis qu'au Sud du Dniester, l'armée Kœvess reculait devant Letchitzky, elle découvrait par le fait même le flanc droit de l'armée Bothmer, qui la prolongeait au Nord du Dniester. Le danger auquel le recul d'une des deux armées exposait l'autre n'avait pas échappé aux critiques allemandes. « C'est une circonstance précieuse dans le combat héroïque que l'armée Bothmer livre pour gagner du temps, écrivait le 6 août le collaborateur militaire de la *Gazette de Francfort*, que le front austro-hongrois au Sud du Dniester sur la ligne général Est de Tlumacz-Est d'Ottynia-Molodylow résiste aux tentatives de rupture russes. » Le lendemain cette rupture

était faite. Aussitôt, au Nord du Dniester, l'armée Chtcherbatcheff prenait l'offensive contre la droite de Bothmer. Le 8 août,



OFFENSIVE D'AOÛT 1916

elle passait le Koropiec à la hauteur de Velesniov, et occupait les collines entre cette rivière et la Zlota-Lipa. Le 10, l'aile droite, attaquant par Dubenka, arrivait à Monasterjiska, dont la

partie Sud était occupée. Le centre poussant jusqu'à la Zlota-Lipa enlevait le village de Lazarovka et arrêtait un retour offensif de l'ennemi un peu plus au Nord, à Zadarov. Enfin, l'aile gauche, traversant la Zlota-Lipa près de son embouchure, atteignait le Dniester au confluent de l'Horojanka, au Sud d'Uscie-Zelenie, où elle entrait le 12. Le même jour, à l'extrême droite, Monasterjiska, déjà attaquée par le Sud, était également débordée par le Nord, et complètement occupée.

La situation, le 11, était donc la suivante : L'aile gauche de l'armée Chtcherbatcheff faisait un front Est-Ouest, face au Nord, long d'environ 15 verstes, depuis Uscie-Zelenie sur l'Horojanka jusqu'à Monasterjiska sur le Koropiec; ce front coupait la Zlota-Lipa à Kraseiov. — Au Nord de Monasterjiska, des élémens, franchissant le cours moyen du Koropiec, avaient enlevé le 11 les villages de Slobodka-Gorna et de Folvarki. — Plus au Nord, le centre et la droite étaient toujours contenus par la gauche de l'armée Bothmer, demeurée immobile dans la débâcle universelle et tenant toujours sur la Strypa une ligne Burkanow-Kozlov-Pokropvina-Ezerna.

Enfin, l'armée Sakharoff avait elle aussi attaqué aux premières nouvelles de la victoire de Letchitzky. Elle s'engageait par sa gauche, sur le Sereth, arrivant le 10 à la ligne Trostianetz-Nesterovce. — Or l'avance sur Nesterovce débordait complètement par le Nord les positions ennemies de Gliadki, Vorobievka, Cebrov, c'est-à-dire les positions avancées qui couvraient Ezerna. Le communiqué russe du 11 au soir annonçait l'évacuation de ces positions.

Ainsi les onze premiers jours d'août avaient été marqués par de nouveaux et magnifiques succès des trois armées Sakharoff, Chtcherbatcheff et Letchitzky, coordonnant leurs efforts en vue d'une marche générale sur Lemberg, C'est vraiment le point culminant de la campagne. L'armée Sakharoff, maîtresse de Brody, le 28 juillet, avait du 4 au 6 août forcé la ligne de la Graberka, et du 9 au 11 la ligne du Sereth. Elle avait pris, du 4 au 11, 304 officiers, et 16 594 soldats. L'armée Chtcherbatcheff avait forcé successivement le Koropiec et la Zlota-Lipa, et conversant face à droite avait atteint une ligne Monasterjiska-Uscie-Zelenie. Elle avait pris 1 263 officiers et 55 158 soldats. L'armée Letchitzky, au Sud du Dniester, s'était portée d'Ezernany jusqu'à Stanislau, avançant de plus de 30 verstes, et ayant

porté ses avant-postes au delà de la grande dépression où court tout un réseau de rivières constituant la Bystritsa. Elle avait pris, du 1er au 10 août, 141 officiers et 10 440 soldats.

Jamais les affaires austro-allemandes n'avaient été plus bas. Seule l'armée Bothmer, quoiqu'elle ait dû replier sa droite, restait toujours accrochée par sa gauche à son front primitif. Mais l'avance des Russes la débordait complètement au Nord et au Sud, et le moment était venu où il fallait qu'elle reculât à son tour.

Cette aile gauche, au commencement d'août, commençait au Sereth vers Gliadki, à 16 kilomètres dans le Nord-Nord-Ouest de Tarnopol. Elle s'orientait vers le Sud-Ouest, barrant la Nesterovka à Vorobievka, et le chemin de fer de Lemberg à la hauteur de Tsebrov. Elle atteignait Pokrovina, où elle rencontrait une branche supérieure de la Strypa. La ligne de combat, s'infléchissant alors vers le Sud, suivait la Strypa par Kozlov, et descendait le cours de cette rivière, en utilisant comme points d'appui les villages et les boqueteaux des rives, jusqu'au Nord de Buczacz.

On peut penser que le mouvement de recul de l'armée Bothmer a commencé au plus tard le 11 août; car la ligne qu'on vient de décrire a été abandonnée par les arrière-gardes le 12. Gliadki, Vorobievka, Tsebrov avec la ville d'Ezerna située à 5 kilomètres en arrière, Pokrovina, Kozlov et toute la ligne de la Strypa avec le bois puissamment organisé de Burkanow tombaient aux mains des Russes. — Un récit daté du 12 octobre, et publié par la *Frankfurter Zeitung* du 19, confirme que l'ordre de retraite est du 11 août. Les positions de repli sur la Zlota-Lipa auraient été atteintes le 14.

Suivons ce recul de Bothmer, abandonnant le dernier secteur jusqu'alors conservé des positions de l'hiver précédent. L'armée Chtcherbatcheff marche sur ses talons. Le 12, elle atteint par sa droite la ligne Plancza-Plotycza. Là elle passe la Strypa, elle forme le front Slodobe-Uvce. Plus au Sud encore, elle approche par son centre de Podhajce et de Holchocze. — Le 13, Podhajce est enlevé, et dans le Sud-Ouest de cette ville la Zlota-Lipa est atteinte dans la région de Zavalov et de Korjov; le 14, elle est franchie dans le même secteur, et Tustobaby, à l'Ouest de la rivière, est pris. — A l'extrême gauche de l'armée Chtcherbatcheff, la cavalerie est entrée le 13 à Mariampol.

Le 14 août, la droite Chtcherbatcheff arrive sur la Ceniavka,

la rivière qui couvre Brzejany, tandis que plus au Nord, la gauche de Sakharoff, qui la prolonge, franchit le Loukh à gué, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Au Sud de Brzejany, la Zlota-Lipa est franchie par endroits. Mais ce sont les derniers succès. En réalité, Bothmer s'est affermi sur la ligne Ceniavka-Zlota-Lipa. Il a reçu des renforts. Le bulletin russe du 16 annonce que l'ennemi, par ses contre-attaques, fait obstacle au mouvement en avant. Il n'y a plus de progrès qu'à la gauche de l'armée, entre la Zlota-Lipa et le Dniester. Encore l'ennemi oppose-t-il une résistance énergique. Enfin, le 18, l'état-major russe annonce que « sur la Zlota-Lipa, à l'Ouest de Podhajce, l'ennemi a repris l'offensive avec des forces considérables. » Cette contre-offensive a d'ailleurs échoué. Mais la retraite de Bothmer est finie. Elle a consisté essentiellement en un recul de toute sa ligne de la Strypa sur la Zlota-Lipa (11-16 août). Une fois cette rivière atteinte, la situation se stabilise.

IX

Ainsi, vers le milieu d'août, une fois de plus, les Allemands passaient à la contre-attaque. Et, cette fois, ils la cherchaient en plein centre de la ligne, devant le front de l'armée Bothmer. La situation devenait alors la suivante : Ce général, renforcé, comme on vient de le voir (c'est à l'occasion de l'affaire du 17 août que les contingens turcs sont signalés pour la première fois dans le bulletin allemand), faisait un retour offensif sur la Zlota-Lipa. Pendant ce temps, les Russes faisaient encore des progrès aux deux ailes, d'une part à la droite sur le Stokhod, d'autre part à la gauche dans les Carpathes. Sur le Stokhod, les combats avaient recommencé le 13, au Nord de la voie Kovel-Sarny, vers Stobychva, où l'ennemi avait attaqué les avant-postes de l'armée Kaledine, à l'Ouest du fleuve. Le 18, les Russes avaient à leur tour pris l'offensive à une vingtaine de verstes plus en aval, vers Tchervichtche. Cette ferme, ainsi que le village de Topoly, située un peu en arrière, avait été enlevée. Enfin, beaucoup plus en aval encore, à 35 verstes environ dans le Nord-Est, vers le cours tout à fait inférieur du Stokhod, une partie des positions ennemies avait été enlevée. Le lendemain 19, les Allemands contre-attaquèrent sur l'un et l'autre point. Les combats durèrent encore le 20. La ferme de

Tchervichtche, le village de Topoly, celui-ci plusieurs fois pris et repris, resta aux mains des Russes, avec 1 300 prisonniers, faits dans les journées du 18 et du 19. Puis le combat dégénéra en duel d'artillerie et en escarmouches d'avant-postes.

Les critiques russes n'attachaient pas grande importance à ces combats dans les marécages et les forêts du bas Stokhod. A l'autre aile, les progrès de l'armée Letchitzky dans les Carpathes avaient au contraire un caractère plus sérieux, puisqu'ils menaçaient directement la Hongrie.

Les avant-gardes de Letchitzky avaient, du 10 au 12 août, atteint la ligne Stanislau-Nadvorna et occupé face au Nord-Ouest la ligne de la Bystritsa, qu'elles ne devaient pas dépasser. Aussitôt, sous la protection de cette ligne de la Bystritsa constituée en flanc-garde, une partie des forces russes fit face à gauche et commença à attaquer, en direction du Sud-Ouest, les passages des Carpathes. Le communiqué du 13 août annonce un progrès sur le haut Pruth, sur le front Jablonica-mont Mogura-Worochta. Le 15 août, Jablonica et Worochta étaient occupés. Les Russes enlevaient même une série de hauteurs en avant du front Worochta-Ardjeluza. En même temps, les Austro-Allemands essayaient en vain de reprendre l'offensive à l'autre extrémité du front des Carpathes, à l'extrémité Sud-Est, au Nord-Ouest de Kirlibaba, dans la région du mont Kapul.

La bataille était ainsi engagée aux deux extrémités du front des Carpathes, les Russes attaquant dans la zone Nord-Ouest, tandis que les Austro-Allemands attaquaient dans la zone Sud-Est. Le 17, les Russes progressent en avant de Jablonica, dans la direction de Korosmezo et en avant d'Ardjeluza. Le 19, en avant de Jablonica, ils sont signalés sur le mont Woronienka, qui borde du côté Sud de la passe, à la hauteur de la frontière. En même temps, une autre colonne russe prend l'offensive, cette fois en plein centre du front, sur le Czeremosz blanc, à la hauteur de Dolkopol. Elle avance en refoulant l'ennemi sur Fereskul, qui est pris le 20, ainsi qu'un autre village de Jablonica, qui est situé à 2 kilomètres environ en avant de Fereskul. Enfin, à l'extrême Ouest, une dernière colonne, avançant de Nadvorna le long de la Bystritsa, arrive le 25 dans la région de Rafailova, dessinant ainsi un mouvement tournant par l'extrême droite.

Ainsi quatre colonnes sont maintenant engagées dans les Carpathes, face au Sud Ouest, entre la Bystritsa et le Czeremosz blanc, sur un front d'environ 70 kilomètres, et menacent la frontière hongroise. La colonne de droite, quittant la Bystritsa à Rafailova, qui est pris le 29 août, atteint le même jour le mont Pantyr, sur la frontière, et l'occupe. La colonne suivante avance par la grand'route de Jablonica à Korosmezo; comme la précédente, elle est arrivée à la frontière sur le mont Woronienka. La troisième colonne, avançant d'Ardjeluza, remonte vers les sources du Pruth, en direction du mont Koverla, qui forme la frontière. Une quatrième colonne débouche par la grand'route de la Suczawa et se porte vers la frontière en direction du Tomnatik, où, le 31, les Russes enlevaient toute une série de hauteurs. Enfin, un dernier groupe de forces, à l'extrême gauche, essaie d'atteindre la Bystritsa sur le front Kirlibaba-Dorna-Vatra.

X

Cependant, le 27 août, un nouvel élément était entré en cause. La Roumanie avait déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie et envahi la Transylvanie, où elle ne trouvait devant elle que deux divisions et quelques bataillons de Landsturm. Cette intervention déterminait une reprise d'activité sur toute la ligne russe. Le 31, des combats éclataient en Volhynie sur le front Lokatchi-Svinioukhi; à la frontière de Galicie, sur le Haut Sereth; enfin, au voisinage du Dniester, sur le front de l'armée Chtcherbatcheff, en direction de Halicz. Dans ces trois régions et dans les Carpathes, les Russes faisaient prisonniers, dans cette seule journée, 15 501 soldats et 289 officiers.

Les combats continuèrent pendant plusieurs jours avec acharnement. Dans les secteurs de Volhynie et du Haut Sereth, ils n'amenèrent pas de changement, quoique les Russes aient pu annoncer, après les trois premiers jours d'offensive, 4 516 prisonniers, avec 115 officiers. Dans le secteur de Volhynie en particulier, des combats indécis durèrent tout septembre et une partie d'octobre, les Russes ayant en ligne le XLe corps, le IVe Sibérien, la Garde et une division de cosaques d'Oremburg, contre les troupes d'Allemagne de Nord des généraux Marwitz

et Litzmann et les régimens hongrois et viennois, du général von Szurmay. — Mais plus au Sud, l'armée Chtcherbatcheff progressa par ses deux ailes dans deux directions très importantes, la droite sur la route de Tarnopol à Lemberg par Brzezany, la gauche dans le secteur de Dniester, devant Halicz.

C'est ce duel de l'armée Chtcherbatcheff contre Bothmer qui forme le dernier épisode de la bataille. Au début de juin, l'armée Bothmer comprenait, comme nous avons dit, une division allemande (la 48e de réserve) et six divisions autrichiennes. Puis elle avait reçu en juillet la 105e division allemande, venue des Balkans, et la 119e venue du front de Riga; en août la 95e et la 199e, puis la 19e et la 20e divisions turques; elle reçut encore au milieu de septembre, la 123e division venue du front de l'Aisne, et la 208e, venue de la Somme; enfin, des élémens de la 1re division de réserve et de la 3e division de la Garde qui, après avoir combattu sur le front oriental, avait fait Verdun au mois de mars. Quant aux divisions autrichiennes de l'armée Bothmer, trois avaient été complètement détruites; deux avaient été retirées, dont l'une, hongroise, avait été expédiée sur le front de Roumanie; deux divisions et demie de troupes fraîches avaient remplacé ces pertes; de telle sorte qu'au milieu de septembre 1916, c'étaient 7 divisions allemandes avec des élémens de deux autres, 3 divisions et demie autrichiennes et 2 divisions turques, qui, sous les ordres du général bavarois, allaient défendre les deux avenues de Lemberg, Brzezany et Halicz.

Entre ces deux points, le front allemand faisait un saillant, qui était tenu par un groupement aux ordres du général von Gerok, vers Zavaloff. C'est sur ce saillant que le général Chtcherbatcheff attaqua le 29 août, contraignant von Gerok à la retraite; puis la bataille s'étendit à l'aile gauche, en direction d'Halicz. Le 6 septembre, les Russes occupaient le chemin de fer qui court du Nord au Sud à l'Est d'Halicz, reliant cette ville à Iczupol, par Semikovce et Vodniki. Le nombre des prisonniers, autrichiens, allemands et turcs s'élevait à 5600 et 45 officiers. Halicz était bombardée. Dans la nuit du 7, d'après un récit du *Russkoe Slovo*, l'ennemi commençait à faire sauter les forts; le 7, le grand pont du Dniester. Des trains chargés de troupes quittaient la ville sous les obus. Les défenseurs se retranchaient derrière la Gnila-Lipa, entre le cours inférieur

de cette rivière et le Dniester, et opposaient là une résistance désespérée. Cependant les renforts arrivèrent, et, le 8, la contre-attaque commença sur la droite des Russes, dans le secteur de la Naraiovka, le but évident de la manœuvre étant de déborder cette droite et de rejeter les Russes sur le Dniester. Le mouvement réussit du moins à dégager Halicz. Les combats continuèrent avec acharnement sur la Naraiovka. Ils sont encore signalés du 16 au 18, puis le silence se fait.

En direction de Brzezany, l'aile droite de l'armée Chtcherbatcheff franchit le 3 l'affluent de la Zlota-Lipa qui, redoublant ce fleuve, couvre les approches de la ville du côté de l'Est, la Ceniava. Mais c'est seulement le 30 que la grande attaque eut lieu sur la Ceniava et en aval du confluent, sur la Zlota-Lipa que les Russes réussirent à franchir. Après les trois premiers jours, ils annonçaient 4 000 prisonniers. Mais l'ennemi avait eu le temps d'amener des renforts, et là aussi, la bataille se stabilisait. Sur tout le front, les lignes étaient fixées sur les points où elles sont encore maintenant.

Au surplus, les événemens de Roumanie amenaient dans la direction générale de la guerre un changement, qui marque la fin de la grande offensive russe. Après un brillant début, les troupes roumaines subissaient à la fin de septembre la défaite d'Hermannstadt, et les Russes allaient avoir à se préoccuper, non plus de soulager leurs voisins par des opérations en Galicie, mais de les soutenir directement. Au début d'octobre, l'État-major russe publia le compte de ses trophées : 420 000 prisonniers, 2 500 mitrailleuses et engins de tranchée, 600 canons.

La campagne, singulièrement glorieuse pour les armes russes, avait duré quatre mois. Elle a été, on peut l'affirmer, une immense surprise pour l'Allemagne. Celle-ci croyait avoir, un an plus tôt, mis la Russie hors de cause jusqu'à la décision. Après l'offensive de mars 1916, elle avait sans doute été étonné des progrès de nos alliés, mais elle croyait que l'insuccès de cette offensive les dégoûterait d'attaquer de nouveau. Et voici que deux mois plus tard la Russie faisait sur les champs de bataille sa réapparition avec une singulière énergie. Presque tout le fruit de l'immense et coûteux effort de l'été 1915 était perdu. Sans doute, des trois objectifs géographiques de nos

alliés, Kovel, Lemberg et Stanislau, le dernier seul avait été atteint. Mais le but de la guerre n'est pas d'occuper des territoires; il est de détruire la force vive de l'ennemi. Le premier effet de l'offensive de Broussiloff a été sans aucun doute de dégager l'Italie, qui se trouvait depuis le 15 mai dans une situation difficile. Le second a été de bouleverser profondément l'ordre de bataille ennemi. Un coup irrémédiable a été porté aux armées autrichiennes, et pour en effacer l'effet, l'Allemagne qui, au printemps de 1916, n'avait plus qu'une division au Sud du Pripiat, a été contrainte d'y engager des forces considérables. Pour suffire à cette tâche, aggravée encore par l'offensive anglo-française sur la Somme, elle a dû recourir à sa suprême ressource, la formation de divisions nouvelles, au nombre de près d'une trentaine, les unes constituant vraiment une force neuve, les autres n'étant que des dédoublemens de divisions anciennes. Chaque fois qu'on voit l'Allemagne procéder ainsi, on peut tenir pour certain qu'elle fait un grand effort ou pare à un grand danger. Chaque fois, c'est un peu de son capital qu'elle dévore. La campagne de Galicie, à ce compte, a fait une large brèche dans les ressources de l'ennemi, et hâté la conclusion.

HENRY BIDOU.

LES FEMMES ALLEMANDES

ET

LA GUERRE

Il peut être intéressant de rechercher quelle a été, au début de la guerre actuelle et dans toute sa première période, l'attitude des femmes d'Allemagne. Enquête assez malaisée dans les circonstances présentes, étant donné la difficulté qu'on éprouve à se procurer les publications récentes. On peut arriver cependant, à l'aide de quelques brochures, à définir dans quel sentiment, à tout le moins, les femmes d'Allemagne ont accepté et approuvé la politique impérialiste de leur pays; on entrevoit aussi quels plans d'avenir elles ont élaborés sous la pression de la nécessité et dans l'enthousiasme de leur patriotisme conquérant.

J'entends bien qu'on m'objectera que toutes les femmes d'Allemagne n'ont pas pensé et senti de même. Je ne méconnais pas l'activité que plusieurs d'entre elles ont déployée en faveur des prisonniers, des disparus, des dispersés, des envahis de toute nation, amis ou ennemis. Je n'oublie pas les efforts, un peu équivoques, des groupemens féministes socialistes en faveur de la « paix permanente. » N'empêche que les documens que j'apporte, émanant des personnalités féminines les plus connues, les plus autorisées d'Allemagne, ont une grande chance d'exprimer l'opinion moyenne, ou du moins celle à laquelle se sont ralliés, faute de pensée originale, les groupemens féminins et féministes d'Allemagne, autrement nombreux, organisés et puissans que tout ce que nous possédons d'analogue en France. Quand nous en serons à établir et à doser les responsabilités, quand des voix du dehors et de chez

nous tâcheront de nous apitoyer sur les femmes d'Allemagne, victimes passives et innocentes du formidable conflit, mères, sœurs, épouses, amantes douloureuses dont la douleur est pareille à la nôtre... alors il faudra nous souvenir; alors il nous sera utile de savoir que M[me] Lily Braun, fille de général prussien et militante du féminisme et du socialisme à la fois, hôte de la France à plus d'une reprise et reçue chez nous avec honneur, a d'avance écrit sa propre condamnation et celle de ses coreligionnaires politiques en ces termes : « La guerre, par bonheur, aura détruit chez les femmes leur pacifisme de sentiment et *ce rêve insensé qui veut que toutes les femmes soient sœurs* (1). »

* * *

S'il en faut croire deux des principales têtes du féminisme allemand, Gertrud Bäumer et Lily Braun (2), les femmes allemandes de 1914 ne se distinguaient pas, avant la guerre, par un patriotisme agissant. Sans doute, elles mettaient au monde et élevaient les jeunes générations, toujours plus nombreuses, qui promettaient au pays un avenir de puissance. Mais songeaient-elles à la possibilité d'une guerre, elles y apercevaient surtout l'horrible perspective des deuils, des larmes, des chagrins inépuisables qui seraient leur lot. Toute leur âme et toute leur chair s'unissaient pour repousser l'idée même du grand massacre. Donneuses de vie, elles redoutaient comme leur pire ennemie « la guerre, tueuse d'hommes. »

Aimaient-elles seulement leur pays? Ce n'est pas sûr. La grande majorité des ménagères allemandes n'avaient pas accoutumé de regarder plus loin que le cercle étroit de la famille. On vivait entre soi et pour soi, dévoués les uns aux autres, solidement coalisés pour conquérir ensemble les biens essentiels à la vie, mais sans lien réel avec les autres petits clans familiaux,

(1) Lily Braun : *Die Frauen und der Krieg*, p. 11. Je ne puis m'empêcher de remarquer combien ce langage diffère de celui que tenait en France, à la même époque, la *Section française du Comité international des Femmes pour la Paix permanente :* « Les femmes, dans tous les pays, disent qu'elles ne sont pas responsables de la guerre. On ne les a, en effet, jamais consultées... Elles n'ont aucun rôle actif dans la guerre; ell s souffrent sans connaître le devoir de combattre ni la joie héroïque de l'action. Les femmes de tous les pays, les mères, haïssent la guerre d'une haine pareille. » (Manifeste et statuts, juillet 1915.)

(2) Gertrud Bäumer : *Der Krieg und die Frau* (*Der deutsche Krieg*, XV, 1914), — Lily Braun : *Die Frauen und der Krieg* (*Zwischen Krieg und Frieden*, XVII. 1915).

tous aussi fermés, tous aussi égoïstes. Des vagues d'idées passaient par momens sur ces mares stagnantes : on parlait beaucoup de féminisme, et par féminisme les unes entendaient la conquête de droits nouveaux, de libertés nouvelles, l'accès aux écoles et aux carrières jadis réservées aux hommes, l'élargissement du code civil et la conquête du bulletin de vote ; d'autres espéraient et recherchaient surtout un progrès dans le sens de l'individualisme, une plus libre moralité, et, selon des formules connues, le « droit au bonheur, » la liberté de « vivre sa vie. » D'autres luttaient avant tout pour l'amélioration de leur situation économique, l'égalisation des salaires, les garanties élémentaires données à la maternité ouvrière. On pouvait ainsi distinguer trois courans principaux à l'intérieur du féminisme allemand, relevant l'un de l'intellectualisme pur, l'autre d'une révolte plus profonde, intellectuelle, sentimentale et sociale à la fois ; le troisième nettement prolétarien et rattaché officiellement à l'Internationale socialiste. De patriotisme il n'était guère question, au contraire. Grâce à de fréquens congrès internationaux, à des relations constantes avec des groupemens analogues d'Europe et d'Amérique, les diverses associations féminines et féministes semblaient travailler plutôt à une entente qu'à un antagonisme entre les nations. Le pacifisme était pour presque toutes un des articles fondamentaux de leur programme (1).

La guerre, éclatant soudain, a produit en Allemagne, comme dans tous les pays belligérans, une explosion unanime de patriotisme belliqueux, d'enthousiasme et de foi. Les femmes n'ont pas fait exception, et nous pouvons en croire les témoins : c'est sans larmes, c'est dans une fièvre d'orgueil et d'espoir que les mères, les épouses, les sœurs, les fiancées d'Allemagne ont laissé partir leurs soldats. Pareilles aux femmes de tous les pays, elles ont entrepris de remplacer les hommes absens, tant au bureau que derrière la charrue, à l'école, dans les maisons de banque, de commerce et d'industrie, et partout où le gouvernement acceptait leurs services. Dans la Croix-Rouge, elles se sont enrôlées en foule. « Nous avons découvert dans nos propres âmes une terre nouvelle, écrit Gertrud Bäumer. Aucun amour, si heureux ou si douloureux soit-il, aucun art, si haut qu'il nous ait portées ou entraînées, aucun travail,

(1) Lily Braun, pp. 4-7 ; G. Bäumer, pp. 5-6

aucun bonheur ne nous avait communiqué pareil élan. Ce qui parlait, sentait, voulait en nous, c'était l'Allemagne; notre âme individuelle se fondait dans l'âme de notre peuple... Cette époque est pour notre génération la cime unique de l'existence... Nous pleurons sur ceux qui ont dû fermer les yeux avant d'avoir vu le grand jour de leur peuple. » Nous n'avons pas à décrire ici cette activité de guerre; les documens précis et complets ne sont pas encore entre nos mains. Mais nous pouvons demander aux plus réfléchies, aux plus intelligentes parmi ces femmes, non plus ce qu'elles ont fait pour parer aux maux de la guerre, mais ce qu'elles pensent de cette guerre, de ses fins et de ses moyens. Leur réponse unanime sera : « Cette guerre est sainte; de perfides adversaires nous l'ont imposée et nous nous défendons; pour la bonne cause, tous les moyens sont bons; nos armes triompheront de par la vertu supérieure et l'éminente culture qu'elles représentent. » Éloquente monotonie du concert allemand! Aux cuivres et aux caisses des militaristes s'accordent les violons frénétiques des poètes, les orgues solennelles des hommes d'Église, les accordéons de la Social-démocratie et jusqu'aux flûtes et aux fifres de la littérature féminine. Et tous ne savent qu'un seul air : *Deutschland, Deutschland über alles!*

Que pense de la guerre une essayiste distinguée, Lucia-Dora Frost? Je n'ai sous les yeux qu'un seul article d'elle, et il est un peu ancien (1); mais ces quelques pages suffisent à caractériser cette mobilisation au service du germanisme qui a été celle de toutes les plumes et de tous les cerveaux. A la campagne impérialiste, anti-anglaise et anti-belge, des femmes n'ont pas craint de s'associer, sans une minute d'hésitation, sans un geste de pitié, pour un adversaire faible et supplicié.

C'est contre cet adversaire faible, — la Belgique, — que L.-D. Frost assemble tout d'abord ses foudres. C'est à la Belgique que d'emblée elle s'en prend du caractère rigoureux et cruel qui a marqué la guerre dès ses débuts. Les Belges ont, d'après elle, provoqué cette guerre; ils lui ont ensuite imposé sa coutume inhumaine. Et ce n'est pas faute d'avoir été prévenus! Dès 1911, le général prussien von Deines écrivait que la Belgique périrait d'avoir eu un bâtisseur de forteresses trop

(1) *Perspektiven*, dans la *Neue Rundschau* de novembre 1914.

éminent, le général Brialmont. La défensive trop bien préparée provoque l'offensive et l'exaspère; les murailles des places fortes attirent l'obus de 420 comme l'aimant attire le fer. Et comme le projectile finit toujours par avoir raison de tous les blindages, il ne reste à la défensive qu'une seule ressource : déchaîner contre l'assaillant les forces irrégulières, recourir à la guerre de francs-tireurs avec toutes ses atrocités. Ainsi la défensive, et surtout la défensive trop faible, est toujours responsable des procédés sauvages qui deviennent vite usuels chez tous les belligérans : « C'est toujours l'armée qui se défend qui rend la guerre sauvage. Les pacifistes et les neutres effritent miette à miette le droit de guerre et les règles de la guerre. Les États pacifiques, les États faibles font dégénérer la guerre en barbarie (1). » Cette barbarie tient du reste à un préjugé funeste, d'origine révolutionnaire et démocratique, et d'après lequel le sol de la patrie serait sacré, même s'il n'est pas allemand (2). Si l'envahisseur a tort, ce qui ne paraît pas évident à notre auteur, tous les moyens deviennent bons pour le repousser. « L'idée que l'ennemi n'a pas le droit de pénétrer dans le pays, que tout doit être mis en œuvre pour l'en empêcher, fait paraître saints tous les procédés, ceux mêmes de la ruse et du crime (3). » On croirait entendre la fable du *Loup et de l'Agneau!*

Pour la sécurité des armées allemandes, il eût été préférable, en effet, que les populations imbues de tolstoïsme leur ouvrissent les bras, persuadées qu'on ne doit point résister au méchant. Au contraire, une superstition néfaste a excité chez les Belges toutes les mauvaises passions. On sait d'ailleurs, continue L.-D. Frost, que l'âme belge est féroce; une visite au musée de Bruxelles suffit à convaincre l'observateur : nulle part on ne trouve réunies pour le plaisir des yeux tant de scènes cruelles : bastonnades, yeux crevés, supplices et martyres de toute espèce. « Il semble que sur ce pays passe un souffle d'Afrique dont les ethnologues trouveront peut-être un jour l'explication, et qui a poussé l'élite belge à se rattacher à notre culture (4). »

Peu importe que les prétendus crimes des francs-tireurs

(1) *Art. cit.*, p. 1592.

(2) Il va sans dire que L.-D. Frost ne cite pas la fameuse ordonnance sur le *Landsturm* du 21 avril 1813.

(3) *Art. cit.*, p. 1592.

(4) *Ibid.*, p. 1593.

belges soient tous du domaine de la légende, et d'une légende intéressée. Mme Leonore Niessen-Deiters affirme de son côté qu'il n'y a pas eu d'atrocités commises en Belgique, ou plutôt les seules atrocités ont été commises par la population civile contre les impeccables soldats de la *Kultur* et contre les paisibles Allemands domiciliés à Gand, à Bruxelles ou à Anvers. Chose surprenante, ces atrocités « dignes de la guerre de Trente Ans, dignes des plus effroyables histoires de Peaux-Rouges, » ont été perpétrées « avant que le moindre soldat allemand ait eu la possibilité de toucher un cheveu d'une ville belge quelconque *(sic)* (1). »

De même, L.-D. Frost demeure persuadée que l'Allemagne, laissée à elle-même, eût fait une guerre correcte, loyale et humaine, car les Allemands vivent encore sur une idée ancienne et chrétienne de la guerre où ils aperçoivent un jugement de Dieu. « La conduite de la guerre moderne a conservé, surtout chez nous, plus d'un trait médiéval : elle est aristocratique, chevaleresque, disciplinée et pieuse (2). » *Aristocratiques*, les énormes saouleries de Champagne ; *chevaleresques*, les goujats allemands de tout grade qui ont si abondamment sévi sur les femmes et les filles de Belgique et du Nord de la France ; *pieux*, les profanateurs d'églises, les bourreaux des prêtres belges ! Laissons-leur le qualificatif de *disciplinés*, et passons. Mme L.-D. Frost, pas plus que Mme L. Niessen-Deiters, on s'en aperçoit, n'y est allée voir. Pour elle, les Allemands ont l'âme religieuse ; ils ne cherchent pas à violenter l'ordre des choses, mais à deviner le sens des événemens, quitte à donner au bon moment le « coup de pouce au destin (3). » Ils croient qu'au terme de la guerre doit intervenir un traité de paix « où les belligérans tâchent de pressentir la volonté de Dieu (4). » Ainsi faisaient Bismarck et son vieil Empereur, humbles serviteurs des dispensations divines. Mais les Français, peuple impie, refusent depuis 1870 cette soumission au

(1) Leonore Niessen-Deiters, *Kriegsbriefe einer Frau*, p. 24. On sait de reste combien de temps s'est écoulé entre la déclaration de guerre (4 août) et la première violation du territoire belge à Gemmenich (4 août) ou les massacres de Visé (5 août). Le fameux *Livre Noir* lui-même, si docile aux plus notoires racontars, ne signale de manifestations anti-allemandes dans les villes belges qu'à partir du 5 août. (*Das Schwarzbuch der Schandtaten unserer Feinde*, Berlin, 1915, p. 76-111.)

(2-3-4) *Article cité*, p. 1593, 1591 et 1593.

destin ; ils ne voient pas Dieu dans les événemens brutaux de l'histoire : « C'est (donc) de la France qu'on devait attendre le retour de l'Europe à la barbarie. Et plus encore de ces petits États qui, comme la Belgique, ont trahi leur neutralité dès avant la guerre, et sont impuissans, pendant la guerre, à la faire respecter par des moyens légaux (1). » C'est pour ces motifs que le haut commandement allemand, si chatouilleux sur l'honneur, et les excellens soldats allemands, si pleins de bonhomie naïve (2), ont dû en venir, la mort dans l'âme, à cette triste extrémité : riposter à l'adversaire par ses propres armes, introduire dans une guerre européenne des mœurs toutes balkaniques, ne pas faire de quartier, massacrer, détruire les villes et rendre les communes responsables de tous les actes individuels. « De ce fait, la guerre européenne en pays civilisé prendrait la même forme que montraient déjà les guerres balkaniques : à la conquête succéderaient la dévastation et l'extirpation des habitans (3). »

Or, la mission éminente de l'Allemagne est justement de sauver en Europe ce qui distingue l'Europe de tous les autres continens : le génie de la race blanche. Ce génie est sans cesse menacé par la barbarie africaine et la barbarie asiatique à la fois. On nous avait déjà dit que les Belges sont des Africains; nous apprenons maintenant que les Français eux-mêmes sont métissés de sang noir. « A notre gauche, c'est le Contrat social; à notre droite, le Testament de Pierre le Grand. Nous sentons en France l'influence du désert africain; en Russie, celle du steppe asiatique (4). » Pour sauver cet idéal de liberté dans l'ordre, d'initiative dans l'organisation, en quoi consiste le génie des blancs, et qui ne peut fleurir qu'en terre germanique, l'Allemagne devra inaugurer une politique mondiale (*Weltpolitik*) absolument différente de toutes les politiques connues jusqu'à ce jour. Cette politique ne se proposera pas de conquérir l'*hégémonie :* l'idée d'hégémonie implique un idéal dépassé, pour lequel se sont épuisés tour à tour tous les grands peuples de l'antiquité ; elle a fait la splendeur et la ruine des Habsbourg;

(1) *Neue Rundschau*, novembre 1914, p. 1593.

(2) Nos soldats n'ont pas de *Kultur*, eux non plus, mais ils ont un bon naturel ; c'est en quoi ils sont supérieurs aux Belges, qui ont perdu par là le droit d'exister comme État souverain. (*Ibid.*, p. 1594.)

(3-4) *Ibid.*, p. 1593 et 1591.

elle trouve dans le testament de Pierre le Grand sa dernière expression théorique et se concrétise une dernière fois dans l'œuvre de Napoléon, son génial interprète, qu'elle a porté aux nues, mais pour le briser aussitôt. Sous une forme un peu modifiée, grâce à la formule plus moderne de la « maîtrise des mers, » l'Angleterre du XVII[e] et du XVIII[e] siècle a été le très brillant champion de cette politique impérieuse. Mais l'Empire britannique, fondé sur la force seule, manquera toujours de cette vie intérieure, de cette chaleur patriotique, de cette cohésion nationale fervente que, seules, connaissent les nations fondées par la libre volonté de tous leurs citoyens, unis dans un désir commun de force et de puissance. Les Allemands ne souhaitent pas d'avoir jamais l'hégémonie. « Ce n'est pas dans leur caractère ; ils sont trop bien doués pour le désirer, trop peu exclusifs (1). » Il leur suffit d'être, au centre de l'Europe, cette nation vigoureuse, cohérente, unanime et saine que Frédéric II, puis Bismarck et Guillaume I[er] ont su constituer avec la substance allemande groupée autour du noyau prussien.

S'ils ne veulent pas de l'hégémonie, iront-ils se réclamer d'un ancien idéal français, celui d'Henri IV, *l'équilibre européen?* Idée séduisante à première vue, et qui a pour elle des apparences de raison et de justice; idée pernicieuse en réalité et pleine d'un poison subtil, « idée véritablement meurtrière, qui est depuis trois cents ans l'obstacle le plus formidable au progrès européen (2). » A-t-on jamais vu l'équilibre profiter à d'autres qu'aux débiles et aux inaptes, coalisés contre le fort, l'intelligent et le capable qu'ils veulent écraser ou ligoter? Il faudrait « rire au nez de quiconque invoque cette formule. Équilibre a toujours signifié sept contre un (3). »

L'Allemagne ne veut ni de l'hégémonie, car elle est clairvoyante; ni de l'équilibre, car elle n'entend pas qu'on la gêne; ni de l'anarchie, cela va de soi. A quoi prétend-elle donc de nouveau et qui n'ait pas été son lot dans le passé? Il ne faut jamais aller chercher très loin les deux ou trois sources, toujours les mêmes, où s'abreuvent les nationalistes allemands. Lucia-Dora Frost n'a qu'une formule à proposer, et c'est la formule de Paul Rohrbach : *Collaboration, Coopération* (4). Formule à

(1-2-3) *Article cité*, p. 1595.
(4) C'est l'idée que développe Paul Rohrbach dans son livre célèbre sur *L'Idée allemande dans le monde* (*Der deutsche Gedanke in der Welt*. 4[e] édition.

coup sûr irréprochable, si nous ne savions ce que les Allemands entendent par « collaborer. » Dire que la race blanche a devant elle une tâche immense, — l'univers entier à coloniser, à civiliser, les climats à vaincre, les forêts vierges à défricher, les forces innombrables de la nature à capter et à diriger, — rien de mieux. Dire que pour ce labeur surhumain (donc véritablement humain) nous n'avons pas trop des forces réunies de tous les peuples européens, avec leurs génies divers, c'est irréfutable. Mais affirmer que parmi ces peuples blancs, deux seulement semblent qualifiés pour leur tâche, le peuple anglais et le peuple allemand, c'est déjà faire preuve d'un exclusivisme fâcheux. Et si l'on ajoute aussitôt que l'Angleterre ne sait pas coloniser, qu'elle exploite et vide de leur sang les pays qui lui sont soumis; si l'on conclut que l'Allemagne seule pratique « la colonisation nationale, celle qu'on fait pour l'honneur (1), » on en arrive à retirer d'une main tout ce qu'on avait accordé de l'autre. On en vient, comme toujours, à chanter les louanges du travail allemand, supérieur à tout autre travail et qui ameute contre lui ses rivaux malheureux et jaloux. Si l'on hait les Allemands, d'après L.-D. Frost, c'est qu'ils sont les trouble-fête de l'Europe par leur acharnement au travail; sans eux on vivrait une idylle perpétuelle, sans eux le négociant de Londres ou de Paris pourrait impunément se lever une heure plus tard et se coucher une heure plus tôt. « C'est le travail allemand qui est haï et redouté et que l'on accuse calomnieusement de n'être que servilité et platitude, absence de dignité humaine et d'amour-propre individuel; c'est à lui seul qu'on fait la guerre. » Il triomphera pourtant, ce travail, dans la guerre comme dans la paix, où il avait réussi à créer de toutes pièces un nouveau Birmingham et un nouveau Lyon. Il triomphera, parce que « la tâche et la capacité finissent toujours par se rencontrer, comme la main rencontre l'épée. »

***

Si nous passons de Lucia-Dora Frost à Lily Braun ou à Leonore Niessen-Deiters, celles-ci féministes militantes, l'une

Berlin, 1912.) Leonore Niessen-Deiters, qui préconise également la formule de « coopération » entend par là, tout comme Rohrbach et L.-D. Frost, que les Allemands imposeront aux autres peuples d'Europe, barbares ou décadens, leur forme d'esprit et leur organisation. *Frauen und Weltpolitik*, p. 22-24.

(1) *Ibid.*, p. 1595.

plus démocrate, l'autre plus nationaliste, nous retrouvons toujours et partout ces thèses immuables : supériorité de la culture allemande et du travail allemand, triomphe nécessaire de l'Allemagne qui représente la race blanche pure et que son génie prédestine à « organiser » l'Univers. Il s'y joindra chez Lily Braun plus de mysticisme guerrier et « cultural, » chez Leonore Niessen-Deiters plus de haine basse et d'injure; mais l'entente reste foncière.

Sans doute, avoue Lily Braun, la femme souffre profondément de la guerre; tout son bonheur y périt. C'est elle qui a gémi le plus haut sur le cataclysme qui détruit toute civilisation, toute culture; « car pour elle la *culture* équivaut aux douces vertus de la paix, au calme, à la douceur du foyer. Peut-être est-elle cause qu'on ait trop souvent identifié le bien-être, voire le luxe, avec la culture (1). » Or il apparaît que la civilisation a survécu à la guerre et à ses désastres; des œuvres d'art ont pu périr, des trésors de science et d'érudition devenir la proie des flammes : qu'importe, au fond? Les pierres et les livres sont choses extérieures et mortes, la civilisation vraie est intérieure et vivante. Elle est une certaine capacité de sentir et d'agir, une certaine réceptivité intérieure, une disposition du cœur, de l'esprit et de la volonté à répondre aux impulsions supérieures, un don d'inventivité aussi, et de création toujours nouvelle. Un peuple cultivé est celui chez qui les forces combinées du passé et de l'éducation produisent ainsi des énergies vivantes. Certains peuples ont été cultivés dans le passé et ne le sont plus; d'autres sont arrivés à la puissance, mais non à la culture. L'Allemagne, également distante de la grossièreté primitive et de la décadence, représente la nation cultivée qui ne saurait périr : « La guerre peut détruire des œuvres de culture, mais beaucoup moins que jadis, où dans l'incendie d'un monastère pouvaient périr les trésors de la littérature universelle. Elle peut bien dépouiller un peuple intellectuellement stérile d'une grande partie de son patrimoine cultural, mais elle ne détruit jamais de la culture vivante (2). » Remarquons en passant d'où vient cette dangereuse théorie de la *Kultur* au nom de laquelle on condamne comme « intellectuellement stériles » des peuples tels que le peuple français et le peuple belge et l'on justifie

(1) Lily Braun, *Die Frauen und der Krieg*, p. 37.
(2) *Ibid.*, p. 39.

tous les vandalismes. J'ai grand'peur que ce ne soit (appliquée à faux, sans doute) la plus authentique tradition du classicisme allemand, celle qui vient de Luther en passant par Kant et les Weimariens du XVIIIe siècle. Cet excès de protestantisme et d'idéalisme transcendantal qui fait si bon marché des « images taillées, » et qui n'accorde de prix qu'à une valeur intérieure, *sui generis*, irréductible à toute mesure connue, je ne m'étonne pas, mais je m'afflige de le voir aboutir chez Lily Braun au panégyrique des incendiaires de Louvain. On se rappelle le sinistre farceur qui prétendait nous consoler des ruines de Reims par cette affirmation monstrueuse : « On a le droit de détruire quand on a la force de créer. Nous rebâtirons Reims plus belle sur des plans nouveaux, des plans allemands (1). » Sous une forme grotesque, c'est l'expression même de cette profonde croyance allemande que la volonté, le sentiment, la vie priment toute espèce de pensée et d'art; c'est cette même glorification du héros naïf, de la force ingénue, du « pur et fol, » cet hymne à la blonde barbarie destructrice et créatrice, qui vibre à travers toute la littérature allemande, de Schiller lui-même à Richard Wagner, en passant par le romantisme.

Ce n'est pas prouver la vitalité de la culture allemande que de maudire la guerre et de prêcher la paix à tout prix. Lily Braun désapprouve les Allemandes zélées des Congrès internationaux qui ont bombardé de messages pacifistes et larmoyans leurs « sœurs » de l'étranger. Avec raison, elle voit dans cette propagande un manque de tact, mais elle redoute aussi que des mouvemens de cette espèce ne tendent à creuser un abîme entre les femmes d'Allemagne et les guerriers qui leur reviendront du combat « graves, affermis, sévères et durs, remplis des choses inouïes qu'ils auront vues et souffertes, aussi exempts de sentimentalité que d'exaltation (2). » Elle continue, pour sa part, à espérer de la guerre un grand progrès moral : la guerre est l'épreuve nécessaire, le balai de fer qui sépare le grain de la balle, la charrue qui déchire le sol et le féconde ; aux grandes guerres ont toujours succédé les grands époques de civilisation; l'Allemagne, qui en est aux guerres médiques, peut espérer voir luire ensuite un siècle de Périclès. Lily Braun croit d'ail-

(1) Article de Friedrich Gundolf : *Tat und Wort im Krieg*, dans la *Frankfurter Zeitung* du 11 octobre 1914.
(2) *Ibid.*, p. 41.

leurs que jamais un peuple ne disparaît avant d'avoir accompli sa mission. Heureuse croyance, et qui atteste, avec beaucoup d'ignorance en histoire, une confiance touchante aux voies de la Providence! L'Allemagne, nous le savons, croit avoir tout son avenir, toute sa mission devant elle; elle ne périra donc point, que ne soit née cette *Kultur* supérieure « virile au meilleur sens du mot » et dont nous pouvons attendre des prodiges.

Provisoirement, pense Lily Braun, il faut nous consoler de la faillite apparente de certaines causes qui nous étaient chères, auxquelles des femmes assez nombreuses en Allemagne avaient voué leur vie : pacifisme, socialisme, féminisme. Le *pacifisme* n'est pas mort : il ressuscitera après la guerre, plus fort, plus convaincant, car pour décrire les horreurs de la guerre, les Congrès seront inutiles. Le sentiment général des peuples sera, connaissant, la guerre, d'assurer désormais la paix. Commen, Lily Braun semble-t-elle à présent souhaiter la paix perpétuelle, après avoir affirmé que, sans guerre, l'humanité future ne serait jamais « qu'un troupeau de bourgeois repus, » après avoir repris les plus vieux thèmes du pangermanisme à la louange du dieu des combats? La même contradiction subsiste dans sa pensée au sujet du *socialisme :* il passe, d'après elle, par une crise d'où il sortira grandi. Un seul de ses postulats a vacillé : l'internationalisme. C'est donc qu'il était chimérique et qu'il y faut renoncer, mais ceci n'exclut pas, pour l'avenir, « l'appui mutuel, la collaboration mutuelle, la fécondation mutuelle qui seront l'une des conditions vitales de l'humanité civilisée » S'agit-il de collaboration internationale ou d'union sacrée? ce point reste difficile à élucider.

Il est bien clair, au contraire, que le *féminisme* en tous pays s'est trouvé renouvelé et rajeuni par la guerre; abandonnant la haine de l'homme qui fait partie d'une doctrine bien périmée, il a trouvé très probablement sa véritable tradition dans le travail, dans l'épanouissement, chez les femmes, de capacités techniques et professionnelles qui leur ont conquis d'emblée, avec le respect des hommes, l'égalité véritable, celle qu'on ne pourra plus leur refuser. La guerre a prouvé que l'État a besoin des femmes et qu'elles sont prêtes à le servir, mais que trop souvent leur préparation est défectueuse. Il y aura là un vaste champ de réformes politiques et sociales, dès

le lendemain de la guerre. Tout un programme s'élabore déjà parmi les chefs du féminisme allemand. Nous y reviendrons, après avoir prêté l'oreille un moment aux vociférations de l'étonnante mégère qui a nom Leonore Niessen-Deiters.

***

Car celle-ci ne raisonne pas : elle hurle. Elle ne croit certainement pas, avec Schiller, que les femmes soient destinées à « broder de célestes roses la trame de la vie terrestre. » Et ce n'est pas non plus de l'Antigone antique qu'elle se réclame : il lui plaît, quant à elle, de partager non l'amour, mais la haine. Dès le 6 août, elle invoque le Ciel en ces termes : « Seigneur, Seigneur! Que ne puis-je être un homme en ce temps-ci! Être un homme, avec un fusil! Être un homme et sentir l'épée dans ma main! Être un homme, sur un cheval! Être un homme et pouvoir partir, tomber s'il le faut, mais ne pas rester en arrière, dans l'attente! Attendre et ne rien pouvoir faire (1)! » Qu'on ne lui parle pas du rôle émouvant des femmes en temps de guerre : épouses et mères, infirmières, consolatrices, inspiratrices, auxiliaires. A cette virago d'humeur batailleuse un seul geste donnerait satisfaction : « Être un homme et partir aussi! » Car cette guerre est sainte : sainte par son objet, qui est de défendre la terre et la culture allemandes, sainte par son effet qui est d'avoir rendu au peuple allemand sa « simplicité, » sa « conscience, » sa façon patiente et sûre d'aller au fond des choses *(Gründlichkeit)* (2).

L'Allemagne a été encerclée, puis attaquée, par des ennemis pleins de cynisme et d'astuce. Une calomnie infâme rejette en vain sur cette nation innocente la responsabilité initiale de la guerre. « Comment croire qu'un homme travaille quarante ans à édifier sa maison pour y mettre criminellement le feu, de ses propres mains, la quarante-et-unième année? Comment croire qu'un peuple se soit acharné, pendant huit lustres, à développer sa culture pour démolir ensuite volontairement son propre ouvrage, anéantir son commerce, paralyser chez lui les sciences et les arts, envoyer toute sa jeunesse à la mort? Croyez-vous vraiment qu'un peuple hautement cultivé, dont l'instruction scolaire est

(1) *Kriegsbriefe einer Frau*, p. 7 et p. 9 (**Deutsche Kriegsschriften**, VIII, Bonn, 1915.
(2) *Ibid.*, p. 21.

parfaite à tous les degrés, un peuple qui possède une démocratie puissante et organisée, un mouvement féministe vigoureux, se serait laissé entraîner sans protester, par un seul homme, fût-il Kaiser ou Kronprinz, dans cette politique d'aventures, dans cette mer de sang? Croyez-vous donc réellement que le peuple allemand tout entier, 68 millions d'hommes, depuis l'Empereur jusqu'au plus rouge socialiste, ait été pris de folie subite? Pas un homme en Allemagne n'a voulu la guerre, entendez-vous, pas un! Nous y avons été contraints par la plus lâche des perfidies. »

Et voilà! C'est l'argumentation même des quatre-vingt-treize intellectuels. Cherchez la preuve, objectez des faits et des textes, demandez une enquête ou une vérification. On vous répondra : « Impossible! Invraisemblable! Inadmissible! Or ce qui est impossible n'arrive pas, ce qui est invraisemblable n'est pas vrai, nous n'admettons rien de ce qui est inadmissible en raison. *A priori* et les yeux fermés, nous déclarons que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre, mais y a été poussée à son corps défendant, et que ses soldats, sortant de l'école allemande, ont eu partout une conduite exemplaire. » Ne sait-on pas, au demeurant, que les Allemands aiment et protègent les œuvres d'art? Ne sont-ils pas les meilleurs archéologues, les plus soigneux bibliothécaires, les plus minutieux collectionneurs? S'ils en sont venus à détruire Louvain, ce doit être pour de bonnes raisons, et le cœur leur en a saigné. « La populace belge n'a certainement pas regretté moitié autant que nous-mêmes et nos soldats ce dont elle-même a été cause, en obligeant nos troupes disciplinées à ce moyen extrême de légitime défense. »

On invoquera vainement les faits : Mme L. Niessen-Deiters ne sait que répéter la leçon officielle que tous les Allemands ont reçue et acceptée en août 1914 : que la mobilisation russe est cause de tout le mal, que la Belgique n'était point neutre, que la flotte anglaise croisait déjà à l'entrée de la mer du Nord. Les avions-fantômes qui ont causé aux Rhénans tant de frayeurs rétrospectives figurent en bonne place dans cet arsenal de preuves... Je n'insiste pas sur ces faits, parfaitement connus du public français, mais je note en passant que, pour la Belgique, L. Niessen-Deiters comme L.-D. Frost, n'a que sarcasmes et dureté. Pour la France, au contraire, elle ne se défend pas d'une certaine indulgence. Vivre quarante-trois ans d'un rêve violent,

mais chevaleresque, la revanche, c'est une attitude que les Allemands peuvent comprendre. Les mères allemandes qui pleurent un fils tombé en terre de France sauront pardonner et compatir aux larmes des mères françaises dont les fils ont succombé, eux aussi, pour la défense d'un sol sacré. Contre la Russie même on peut être sans amertume : on connaissait le danger, on se méfiait ; on se méfiera davantage ; il sortira de cette guerre une résolution affermie, une dureté plus grande contre l'ennemi, mais ni mépris, ni rancune profonde. Que dire, en revanche, de l'Angleterre? Elle a commis le crime sans exemple, elle a trahi le sang germanique et la race blanche! Contre elle, on ne peut prêcher que la haine.

Et pourtant, L. Niessen-Deiters a du sang anglais dans les veines. Longtemps, fière de sa double origine, elle a aimé à se sentir issue des deux peuples frères qui représentent dans le monde la civilisation supérieure, la civilisation germanique, celle de l'*Europe centrale.* Douleur et honte! Il lui faut à présent renier son ascendance anglo-saxonne. Non pas à cause de cette lutte fratricide où des Germains s'entre-déchirent : il y a des frères ennemis dans les meilleures familles; mais « parce que la libre et fière Angleterre, en devenant le valet du meurtre et de la semi-barbarie, a renoncé volontairement à la plus noble tâche des peuples civilisés. » Désormais, la Grande-Bretagne est déshonorée, et « les femmes d'Angleterre, dorénavant, baisseront les yeux quand on parlera de culture germanique, de culture de l'Europe centrale. »

Il faut écouter un instant cette furieuse philippique : « Grande-Bretagne! Quel que soit le sort fixé par les dés, tes femmes rougiront jusqu'en éternité en pensant à cette guerre. Tes femmes rougiront de honte quand elles songeront aux hommes anglais qui ont voulu cette guerre! Tu as souillé ton épée sans tache, le jour où tu l'as tirée pour lutter côte à côte avec des Barbares parjures! Tu as maculé ce drapeau qui avait passé toutes les mers, depuis que tu couvres de ton pavillon des assassins! Jamais plus tu ne pourras, jamais plus tes femmes ne pourront prétendre à être comptées parmi les dirigeans d'une culture à qui toi-même fais la guerre! C'est toi qui nous contrains à cette lutte à outrance, à cette lutte contre l'univers, que nous soutiendrons, pour vaincre ou pour mourir, tant que battra un cœur en terre germanique! Quel que soit le verdict

des dés d'airain, c'est nous désormais qui héritons devant l'Europe du legs de ta culture. »

Quel est, au juste, ce crime de l'Angleterre ? Il est double : crime contre la *Kultur* germanique, crime contre le génie de la race blanche. Les procédés de l'Angleterre, dès le premier jour, furent criminels : couper le câble qui relie l'Allemagne aux États-Unis, empoisonner à loisir l'opinion des deux Amériques, cueillir en mer les paquebots neutres qui ramenaient vers la patrie allemande les réservistes d'outre-mer ; autant de traits qui révèlent l'abjection profonde de l'âme britannique. « Serre le poing, jeune fiancée, dira-t-on à une jeune fille dont le fiancé a été capturé sur mer. La pire des nouvelles est pour toi. Ton bien-aimé ne sera pas blessé, ton bien-aimé ne tombera pas au champ d'honneur. Serre le poing, puisqu'il faut se taire. Ton bien-aimé sans défense a été attaqué par des brigands de grand chemin, et ces brigands étaient du même sang que lui. Ton bien-aimé est prisonnier sans avoir eu la moindre possibilité de prendre les armes. Serre le poing, jeune fille ; ce que tu as appris, ce n'est pas la mansuétude, ce n'est pas l'énergie, c'est la *haine !*... Qu'elle porte des fruits au centuple, cette haine... Tes enfans l'emporteront avec eux et la répandront par le monde, et le jour viendra où la moisson lèvera en tout lieu, chaque grain en portant cent ou mille ! »

Avant la guerre, l'Allemagne s'était longuement bercée d'un doux rêve : alliée à sa sœur l'Angleterre, dont elle admirait la maturité robuste, elle entrevoyait un avenir de paix et de sécurité où la nation dominante sur terre et la nation dominante sur mer coopéreraient à une grande œuvre de pacification et de civilisation universelles. Représentant à elles deux cette forme supérieure du génie humain qu'est le génie germanique, elles organiseraient peu à peu le monde selon un système rationnel où ce génie triompherait. La duplicité et l'ambition britanniques ont réduit à néant ce beau projet. Car avec l'Angleterre, pas de camaraderie possible : on est son vassal ou son ennemi. Et pas de lutte loyale possible non plus. Tous les moyens lui sont bons pour asservir les peuples ; après avoir tyrannisé les Indes, l'Afrique du Sud et l'Égypte, elle ose encore accuser l'Allemagne dont chacun connaît l'honnêteté « pédantesque à force de minutie, » d'avoir violé le droit des gens ! Par bonheur, la puissance britannique est moins bien assise qu'elle ne le paraît. Riche en

vaisseaux, riche en capitaux, la Grande-Bretagne est pauvre de ces biens idéaux qui seuls assurent l'avenir : « le dévouement personnel, la sincérité intérieure, l'idéalisme. » Elle ne risque rien à la lutte : ni l'intégrité de son territoire, ni le sang de ses fils : « C'est le porte-monnaie de l'Angleterre qui se bat pour l'Angleterre. Pis encore : des gens de couleur font la guerre au compte de l'Angleterre, au cœur même de l'Europe. » Ceci indique un vice si grave que l'Angleterre a signé par là sa déchéance; elle n'est plus désormais que l'homme mûr dont la force décline; « l'Allemagne est le gaillard jeune et vigoureux, dont les épaules s'élargissent d'elles-mêmes, dont les muscles s'endurcissent d'autant plus que la lutte est plus rude. » L'Allemagne enhardie ne dira plus désormais : l'Angleterre *et* moi. Elle dira : l'Angleterre *ou* moi, sûre d'avance de son succès.

Ce qui va passer des mains de l'Angleterre aux mains de l'Allemagne, c'est l'honneur suprême de représenter dans le monde l'Europe, les peuples blancs. L'Europe est le continent blanc par excellence. Elle a donné naissance à la race qui domine toutes les autres races et les dépasse. Elle devait avoir l'orgueil de cette haute supériorité. Si des querelles s'élevaient dans son sein, elle devait mettre son honneur à les vider en famille, sans y mêler des voisins, des intrus ou des domestiques. Mais l'Angleterre ayant trahi la solidarité germanique a plus gravement encore rompu la solidarité européenne, en appelant sous ses drapeaux des noirs et des jaunes. Tout ce qui porte atteinte à la race blanche dans une de ses branches, ruine le prestige de toute cette race aux yeux des peuples inférieurs. Les noirs qui auront massacré des hommes blancs, maltraité des femmes blanches, humilié des prisonniers blancs pour le plus grand profit de la France et de l'Angleterre, oublieront vite les différences subtiles entre Allemands, Anglais, Belges et Français pour ne se souvenir que du fait brutal : des noirs ont impunément porté la main sur des blancs (1). Et que dire de l'orgueil jaune, déjà si intolérable depuis Moukden, à présent qu'Anglais et Japonais sont entrés ensemble dans Tsing-Tao?

La vérité, c'est que neutralité belge, militarisme allemand, atrocités de Belgique, sac de Louvain ne sont que prétextes

(1) L. Niessen-Deiters énumère, p. 54-55, les prétendues atrocités qui auraient été commises dans les colonies allemandes par les troupes alliées.

mensongers; ce sont « les pièces qui composent le mantelet vertueux dont se couvre la Triple-Entente, qui en a si rudement besoin. » La cause de tout le mal demeure l'avidité anglaise, la trahison anglaise. « Le sang versé dans cette effroyable guerre crie au ciel. La *Kultur* se voile la face. Mais Clio se dresse, sévère et muette, et son stylet grave dans le livre éternel de l'histoire un seul nom, celui de la nation coupable : l'Angleterre. »

***

De tant d'imprécations, quelle peut être la conclusion pratique? Comment les femmes d'Allemagne aperçoivent-elles dans l'avenir leur rôle et leur devoir patriotique? Il y a chez elles abondance de projets. Les unes s'en tiennent à prêcher à leur sexe la maternité à outrance, telle Mme Lily Braun, — pour sa part mère d'un fils unique, mais qui tient à vilipender les Françaises « qui ne veulent plus d'enfans (1). » L. Niessen-Deiters préconise d'abord la haine, cela va de soi, puis une vaste association féminine d'espionnage allemand à travers le monde. D'autres vont jusqu'à étudier en détail un plan de « service obligatoire » pour les jeunes filles, solidaire et complémentaire du service militaire des hommes. Il reste un mot à dire de ces rêveries d'après-guerre.

Pour Mme Niessen-Deiters, la tâche des femmes allemandes après la guerre sera de veiller jalousement sur ce précieux patrimoine : la civilisation germanique, les formes de pensée, d'art, de sentiment et d'action qui sont propres à la race allemande. Elles auront à faire la preuve que le peuple allemand, courageux et discipliné, est aussi « l'un des mieux élevés qui soient au monde, » et qu'il mérite, « par sa civilisation autant que par sa valeur militaire, de compter au nombre des peuples dirigeans. » Rien de plus légitime, après tout; mais il faut voir ce que notre pamphlétaire entend par civilisation, par culture.

Civilisation, culture, ce sera pour elle avant tout la haine de l'étranger, la haine de l'Angleterre en tout premier lieu. Il faudra que les femmes d'Allemagne entretiennent chez elles et chez leurs enfans cette « haine salubre » *(Gesunder Hass)* qui

(1) Lily Braun, *op. cit.*, p. 52.

mènera cent ans, s'il le faut, « la guerre de la *pensée* allemande contre la *finance* anglaise, de l'idéalisme contre le matérialisme, de l'intelligence contre la force brutale, de tout ce qui est allemand contre tout ce qui est anglais. » Elles veilleront à ce que rien ne soit oublié ou pardonné; elles sèmeront dans les jeunes cœurs une semence de haine, qui fructifiera en actes décisifs. Sans cesse à l'affût, elles ne se lasseront point de démasquer cette Angleterre hypocrite qu'on a trop longtemps admirée; elles méditeront sur le vieux procès de Warren-Hastings et répéteront contre la nation tout entière les paroles solennelles de l'acte d'accusation : « J'accuse la Grande-Bretagne de crimes graves et d'horribles méfaits. Je l'accuse au nom de la nature humaine, au nom de l'un et l'autre sexe, au nom de tous les âges et de toutes les conditions. Je l'accuse d'être l'ennemie universelle et l'oppresseur de tous.

Contre « l'ennemie universelle, » il faudra organiser une surveillance de tous les instans, et c'est à quoi les mères prépareront leurs fils à l'avenir : « Il faudra mettre auprès de John Bull un observateur sagace, qui contrôle chacun de ses actes et le livre aussitôt à la publicité, qui ne lui laisse jamais faire un pas sans proclamer aussitôt à la face du monde comment et pourquoi ce pas a été fait. On placera à ses côtés un concurrent subtil, qui ne lui laissera de paix ni jour ni nuit. On lui donnera pour ennemis des cerveaux lucides et ingénieux, — hommes de science, journalistes, négocians, — qui auront assez de bonne haine dans le ventre pour deviner les points faibles de l'adversaire, et assez de décision claire et froide pour s'y attaquer et en tirer parti. Telle sera la tâche de notre jeunesse, pendant la guerre et en Europe d'abord, mais longtemps aussi par la suite et dans le monde entier » Charmant programme, en vérité! Il semble que nous les voyions d'ici, ces mégères prussiennes, faire épeler à leur marmaille l'hymne de haine de Lissauer, puis enseigner à leurs fils et à leurs filles les rudimens de l'art de l'espionnage! C'est bien ainsi que L. Niessen-Deiters se représente le devoir de ses congénères, et elle a consacré toute une conférence, donnée à Cologne le 11 mars 1915, à exposer le rôle que les femmes joueront désormais dans la *Weltpolitik* allemande (1).

(1) *Frauen und Weltpolitik.* (*Deutsche Kriegsschriften*, XVIII, Bonn, 1915.)

Avant la guerre, le féminisme se disait *international*. « Femmes de tous les pays, unissez-vous! » tel fut longtemps son mot d'ordre. Mais peut-être le moment est-il venu d'imiter « le geste loyal et chevaleresque » (1) des chefs socialistes, immolant sur l'autel de la patrie leurs erreurs d'antan. Toute Internationale est désormais condamnée, tant que les États eux-mêmes n'auront pas conclu cette grande Internationale pacifique de l'avenir : les États-Unis d'Europe. Jusque là il est vain de vouloir fraterniser par-dessus les frontières, au nom d'un idéal politique, religieux, philosophique ou social. La guerre survenant met brusquement à nu l'extrême fragilité de toutes ces constructions.

Il est cependant une Internationale à quoi Leonore Niessen-Deiters semble fort attachée : c'est ce qu'elle appelle l'*Union internationale des femmes allemandes à travers le monde (Internationaler Bund deutscher Frauen)*. Voilà ce qu'une Prussienne, par un singulier abus des termes, qualifie d'Internationale. Le plus urgent, à ses yeux, n'est pas que les Allemandes conquièrent le bulletin de vote; c'est qu'elles se rendent utiles, indispensables à l'État. Qu'elles se mettent toutes au service de la *Weltpolitik* allemande : très vite, il apparaîtra qu'on n'est pleinement actif dans le domaine politique et social que si l'on y exerce la plénitude de ses droits. Pour des raisons d'utilité pratique, les femmes obtiendront très aisément alors ce bulletin de vote qu'on leur refuse encore.

A elles de faire d'abord leurs preuves, à elles de saisir l'occasion qui s'offre. « Sauront-elles entrer dans l'arène comme *citoyennes allemandes de l'Univers* (2)? Commenceront-elles leur carrière politique, résolues à lutter pour la *Weltpolitik* allemande? Sauront-elles, animées du plus pur et du plus noble civisme, écrire sur leur bouclier cette devise : *l'État*, et subordonner tous leurs vœux personnels, leurs ambitions, leurs revendications, à cette grande fin unique : *la prospérité et le développement de l'Empire allemand*, foyer central du continent blanc (3)? » Ainsi l'individualisme féminin, devant l'idole impériale, se frappe humblement la poitrine; ambitions,

(1) *Frauen und Welpolitik*, p. 7.

(2) *Deutsche Weltbürgerinnen*, comme qui dirait un nègre blanc ou un aveugle clairvoyant.

(3) *Frauen und Weltpolitik*, p. 16.

revendications légitimes, tout est oublié; il n'aspire plus qu'à servir. Il jure, dans sa bonne volonté, de ne plus rêver d'autre rêve que celui de la Grande Allemagne. Il se remettra à l'école. Il apprendra l'histoire et la géographie, cette fameuse « géographie appliquée » *(Angewandte Geographie)* où l'univers tourne autour de Berlin pris comme centre. On rougira désormais d'adopter des modes du dehors, de lire des romans français ou anglais, de s'intéresser à des manifestations d'art étrangères. On ne voyagera plus que pour prendre des notes sur les mœurs et le génie des autres peuples, considérés dans leur rapport avec l'Allemagne et selon le degré d'intérêt qu'ils présentent pour l'Empire allemand. On formera peu à peu un vaste réseau de femmes allemandes qui dans ses mailles enserrera l'univers; on y affiliera tout ce qui peut exister déjà en fait de groupemens professionnels ou corporatifs. Une large franc-maçonnerie de femmes allemandes organisera un échange incessant de renseignemens, de conseils, de secours sur tout le globe. Le tout à la plus grande gloire et pour le plus grand profit de l'idée allemande à travers le monde (1).

Telle sera l'action de la femme allemande au dehors. Au dedans, tout en attisant cette « bonne haine » dont elle veut garder claire la flamme, elle travaillera à former une génération de jeunes *Weltpolitiker* convaincus. Munie de sa mappemonde et d'un traité d'ethnographie, elle inculquera aux enfans la foi dans la mission exceptionnelle du germanisme sur la terre. « La génération montante qui réalisera la *Weltpolitik* de l'avenir doit apprendre dès le jeune âge à ne considérer l'Empire que dans son rapport avec la carte du monde (2). »

A quoi vont désormais rêver les jeunes filles et les femmes d'Allemagne? A ces questions que L. Niessen-Deiters énumère : « Pourquoi Constantinople est-elle le pivot de la politique européenne? Quelle importance avait pour nous le Bagdad? Que signifiait pour l'Empire la possession du riche *hinterland* de Tsing-Tao, et où notre commerce trouvera-t-il au monde une compensation honnête et légitime (3)? » Les femmes contribueront ainsi à élever leur peuple au rang de « peuple mondial, » de *Weltvolk*.

Il appartenait à Lily Braun d'aller plus loin encore dans

(1-2) *Frauen und Welpolitik*, p. 18-19, p. 21-22.
(3) *Ibid.*, p. 24.

l'aveugle dévouement à l'impérialisme teuton. Renonçant à toutes les exigences de son féminisme ancien, elle ne conçoit plus pour les femmes qu'une seule vocation : la maternité (1). Et afin de préparer à leur tâche celles qui seront les épouses et les mères des futurs soldats allemands, elle n'imagine rien de mieux que l'institution d'un « service obligatoire » des jeunes filles. Une ou plutôt deux années ne seraient rien de trop pour inculquer aux jeunes Allemandes les principes d'économie domestique et sociale, d'hygiène et de puériculture qui leur seront utiles plus tard. Ne pourrait-on pas aussi les astreindre, jusqu'au mariage, à des périodes de réserve annuelles, tout comme les soldats? Quel bienfait pratique inestimable pour toute la race! Et quel bénéfice pour la gent féminine! « Il n'y aurait plus de chicanes entre femmes ambitieuses de titres et d'honneurs, il n'y aurait plus de défections. Les femmes apprendraient enfin à revêtir l'uniforme et à marcher au pas quand il s'agit de se battre (2). » On a songé, en effet, dans les cercles féministes allemands, à demander au gouvernement d'organiser le « service obligatoire des femmes. » Sur quels principes et sous quelle forme, ici les définitions divergent et parfois s'opposent. Les plans d'Élisabeth Gnauck-Kühne semblent se rapprocher beaucoup de ceux de Lily Braun, alors qu'une autre vieille garde du féminisme, Rosa Kempf, y oppose de sages et prosaïques objections (3). Aussi bien, le gouvernement semble-t-il disposé, par sa « mobilisation civile, » à ôter aux femmes le souci d'élaborer elles-mêmes leur organisation de combat. Ce qu'il nous importe ici d'avoir démontré, c'est dans quel esprit les femmes d'Allemagne ont accepté la guerre et ses conséquences, dans quel sentiment, par suite, elles se plieront à toutes les nécessités nouvelles qui en pourront naître.

L'impression dominante, à la lecture de ces quelques pamphlets féminins allemands, est celle d'une grande activité, théorique et pratique, et d'une richesse considérable, encore mal exploitée. Les femmes allemandes, en cette affaire, ne sont pas restées aussi passives qu'on veut bien le dire. Elles ne se

(1) L. Braun, p. 51-53.
(2) L. Braun, p. 48.
(3) Elisabeth Gnauck-Kühne : *Dienstpflicht und Dienstjahr des weiblichen Geschlechts*, 1915 (Le devoir militaire et l'année de service du sexe féminin.) Rosa Kempf : *Das weibliche Dienstjahr* (L'année de service des femmes), dans l'Archiv für Sozialwissenschaft u. Sozialpolitik, t. 41, fasc. 2, p. 421-437.

sont montrées ni innocentes, ni inoffensives, ni imbéciles non plus, disons-le à leur honneur. Le gouvernement allemand n'a pas eu de meilleurs auxiliaires pour faire régner l'ordre à l'intérieur ; il semble bien qu'il n'ait pas eu non plus de thuriféraires plus enthousiastes pour sa politique de proie. Que vaudront cette excellente organisation et ce fanatisme pangermaniste contre la famine menaçante et la déconfiture militaire qui déjà s'annoncent? Il est fort malaisé de le conjecturer. Mais tant qu'ont duré les succès militaires, le chœur des femmes n'a cessé d'exciter à la conquête les guerriers déjà fanatisés par ailleurs. Les chants de haine ont été sur leurs lèvres ; le rêve de la grande Allemagne a fait vaciller leur raison. Scrutant l'avenir, elles n'y ont aperçu pour leur sexe qu'une seule activité désirable : le service de l'État prussien, par la maternité d'abord, puis par l'action patriotique généralisée dans le domaine familial, social, professionnel, voire politique ; enfin par une plus savante organisation de « renseignemens » et d'espionnage.

Les plus ambitieuses, les plus astucieuses parmi elles ont adhéré, en toute lucidité, à la politique opportuniste du parti socialiste auquel beaucoup sont affiliées : en échange d'un appui sans réserves, d'un dévouement sans bornes, elles ont espéré obtenir plus tard du gouvernement impérial les libertés, les droits nouveaux que vingt ans de meetings et de criailleries ne leur avaient pas conquis. La manœuvre n'est pas nouvelle ; elle atteste une survivance intéressante d'esprit féodal. Mais on n'aperçoit pas pourquoi elle vaudrait à ceux ou à celles qui l'ont conçue et exécutée une mesure spéciale d'estime, de sympathie ou de pitié.

Et quant à la grande masse qui n'a pas cherché si loin ses raisons, on peut dire qu'en se laissant volontiers porter par la vague immense d'impérialisme brutal, elle s'est rendue solidaire de tous ceux, — Empereur allemand, parti militaire, doctrinaires du pangermanisme, — qui ont déchaîné sur l'Europe le fléau dont nous n'avons pas fini de ressentir tous les coups.

G. Bianquis.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE M. DE RÉGNIER (1)

Tito Bassi est un garçon de Vicence, le fils d'Ottavio Bassi, cordonnier, et de Clelia Gherambini, lingère. Il écrit ses mémoires, qui sont le dernier roman de M. Henri de Régnier, à l'automne de l'an 1773. Son père, dont Dieu ait l'âme, était un homme qui refusait de rien connaître hors de son métier, hormis de tailler le cuir, le coudre et le clouer, manier l'alène et le marteau. Il n'avait pas de curiosité ; ses sentimens, il ne les disait pas. Mais Clelia était, par un contraste périlleux, toute imagination, fantaisie et rêverie. Un bon ménage, d'ailleurs, le bonhomme étant sourd et la jeune femme étant sage. Lui, confiné dans sa besogne, elle emportée à ses chimères, ne se rencontraient pas beaucoup. Et ils s'aimaient : lui, on verra comme, pour elle, il se précipite à la mort: et elle, épouse d'un vieux cordonnier, n'est pas sûre de n'être pas la favorite du Grand Turc ou la femme du Grand Mogol.

Ce ne sont ni Ottavio ni Clelia qui forment et composent jour à jour l'âme qu'ils ont donnée à Tito Bassi ; Ottavio veille seulement à ses chaussures, les veut solides et commodes; Clelia ne veille qu'à son linge, le veut propre et fin. Son enseignement, Tito le doit à un excellent prêtre, et savant, l'abbé Clercati, ami de ses parens, dont il approuve la piété, la vertu, les obligeans cadeaux, soit d'une paire de fameux souliers, soit d'un élégant rabat de lingerie. L'abbé Clercati

(1) *L'Illusion héroïque de Tito Bassi* (1916); du même auteur : *La canne de jaspe, La double maîtresse, Les amans singuliers. Le bon plaisir, Le mariage de minuit, Les vacances d'un jeune homme sage, Les rencontres de M. de Bréot, Le passé vivant, La peur de l'amour, Couleur du temps, La flambée, L'Amphisbène, Le plateau de laque, Romaine Mirmault* (1897-1914, Mercure de France.)

s'est promis de faire de Tito un latiniste. Mais l'éducatrice de Tito, ce fut sa ville natale, Vicence belle et charmante avec les deux rivières qui lui sont « une ceinture d'eaux vives et fraîches, » avec ses vergers et ses vignes, avec les dômes de ses églises, avec sa basilique palladienne et avec toute la parure de pierre dont l'a ornée le génie de son divin Palladio, avec la dignité gracieuse que la nature et l'art ensemble ont accomplie en elle comme un chef-d'œuvre. Et, le propos de M. de Régnier, ce fut de montrer, dans son Tito, Vicence.

Il s'est plu, maintes fois, à de telles analogies d'un personnage qu'il invente et d'une cité qu'il a vue : et Venise, et Vérone, et Paris ont, parmi ses romans, je n'ose dire leurs symboles, au moins leurs vivantes images. Les cités, et aussi les époques. Du reste, ce n'est pas qu'il prétende illustrer là une théorie du genre de celle que Taine a formulée et qui, d'un être, fait le produit d'un temps et d'un milieu : non pas cette théorie, non pas une autre. Aucune théorie, certes. Et, afin qu'on ne soit pas tenté d'en chercher une où il n'a cherché qu'une image à dessein combinée, il a soin de noter, autour de l'image, les élémens de vérité qu'il n'utilise pas. Ainsi, vers la fin de *Romaine Mirmault*, il y a Viterbe, ville farouche, plus vieille que la Renaissance et le Moyen Age ; ville aux maisons tassées et refrognées, et ville où le bruit des fontaines dans les vasques n'interrompt pas le silence ; ville de passions tragiques et muettes. Et le prince Alvanzi, lequel, ayant tué le fat que la beauté de la princesse Alvanzi rendait éperdu d'amour, demeure à consoler en son palais pareil à une citadelle sa femme déraisonnable, voilà Viterbe. Mais, dans les rues de Viterbe, Romaine Mirmault ne rencontre que bonnes gens voués à l'ennui provincial et qui usent paisiblement leur vie quotidienne. A Vicence, tous les garçons ne sont pas de la même sorte que Tito Bassi. Quantité de polissons s'y démènent comme où l'on voudra, inattentifs à la poignante leçon de Vicence. Tito avait le privilège d'une sensibilité qui le prêtait à la persuasion du paysage et des monumens ; et il avait sa méditation puérile devant le palais Vallarciero, magnifique et mystérieux.

L'héroïsme qui est épars dans l'air de Vicence, Tito l'a recueilli. Et, dans Vicence plus riche de souvenirs que de réalité, dans Vicence qui, dès le moment où cet enfant y grandissait, n'était plus au bel état de sa prospérité, laissait tomber en désuétude sa splendeur ancienne et courte, en pauvreté son faste, les velléités que Tito attrapera ne seront que d'héroïsme vain, manqué.

Le palais Vallarciero dresse, en face de la boutique où Ottavio

tape sur le cuir, où Clelia brode et badine, dresse la masse énorme et la majesté de ses murailles, ses colonnes plates, ses statues, ses hautes fenêtres. Clelia jadis, étant au service de la comtesse, le connaît, ce beau palais. Tito en regarde les dehors, la grande porte, le va-et-vient de valets, d'abbés, de gens de toutes sortes, les carrosses qui amènent la compagnie et parfois emmènent le comte et la comtesse : à travers les glaces, Tito aperçoit leurs visages, leurs perruques, spectacle admirable et qui lui fait battre le cœur. Il attribue au comte et à la comtesse de Vallarciero des aventures que ces personnes étonnantes ne soupçonnent pas, à lui-même des aventures qui ne sortiront pas de ce petit domaine où il est le maître du gai mensonge. Pour que le comte et la comtesse de Vallarciero fussent avertis de savoir qu'il existe et qu'il a nom Tito Bassi, quel exploit le tente? une prouesse qu'il ne réussit pas à concevoir assez extraordinaire. Une nuit, comme Tito allait à ses quatorze ans, le palais brûle. Un divertissement que le comte et la comtesse donnaient à la noblesse de Vicence et des alentours fut cause qu'on alluma lampions, girandoles et torches de résine. La fête finie, tard après minuit, les fenêtres s'éteignirent; et puis elles s'embrasèrent soudain. Les vitres qui éclatent, la fumée qui monte, les craquemens, les effondremens; et Tito de crier : « Le palais Vallarciero est en feu! » La grande porte du palais s'ouvrit; et parurent le comte et la comtesse, elle un bonnet de lingerie sur ses cheveux, une mante sur ses épaules, et lui en robe de chambre, un foulard de l'Inde noué à la tête remplaçant la perruque : tous deux, en leur costume imparfait, superbes aux regards enchantés de Tito. Ils se réfugièrent dans la boutique du cordonnier, qui les fit asseoir, tandis que Clelia les saluait de révérences. Mais la comtesse avait oublié, dans la fureur de l'incendie, son carlin chéri Perlino; et de crier et de se lamenter : Perlino, Perlino! Clelia baise la main de la comtesse; et elle s'élance. Ni la foule, ni les sbires du podestat ne la retiennent. Elle va sauver Perlino. Tito la vit s'engouffrer dans les flammes. Et Ottavio s'élança, non pour le carlin, mais pour sa femme. Le carlin fut sauvé. Ottavio et Clelia périrent. Tito fut orphelin et, dans son deuil aussi, fut déçu de lui-même : il n'avait pas saisi l'occasion si glorieuse.

Après cela, il est, sous l'indulgente discipline de l'abbé Clercati, ce jeune latiniste qu'on voit, sur les pentes du Monte Berico, sous les ombrages, méditer Virgile et Cicéron, les yeux baissés; mais on ne voit pas que sa pensée est toute bouillante d'une activité secrète. Le soir, quand il épie la minute où la beauté de Vicence va se noyer dans

l'ombre, il suppose Vicence aux prises de ses ennemis et délivrée par lui, Tito Bassi, qu'une foule en délire acclamera, fera passer sous des arcs de triomphe, l'épée à la main, conduira même jusqu'à la basilique, où le podestat, timide et plein de gratitude, lui mettra aux tempes la couronne de vert laurier.

Mais, un jour qu'il se promène sur la route de Padoue, un cavalier s'approche, au galop. Tito se jette aux naseaux du cheval, saisit la bride. Il est traîné dans la poussière. Il a sauvé cet imprudent. L'imprudent le remercie avec des injures : de quoi se mêle-t-il, d'arrêter les chevaux quand on s'exerce à la course? il a failli désarçonner un milord. Une autre fois, un moine qui mendie de porte en porte, la besace vide, se débat contre un chien furieux qui déjà tire sur un pan du froc. Tito n'écoute que son courage et, d'un bâton, tue le chien. C'est beau! Une semonce du moine le récompense : pourquoi entraver les desseins de la Providence? et, si Dieu voulait que sa créature pâtit sous les crocs du molosse, Tito n'avait point qualité pour intervenir en de tels projets. Tito s'attriste, jusqu'à une circonstance heureuse où il débite au comte et à la comtesse de Vallarciero une harangue latine, joliment redondante, et célèbre leurs noces d'argent. L'assemblée est nombreuse. Il y a là un gros homme, le seigneur Alvise Alvenigo, personnage nouveau de ce roman. Vous ne l'attendiez pas? l'auteur n'avait pas du tout préparé sa venue? « Je me suis borné, en cette occurrence, à suivre l'exemple de la vie, qui ne nous ménage pas les surprises... » Le seigneur Alvise Alvenigo, d'une illustre et puissante famille vénitienne, est un grand amateur de théâtre et fin connaisseur en matière de tragédies où l'histoire et la fable se joignent pour le contentement subtil d'un lettré. Sa Seigneurie n'a guère apprécié les fadaises latines de Tito : mais la voix de Tito l'a transporté d'un si fougueux enthousiasme qu'il annonce que Tito est le fils de son cœur et de sa pensée, qu'il saura lui léguer tous ses biens, en échange de quoi Tito sera le plus fameux tragédien moderne, le Roscius moderne de Vicence et, notamment, sera César dans une tragédie du seigneur Alvenigo. A la Rotonda, qui est le séjour de ce toqué, Tito est César toute la journée : il en a le costume; et il a aussi l'emphase qu'on prête aux héros de l'ancienne Rome depuis que sa grandeur est passée. A Vicence, il y a ce charmant théâtre, le chef-d'œuvre de Palladio, où le décor imite les rues et les superbes édifices de Vicence et, par le stratagème d'une perspective savante, réunit le double agrément de la petitesse et de l'étendue. C'est là que Tito se révèle en César; c'est là qu'il devient, par le faux et tant sédui-

sant prestige de la scène, ce qu'il a rêvé d'être. Vicence l'attend, Vicence l'écoute... Et Vicence éclate de rire ! Ce tragédien qui fait rire, le seigneur Alvise Alvenigo le maudit, l'appelle César imbécile et fils de savetier, misérable idiot.

Ce tragédien qui fait rire ne serait-il pas un comédien? C'est tout de go l'idée du signore Capagnole, chef d'une troupe, et qui l'engage : « Divin Tito, sèche tes larmes ; le coup de pied que tu viens de recevoir est le signe de ta vocation ! » Tito sera le bouffon Scarabellin, dans un théâtre de toile et de planches, à Bergame, pour la foire de la Saint-Alexandre. Farces et parades : le César outragé sera jovial sous la bastonnade et les taloches ; il sortira d'un pâté de carton, fera des cabrioles. Sa rancune et la drôle de tête que son chagrin présentera aux moqueries d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, voilà tout le secret de son génie comique. Il est, avec fureur, le fameux bouffon Scarabellin. Et il aime une petite Pierina, de Ferrare, jolie et telle qu'il n'est rien de plus vif et mutin que cette Pierina. Il lui raconte ses déboires : et l'on débute ainsi, quand on a l'âme généreuse et naïve ; les sourires, les moues de Pierina le ravissent de tendresse et d'ardeur. Il enlève Pierina. Elle est jolie, coquette aussi. Les galans l'assiègent : elle n'est pas une citadelle farouche. Les aventures vont leur train. De sorte qu'à Vicence, où la troupe du signore Capagnole a porté son tréteau, sur la piazza dei Signori, à l'heure des sorbets, Tito saisit maladroitement l'occasion d'une querelle. D'un couteau à peler les citrons, ne va-t-il pas tuer Pierina, qui pousse un cri ? Les sbires du podestat s'emparent de Tito, l'enferment dans une étroite cellule. « Ah ! mon pauvre Tito !... » Pas du tout : désormais, on ne rira plus de Tito Bassi le bouffon !

Le podestat de Vicence est maintenant le seigneur Alvise Alvenigo. Et Tito sera pendu. Le poète sifflé de *César* se venge. Eh ! tant mieux : Tito se hausse à la dignité de son infortune. Pierina trop légère, il ne la hait pas : elle lui a donné d'être un héros, enfin !... Sur la piazza dei Signori, la potence est levée. Il y a, dans un concours de peuple, Sa Seigneurie et qui, énorme et goguenarde, fait au condamné un signe aimable de la main. Tito se détourne : et il ne songe qu'à montrer qu'il sait mourir. Il n'est pas sans remarquer l'humeur allègre de la foule ; et il n'est pas sans remarquer la jeunesse, la taille menue et fine du bourreau, le capuchon qui dissimule son visage, la délicatesse des mains qui lui passent au cou la corde de chanvre. Il veille à se bien tenir. Mais, du capuchon fuse un rire clair ; et la foule éclate de rire. Le bourreau, c'est Pierina. Et la céré-

monie de pendaison, ce n'est qu'une comédie un peu rude organisée par le seigneur Alvise Alvenigo, lequel se frappe le ventre de ses deux mains et mêle sa joie ironique aux ovations de la populace. Le poète sifflé de *César* bafoue son triste Roscius et lui inflige le châtiment d'être comique dans les apprêts sinistres de la mort. Au théâtre de Palladio, Tito avait manqué son entrée : sur l'échafaud de la piazza dei Signori, Tito vient de manquer sa sortie. Bref, Tito a la vie sauve, au prix de son héroïsme ; et il sera ce qu'il était, au détriment de ce qu'il a souhaité d'être.

Il fallait raconter ce roman, bien que l'analyse le gâte. Certains romans, on en dégage l'idée philosophique ou morale, on en montre le témoignage de réalité. Cette fois, tout n'est que récit. Le plus gracieux récit, le plus attrayant, varié d'incidens qui en renouvellent sans cesse la surprise aimable, et traversé de personnages, les uns drôles, les autres si touchans, qui évoluent, disparaissent, reviennent et, dans le costume de leur pays et de leur temps, sur le théâtre antique et renaissant de Palladio, jouant la comédie éternelle, la jouent plaisamment, pour qu'on en rie et pour qu'on en rêve.

Un récit : quelques romanciers ne se souviennent pas toujours qu'un roman, d'abord, est un récit. Plaisant : beaucoup d'écrivains oublient volontiers que la littérature est, d'abord, un plaisir ; faute de quoi, elle sera maintes belles choses, tout ce que vous désirez, et risquera de n'être plus la littérature. L'œuvre de M. de Régnier, son œuvre entière et ses romans, est là pour rappeler aux imprudens ces vérités principales. Il aime à conter ; il aime moins à épiloguer sur son art. Cependant, il a formulé, à l'occasion, le précepte de son plaisir. S'il donne *les Rencontres de M. de Bréot*, qui sont de joyeuses rencontres, il avertit son lecteur de ne se point mettre martel en tête : « Je n'ai jamais, en écrivant, cherché quoi que ce soit d'autre que le plaisir délicieux d'une occupation inutile. » *Le Roman d'un jeune homme sage* ressemble à ses ouvrages les plus divers, en ce qu'il ne provient, comme eux, « de rien d'autre que d'un même goût, qui m'est naturel, de me divertir à des événemens et des personnages. » Sur *le Plateau de laque*, voici de « brefs épisodes observés sur la vie ou inventés d'après elle, et qui n'ont d'autre prétention que de divertir par leurs figurines ou d'amuser par leur arabesque. » Au lecteur de *la Canne de jaspe*, cet avis : « Je ne sais pourquoi mon livre ne te plairait pas. Un roman ou un conte peut n'être qu'une fiction agréable. S'il présente un sens inattendu au delà de ce qu'il semble signifier, il faut jouir de ce surcroît à demi intentionnel sans y exiger trop de

suite et en le considérant comme né fortuitement des concordances mystérieuses qu'il y a, malgré tout, entre toutes choses... Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes, avec, parfois, au dehors, le murmure de la mer ou le souffle des forêts. Écoute aussi chanter les fontaines. Elles sont intermittentes ou continues ; les jardins qu'elles animent sont symétriques... Fais le tour des bassins. Parcours le labyrinthe, fréquente le bosquet et lis mon livre, page à page, comme si, du bout de ta haute canne de jaspe, promeneur solitaire, tu retournais, sur le sable sec de l'allée, un scarabée, un caillou ou des feuilles mortes... »

La Canne de jaspe est le recueil des premiers écrits en prose qu'ait donnés M. de Régnier. Il contient *Monsieur d'Amercœur*, *le Trèfle noir* et les *Contes à soi-même*. Il a paru en 1897. Deux ans plus tôt, *le Trèfle noir* offrait déjà quelques-unes des lignes que je viens de citer. Et, sans doute, on y apercevra l'influence de la pensée littéraire qu'on nomme symboliste et à laquelle l'auteur était alors plus attaché qu'ensuite. Je crois qu'ensuite les théories de littérature ou, plutôt, d'école l'ont importuné : les théories ne favorisent pas à merveille le plaisir de la littérature. Mais, détaché ou non de l'école, M. de Régnier n'a méconnu jamais, et non plus maintenant que naguère, et non plus dans *l'Illusion héroïque de Tito Bassi* que dans *la Double maîtresse* et même dans *le Trèfle noir*, cette vérité que les poètes symbolistes ont bien vue, s'ils ne l'ont pas tous interprétée à merveille : une œuvre d'art est un symbole. Non pas une allégorie : un symbole. Et, s'il y a de magnifiques allégories, en tout cas le procédé de l'allégorie est un ornement, vain le plus souvent : l'allégorie, analogue au rébus, met en un langage difficile ce qu'on aurait vite fait de dire en termes simples. Mais le symbole est, dans les arts, dans la littérature, notamment, l'expression des sentimens et des idées qui ne se laissent définir ou étiqueter d'un mot cru. Stéphane Mallarmé voulait que l'art fût « une allusion à la vie : » le symbole est une allusion aux sentimens et aux idées que la vie suggère. Sans lui, toute une part de la réalité serait sans voix, serait comme si elle n'était pas. Avec des couleurs, des lignes, des sons, des mots, l'artiste copie la réalité : il ne la copiera pas toute, s'il ne dépasse aucunement l'évidence première ou l'apparence et néglige, comme disait l'auteur de *la Canne de jaspe*, ces « concordances mystérieuses qu'il y a entre toutes choses. » Les ouvrages de M. de Régnier, ses romans à l'égal de ses poèmes, sont tout pleins de ces concordances, autrement dit, sont des symboles, ne les traduisent pas, ne vous invitent pas à les traduire, vous

engagent à en aimer les grâces au dehors, l'étrangeté plus au fond.

Tito Bassi, un symbole ? Tito Bassi est un garçon qui se rêve une destinée, qui en accomplit une autre. Il est aux prises, lui chétif, et tout sublime qu'il se veuille, avec les hasards. Les hasards ne sont, à l'égard de Tito, que des coïncidences. Mais si, dans la rencontre de Tito et des hasards, les hasards n'en savent rien, Tito médite; et la méditation de Tito suffit à donner une âme au destin. La présence d'une âme fait, de la réalité apparente, un symbole ou, si l'on veut, une rêverie.

Les romans de M. de Régnier sont ainsi des rêveries, qui se posent sur la réalité, non sur toute réalité : il la choisit belle et amusante. « Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes... » et des paysages d'Italie, et les monumens les plus parfaits de l'architecture, un luxe délicat, la plus élégante habitude. Aucune vulgarité n'est admise. Le crime n'est pas refusé; mais il faut que sa pittoresque désinvolture compense le tort qu'il fait à l'ordre calme des événemens. Dans *les Amans singuliers*, le sang coule par trois fois, « de la gorge des deux Corcorone, du flanc de Balthazar Aldramin et du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon M. de La Thomassière; » pour ce recueil de trois contes gaîment tragiques, l'auteur du *Trèfle noir*, et qui a intitulé *le Trèfle blanc* les pages de ses souvenirs enfantins, imagine le nom du *Trèfle rouge*. Et les propos, dans tous ses romans, admettent la vivacité du mot, sa verdeur; mais ce n'est point, de ses personnages, façon canaille : c'est gaillardise et rehaussée de quelque cynisme ou fière loyauté. Si les choses vont un peu loin de ce côté-là, M. de Régnier les autorise d'une ligne qu'il emprunte à Mme de Maintenon, prudente personne, et qui écrivait : « Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci... » Quel temps ? Celui de Mme de Maintenon, qui est aussi celui du roman que couvre cette épigraphe, *Le bon plaisir*. Quel temps encore ? Le nôtre. Et la similitude ainsi proposée nous invite à nous rappeler qu'une certaine liberté du langage, mais surveillée, n'est pas d'hier et est le ton de qui, chez nous, parle franc.

M. de Régnier a demandé à maints pays et à maintes époques, à l'Italie surtout, mais une fois à l'Orient et à la Chine, et à la Renaissance italienne, et au Grand siècle et au plus doux des siècles, longtemps le plus doux, le XVIIIe, le décor et les héros de ses récits. Du reste, il ne se flatte d'être, quant à la Chine, un voyageur, ni jamais un archéologue, ni aucunement un archiviste. Il s'accusait, en accueillant à l'Académie M. Pierre de La Gorce, de n'avoir consulté

ordinairement que « les archives de sa sensibilité, » non « les documens sur lesquels se fonde la science du passé. » Mais la science du passé, même appuyée sur tous les documens, n'est-elle pas un art, et principalement l'art de pressentir ou deviner? Depuis qu'Henri Poincaré a dit et a prouvé que, dans les mathématiques, la qualité maîtresse est l'imagination, les autres sciences nous paraissent moins inhumaines, se rapprochent de nous; et la science qui est le moins science, ou l'histoire, nous devient plus traitable et familière. Il y a plus d'histoire ou de vérité ancienne, il y a plus de passé, dans *le Bon plaisir*, dans *les Rencontres de M. de Bréot*, dans *les Petits messieurs de Nèvres*, que dans ces gros volumes où tant d'érudits mettent à sécher et à perdre l'odeur et la sève les feuilles ou les fleurs d'autrefois. Il aime « le passé vivant : » c'est le titre d'un de ses romans. Il aime le passé de n'être pas mort, mais de durer, en quelque manière, jusqu'à nous, après nous, et d'avoir pris son caractère d'éternité. Le passé est déjà une œuvre d'art; et le symbole en serait, à Versailles, le Louis XIV du Bernin : « Ce roi de pierre, sur son cheval au galop immobile, ne dirait-on pas le Passé courant après le Présent? » Il court et ne bouge pas. L'art aussi éternise, immobilise; l'art est de résister contre la fuite incessante de tout, contre le gaspillage et la perte des minutes, contre le temps, contre la mort, contre l'oubli, seconde mort après la mort. Un personnage du *Passé vivant* regarde un pastel de La Tour, un fragile visage à la double expression spirituelle et passionnée : « Le peintre avait saisi le passage de l'une à l'autre. Il avait rendu immuable un moment de vie fugitive... » L'auteur de *la Double maîtresse* avoue qu'il est surpris d'avoir écrit « ce singulier roman, » qui l'importunait, qui s'imposait à lui et qui enfin sut le contraindre: « Cette hétéroclite figure de M. de Galandot m'est, si souvent et avec tant d'insistance, apparue à la pensée que j'ai ressenti le besoin de me l'expliquer à moi-même. Je lui ai inventé une vie pour l'écarter de la mienne et j'ai pris ensuite le parti de le faire connaître aux autres pour mieux parvenir à l'oublier... » Disons, pour consentir à l'oublier. Une idée qui tend à devenir œuvre d'art est une idée qui cherche sa sécurité : elle ne l'a point dans nos âmes perpétuellement remuées, inquiètes et qui font, à chaque instant, plus de mort que de vie; elle l'a quand elle a pris hors de nous sa forme la plus parfaite. Les deux Corcorone de *la Femme de marbre* sont deux cousins qui aiment également, mais l'un fougueux et l'autre doux, une petite Giulietta. Et Alberto le fougueux aura la belle; Conrado, qui est doux, l'image en marbre de la belle.

Ensuite, aux premiers feux de l'été, se répand une contagion sur les bords limoneux du Motterone ; chaque jour, les cloches sonnent des trépas : et Giulietta meurt. Alors, Alberto, qui plaignait Conrado et le méprisait de son amante en marbre, lui envie cette amante immortelle ; et, devant la statue, les Corcorone sont deux rivaux qui s'entretuent. Le statuaire avait conté ainsi son histoire à lui : « Un jour, ma maîtresse m'embrassa avec un geste si charmant que je voulus en fixer le souvenir ailleurs qu'en ma mémoire. Celle des hommes est si incertaine que même les images qui l'ont le plus délicieusement émue y sont brèves et fugitives. C'est de l'expérience de cette fragilité que sont nés les arts, et du désir de rendre durable par eux ce qui, sans leur aide, n'est que passager... » Un jeune homme, qui s'attendrit sur la beauté d'un paysage ou d'une idée, en fait part à sa bien-aimée, puis, comme il est dit dans *la Maison du berger*, « se regarde au miroir d'une autre âme : » c'est la première illusion, de présumer plus fidèle et sûre une autre âme. Le sentiment de la frivolité qui est dans toutes les âmes vous mène au désir de l'art, qui est un amour plus impassible et non, comme l'amour et son furtif émoi, toujours menacé.

L'amour et l'art, et la menace de la mort ou de l'oubli, sont la poésie de ces romans que le poète de *Tel qu'en songe* écrit pour son mélancolique et fin plaisir et qui ont la grâce, effrontée parfois, des Fêtes galantes et l'indicible tristesse de l'Embarquement pour Cythère. L'amour en est le sujet, le motif, l'amour si varié ; l'amour tel que le pratiquent, au siècle de M. de Bréot, les libertins, railleurs désespérés; l'amour à Venise, hier et maintenant ; le grand amour et l'amour futile, à Paris et dans la province ; l'amour qui rend brutal et repentant M. Le Varlon de Verrigny, sans cesse éveillé d'une bonne fortune et tourmenté de scrupules moins vifs que son entrain ; l'amour qui rend comiques M. d'Aiguisy et M. de Valenglin, prétendans malheureux et rivaux de rancune ; l'amour qui rend si pathétique en sa niaiserie le jeune Galandot, si aguichante sa cousine Julie ; et si attrayante jusqu'en ses refus Mme de Blionne qui écarte un rêveur, en lui disant : « Hélas ! monsieur, ne craignez-vous donc pas l'épreuve de la réalité ? » Mais l'amour n'est pas le tout de ces récits, comme il n'est pas, on dirait, le tout de l'existence... « N'y a-t-il pas, s'écrie la gentille Romaine Mirmault, des tas d'autres choses qui le valent bien ? Il y a le soleil, l'air, la lumière, la musique, l'amitié et la toilette !... » On lui répondrait : c'est encore de l'amour. On n'osait lui répondre, et alarmer son allégresse : il y a aussi la destinée, mais

qui, d'ordinaire, ne vaut pas l'amour. La destinée est là, dans ces romans légers et inquiets et qui sont, en même temps que la tragi-comédie de l'amour, une rêverie sur la destinée.

La destinée, les beaux problèmes insolubles, parmi tant de voluptueux épisodes?... Sainte-Beuve appelle un fou Zacharias Werner, poète et philosophe emberlificoté de mysticisme, et qui demandait aux gens : « Savez-vous ce qu'on aime dans sa maîtresse? » On le regardait, avec décence. Mais lui : « C'est Dieu! » Ces confusions métaphysiques ne sont pas du tout ce qu'on trouve dans les romans de M. de Régnier : la destinée dont il s'agit demeure ici-bas, se confine avec prudence et modestie en ce monde où l'affaire de vivre est déjà compliquée.

Mais, en publiant aujourd'hui son *Tito Bassi*, M. de Régnier ne dissimule pas une sorte de frémissement qu'il éprouve. Ce roman fut écrit au printemps de l'année 1914, avant la date où « le bulletin de nos armées devint notre seule lecture; » et « il se rattache à des préoccupations qui nous semblent d'un autre âge, tant leur recul s'est fait vite dans le passé; » et la vocation héroïque de Tito est une chose qu'il faut se garder bien d'entendre au sens que le mot d' « héroïsme » a pris dans nos pensées; enfin ce récit ne concorde pas avec « l'état où nous vivons en ce moment. » Ce récit, dont M. de Régnier note, en quelque façon, l'inopportunité, l' « anachronisme, » il le donne comme « le témoignage d'une époque déjà lointaine: » cette époque, vieille de trois ans, et depuis laquelle nous croirions que des siècles se sont écoulés. « Qu'on le prenne donc comme un des fragmens de ce miroir, maintenant brisé, où notre fantaisie d'alors aimait à considérer le visage de ses rêves! » Il y a, dans cet aveu, dans cet avertissement, un chagrin déconcerté, la peur aussi de voir anéanties, par la catastrophe et même par ses plus magnifiques résultats, plusieurs de nos raisons de vivre, et notamment l'art ou bien la littérature, ce qui n'était pas rien dans notre vie et dans la vie française. On nous annonce que tout sera changé : même, nous le voulons; il nous paraîtrait absurde et intolérable qu'un tel effort de la nation ne fût pas le commencement d'une admirable nouveauté, sensible en toutes choses. Mais la littérature? ce que nous appelions littérature, et qui était un jeu?... Si le temps des jeux est fini!...

Dans son récent discours à l'Académie, M. de Régnier souhaitait que fût ajoutée à la grande *Histoire du second Empire*, de M. Pierre de La Gorce, un tableau de la littérature à cette époque : « L'histoire d'un temps me semble inséparable de celle de sa littérature; et, en

enlevant au second Empire sa couronne d'artistes et d'écrivains, vous le privez d'une de ses plus belles parures... » Il faudra cette belle parure aussi à la France nouvelle. Mais, quant à dire ce que sera la littérature de la France victorieuse et qui travaille à conserver l'honneur et le bénéfice de sa victoire, les conjectures sont permises.

Ce qui restera vrai, c'est que la littérature, et en particulier la française, est un jeu. Cela, jadis et depuis lors. M. de Régnier, qui veut qu'un roman soit d'abord « une fiction agréable ; » et qui ne lui demande que l'occasion « de se divertir à des événemens et à des personnages ; » et qui se défend d'écrire « pour une autre fin que l'amusement, » suit l'usage de nos écrivains exemplaires, et de Racine qui répète que son objet n'est que de plaire. Et le romancier qui n'a en vue que de « conter certaines façons de vivre, soit du temps passé, soit de notre temps, » continue à sa guise l'œuvre de nos moralistes. Il a mis en épigraphe à l'un de ses livres, les autres la méritent, cette opinion de Mme de Sévigné : « C'est une plaisante étude, que les manières différentes de chacun. »

La littérature, dans notre pays et aux époques les meilleures, est un jeu. Certes, on peut, en plusieurs conjonctures, l'utiliser à divers emplois. Ce fut, en général, le malheur des temps qui l'exigea, ou le permit, quand les législateurs, les savans et les capitaines avaient la tâche lourde et risquaient de n'y point suffire. La littérature alors veut servir. Il arrive qu'elle y parvienne. Il arrive aussi qu'elle ait à se repentir de n'être pas restée, inutile sans doute, au moins anodine.

En tout cas, l'œuvre romanesque de M. de Régnier, si parfaitement fidèle à nos traditions littéraires, belle et délicieuse et, avec tant d'esprit, toute pensive, a en elle, pour ainsi parler, son « privilège. » Elle peint la France, notre goût, nos habitudes de regarder la vie, habitudes qui remontent loin et qui ont, de leurs siècles accomplis, leur valeur et leur charme. Elle montre bien le passé dans le présent, la continuité dans l'invention même et la soudaineté apparente. Elle est un hommage à la durée de ce pays dont l'âme se développe sans perdre jamais ses grâces de la veille. Elle vient de nos origines ; elle a traversé tous nos âges. Elle est de chez nous. Elle a voyagé ; elle a été en Italie, comme y allaient, ou en Espagne, nos poètes de la Renaissance et du Grand siècle, pour y augmenter son trésor, et non pour s'y dénaturer. Elle fleure l'ancienne France, que veuille perpétuer la nouvelle !

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

L'OPTIQUE ET LA GUERRE

La guerre, de quelque façon qu'on l examine, est avant tout un problème de repérage dans le sens le plus vaste du terme.

On a souvent cité ce mot de Napoléon expliquant à un de ses généraux sa méthode pour diriger simultanément l'action de ses troupes sur tout le champ de bataille : « Je m'engage partout, *et puis je vois.* » C'est en somme toujours le *veni, vidi...*

Voir, découvrir ce que fait l'ennemi et où il est a toujours été les trois quarts de l'art de le battre. Ce l'est plus que jamais aujourd'hui que les mêlées à visage découvert des temps révolus ont fait place au *vide du champ de bataille.* Ce vide a été causé, non seulement par quelques perfectionnemens matériels comme la poudre pyroxylée, mais surtout parce que, comprenant de mieux en mieux les nécessités du combat, on a mieux apprécié l'avantage énorme à la guerre de voir et de ne pas être vu.

Mais la nécessité de se cacher, de n'être pas vu, tout en voyant soi-même, a imposé l'emploi de toutes sortes d'artifices par lesquels notre œil a vu reculer les limites de sa puissance et d'autres qui lui ont fourni une vision indirecte, sans qu'il doive se démasquer lui-même. Et c'est ainsi que l'Optique est devenue un des auxiliaires les plus utiles du guerrier.

Pour en comprendre toute l'importance, essayons brièvement de nous représenter quelle serait la situation respective de deux belligérans également nombreux, également bien outillés par ailleurs, mais dont l'un serait démuni d'instrumens d'optique. Celui-ci ne pourrait pas assurer la justesse du tir de ses canons, faute des instrumens de pointage nécessaires. Un exemple récent vient d'illustrer tragiquement ce que serait cette situation. On sait que l'armée roumaine était fournie d'artillerie de campagne par Krupp. Or, depuis près de trente ans, la Roumanie était liée par un traité d'alliance avec l'Allemagne; malgré cela, — et comment ne pas admirer ici le stupéfiant et diabolique esprit de prévoyance de nos ennemis? — il y avait, dans tous les canons de campagne fournis par Krupp aux Roumains, un petit détail optique qui avait été systématiquement « saboté : » tous les niveaux de pointage à bulle d'air des pièces avaient été par le constructeur remplis seulement d'eau au lieu de la dissolution saline qu'on y met toujours pour empêcher la congélation du liquide par le froid. Les Allemands se réservaient naturellement, si la Roumanie marchait avec eux, de corriger cette défectuosité au moment voulu. Au contraire, si elle se déclarait contre eux, le fonctionnement de son artillerie était compromis. C'est ainsi qu'un grand nombre des canons roumains n'ont pas pu tirer utilement, parce que, dès qu'on les amena dans la montagne, le froid congela l'eau des niveaux de pointage qui éclatèrent, rendant impossible un tir précis.

Comment qualifier l'honnêteté commerciale de ceux qui livrèrent du matériel dûment payé dans ces conditions de machiavélique perfidie?

Comment aussi ne pas s'étonner que les techniciens chargés de la réception de ce matériel n'aient pas aperçu en temps utile le sabotage? Mais passons... et venons à notre démonstration.

Non seulement celui des deux belligérans qui serait démuni d'instrumens d'optique ne pourrait pas pointer exactement le tir de ses canons, mais il ne pourrait pas télémétrer les distances qui servent d'élémens à ce tir; en outre, il ne pourrait pas observer ce tir lui-même dès que la portée serait un peu grande, faute des lunettes, jumelles et autres appareils de télévision nécessaires; voilà pour l'artillerie.

L'infériorité de l'infanterie ne serait pas moindre : d'une part, la nécessité de s'abriter s'accompagnerait pour elle d'un aveuglement complet, faute d'appareils de vision indirecte, périscopes et autres, et la livrerait non prévenue à toutes les surprises. En outre, incapable

dans l'obscurité d'éclairer le terrain et aveuglée ou repérée dans ses attaques par les faisceaux ennemis des projecteurs dont elle serait elle-même démunie, son infériorité serait encore plus grande la nuit que le jour. Faute d'appareils optiques, les postes d'observation et de commandement verraient leur travail rendu presque impossible ou, en tout cas, beaucoup moins utile.

Enfin l'aviation elle-même ne pourrait ni assurer, par des visées précises, ses bombardemens, ni recueillir ces précieuses téléphotographies qui servent de base à la préparation des attaques et aux tirs de l'artillerie.

Tout ce que nous venons de dire n'est pas moins vrai de la guerre navale où les tirs se font à des distances qui les rendraient impossibles sans instrumens d'optique, et où l'arme moderne et redoutable, le sous-marin, ne puise précisément sa terrible efficacité que dans l'appareil optique qui lui permet de voir et de frapper sans être vu lui-même.

En un mot, on voit dès l'abord, en développant l'hypothèse que nous avons faite, ce qu un examen un peu plus précis va nous démontrer mieux encore : que l'optique, sur terre comme sur mer, est une des armes les plus indispensables, car elle multiplie la précision et l'efficacité des armes proprement dites. Et c'est pourquoi je crois être fondé à dire dès maintenant, sans aucun paradoxe, que l'optique joue dans l'art de la guerre un rôle comparable à la révolution qu'elle a produite dans l'astronomie par l'invention des lunettes. Le pauvre Spinoza se fût sans doute récrié, — et pas seulement par modestie, — si on lui avait dit qu'un jour l'art de gagner les batailles puiserait une force nouvelle dans son métier, qui était, comme on sait, de polir des verres de lunette, la philosophie n'ayant jamais nourri son homme.

***

Il faut reconnaître sans fausse honte que, pour ce qui concerne l'infanterie, les Allemands avaient, au début de la guerre, beaucoup plus que nous, développé l'usage des instrumens d'optique. Depuis, heureusement, l'écart qui existait entre eux et nous à cet égard a été fortement diminué. Tout d'abord, la plupart de leurs gradés avaient dès le début de la campagne d'excellentes jumelles prismatiques; aujourd'hui, nos cadres en sont largement munis aussi, et nous contribuons même pour une bonne part à l'approvisionnement

de nos Alliés. Dans la guerre en rase campagne comme dans la lutte de tranchées, le chef d'infanterie muni d'une bonne jumelle sera capable d'apercevoir l'adversaire avant d'en être vu lui-même à l'œil nu.

Des tireurs d'élite étaient, en assez grand nombre, munis, dès 1914, d'appareils de télévision chez nos ennemis, et c'est ce qui, — avec la visibilité exagérée de nos galons d'or, — explique nos grandes pertes en officiers au début de la guerre. — On sait que la jumelle est formée par la combinaison de deux lunettes de Galilée. Les bonnes jumelles sont aujourd'hui à prismes ; ces instrumens ont un notable grossissement pour leurs petites dimensions et un champ assez étendu ; mais leur principale qualité provient de ce que l'action des prismes a pour effet d'accroître beaucoup le relief. Chacun sait en effet que la sensation du relief est due à la superposition des images différentes données par chaque œil ; il est évident que plus ces images seront différentes, plus le relief paraîtra accentué ; or, grâce aux prismes, les objectifs des deux lunettes de Galilée, des jumelles, peuvent être beaucoup plus écartés (en général deux fois plus) l'un de l'autre que les deux oculaires contre lesquels sont appliqués les yeux. C'est comme si, grâce à la concentration des rayons lumineux que rassemblent les prismes, on avait observé avec des yeux deux fois plus écartés l'un de l'autre qu'ils ne sont en réalité.

Les jumelles réglementaires d'artillerie portent d'ailleurs une graduation intérieure qui se superpose au paysage, et qui, divisée en « millièmes » (j'ai expliqué naguère quelle est cette unité), facilite la détermination rapide de certains élémens du tir.

Enfin, et grâce à un artifice que la place nous manque pour détailler ici et qui est fondé sur le principe appliqué aux télémètres et dont il sera question ci-dessous, les jumelles prismatiques transformées en jumelles stéréoscopiques non seulement deviennent des instrumens rapprochans et grossissans, mais donnent la valeur approchée des distances des objets.

Sous ses diverses formes, et grâce aussi à son faible encombrement, la jumelle est donc un auxiliaire précieux du combattant, quel qu'il soit.

Les Allemands, dès le début de la lutte de tranchées, ont muni certains tireurs spéciaux, dits « tireurs d'officiers, » de fusils sur lesquels était fixée, en guise de ligne de mire, une lunette à réticule à assez fort grossissement. — On sait assez ce qu'ont coûté ces engins, pointés en permanence sur les créneaux de nos tranchées, aux impru-

dens qui séjournaient plus que de raison a ces créneaux. Depuis longtemps, nous sommes entrés dans la même voie, mais nous n'aurions jamais dû nous y laisser précéder.

Tapis dans leurs tranchées respectives, les combattans, s'ils étaient forcés, pour surveiller la position adverse, de l'observer directement, devaient lever la tête au-dessus du parapet protecteur. Pour éviter les deux termes également fâcheux de ce dilemme : ne rien voir ou n'être plus protégé, on a créé ou plutôt généralisé d'ingénieux dispositifs qui sont les *périscopes:* mes lecteurs, j'en suis sûr, sont assez versés dans l'étymologie pour que je n'aie pas besoin de leur expliquer le sens de ce mot.

Innombrables sont les systèmes de périscopes, et il serait fastidieux, sans intérêt,... et d'ailleurs indiscret, de les exposer ici. Ils sont tous établis sur un principe vieux comme le monde, que Narcisse déjà connaissait lorsqu'il se complut dans sa propre admiration, et dont tous les romanciers tirent des effets lorsqu'ils font observer dans une glace par un témoin mystérieux les gestes des personnages qui se croient seuls : la réflexion de la lumière.

Dans les maisons flamandes nous avons tous vu, lorsqu'on pouvait encore voyager en Belgique, — quand ce temps-là reviendra-t-il? — de ces glaces discrètement posées sur l'appui d'une fenêtre au premier étage des maisons et qui permettent au maître de céans de voir sans être vu le visage de celui qui sonne à la porte ; ce miroir ainsi disposé, ce muet défenseur de l'intimité flamande est comme le type des périscopes. Qu'à ce premier miroir on en ajoute un second qui renvoie l'image du paysage dans une nouvelle direction, qu'à ces miroirs on substitue des prismes à réflexion totale, qu'on ajoute sur les trajets des rayons lumineux des lentilles destinées par surcroît à grossir les images et à changer le périscope en lunette périscopique, c'est toujours le même système, système qui consiste à aller cueillir, par le moyen d'un objet réfléchissant, l'image qu'on veut voir sans y risquer dangereusement l'œil lui-même.

C'est aussi une sorte de périscope, cette glace que les chauffeurs fixent sur les montans de leur automobile et qui leur montre les voitures arrivant derrière eux. Enfin le principe périscopique est depuis longtemps et fructueusement appliqué dans certains instrumens astronomiques comme l'équatorial coudé inventé par ce savant à jamais regretté, Maurice Lœwy, directeur de l'Observatoire.

*
* *

Outre les instrumens d'optique utilisés par l'infanterie, l'artillerie en emploie d'autres qui lui sont plus particulièrement nécessaires à cause des distances plus grandes auxquelles elle tire. Tout d'abord, elle emploie différentes lunettes assez analogues aux lunettes astronomiques et notamment des lunettes de batterie d'assez forts grossissemens et qui servent à apprécier certains élémens du tir.

Dans beaucoup d'observatoires d'artillerie, on emploie aujourd'hui des lunettes assez puissantes, qui permettent d'observer des objectifs lointains et de régler sur eux le tir des canons. Une vieille méthode classique, le repérage des batteries par les lueurs, y est appliquée concurremment; le principe bien connu de cette méthode est simple: si lorsqu'une pièce ennemie tire, et de préférence la nuit, on observe sa lueur de deux observatoires suffisamment écartés l'un de l'autre et que l'on reporte sur la carte les directions suivant lesquelles on a observé cette lueur respectivement aux deux stations, il est clair qu'elles se recouperont à l'endroit de la carte où se trouve la pièce. Cette méthode élémentaire n'est pas d'une application aussi aisée qu'on le pourrait croire, car on a soin le plus possible de « défiler les pièces aux lueurs, » comme on dit dans le jargon d'artilleur, c'est-à-dire de les placer derrière un masque naturel ou artificiel suffisamment élevé ; néanmoins, il est des cas, provenant de la nature du terrain et de la position des observatoires, où on aperçoit les lueurs, et la méthode précédente est alors applicable. Elle donne de bons résultats grâce à des dispositifs assurant une précision satisfaisante dans la détermination exacte des directions de visée et qui relèvent de l'optique, mais qu'on voudra bien nous excuser de ne pas décrire ici.

La détermination des distances des objets éloignés sur lesquels elle tire est avant tout nécessaire à l'artillerie. Elle la réalise grâce aux télémètres dont le nom indique suffisamment la destination.

Tous les télémètres employés dans les armées et dans les marines belligérantes sont des appareils optiques établis d'après le principe de la triangulation.

C'est par une triangulation que les astronomes mesurent la distance des astres à la Terre ; pour la Lune, par exemple, des observateurs se placent à deux endroits de la Terre très éloignés l'un de l'autre et visent, à un instant donné, un point de la Lune ; connaissant l'angle

que font alors les deux rayons visuels et la distance des deux observateurs, on en déduit la distance cherchée, car on a ainsi un triangle donttout es les dimensions sont déterminées, puisqu'on en connaît la base et les deux angles adjacens à cette base. C'est par des procédés analogues qu'on a déterminé exactement les dimensions de la Terre et les distances géodésiques, en partant d'une base préalablement connue. C'est pareillement par une triangulation en partant d'une base que les géomètres et les topographes font leurs levers. Lorsque nous apprécions à l'œil nu la distance d'un objet situé à quelques mètres, nous estimons inconsciemment l'angle que forment les rayons visuels menés de nos deux yeux à l'objet; dans ce cas, c'est la distance de nos yeux qui sert de base, et tout le monde fait ainsi, sans le savoir, de la triangulation et de la trigonométrie, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Dans les télémètres militaires et marins, on emploie pareillement une base de longueur connue et on détermine l'angle que font les rayons visuels menés de l'objet aux deux extrémités de cette base, angle qu'on appelle, depuis que les astronomes ont introduit ce terme ésotérique, la parallaxe de l'objet.

On peut prendre comme type de ces appareils le télémètre Barr et Stroud, qui est connu et répandu un peu partout depuis une trentaine d'années.

Deux objectifs placés à l'extrémité d'un tube métallique servant de base, parallèles à ce tube et entre eux, reçoivent la lumière de l'objet; grâce à un système de prismes à réflexion totale, ils renvoient cette lumière vers un oculaire unique placé au milieu du tube. L'œil voit ainsi, l'une au-dessus de l'autre, deux parties de l'objet dont les images sont données respectivement par les deux objectifs. Il ne reste qu'à amener en coïncidence, ou plutôt en juxtaposition, ces deux parties de l'objet, ce qu'on fait en inclinant l'un des prismes à réflexion totale d'une quantité correspondante à la parallaxe de l'objet. Un index gradué, solidaire du prisme qu'on a fait tourner, donne immédiatement la distance cherchée.

Il est évident que cette distance est donnée avec d'autant plus de précision que la parallaxe est plus grande et que la base est plus longue; car, pour une distance donnée, la parallaxe est d'autant plus grande que la base est plus étendue. C'est pour cela que pour mesurer la distance des étoiles, qui sont, comme on sait, assez éloignées, on a dû, faute de base suffisamment grande existant sur la Terre, prendre pour base le diamètre de l'orbite terrestre, soit

300 millions de kilomètres. Encore, à cette distance, la parallaxe des plus proches étoiles n'est-elle guère que d'un dixième de seconde d'arc, ce qui est à peu près l'angle sous-tendu à 2 kilomètres de distance pour un objet de 1 millimètre de long. On conçoit ce que la précision des instrumens astronomiques doit être pour permettre de mesurer sans erreur des angles aussi petits.

En fait, avec les télémètres d'artillerie courans, et dont la base est de l'ordre du mètre, on obtient une précision d'environ 5 pour 100, c'est-à-dire qu'on fait une erreur probable d'une cinquantaine de mètres lorsqu'on mesure des distances d'environ 1 kilomètre.

Dans la marine, on obtient une précision supérieure parce qu'on peut y employer des télémètres à base beaucoup plus longue ; certains construits par Barr et Stroud ont jusqu'à une dizaine de mètres de longueur. Chaque tourelle des cuirassés, presque chaque blockhaus est muni de postes télémétriques dans les récentes unités navales. La possibilité de donner dans la marine des dimensions bien plus grandes à ces instrumens que dans l'armée provient de la même cause qui permet de donner aux canons de bord des longueurs très supérieures à celles des canons de campagne : ces engins étant sur les navires invariablement fixés à leur support, et non obligés de se déplacer par rapport à lui comme les canons de terre par rapport au sol, on peut leur donner des dimensions d'encombrement bien supérieures.

Pour en finir avec cette rapide revue des principaux instrumens d'optique nécessaires aux artilleurs, il nous faut indiquer les appareils de pointage des canons qui, outre les niveaux, comportent dans les canons de gros calibre de véritables lunettes micrométriques, et dans notre 75 l'ingénieux *collimateur* où les images de deux fentes lumineuses en croix sont projetées optiquement sur l'objet à pointer et permettent de mesurer exactement sa *dérive* et son *angle de site*, qui définissent, comme je l'ai déjà expliqué, les *coordonnées* d'un point par rapport au canon.

***

Parmi les engins optiques dont le rôle s'est montré essentiel dans cette guerre, il n'en est guère de plus importans que les projecteurs.

La nuit, qui supprime souvent et diminue toujours la visibilité, se prête par cela même très bien aux opérations de surprise. Aussi les attaques de nuit ont-elles été et sont-elles encore très fréquentes.

Pour enlever à l'attaquant la supériorité tactique que lui donne l'obscurité, il n'est qu'un moyen : supprimer celle-ci, et c'est pourquoi, avec les fusées éclairantes, les projecteurs se sont montrés des engins de défense extrêmement précieux qui éclairent les abords des tranchées, en facilitent la surveillance et vont chercher et découvrir, en permettant de régler sur eux le tir, les rassemblemens ennemis qui se forment mystérieusement dans les ténèbres.

Mais le projecteur ne sert pas seulement à démasquer à la vue les choses et les gestes de guerre, fallacieusement abrités sous le voile de l'obscurité ; sa lumière, supérieure en cela à la lumière même du jour, non seulement décèle l'ennemi, mais l'empêche de voir lui-même. Tout le monde a remarqué que lorsqu'on rencontre la nuit sur une route obscure, un auto, tous phares allumés, on est à ce point aveuglé qu'on est comme noyé dans l'imprévue lumière et qu'on ne sait plus se diriger, ni s'orienter par rapport aux objets avoisinans. Cet effet aveuglant des projecteurs est pour beaucoup dans leur efficacité et, grâce à lui, ils sont non seulement des outils de défense précieux mais d'excellens engins offensifs.

Non seulement le projecteur permet un balayage lumineux constant des abords immédiats des tranchées, mais, grâce à sa portée de plusieurs kilomètres, il surprend les relèves, les rassemblemens clandestins, les convois de ravitaillement en arrière des lignes et permet de les inquiéter à toute heure à coups de canon : il est ainsi l'œil noctiluque de l'artilleur, et, dans l'ombre la plus épaisse, « cet œil est toujours là et regarde Caïn. »

Un autre emploi fréquent et non moins utile des projecteurs de campagne comme des projecteurs de place, est leur application à la télégraphie optique, à la « liaison » si nécessaire des diverses formations de combat. En munissant la partie antérieure des projecteurs de systèmes permettant d'éclipser à volonté leurs rayons, et qui consistent le plus souvent en une série de volets rabattus ou ouverts analogues aux vieilles jalousies des fenêtres, on peut à volonté, entre deux projecteurs éloignés, échanger tous les signaux Morse et communiquer ainsi. C'est la forme la plus moderne du télégraphe optique qui a valu aux frères Chappe quelque renommée dans l'histoire et partant, — car il paraît que la gloire ne peut se passer d'un accompagnement de blocs métalliques, — la statue du boulevard Saint-Germain.

A vrai dire, je crois que les frères Chappe ne sont pas les vrais inventeurs du télégraphe optique, mais plutôt les adaptateurs ingénieux de ce système à la transmission des nouvelles en plein jour.

Pour leur transmission nocturne, en cherchant bien on trouverait, je crois, dans Aristote qu'elle était déjà, dans l'antiquité, obtenue au moyen de feux qui permettaient aux souverains de Perse de recevoir en peu d'heures des nouvelles de toutes leurs lointaines frontières. Et puis Homère, — cet aveugle s'intéressait beaucoup à tout ce qui se rapporte à la lumière, — nous a vanté l'éclat des feux que Clytemnestre avait fait préparer le long de la côte pour être avertie de l'arrivée d'Agamemnon. On voit qu'on trouve tout dans le vieil Homère, même la télégraphie optique militaire. Je montrerai peut-être quelque jour, à propos du soi-disant cheval de Troie, qu'on y trouve même des procédés de sape et de mine que certains ingénieurs croient très modernes, ayant le tort de faire dater l'esprit inventif de la fondation de l'École polytechnique... Mais revenons à nos projecteurs.

Leur usage n'est pas moins important sur terre que sur mer, et tous les bâtimens de guerre en sont abondamment munis. On sait, assez pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister, quel rôle essentiel ils ont joué dans toutes les rencontres navales et aussi dans ces combats unilatéraux que sont les torpillages d'inoffensifs vapeurs, depuis le début de la campagne.

Enfin la guerre aérienne sous toutes ses formes a ouvert un nouvel empire à l'activité des projecteurs de lumière. Sans eux, la défense des places contre les bombardemens nocturnes des avions serait impossible ; sans eux également, l'Angleterre et la France se fussent trouvées livrées sans riposte possible aux raids destructeurs des zeppelins. Si ceux-ci sont aujourd'hui extrêmement vulnérables au tir des canons et aux bombes incendiaires des avions de défense, c'est uniquement parce que canons et avions peuvent, grâce à l'éclairage du monstre par les projecteurs, diriger et régler leurs coups.

A ce propos, on a souvent proposé de fixer le projecteur sur les pièces de canon elles-mêmes et solidairement avec elles, pensant résoudre ainsi le problème du tir nocturne. Mais cette disposition serait inefficace et nuisible : inefficace, parce qu'il ne suffit pas de diriger la ligne de mire d'une arme vers le but pour atteindre celui-ci, puisque la hausse qui dépend de la distance fait au contraire que pour l'atteindre on dirige la pièce vers un point différent ; nuisible, parce que, lorsqu'on est placé immédiatement derrière un projecteur en action, on voit beaucoup moins bien les objets éclairés par lui que, lorsqu'on est placé latéralement et à une certaine distance. Cela provient de ce que la lumière du faisceau est diffusée par les poussières et particules en suspension dans l'air, — et que tout le monde

a vues danser dans un rayon de soleil pénétrant par une persienne entre-bâillée; — cette diffusion produit dans l'air un éclairement qui éblouit ceux qui sont placés exactement derrière le faisceau lumineux et les empêche de voir les objets éloignés.

C'est pour le même motif, — diffusion de la lumière par les particules d'eau, créant une zone fortement éclairée dans le milieu ambiant, — que l'usage de projecteurs sous-marins si souvent préconisé ne peut pas rendre de grands services.

Tout cela explique pourquoi, dans les navires comme dans les batteries, les projecteurs sont généralement placés à une certaine distance des pièces de canon qu'ils servent.

Quant à la construction même des projecteurs, il nous suffira de dire, sans entrer dans aucun détail, qu'elle est aujourd'hui très perfectionnée. On a longtemps utilisé, comme pièces optiques de ces engins militaires, les réflecteurs inventés par le capitaine Mangin qui vient de mourir et qui consistaient en une lentille divergente concave-convexe, argentée sur sa face convexe, et où la réflexion et la réfraction des rayons se combinaient ingénieusement pour donner des faisceaux lumineux bien parallèles. Le parallélisme des faisceaux émergens est en effet une condition essentielle de la portée lumineuse des projecteurs, car il est clair que si le faisceau émis diverge rapidement au lieu de rester parallèle, l'éclairement produit devient très faible à une petite distance.

Aujourd'hui on préfère aux miroirs Mangin de simples réflecteurs paraboliques ou plutôt paraboloïdaux que l'on a trouvé d'ingénieux moyens de tailler industriellement. Les autorités militaires préfèrent les miroirs métalliques aux miroirs de verre, car ils se laissent à l'encontre de ceux-ci traverser par les balles sans être brisés. Leur surface réfléchissante est argentée ou de préférence dorée (à cause de l'inaltérabilité de l'or). — La source lumineuse est le plus souvent constituée par le cratère de l'arc électrique dont la haute température (environ 3500°) assure une grande luminosité. Dans les projecteurs de campagne aujourd'hui fréquens sur tous les fronts comme dans les places et dans la marine, l'énergie électrique est fournie par le moteur même des « autos-projecteurs » variés sur lesquels on transporte ces précieux engins.

Les puissances lumineuses obtenues peuvent être considérables, et, pour ne citer que des chiffres relatifs à certains projecteurs américains récens, les projecteurs Sperry, on obtient avec des réflecteurs d'environ 1 mètre de diamètre (comme on les voit dans la marine) des

puissances lumineuses égales à celles de plus de 100 000 becs Carcel et qui, à plusieurs dizaines de kilomètres, éclairent encore d'une façon appréciable les objets plongés dans l'ombre.

Pour achever cette brève revue des applications guerrières de l'optique, je devrais parler aussi des périscopes des sous-marins, de ces yeux pédonculés qui permettent à ces bâtimens de voir sans être vus et assurent leur terrible efficacité et leur invulnérabilité relative. Les périscopes de sous-marins sont analogues dans leur principe aux lunettes périscopiques de tranchée dont nous avons parlé ci-dessus, mais d'une construction beaucoup plus perfectionnée et plus compliquée; il n'est donc pas utile d'entrer ici dans plus de détails à leur sujet, notre but étant non d'entasser des données inutilement précises, mais de remuer des idées. — A cet égard, rien ne démontre l'importance de l'optique dans le conflit mondial mieux que les périscopes de sous-marins, puisque sans eux, c'est-à-dire sans elle, la guerre sous-marine tout entière sur qui l'attention de toute la terre est aujourd'hui fixée, serait impossible.

Pour en finir avec cette brève revue qui est plutôt un examen sporadique de quelques exemples, il me faudrait parler de toute l'optique photographique, qui est devenue elle aussi un auxiliaire indispensable des combattans, puisque c'est par elle notamment que les avions de reconnaissance peuvent prendre ces clichés aériens, ces plans photographiques des lignes ennemies qui servent de bases à la préparation des attaques et au tir de l'artillerie.

J'y reviendrai plus spécialement au cours d'une prochaine étude, complément nécessaire de celle-ci et où j'examinerai les répercussions nationales qu'a eues la guerre sur l'industrie qui sert de base à l'optique, l'ingénieuse industrie du verre.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous attendons toujours; un peu surpris, quoiqu'il n'y en ait aucune raison, d'avoir vu revenir et passer, sans un événement qui marque, cette date du 21 février, où, l'an dernier, Verdun fut attaqué avec une fureur sauvage, et dont notre patriotisme, aussi justement fier que profondément ému, a fait tout de suite une des grandes dates de notre histoire, une sorte de date fatidique. Les premiers jours de la bataille de Verdun, comme c'est déjà loin de nous, et comme c'en est encore tout près! Comme cette impression s'est incorporée à notre être et a continué de vivre dans le souvenir de la nation! Comme la France a bien senti que, sauvée sur la Marne, raffermie sur l'Yser, elle s'était, à Verdun, relevée et redressée! La Marne l'avait rendue à elle-même, Verdun l'a restituée au monde, à sa vraie place et sous sa vraie figure. Aussi nous semblait-il qu'il ne pouvait pas y avoir, tant que dure la guerre, un nouveau 21 février qui ne fût chargé pour nous d'angoisses et d'espérances, qui naquît dans le calme relatif des matins et mourût dans l'indifférence ordinaire des soirs. Il a fallu que nous nous représentions fortement l'inclémence exceptionnelle, si rigoureuse dans les tranchées, de la fin de janvier et du commencement de février 1917, pour comprendre qu'au retour des sanglantes et glorieuses journées, il ne se soit, cette année, rien produit; il faut aussi que nous nous disions que rien ne saurait se produire dans une telle guerre qui n'ait été longuement, patiemment, minutieusement préparé. Nous épions donc tous les signes. On avait cru noter, il y a quelques semaines, une plus grande activité de détachemens en Alsace, sur le canal du Rhône au Rhin, et, des deux côtés, allemand et français, des mouvemens de troupes dans la région. Si le fait même était exact, il n'a point jusqu'ici paru porter de conséquences. La seule entreprise de quelque importance a été celle de l'armée britannique en Picardie, sur l'Ancre. On voit repa-

raître des noms autour desquels le silence s'était fait : Sailly-Saillisel Bouchavesnes, Beaucourt, Puisieux, Souchez, Givenchy, Vermelle, Neuville-Saint-Vaast, Neuve-Chapelle. Les Anglais ont, morceau par morceau, enlevé le village de Grandcourt, la ferme de Baillescourt, les positions de Miraumont et du Petit-Miraumont. Ce ne sont, si l'on le veut, que des opérations de détail, et modestement les communiqués officiels les présentent ainsi ; mais, dans chacune d'elles, il a été cueilli des centaines de prisonniers, et réalisé une avance d'un kilomètre au moins en profondeur sur une largeur de plusieurs kilomètres. Si bien qu'en rassemblant et en relisant à la suite tous ces communiqués dispersés dans la quinzaine, l'idée vient qu'on a devant soi moins des opérations de détail que les détails d'une même opération, et que tous ces mouvemens s'articulent. Sur toute son étendue, le front britannique, qui, généreusement alimenté, s'est à la fois allongé et épaissi, est en éveil. Pas plus qu'une hirondelle, pour le soleil, une escarmouche, pour la bataille, ne fait le printemps ; mais toutes ces escarmouches dans le même moment l'annoncent.

A l'autre extrémité du champ de bataille universel, les armées de la Grande-Bretagne sont également en pleine action. Elles travaillent énergiquement à venger, sur le Tigre, dans Kout-el-Amara même, la défaite héroïque du général Townshend, donnant un exemple de plus de la persévérance anglaise, digne de la constance romaine. Cette haute et solide vertu est ce qui fait l'Angleterre si formidable ; très lente à se lever, elle est encore beaucoup plus lente à se rasseoir, et quand elle tient, elle ne lâche plus. Elle ne s'engage qu'à bon escient, en pesant le pour et le contre, en examinant tout et comme en se défendant ; mais alors, elle s'engage tout entière, corps et âme, vie et biens, et le temps ne compte pas plus pour elle que l'argent. Ce qui lui avait le plus coûté jusqu'à présent, ce qu'elle était historiquement habituée à épargner, c'étaient les hommes de son sang ; par une révolution dont ceux qui la connaissaient le mieux l'avaient longtemps estimée incapable, elle les risque aujourd'hui par millions dans ce conflit où elle jette l'or par milliards. La cavalerie de Saint-Georges a désormais une infanterie. Une nouvelle force est née qui ne fera que grandir, et en quelque manière une nouvelle puissance parmi les Puissances européennes. L'Angleterre, avec une armée, devient en quelque manière une nation continentale. L'instinct allemand ne se trompe pas absolument en cherchant à Londres le centre de la guerre.

Le front italien, le front roumain et le front russe, à part les canonnades accoutumées et quelques fusillades accidentelles, subissent

aussi la trêve qu'impose partout le nature. Tandis qu'Hindenburg et son chef d'état-major Ludendorff se déplacent beaucoup, et qu'on fait beaucoup voyager Falkenhayn, au moins en imagination, Mackensen reste immobilisé au bord du Sereth. On aurait pourtant signalé l'apparition sur le front de Macédoine d'un contingent allemand auquel auraient eu affaire les Italiens, et d'un contingent autrichien qui se serait heurté, désagréablement pour lui, à nos propres troupes. Mais qu'est-ce au juste que ce contingent, et qu'y a-t-il derrière? Y a-t-il même quelque chose derrière? N'est-ce pas tout simplement un feu qu'on allume sur les monts Bélès, dans le dessein qu'il soit aperçu d'Athènes et qu'il y soit pris pour un incendie? Car les guetteurs, à Athènes, sont sur la tour. Nous savons de quelle main délicate nous sommes obligés, si nous voulons y toucher, d'effleurer ce sujet, et nous allons l'expédier rapidement. Pourtant, il nous sera peut-être permis de dire, puisqu'une démarche diplomatique l'a constaté, que le transport des troupes grecques et de leur matériel dans le Péloponèse, qui devait être terminé le 4 février, ne l'était pas le 20; ce qui a valu à M. Lambros les visites séparées, d'abord de sir F. Elliott pour l'Angleterre, puis de M. Guillemin pour la France, ensuite du prince Demidoff et du comte Bosdari pour la Russie et pour l'Italie : quatre instances au lieu d'une, et le résultat fera voir si c'était le meilleur procédé. Quoi qu'il en doive être, chacun dans sa langue et dans son style, les ministres de l'Entente n'ont probablement pas manqué de demander à l'homme d'État archéologue de quelle époque exactement sont les canons ou certains des canons qui ont été remis : il est toujours bon de s'instruire. Ils lui auront demandé, en outre, où sont les fusils dont le passage par l'isthme de Corinthe n'a pas été contrôlé, et pour cause; comment il se fait que l'evzone grec s'est trouvé soudain transformé en milicien suisse, ayant son armement, son équipement, son fourniment à domicile; par quel miracle, au rebours de ce qui est généralement admis, que l'armée se recrute dans le civil, c'est la population civile, en Grèce, qui tout à coup s'est recrutée dans le militaire; pourquoi, les régimens ayant fondu, il n'en est demeuré que les dépôts, que l'état-major des Dousmanis et des Metaxas voulait soigneusement maintenir; et pourquoi, enfin, il a poussé en un clin d'œil tant de gendarmes en Thessalie et en Épire. Assurément, Edmond About n'eût pas été embarrassé de fournir la réponse à cette dernière question, et elle eût été consolante : s'il y a plus de gendarmes, c'est pour qu'il y ait, ou, peut-être, parce qu'il y a moins de brigands. Mais les diplomates, qui ne sont pas des romanciers, se rappellent

que, selon la convention, les gendarmes ne sont point soumis, comme l'armée elle-même, à la concentration au delà du canal, et ils en concluront sans fantaisie que, s'il y a dans la Grèce du Nord plus de gendarmes, c'est pour qu'il y ait dans le Péloponèse moins de soldats. Cependant, M. Lambros gémit ; il se plaint des sévérités du blocus, comme si ce blocus n'avait pas été institué six mois trop tard, provisions faites, et comme si l'humanité, facilement attendrie, de nos ministres et de nos marins n'en avait pas, à plusieurs reprises, desserré les mailles ! Le gouvernement grec eût voulu qu'à peine sa signature donnée, et le premier train militaire passé, avec un soldat à chaque portière, le blocus fût non seulement relâché, mais levé ; et il eût pratiqué amplement, d'une conscience sereine, le pardon des injures qu'il nous avait faites. Le Roi n'en aurait été que plus tranquille pour relire le récent télégramme qu'il aurait reçu, dit-on, de son impérial beau-frère : « Tout ce que je te demande, à cette heure, c'est de conserver ton trône. » Mais nous, bien que nous n'en ayons pas l'original, si le texte de ce télégramme est authentique, — et il nous paraît suspect, — ne pouvons-nous pas aussi le relire, ne saurons-nous pas le comprendre, et ne devons-nous pas nous en inspirer ?

La Grèce officielle, dont les yeux sont alternativement fixés sur Monastir et sur la vallée de la Strouma, les avait un instant tournés vers l'Amérique. Elle avait fait ou permis, dans les manifestations de la tourbe athénienne, un étrange et outrageant abus du drapeau aux étoiles. C'est à l'adresse des États-Unis qu'elle avait affecté de grands airs de victime, et que, parodiant indignement l'attitude de la Belgique, comme si sa conduite, sa tenue, son infortune étaient pareilles, comme si elle avait eu la même conception de l'honnenr, du devoir et du sacrifice, elle avait feint d'être traînée attachée au char d'un vainqueur qu'elle avait appelé en ami. La subtilité des enfans d'Ulysse (si tant est que la race s'en soit conservée pure), spéculant sur les plus nobles aspirations de l'âme américaine, s'était ingéniée à apitoyer sur les misères de la Grèce contemporaine les admirateurs de la Grèce antique. Nulle part la résolution du Président Wilson n'a causé une déception plus forte. Le gouvernement hellénique a senti qu'en joignant, peu de semaines auparavant, sa réponse à celles des Empires du Centre et de leurs alliés, il avait, en réalité, répudié, une fois de plus, sa neutralité menteuse, joint sa cause à la leur et lié son sort au leur. En somme, l'Allemagne ne venait pas, et l'Amérique s'éloignait. La Grèce avait à prendre sa part de la rupture, comme elle avait tenu à prendre sa part de la conversation. Elle en a été visiblement aba-

sourdie et a eu besoin, pour se remettre, des assurances et des encouragemens de Berlin. Il reste, dans tous les cas, que cette nouvelle trame est déchirée, et que la dernière intrigue des germanophiles d'Athènes (mais ce n'est jamais la dernière) aura été aussi vaine que les précédentes.

Pendant que se dessinaient autour de lui tant de marches et contremarches tortueuses, M. Wilson, fort, à l'avenir, d'une décision inébranlable, allait tout droit son chemin. Il continuait de recevoir les réponses des États neutres, à qui il avait fait appel; après la fière réponse de l'Espagne, celles, plus timides, des voisins de l'ogre épouvantés, des États scandinaves, de la Suisse, de la Hollande; celles, plus fermes, de l'Argentine, du Chili, de l'Uruguay; celle, très nette, du Brésil. Les États scandinaves ont même répondu deux fois; une première fois par note particulière, et une deuxième par note collective. La note particulière de la Suède était un peu sèche, et ce n'est pas la juger mal que d'en estimer le ton un peu pointu, comme si M. Hammarskjœld, autre professeur de droit public, s'y était donné le plaisir de faire la leçon à son ancien collègue, M. Woodrow Wilson, personnellement ou par l'intermédiaire de son ministre des Affaires étrangères, M. Wallenberg. « Afin d'obtenir un résultat pratique, rappelait-il, le gouvernement royal s'est adressé à plusieurs reprises aux Puissances neutres pour arriver à une collaboration. Il n'a pas omis, notamment, de soumettre au gouvernement des États-Unis des propositions à cet effet. A son regret, le gouvernement du Roi a constaté que les intérêts des États-Unis ne leur ont pas permis d'adhérer à ces propositions. » Et ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, une querelle de priorité. M. Wallenberg n'entend point appuyer l'initiative de M. Wilson, il le déclare en termes presque brutaux : « La proposition qui forme l'objet de la présente correspondance a pour but indiqué d'abréger les maux de la guerre. Mais le gouvernement des États-Unis a choisi comme moyen d'arriver à ce but un expédient absolument contraire aux principes qui ont guidé jusqu'à cette heure la politique du gouvernement royal. » Admettons que ces principes sont, puisque le ministre l'affirme, ceux d'une neutralité et d'une impartialité parfaites vis-à-vis des deux parties belligérantes, mais ne perdons pas de vue qu'à l'occasion de la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne, la campagne « activiste, » c'est-à-dire progermaine, a poussé en Suède une flamme, a accusé une recrudescence notable. Non pas que l'Allemagne y ait gagné des sympathies, mais elle a jeté dans la balance tout ce qu'elle a pu pour rétablir chez les neutres l'équilibre rompu

à son détriment. Elle a agi de même en Norvège, en Danemark, en Hollande, essayant de détourner contre l'Angleterre le courant déchaîné contre elle-même; et la trace de ses efforts se voit aussi dans la réponse de la Suisse, en un passage ainsi conçu : « Le blocus maritime décrété par le gouvernement de l'Empire allemand *fait suite à une série de mesures prises durant la guerre par les deux parties belligérantes en contradiction avec le droit des gens et les accords internationaux,* mesures par lesquelles notre liberté d'action en matière économique s'est déjà trouvée restreinte et contre lesquelles nous avons vainement élevé la voix. » Le *Lokal-Anzeiger*, qui est, pour les besognes de confiance, l'organe préféré de la Chancellerie, l'a signifié cyniquement aux neutres. Le grand moyen de l'Empire allemand, le seul peut-être dont il dispose pleinement et qu'il puisse encore développer, c'est la terreur. Donc, que tout tremble, et que tout cède. Écoutez ces choses charmantes, — mais tous ces petits États, secoués dans leurs fondemens, tirés par leurs racines, menacés sur la terre, dans le ciel et sous la mer, ne les entendent que trop : — « Nous savons que vous serez toujours du côté du vainqueur, imprimait le *Lokal-Anzeiger* du 1er février, le jour même de la reprise à outrance de la guerre sous-marine. Vous pourrez nous haïr, mais vous nous craindrez, et cela tient lieu d'amitié. C'est toujours devant la raison du plus fort que le monde s'est incliné. » Oui, ce sont de vieilles maximes; mais elles ont leur point délicat, qui est qu'elles condamnent leur Prince ou leur État à être toujours le plus fort : « Les hommes n'aiment qu'à leur gré, écrivait l'autre, mais ils craignent au tien; par conséquent, il vaut mieux pour toi être craint qu'aimé. » La revanche de la morale est que ce n'est vrai que d'un temps; et que, de tous les temps de ce monde, il n'en est pas qui passent et qui changent plus vite, heureusement, que les temps de la force. Sans quoi, il suffirait d'un siècle de prédominance allemande, pour rendre inhabitable ce qu'elle n'aurait pas rendu désert. Quel État, plus que ces petits États neutres, suspendus pour ainsi dire à la ceinture de l'Allemagne comme une réserve pour sa faim, peut, dans l'intimité des cœurs, aspirer à la défaite de l'Empire qui seule assurera sa propre libération? Autre chose pourtant est d'aspirer et de soupirer, autre chose est de le laisser voir.

La force monstrueuse de l'Allemagne ne vise et ne va à rien de moins qu'à tuer ou paralyser toute vie et toute souveraineté à son ombre. Mais l'ombre, qui n'a jamais couvert toute l'Europe, et qui déjà y décroît, ne s'étend pas du tout sur l'autre hémisphère. Là, on ne

hait pas, mais on ne craint pas non plus, et il n'y a pas de peur, de calcul ou de prudence qui puisse tenir lieu d'amitié. C'est du Brésil qu'était partie l'éloquente protestation de M. Ruy Barbosa, contre les violations du droit, et le Sénat l'avait faite sienne par une délibération solennelle. C'est du Brésil que part à nouveau pour Berlin cet avertissement sans ambages : « Dans de telles circonstances, et en observant invariablement les mêmes principes (le respect rigoureux des règles de neutralité, le droit, dont il a toujours usé, de réclamer dans les cas concrets où les intérêts brésiliens se trouvent en jeu), le gouvernement brésilien, après avoir examiné la teneur de la note allemande, déclare qu'il ne peut accepter comme effectif le blocus qui vient d'être subitement décrété par le gouvernement impérial... Malgré son vif et sincère désir d'éviter toute divergence avec les nations amies actuellement en guerre, il croit qu'il est de son devoir de protester contre ce blocus, comme effectivement il proteste, et, par conséquent, de laisser entièrement au gouvernement impérial allemand la responsabilité de tous les faits où se trouveront mêlés des citoyens, des marchandises ou des bateaux brésiliens, dès qu'on aura constaté le mépris des principes reconnus du droit international ou des conventions signées par le Brésil et l'Allemagne. » Ce que l'Allemagne, avec ses prétentions et ses méthodes de guerre, a blessé chez les neutres, particulièrement là où a coulé, où s'est transmise une goutte de sang latin, — *Latin sangue gentile*, — c'est une civilisation plus ancienne, qui a franchi plus d'étapes et qui s'est mieux assimilée, c'est l'humanité plus fine que forme la culture des « humanités, » c'est le sens héréditaire du droit. Elle est réapparue à l'homme latin, gentilhomme, galant homme ou simplement honnête homme, telle qu'elle apparaissait à Pétrarque, comme la « race revêche, » — *gente ritrosa*, — et la traduction est un peu faible ; il faudrait dire la race impénétrable à tout ce qui, par le travail des siècles, est devenu notre être et dont nous vivons. Il est, à cet égard, curieux et il nous est agréable de noter, parce que le fait pourra et devra avoir des conséquences, que les réponses de ces nations de même sang ont un accent très caractéristique, et que, tandis que d'autres hésitaient sur la voie à suivre, elles trouvaient d'instinct leur position.

Ainsi, à l'exception d'une poignée de germanophiles impénitens qu'aveuglent (et c'est le motif le plus honorable) des passions fanatiques, toute l'Espagne politique, tous les chefs de partis, M. Dato pour les conservateurs, M. Lerroux, pour les radicaux catalans, M. Melquiades Alvarez pour les réformistes, et tous les journaux

qui ont un passé, une tradition, une autorité, se sont maintenant rangés derrière le comte de Romanones. Neutralité, c'est entendu, mais pas jusqu'à l'abdication. Nous évoquions ou alléguions tout à l'heure l'appel du sang, l'instinct de la race. Il y a certainement aussi l'instinct de la défense personnelle. Les pays qui ont le plus vivement réagi contre l'insolence, la tyrannie allemandes, sont aussi ceux où les Allemands se sont abattus, dans lesquels ils se sont installés, comme chez eux, par cette espèce d'infiltration qui est, de leur part, une préface et déjà un équivalent de l'invasion; les États-Unis, où ils ont afflué par millions; le Brésil, dont ils ont germanisé deux États; l'Espagne qu'ils ont couverte d'espions, au point qu'un bateau ne peut sortir d'un port sans être d'avance désigné aux torpilles de leurs sous-marins. Tel était le tableau de l'Italie, avant le mois de mai 1915, et même après la déclaration de guerre à l'Autriche; tel était encore l'aspect de Bucarest et de la Roumanie à la fin d'août 1916. Pour l'Empire allemand, l'immigration fait partie de la préparation militaire, et la résidence chez les neutres est la première des opérations de guerre.

Vis-à-vis des États-Unis, au lendemain de la rupture des relations diplomatiques, l'Allemagne s'est enfoncée dans son double jeu : on sait qu'elle ne le renouvelle guère. Nous l'avons trop souvent décrit pour nous permettre d'y revenir encore. C'est ce qu'on a, par une comparaison expressive, appelé « le système de la douche écossaise ; » verser alternativement le chaud et le froid; faire se succéder la caresse et la menace; et, pour user d'une autre comparaison, présenter tour à tour la cravache et le morceau de sucre. Ou plutôt les présenter à la fois, l'un d'une main, l'autre de l'autre, une main tendue, l'autre retournée, pour que l'on voie l'un du dedans, et que, du dehors, on voie l'autre. La Chancellerie allemande a toujours deux séries de documens, comme la presse allemande a toujours deux séries d'articles. Dès que l'on connut à Berlin la décision du Président Wilson, on fit mine de crier au malentendu. On offrit des explications qui ressemblaient beaucoup à des excuses. On inonda l'Amérique de dépêches d'agences et de radiotélégrammes sur les dispositions pacifiques, amicales, affectueuses de l'Empire. On feignit de s'intéresser, comme à un cas intellectuel bizarre, à « l'erreur » de M. Wilson, mais doucement, sans la lui reprocher, sans récriminer, en le flattant, pour le corriger par la persuasion. En même temps, à l'intérieur et pour les neutres les plus voisins, pour les Scandinaves, les Hollandais, les Suisses collés aux vitres, qu'il importait de contenir par l'effroi, on faisait la face féroce. L'Allemagne ne bougerait pas d'une ligne, ne romprait pas d'une

semelle, ne retirerait pas un mot. Elle n'aurait d'égards à rien ni à personne. Si quelqu'un n'était pas content, elle l'enverrait le dire à l'Angleterre. Cependant, ce n'était pas ce qu'elle-même disait ou faisait dire aux États-Unis; et c'est vraiment parmi ses hommes d'État qu'il faut chercher sinon le « profond politique, » au moins l' « hypocrite raffiné. » M. de Stumm, sous-secrétaire d'État à l'office impérial des Affaires étrangères, dûment stylé par son chef M. Zimmermann, et renseigné par une demi-douzaine de « conseillers intimes actuels, » docteurs, professeurs, Excellences, ou gens très désireux de le devenir, découvrait, le 10 février, « qu'il existe entre la Prusse et l'Amérique le traité du 11 juillet 1799, demeuré valable pour l'Empire. Aux termes de ce traité, les négocians américains en Allemagne et les négocians allemands en Amérique peuvent demeurer, en cas de guerre, encore neuf mois dans le pays; ils peuvent faire rentrer leurs créances et liquider leurs affaires. En outre, il leur sera permis de quitter le pays sans être empêchés d'emporter avec eux toute leur fortune, sans être gênés ni molestés. Ce qui est valable en temps de guerre est naturellement valable à plus forte raison pour le cas de la rupture des relations diplomatiques qui a eu lieu, à notre regret, entre l'Amérique et nous, sans que l'Allemagne en ait donné le motif, car nous n'avons pas violé nos promesses.. etc. » Le surplus est du plaidoyer, et c'est la perpétuelle rengaine; mais admirons, comme il convient, cette argumentation spéficiquement allemande, mélange d'astuce et de pédanterie; l'exhumation faite à point, de ce vieux traité de 1799 et l'utilité immédiate que l'on en tire. Aussitôt, toutes les Universités, tous les « séminaires » historiques, tous les bureaux d'érudition se sont lancés sur cette piste, et, de découverte en découverte, on a fini par établir que ce bienheureux traité avait été « préparé par les pères de la République américaine et par le roi-philosophe; » que ce serait donc une impiété de considérer comme aboli ou périmé ce monument d'une suprême sagesse.

Eh! quoi, en 1799, un traité « préparé par le roi-philosophe, » mort treize années auparavant, en août 1786 ? Cela valait la peine de recourir au texte; et, comme on va le voir, il était utile d'y regarder. En effet, le préambule du « Traité d'amitié et de commerce entre la Prusse et les États-Unis d'Amérique, conclu à Berlin le 11 juillet 1799 » et signé par le comte Charles de Finkenstein, le baron Philippe d'Alvensleben, le comte Henri Kurd de Haugwitz, d'une part, et, de l'autre, par John Quincy Adams, porte bien : « Sa Majesté le roi de Prusse et les États-Unis d'Amérique, désirant maintenir sur un pied

solide et durable les relations de bonne intelligence qui ont subsisté entre les deux États, sont convenus à cette fin de renouveler le traité d'amitié et de commerce conclu à La Haye, le 10 septembre 1785, entre les deux Puissances, pour le terme de dix ans. » Mais l'Allemagne n'invoque que l'article 23. Il y en a d'autres. Il y a surtout l'article 15 qu'elle eût été sage de méditer : « Pour prévenir... tout désordre ou violence, si les bâtimens de la partie neutre, naviguant sans convoi, sont rencontrés par un vaisseau d'État ou corsaire de l'autre partie, ce dernier ne pourra envoyer que deux ou trois hommes à bord du bâtiment neutre, pour examiner ses passeports et autres papiers. Toute personne appartenant à un vaisseau de guerre, soit vaisseau d'État, soit corsaire, qui offenserait d'une manière quelconque les équipages ou endommagerait les vaisseaux ou effets de l'autre partie sera responsable, corps et biens, des dommages et intérêts. » Et il y a encore l'article 24, qui s'offre aux réflexions de l'Allemagne impériale : « Pour prévenir le dépérissement auquel seraient exposés les prisonniers de guerre, si on les transportait dans des pays éloignés et rigoureux, ou s'ils étaient accumulés dans des lieux fermés et malsains, les deux parties contractantes s'engagent solennellement, devant l'univers, à ne prendre aucune mesure de ce genre. »

Il y avait enfin l'article 19, où il était dit : « Cependant, en conséquence des traités subsistans entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, aucun bâtiment qui aura fait une prise sur des sujets de cette dernière Puissance ne sera en droit de se réfugier dans les ports des États-Unis. S'il y est poussé par la tempête ou par un accident de mer, il devra remettre à la voile le plus tôt possible. » Mais cet article a été abrogé par l'article 12 du « Traité de commerce et de navigation entre la Prusse et les États-Unis d'Amérique, signé le 1er mai 1828, » autre résurrection de la Chancellerie. Celui-là, qui serait sans grand intérêt, s'il ne contenait quelques dispositions, relatives aux conditions du blocus, dont l'Allemagne espérerait éventuellement se servir, il est probable qu'elle n'a voulu le faire revivre qu'à cause de l'article 12, qui lui-même faisait revivre les clauses favorables des traités de 1785 et de 1799, et qui en effaçait les autres : « L'article 12 du Traité d'amitié et de commerce conclu entre les Parties en 1785 et les articles 13 et suivans, jusqu'à l'article 24, inclusivement, du Traité conclu à Berlin en 1799, en en exceptant le dernier paragraphe de l'article 19 touchant les traités avec la Grande-Bretagne, sont remis en vigueur et auront la même force et valeur

que s'ils faisaient partie du présent traité. » De plus, le traité du 1er mai 1828 était stipulé valable « pendant douze années, à compter du jour de l'échange des ratifications ; » mais si, « douze mois avant l'expiration de ce terme, ni l'une ni l'autre des Hautes Parties contractantes n'annonce à l'autre, par une déclaration officielle, son intention d'en faire cesser l'effet, le dit traité restera obligatoire pendant un an au delà de ce terme, et ainsi de suite jusqu'à l'expiration des douze mois qui suivront une telle déclaration, à quelque époque qu'elle ait lieu. » Voilà la machination ; c'est toute l'histoire de l'évocation des traités de 1828, de 1799 et de 1785, des « Pères de la République américaine » et de la mémoire « du roi-philosophe. » Nous osons dire que c'est une bonne histoire. Comme le traité de 1828 n'a pas été dénoncé, en forme officielle, « douze mois avant son expiration, » l'Allemagne, qui s'est substituée à la Prusse, soutient que, pour ce traité et pour les parties qu'il a relevées des deux traités antérieurs, il y a toujours eu tacite reconduction, de sorte qu'il n'a jamais cessé d'être en vigueur. Toutefois, elle n'en est pas très sûre. Elle est même sûre du contraire. Et la preuve, c'est qu'entre temps elle a fait proposer de nouveaux arrangemens au département d'État de Washington, par l'intermédiaire candide du ministre de Suisse, le docteur Ritter. Ici encore, elle se répète. Le prince de Bülow ne fit pas autre chose avant de quitter Rome. Mais lui, il réussit. Les relations diplomatiques rompues, il demanda et obtint la fameuse « convention commerciale » qui ne fut dénoncée que lorsque l'Italie, conduite par la nécessité, eut déclaré la guerre à l'Allemagne, un an après sa déclaration de guerre à l'Autriche.

M. Wilson a éventé ce double piège, le piège des anciens traités et le piège du traité nouveau. Il est passé à travers cette toile d'araignée, comme il passera à travers toutes les toiles, gardé par sa droiture d'esprit et de cœur, par sa probité même. Peu à peu la situation se dessine. La nation américaine se masse derrière lui. Déjà il a manié de ses doigts experts le Sénat, ce grand ressort politique de la Confédération ; il en a, à deux reprises, obtenu l'assentiment : une première fois l'approbation de la rupture, par 78 voix contre 5 ; une seconde fois, par 60 voix contre 10, le vote du projet de loi contre l'espionnage, et l'autorisation « de saisir, retenir ou détruire les munitions et tous vaisseaux les transportant, à destination de l'ennemi de toute nation avec qui les États-Unis sont en relations pacifiques. » C'est clair en soi, mais le Président tient à percer, à crever toute équivoque. Il veut le grand air et le grand jour. Une partie de la ma-

nœuvre était qu'ayant rompu avec l'Allemagne, les États-Unis fussent pourtant encore en relations avec l'Autriche-Hongrie. Ne se prévalait-on pas de ce que M. Grew, premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis à Berlin, venait d'être nommé conseiller d'ambassade à Vienne, et de ce que le comte Tarnowski, récemment envoyé comme ambassadeur d'Autriche aux États-Unis, était toujours à Washington, où d'ailleurs il n'a pas remis ses lettres de créance pour n'avoir pas à remettre aussi la réponse de son gouvernement à la notification de la rupture avec l'Allemagne? De même le comte Sczecsen était resté à Paris jusqu'au 9 août 1914. Le malheur est que M. Wilson a maintenant posé carrément la question. Le comte Tarnowski ne saurait l'esquiver. Il va falloir ou qu'il parle, ou qu'il parte. Le comte Bernstorff et deux cents personnes de sa suite sont déjà sur la mer, où l'Empereur allemand annonce, les sourcils froncés, que son « vieux Dieu » a mis ses colères.

Il n'y a pas encore fait le vide. « Du 1er au 18 février, disait hier à la Chambre des Communes le premier lord de l'Amirauté, sir Edward Carson, 6 076 navires sont entrés dans les ports du Royaume-Uni et 5 873 en sont partis. L'inefficacité du blocus allemand est d'autant plus évidente, si on ajoute que, à n'importe quel moment, le nombre des navires qui se sont trouvés dans la zone dangereuse n'a été inférieur à 3 000. » Parmi ces milliers de navires, il en est cinq dont on ne saurait détacher les yeux : trois brésiliens et deux américains, l'*Orleans* et le *Rochester*. Ils sont partis, arriveront-ils? De gros paris sont engagés. Mais ce sur quoi l'on parie, ce n'est pas seulement sur le sort de ces bateaux; c'est sur la force de l'Allemagne, sur ce qu'il lui reste de force et ce qu'il lui est permis de volonté. Les cinq navires portent beaucoup plus que la barque qui porta César et sa fortune. En un certain sens, et dans une certaine mesure, on peut dire qu'ils portent la fortune du monde. Et en un certain sens aussi, qui n'est pas celui que Guillaume II avait prévu, on peut dire que « l'avenir de l'Allemagne est sur l'eau. »

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

ent
ait-
des
le à
ame
ton,
as à
e la
sté à
nte-
l'es-
torff
Em-
eu «

ier à
si-
ume-
l est
nent,
se n'a
don
cains,
paris
t sur
'il la
avires
e. En
qu'ils
n'est
nir de